

LETTRES CHOISIES

DE

J. DE MAISTRE



LYON

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE VITTE ET PERRUSSEL

3 ET 5, PLACE BELLECOUR, ET RUE CONDÉ, 30

MDCCCLXXXVII

…ution

…MINAIRE

LETTRES CHOISIES

DE J. DE MAISTRE

Lyon, Imprimerie Générale, Vitte et Perrussel, rue Condé, 30.

LETTRES CHOISIES

DE

J. DE MAISTRE



LYON

LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE VITTE ET PERRUSSEL

3 ET 5, PLACE BELLECOUR, ET RUE CONDÉ, 30

—

CCCLXXXVII



AVERTISSEMENT

La Correspondance de J. de Maistre occupe six volumes des Œuvres complètes (1). Nous publions à part un choix des lettres qui nous ont paru les plus propres à intéresser la jeunesse. Ce recueil offrira un parfait modèle du genre et du style épistolaire, et en même temps une lecture attrayante et salutaire.

Dans la plupart de ses ouvrages, le grand écrivain apparaît comme un philosophe chrétien, ne poursuivant que l'idéal le plus élevé de l'ordre social, pas-

(1) Œuvres complètes de J. de Maistre, *Édition* ne varietur *14 vol. in-8°, prix 84 francs. — Lyon, Vitte et Perrussel.*

sionné pour le vrai et pour le bien, sévère, dur, impitoyable contre l'erreur et surtout contre l'impiété.

Lorsqu'il y a trente ans une main filiale livra au public une partie de la Correspondance de J. de Maistre, ce fut un événement dans le monde littéraire. On voyait surgir un de Maistre tout autre que celui que l'on s'était forgé jusqu'alors.

« Je ne hais que la haine », avait dit l'auteur des Soirées, *mais on ne le croyait pas : il fallut cependant se rendre à la lecture de ses lettres. Un critique, séparé de J. de Maistre par l'esprit et par le caractère autant que par les doctrines, Sainte-Beuve, juge ainsi la Correspondance de J. de Maistre dans ses* Lundis: « *L'homme supérieur, et, de plus, l'homme excellent, sincère, amical, père de famille s'y montre à chaque page, dans toute la vivacité du naturel, dans tout le piquant de l'humeur et, si l'on peut dire, dans toute la gaieté et la cordialité du génie. C'est le meilleur commentaire et le plus utile correctif que pouvaient recevoir les autres écrits si distingués, mais un peu altiers du Comte de Maistre. On apprend de près à vénérer et à goûter celui qui nous a tant de fois surpris, provoqués et peut-être mis en colère. Ce puissant excitateur de hautes pensées politiques va devenir une de nos connaissances particulières, et, peu s'en faut, un de nos amis.* »

Toujours invariable sur les principes, de Maistre paraît, dans sa Correspondance, indulgent pour les personnes; intraitable à l'égard de l'erreur, il accepte

la contradiction, et s'il présente la vérité dans toute sa vigueur, il ne prétend pas s'imposer lui-même.

« Dans ma longue et amère carrière, dit-il quelque part, je n'ai choqué ni celui-ci ni celui-là. »

Il fit mieux que de ne point choquer ; sa Correspondance fut une œuvre bienfaisante, ses lettres ont prêché la vérité : plus d'une âme qui la cherchait l'y a trouvée.

Quelques-unes de ces lettres révèlent chez le profond et grave penseur un critique parfait dans le genre littéraire et artistique. Ici, on le voit avec un tact admirable, apprécier le talent d'une actrice en renom, Mlle Saint-Val. Là, il juge avec la plus équitable impartialité le génie du célèbre tragique italien, Alfieri.

Ailleurs, il explique à sa fille Adèle son goût pour Racine : « Tu diras à Rodolphe que je l'exhorte à continuer son travail sur les poètes français. Qu'il se les mette dans la tête, surtout l'inimitable Racine ; n'importe qu'il ne le comprenne pas encore. Je ne le comprenais pas lorsque ma mère venait le répéter sur mon lit et qu'elle m'endormait avec sa belle voix, au son de cette incomparable musique. J'en savais des centaines de vers, longtemps avant de savoir lire, et c'est ainsi que mes oreilles, ayant bu de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. »

Séparé de ses enfants, le père les suivait de loin par sa Correspondance, dans laquelle on ne sait qu'admirer le plus de la force ou de la douceur. Quels

sages avis il adresse à son fils Rodolphe! « *Soyez toujours assez semblable aux autres pour ne pas leur déplaire, et assez différent pour ne déplaire ni à moi ni à vous-même.* »

Pour lui, le devoir passe avant tout : « *Vive la conscience et l'honneur, dit-il* : Cœtera Diis permittenda. » « *Soyez honnête homme et bon enfant,* » *dit-il encore.* « *Ne vous détachez pas du petit livre latin. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, mon cher enfant. Que Dieu vous conserve.* »

Fait-il un compliment à sa fille Adèle : il sait y ajouter un mot, propre à ne pas flatter la vanité de la jeune personne : « *Tu as des dispositions pour écrire purement, il faut les cultiver. Voilà peut-être qui va te donner de l'orgueil, mais une autre fois je te parlerai de tes défauts pour t'humilier.* » *Que de sagesse dans la simplicité de ces conseils et de ces avertissements !*

« *Ma plume, dit de Maistre, ressemble (en cela seulement), à celle de Mme de Sévigné : elle a la bride sur le cou.* » *Il est vrai que ses lettres ne sentent nullement le travail, même ce qui est profond est dit simplement et vient tout naturellement.*

Après Austerlitz, il écrit à Mgr de la Fare, Evêque de Nancy : « *Que dites-vous, s'il vous plaît, du voyage de Pie VI à Vienne, des insolences de Kaunitz et de la brochure autrichienne :* « Qu'est-ce que le Pape ? » *Un certain doigt qui écrivit jadis sur une certaine muraille, a écrit sur le revers de cette belle page :* « Qu'est-ce que l'Empereur d'Autriche ? »

En lisant les lettres de de Maistre, on croit l'entendre causer ; c'est la véritable marque du beau style épistolaire, car une lettre ne doit être qu'une causerie écrite.

L'auteur parlant ailleurs de Mme de Sévigné et de sa fille, Mme de Grignan, écrit : « Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille et je partirais pour recevoir des lettres de l'autre. » Telle n'est pas l'impression que produit la Correspondance de J. de Maistre ; l'esprit y brille autant que le cœur y déborde : on se prend à aimer l'écrivain, et l'on regrette de ne pas l'avoir goûté dans ses entretiens intimes. Et quand on a fini la lecture d'une correspondance si aimable, on se dit : J'y reviendrai.





LETTRES

DE

J. DE MAISTRE

I

A Monsieur ***.

Chambéry, 20 février 1786.

Si je ne vous ai pas parlé de Mlle de Saint-Val, votre parente, c'est que j'ai rarement le temps de beaucoup parler par lettres. J'ai trouvé sa réputation prodigieusement exagérée, comme tout ce qui vient de France. Elle rend très mal les sentiments tendres, excepté dans Mérope, où l'amour maternel parle assez bien par sa bouche. Quant à l'amour tout court, elle n'y entend rien. Elle pleure les déclarations; je vous assure que je n'ai jamais rien vu de si faible. Ses gestes en géné-

ral sont faux, guindés, monotones, et tous faits devant le miroir. Parce qu'elle n'est pas jolie (est-ce notre faute ?) elle est continuellement cachée *derrière* ses gestes. Un mouchoir éternel, étendu en paravent, brave toutes les lorgnettes, et nous n'avons pas encore vu les mains de cette actrice au-dessous de son front. Sa prononciation n'est pas non plus à l'abri de la critique ; elle est souvent affectée et emphatique, ses accents graves ne valent rien. Elle fait sentir désagréablement certaines consonnes finales. Dans *hélas !* *murs*, *fers*, *plus*, *fils*, etc., l's siffle, comme un serpent dans la canicule ; mais son plus grand défaut, c'est une certaine exclamation de son invention et qui ne ressemble à rien. C'est un cri qui prend la place des *eh !* et des *ah* ! très communs dans la tragédie. Mme de Morand, qui la contrefait parfaitement, vous donnera ce plaisir quand vous la verrez ; en attendant, imaginez un vigoureux Auvergnat qui assène son coup de hache. Prenez la bouffée de respiration qu'il lance du creux de son poumon pour se soulager, joignez-y le ton pleureur, c'est à peu près cela. Les poètes durs sont précisément ceux qu'elle rend le mieux. Elle ne sait pas déclamer Racine, elle rend mieux Voltaire, parce qu'il est plus sentencieux et moins naturel. Elle ne nous a rien donné de Corneille, ni de Crébillon, parce qu'apparemment ces petits écrivains ne sont pas dignes de son talent : mais Du Belloi, Lemierre et compagnie, voilà ses bons amis, et certainement ils lui doivent une statue. Malgré tous ces défauts, votre belle-sœur peut passer pour une grande actrice, pourvu

qu'elle ne sorte pas de son genre. Elle exprime fort bien la fureur, la jalousie, le désespoir, en un mot tous les sentiments fougueux et déchirants ; il faudrait seulement l'avertir de ne pas s'emporter, car alors elle hurle et fatigue l'oreille. Pour parcourir tout son catalogue, elle a été attendrissante, vraie, même admirable dans Mérope, et Hypermnestre, passable dans Alzire et Aménaïde, grande, excellente dans Zelmire (ceci est sur parole), mais dans Gabrielle de Vergi, naturelle, admirable, déchirante, sublime. Le cri qu'elle fit lorsqu'elle reconnut Raoul n'était pas de l'auvergnat ; c'était celui de la nature, et il résonne encore dans mon oreille ; enfin elle me donna une idée de la perfection, et, après ce que je vous ai dit, vous pouvez m'en croire ! Conclusion : son talent est grand, mais mêlé de grands défauts, et la sphère en est assez étroite. Il est vrai qu'on a dérogé en sa faveur aux idées patriciennes, au point de la faire inviter solennellement à un bal de noblesse. Le bal était superbe et cette puissante reine de tant de pays en fut surprise. Elle eut le bon esprit d'y venir dans la plus grande simplicité. Robe noire, chapeau tout uni, et point de diamants. Il était fort question d'un souper au Casin, mais on n'a pu s'accorder. Oh ! c'est cela une grande affaire.

A propos de fête, on vous aura sans doute parlé de celle qui a été donnée l'autre jour chez le marquis d'Yenne, par vingt souscripteurs dont j'étais. On l'a baptisée *Journée anglaise*. On s'est assemblé à midi pour se séparer le lendemain à quatre heures du matin.

Sur mon honneur, je n'y comprends plus rien : je crois qu'à mesure que nous nous ruinons, nous devenons plus grands seigneurs ; c'est un assez beau phénomène, mais qu'il faut cependant croire. D'abord, thé, café, chocolat, beurre, etc., jeu de société et concert. A 5 heures, le dîner : 65 personnes à table, 30 autour, et sur la table, tout le premier chapitre de la Genèse. Tout ce qui rampe, tout ce qui nage, tout ce qui vole, tout ce qui chante, tout ce qui beugle, tout ce qui bêle y était. Pour vous divertir, je vous envoie le menu. Cent personnes servies en vaisselle plate (même les assiettes), et le dessert en vermeil, couteaux, fourchettes et cuillers (en conscience). Ensuite bal, tous les bonbons possibles et la *macédoine*. Que manquait-il à cela ? Vous, mon cher, vous, bon citoyen, qui prenez tant de part à ce que l'on fait de bien ici, et qui êtes fait pour embellir toutes les fêtes. Si par hasard *embellir* vous paraît convenir trop à une femme, effacez, et mettez dessus *compléter*.

J'aurais encore tout plein de choses à vous dire sur la journée anglaise, qui nous coûte 100 louis, par parenthèse, mais je n'ai ni temps ni papier. Adieu, cher et bon ami. Tout à vous. Baisez pour moi la couvée : et comment se porte la poule ? Je la prie d'agréer mes respects. Mes frères vous redisent mille choses tendres.

II

A M. le Comte Henri Costa de Beauregard.

Chambéry, 8 septembre 1786.

Mille et mille remercîments, mon très cher ami, sur toutes vos bénédictions. Oh ! pour celles-là, elles sont de bon aloi et j'y crois comme au symbole. Oui, mon cher Coste, j'ai lieu de croire que ce mariage sera heureux et il est très vrai que le *préliminaire* dont vous parlez est un avantage inestimable : un homme, sur un million d'autres, n'a pas le bonheur de connaître et de fréquenter intimement sans gêne, pendant sept ans, la femme qu'il doit épouser.

Monsieur de Morand m'a donné une grande marque d'estime en n'opposant jamais le moindre obstacle à ma liaison avec sa fille : je puis enfin lui témoigner ma reconnaissance en travaillant au bonheur de mon amie. Au surplus, mon cher, vous croirez sans peine que le mariage, pour l'homme tant soit peu sage, se fait comme le salut, *avec crainte et tremblement.* Oh ! combien de prise on donne à la fortune, le jour où l'on dit oui, si cette diablesse veut s'amuser à nous lutiner ! — Mais ce n'est point à quoi il faut penser dans ce moment. Mon plan, dans ma nouvelle carrière, est court et simple : c'est de me servir des avantages que

le sort m'a donnés. Je suis la première et l'unique inclination de la femme que j'épouse : c'est un grand bien qu'il ne faut pas laisser échapper ; mon occupation de tous les instants sera d'imaginer tous les moyens possibles de me rendre agréable et nécessaire à ma compagne, afin d'avoir tous les jours devant mes yeux un être heureux par moi. Si quelque chose ressemble à ce qu'on peut imaginer du Ciel, c'est cela. — Pardonnez à un époux la bêtise de vous parler de lui avant de s'occuper de vous. J'étais mortellement inquiet de votre santé depuis votre précédente lettre, la dernière me rassure : je suis seulement fâché que vous ne me disiez rien de cette petite fièvrette dont vous me parliez ; mais précisément parce que vous n'en dites rien, je me flatte qu'elle a cédé. Guérissez, guérissez vite, mon cher ami : au nom de Dieu, faites-moi ce plaisir. — Je vous écris à bâtons rompus, sans trop savoir ce que je dis ; un déménagement complet, une maison de trois étages à réparer et à meubler, un mariage et le bureau : il n'y a plus que vous à qui je puisse écrire.

Mille choses à Madame la Comtesse, dont j'ai bien partagé les alarmes, Adieu, adieu, je ne sais plus où est ma tête, mais mon cœur est toujours à la même place, et nul sentiment n'a droit d'y coudoyer l'amitié !.... *Vale ! ! !.....*

Lundi prochain le contrat, et le reste quand il plaira à la Lune.

III

A Mlle Thérèse de Maistre, sa Sœur.

Carouge, 4 mai 1790.

Ta lettre, ma chère Thérésine, m'a pénétré de bonheur comme une éponge qu'on trempe dans l'eau; la moindre gentillesse de mon Adèle est une béatitude pour son papa.

« Je suis faible sans doute ; un père a droit de l'être. »

Je désirerais aussi le sort *du petit chat*, si mes enfants étaient gauches, insensibles, médiocres, comme tant d'automates baptisés que je connais ; et quand je vois ces petits êtres donner le moindre signe de parenté avec leurs tantes qui m'ont tant gâté, je suis aussi heureux qu'on peut l'être. Je t'avoue que depuis quelque temps je trouvais à ma petite Adèle une certaine torpeur qui m'inquiétait ; il y a peut-être encore dans ses veines quelques atomes massifs, quelques miasmes de Saint-Alban (1) qui circulent dans ses veines avec le souffre de Provence (2) : on ne saurait donc trop l'agiter, l'électriser de toute manière, car le repos

(1) Commune des environs de Chambéry.

(2) Les ancêtres de J. de Maistre habitèrent longtemps le Comté de Nice.

ne lui vaut rien. Eh ! que deviendrais-je, bon Dieu ! si, à 18 ans, elle n'aimait ni le voyage de Meillerie, ni le berger de Thompson, ni *les grandes herbes* de Werther, ni les Colonnes Doriques ? — Pardon, ma pauvre Jenni (1), si j'ai écrit une mortelle petite page avant de parler de toi et de ton bras ; ce n'est pas que j'oublie ni toi ni lui ; mais quand un père a commencé à parler de ses enfants, c'est une boule sur un plan incliné. Je suis bien touché que ce bras te tourmente toujours ; cependant, Mme de Maistre me dit que le chirurgien a permis quelque mouvement ; quand on s'intéresse à quelque chose, on ne reçoit jamais assez de détails.

Adieu, mon cœur ! Je t'écris bien à la hâte ; mille choses au cher abbé.... et au couple Gagnon, de vive voix ou par écrit.

IV

A Mme de Constantin, sa Sœur.

Chambéry, 17 février 1792.

Non : je ne me priverai point du plaisir d'adresser une lettre à *Madame Constantin.* C'est une jouissance pour moi, et j'en veux écrire la date dans mon journal. Eh ! bien, ma douce Thérésine, te voilà donc *cheu toi.* Oh ! le grand mot et qu'il est agréable à prononcer !

(1) Autre sœur de J. de Maistre.

Dis-moi donc, mon cœur, combien as-tu fait de tours dans ta campagne? Combien as-tu de chambres et de cabinets? Combien as-tu de journaux de terre, de bœufs, de vaches, de moutons, de poules et de coqs? J'espère bien qu'on ne dira pas de toi comme de Perrette

« Adieu veau, vache, cochon, couvée ».

Tu ne bâtiras point de châteaux en Espagne : plus heureuse que Perrette, tu tiens des réalités, et je tiens pour sûr que ta sagesse les fera fructifier. Oh! qu'il me tarde de t'embrasser chez toi, ma bonne amie et d'y voir le bonheur fixé par ta bonne conduite! Après le moment où j'ai vu la certitude de ton établissement, il n'y en aura pas de plus doux pour moi, que celui où je sauterai à bas de ma voiture dans ta cour.

Courez, volez, heures trop lentes
Qui retardez cet heureux jour.

J'ai joui d'ici de ton entrée triomphale à La Roche. Quel temps! quel soleil fait exprès! et la preuve que la Providence s'en mêlait, c'est que d'abord après ton arrivée, l'hiver est revenu de plus belle nous faire la guerre à outrance; on se souffle dans les doigts comme au mois de janvier, et même davantage; car il s'est élevé une bise noire ou grise qui nous perce comme cinquante millions d'aiguilles de Paris. Ce qu'il y a de vraiment fatal, c'est que si elle continue à faire la diablesse, elle va nous priver d'une mémorable mascarade, qui doit avoir lieu lundi prochain. Trente chevaliers modernes, habillés en chevaliers anciens, courront la

ville et rompront des lances comme dans le XIIe siècle ; on portera une bannière, et sur la bannière on lira : *Le Roi, l'honneur et les dames*. Les dames seront aussi masquées, je ne sais comment; enfin ce sera une belle chose, Dieu aidant : mais j'ai peur que quelque cheval ne s'abatte, et que les bourgeois ne disent que la Chevalerie est à bas. Enfin nous verrons, et nous en instruirons certainement Madame Constantin de la Bâtie, que j'embrasse de tout mon cœur, avec un attachement fraternel, paternel, éternel.

A vous, Monsieur Constantin.

Tout est commun entre époux, mon cher ami, jusqu'au papier; ainsi *je vous fais la présente* sur la même feuille, pour vous dire que pour les femmes comme pour les montres on a six mois d'essai; ainsi, mon très cher, si tu n'es pas content de la tienne (femme), si elle ne marche pas exactement, si elle a des quintes, si la répétition t'ennuie, tu peux me la renvoyer. Si au contraire tu en es content, il faut aussi m'en faire part, afin que je puisse te témoigner ma satisfaction de voir que tu aies trouvé une bonne pièce dans mon magasin. Raconte-moi un peu ton entrée à La Roche. Sans compliment, ta moitié a-t-elle eu bonne façon, à pied, le long de cette superbe rue? S'est-on mis aux fenêtres? a-t-on approuvé ton choix? ma vanité est aussi intéressée que la tienne à toutes ces nouvelles ; aussi, je veux être instruit. J'embrasse Baus et la bonne Nane. Ces deux personnages sont-ils sages chez toi? S'ils font du désordre dans la paroisse, et si le curé n'en est pas content, je ne les laisserai plus

sortir sans moi. — Adieu, très cher frère: ma pensée passe une partie du jour à Truaz, et ton bonheur est devenu pour moi une de mes affaires les plus capitales.

V

A Mme la Comtesse Henri Costa de Beauregard.

Lausanne, 28 mai 1793.

Quand j'aurais le don des langues, ou celui des *prophéties,* si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Heureux donc l'être bienfaisant à qui il sera dit au dernier jour : J'ai été nu et tu m'as donné deux chemises ; entre, ma bien-aimée, etc., etc.

Oui, Madame, ma sœur m'a instruit, comme elle se l'était promis, que vous aviez assisté mon petit Rodolphe dans son émigration, et qu'il tenait ses deux premières chemises de vous. J'en suis d'autant plus reconnaissant que, malgré toutes les lessives possibles, je me flatte que la toile sera toujours imprégnée de quelques atômes, non pas *caustiques,* mais *costiques ;* et il n'en faut pas davantage pour faire de mon fils un homme d'esprit et un digne homme.

Vous saurez, Madame la Comtesse, qu'il existe à Lausanne un honnête cordonnier allemand nommé

Meyster. En vertu de la conformité des noms, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2, lui a été remise, et il a bien voulu me la renvoyer le 15, dûment décachetée, et horriblement sale. — Comme ce monsieur se sera formé par la lecture de cette lettre ! Rappelez-vous ce que je vous avais écrit, et ce que vous me répondiez. — Parlant d'adresse, je veux vous dire, Madame, que son Excellence Monsieur le marquis Fontana de Cravanzana, chevalier grand-croix des ordres royaux et militaires de Saint-Maurice et Lazare, ministre et premier secrétaire d'Etat au Département des guerres, vient de m'écrire une lettre adressée, en toutes lettres, « à Monsieur le Comte M., sénateur au Sénat de Savoie, à Lausanne. » Ne me niez pas ce fait, Madame : car je vous enverrai l'enveloppe.

Il y a, dans l'histoire universelle, trois traits de grandeur d'âme et de confiance magnanime, qui laissent bien loin derrière eux tout ce que l'on peut citer dans ce genre :

1° La députation du Sénat de Rome au consul Varron, après la bataille de Cannes.

2° Le décret de la Convention Nationale contre la ville de Longwy, après l'entrée de son altesse S^e Mgr le Prince de Brunswick-Champagne.

3e L'adresse de Mgr le marquis de Cravanzana, Ministre et premier secrétaire d'État, etc., etc. à M. le Comte de Maistre, sénateur au Sénat de Savoie.

J'ai écrit quatre pages à votre cher époux : elles le trouveront sur quelque sommité de montagne, prêt

à s'élancer dans le chemin de la plaine et de la gloire. Que Dieu le conserve avec son petit *bachelier!* Je tremble toujours pour les gens d'esprit, honnêtes gens, parce qu'il me semble que le bon Dieu ne veut plus de cette graine-là sur notre planète. Je crois infiniment aux bêtes, comme vous savez, Madame, et c'est en quoi nous différons. Au reste, je suis bien aise de vous dire que je ne suis pas seul de mon côté ; hier, en bonne et très bonne compagnie, un personnage *moltò ponderoso* nous articula bien clairement, en parlant de la superbe diplomatie de M. le Prince de Cobourg, cette sentence remarquable : « M. le Prince de Cobourg est un excellent soldat, bon pour aller en avant ; mais, du reste, c'est une *grosse bête.* » Voilà ce que j'aime. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on vient de lui donner un garçon politique, qui est chargé de l'empêcher d'écrire. — J'imagine, Madame, que, dans ce moment, vous croyez à l'arrivée de la flotte anglaise dans la Méditerranée. Mme la Baronne de Pr... a pu vous affirmer qu'il n'en était rien ; mais, pendant que votre lettre dormait chez le cordonnier allemand, il s'est passé bien des choses. Madame la Baronne sait, et Monsieur son époux ne le niera point, qu'il y a une infinité de choses où la date fait tout. Je vous procurerai, si vous voulez, un certificat de l'amiral Cosby daté de Cagliari ou de Port-Mahon. Au moment où je reçus votre épître, j'avais sous les yeux la *Gazette de Londres*, qui disait *comme ça* que le susdit Cosby, ayant mis à la voile le 16 avril pour la Méditerranée, avait été repoussé dans le port par des

vents contraires, et qu'enfin il était parti le 21, *by a fair wind*. On m'écrit de Turin que les Anglais sont plus Anglais que jamais dans leur manière de nous servir. Les Espagnols sont sortis de Carthagène le 5. Qu'arrivera-t-il de tout cela ? je n'en sais rien. La sottise et la scélératesse humaine sont deux immenses aveugles dont Mme la Providence se sert pour arriver à ses fins, comme l'artiste se sert d'un outil pour exécuter ses ouvrages. La lime sait-elle qu'elle fait une clef ? — Tous les personnages exécrables ou risibles qui s'agitent dans ce moment sur la scène du monde sont des *limes*. Quand l'ouvrage sera fait, nous nous prosternerons pour le recevoir des mains du Grand Ouvrier. Jusque-là, je fais bonne mine, mais je déclare ne rien prévoir, à moins que prophète *Nahum* n'ait parlé de Paris sous le nom de Ninive. Lisez sa prophétie : vous verrez que les prédicateurs futurs auront beau jeu, si les choses tournent dans le sens que nous appelons *bon*. Je vous remercie infiniment de ce que vous comptez sur moi. Mais prenez garde que si vous me disiez : « Je compte sur vous comme sur moi », je ne prendrais pas cela pour un compliment ; car je soutiens, envers et contre tous, qu'on ne peut compter sur soi comme sur un véritable ami. L'homme se pipe, dit Montaigne. Croyez-vous que je fusse capable de vous piper ? Non certes ! Au reste, mettez-moi à toutes sortes d'épreuves : vous verrez que vous pouvez compter sur le *sénateur*.

Si vous pouviez me rendre deux services, Madame, je vous serais grandement obligé. Je voudrais savoir :

1° Dans quel endroit M. Burke a nommé notre Saint-Père le Pape, *le Chef respectable de la Chrétienté.* 2° Je voudrais savoir dans quel numéro du *Moniteur* se trouve la fameuse lettre qui nous a tant amusés, où l'on parle du complot civil et religieux, ourdi par le Pape et par M. Pitt. Vous qui êtes en ville fournie, Madame, ne pourriez-vous point m'aider dans mes recherches ? Dieu vous le rendra. Oserais-je vous prier encore de me rappeler au souvenir de Mme Hubert dont j'estime tant *l'estime ?* On nous raconte ici que vous êtes nouvellement inquiète. Votre maison est-elle toujours un port franc, où les lévites mêmes sont à l'abri ? Agréez, Madame la Comtesse, l'assurance de mon éternel attachement. Dans mes lettres les plus gaies, ce passage sera toujours sérieux.

VI

A M. le Baron Vignet des Etoles.

Lausanne, 9 décembre 1793.

Vous êtes d'une colère terrible, mon cher ami : mais faites un peu votre examen de conscience, et voyez si vous n'avez pas vous-même tous les caractères de la prévention. *Dic nobis placentia.* Voilà votre devise. Eh bien ! ne parlons plus de rien. Tout va à merveille, puisque vous le voulez. Voilà précisé-

ment le caractère de la passion qui ne veut rien entendre, Ne dirait-on pas que je prêche la révolte sur les toits, ou du moins le mépris pour le gouvernement ? Je vous dis ce que je sais, autant qu'il est possible de savoir ce qu'on n'a pas vu ; il importe de tout savoir, une lettre est une conversation. Vous ne voulez rien entendre de contraire à vos systèmes et à vos inclinations; vous traitez de *cohue* tout ce qui pense autrement : à la bonne heure ! Je vous en félicite : c'est un grand bonheur que la persuasion, quand on voit les objets couleur de rose. Vous avez vu que quand j'ai parlé pour le public, j'ai toujours eu le ton de l'approbation et de la confiance ; c'est un devoir à mon avis, et je ne l'ai jamais violé. Tenons-nous en là, si vous m'en croyez ; mais quant aux communications particulières, défions-nous de ces systèmes tranchants qui nous font regarder comme des lépreux tous ceux qui ont le malheur de ne pas penser comme nous. Ne disons pas comme le personnage de Molière :

Nul n'aura de l'esprit hors nos amis et nous.

Dans ma manière de penser, le projet de mettre le lac de Genève en bouteilles est beaucoup moins fou que celui de rétablir les choses précisément sur le même pied où elles étaient avant la révolution. Je puis me tromper, mais c'est en bonne compagnie. J'ai tort avec Arthur Young, que vous m'avez envoyé, et même avec le Roi d'Angleterre, qui reconnaît publiquement, dans sa Déclaration, que les puissan-

ces n'ont pas droit d'empêcher la nation française de *modifier* son gouvernement. J'ai toujours détesté, je déteste, et je détesterai toute ma vie le gouvernement militaire; je le préfère cependant au jacobinisme. Le gouvernement militaire vaut mieux que ce qu'il y a de plus exécrable dans l'univers, c'est l'unique éloge qu'on en puisse faire; je ne le lui dispute point. Je suis magistrat (pour mon malheur, il faut être juste). Si ce beau gouvernement, qui est la mort de la Monarchie, se rétablit, je dirai ce que j'ai toujours dit: « *Obéissez* »; j'excuserai les excès les plus scandaleux sur le ton le plus filial; mais si, par hasard, la Monarchie se rétablissait, séparée de la *Bâtonocratie*, j'espère que vous me permettrez d'être content. Je ne déteste nullement les Piémontais, je sais ce qu'ils valent: mais je préfère ma nation, du moins le peuple. Vous préférez, vous, les ultramontains: permis à vous, je ne m'en fâche ni ne m'en étonne. Quant à mes ennemis, je suis leur très humble serviteur, je n'y pense plus. Tous les cris que j'ai entendu pousser contre vous, ici et ailleurs, ne peuvent égratigner l'amitié qui m'unit à vous. J'espère que mes clabaudeurs ne vous font pas plus d'impression. L'unique chose qui me fâche, c'est de vous voir parler sérieusement de cette niaiserie de Franc-Maçonnerie, enfantillage universel en deçà des Alpes, dont vous auriez été si vous aviez vécu parmi nous, et dont je me mêlais si peu depuis que j'étais enfoncé dans les affaires, que j'ai reçu un jour une députation pour savoir si je voulais être rayé de la liste; mais, mes bons amis ne

manquaient pas de m'appeler à Turin *frère Joseph*, tandis que je faisais tranquillement des arrêts à Chambéry. Je ne suis pas étonné que dans un pays dont le vice capital est d'attacher une extrême importance à des riens, on ait parlé et même beaucoup parlé sur cette misère ; mais je suis étonné que vous n'ayez pas senti tout de suite que ce n'était qu'un prétexte pour me jouer quelque pièce. En voilà assez sur nos systèmes respectifs, d'autant plus que nous sommes peut-être d'accord (1).

VII

Au Même.

Lausanne, 2 mai 1794.

Si je n'ai pas assez de foi, mon cher ami, je crains que vous n'en ayez trop, car les choses vont assez mal. Le duché d'Aoste n'est cependant point encore envahi, mais je vous avoue que je m'y attends ; aussi, je suis bien aise que votre famille ne soit plus à la Cité. Si je fais des suppositions tristes, ce sont les événements qui m'ont gâté. Les apparences du moment et les demi-succès me font peu d'impression ; ressouvenez-vous de la prise de Toulon et de tant

(1) En lisant les écrits de J. de Maistre, on voit qu'il apprit plus tard à connaître la secte abominable qu'il juge si légèrement en 1793.

d'autres événements qui paraissaient si avantageux et même si décisifs ! Vous savez comment la campagne finit ; j'ai peur que cette année tout n'aille de même. La débâcle sera terrible. *Pur troppo !* Je souhaite me tromper.

Au reste, mon cher, je suis persuadé que tout ceci finira, et, qui plus est, je crois que tout ce que nous voyons nous mène au bien par des chemins inconnus. Cette idée me console de tout ; mais quand et comment parviendrons-nous à ce mieux ? voilà le secret de la Providence. Autant que j'en puis juger, je crois que nous en sommes encore passablement loin.

Ce qui peut encore nous consoler, c'est que l'ordre actuel, tout abominable qu'il est, est nécessaire pour faire justice de tout le monde, et les coquins en chef surtout sont punis avec une précision qui doit vous faire plaisir. Vous m'avez laisser imprimer que tous les gouvernements étaient vieux. Je vous ajoute à l'oreille qu'ils étaient pourris. Le plus gâté de tous est tombé avec fracas : les autres suivront probablement, et ceux qui tiendront se régénèreront tout doucement, avec la France, lorsqu'elle se régénèrera. C'est ce que je souhaite au nôtre.

VIII

A M. le Comte Henri Costa de Beauregard.

Nyon, dans la chambre de votre femme, 31 mai 1794.

Oh ! quel coup ! quel horrible coup ! Je me prosterne, je ne sais où je suis. Pauvre Eugène ! Charmant enfant ! Malheureux père ! Que vous dirais-je ? A la première nouvelle de votre malheur, j'ai volé à Nyon, où j'ai demeuré deux jours avant de monter l'escalier de votre femme. Enfin, il a fallu se déterminer : il n'y a plus eu moyen de lui cacher sa perte. Il y a trois heures qu'elle la sait. Je n'entreprends point de vous peindre sa tristesse. Elle est profonde, mais elle est religieuse ; c'est le désespoir que je craignais. Elle échappera à cet état. Votre nom sort de sa bouche aussi souvent que celui de votre fils. Elle tremble pour vous, elle m'ordonne de vous l'écrire, de vous prier de vous conserver pour elle, pour Victor qui est allé tenir la place de l'ange que vous regrettez, pour vos autres enfants qui ne peuvent se passer de vous. Au milieu du triste spectacle que j'ai sous les yeux, j'éprouve une satisfaction inexprimable à voir que les soins de l'amitié sont doux pour votre malheureuse femme. Je connaissais sa situation isolée, je savais qu'elle était mal placée pour pleurer. Je suis venu pleurer avec elle ; elle m'en

sait gré. Cher et malheureux ami, que ne puis-je me partager, que ne puis-je pleurer à Nyon et à Coni. J'ai peur que personne ne vous entende et que vous soyez forcé de renfermer votre douleur. Si mes devoirs et ma fortune me permettaient de voyager, je ne me refuserais pas le triste plaisir d'aller vous embrasser, et vous dire une petite partie de ce que je sens, et qu'il m'est impossible d'exprimer à mon gré. Si quelque chose pouvait augmenter la tendre amitié que j'ai pour vous, c'est le malheur. Il me semble que vous m'êtes plus cher, depuis que je ne vois rien dans ce monde de plus infortuné que vous. Je n'entreprendrai pas de vous consoler. Mon Dieu, peut-on consoler un père qui a perdu ce que vous venez de perdre. Je ne puis cependant pas m'empêcher de vous dire que votre excellent enfant est parti du monde au moment où il est bien triste de l'habiter. Ou je me trompe fort, mon cher ami, où nous touchons à un moment épouvantable. Tout va de mal en pis. Heureux ceux qui ne verront point tout ce qui s'apprête. Je ne compte pas quitter Madame de Costa avant deux jours, et j'espère même l'emmener à Lausanne. Ma maison, celle de Madame Hubert, et Madame Marie de Divonne lui rendront la vie plus supportable ; que ferait-elle ici ? et à qui pourrait-elle parler ? Je suis venu à Nyon toute affaire cessante, mon cher ami, comme si vous m'en aviez donné la commission ; je continuerai de même à m'acquitter des tristes devoirs de l'amitié. Je ne quitterai pas votre femme tant que je pourrai lui être utile. Je lui donnerai tous les soins qui dépendent de mes

faibles pouvoirs. Je croirai que vous êtes là et que c'est aussi à vous que je les rends. Madame de Costa est au lit; elle est aussi tranquille qu'elle peut l'être dans cette circonstance fatale. Nous ne craignons pas pour sa santé! Un prêtre respectable qui a sa confiance, la fidèle Cha et moi, voilà les entours qu'elle préfère; le reste est à quelque distance. Je passerai la nuit auprès d'elle. Si je puis, je l'emmènerai moi-même. Je finis par force: que puis-je vous dire encore? A moins de perdre mon fils ou mes frères, mon cœur ne pouvait recevoir de blessure plus douloureuse que l'affreuse nouvelle de la mort de votre fils, si bon, si chéri, si digne de l'être. Pauvre ami, pleurez, pleurez, mais conservez-vous...

IX

Au Même.

Lausanne, 14 juin 1794.

Par quelle fatalité, cher ami, votre femme n'a-t-elle point reçu de vos nouvelles par ces deux derniers courriers? C'est sûrement la faute des postillons ou des commis. Nous attendons vos lettres avec la dernière impatience, car Madame de Costa ne peut absolument s'en passer. Avant-hier, elle nous a quittés. Je répugnais beaucoup à cette séparation. Vous ne sauriez

croire combien elle s'était accoutumée à nos figures amicales, et combien nous étions parvenus à la calmer. Je craignais qu'elle ne fût point assez forte pour marcher toute seule, et je ne me suis pas trompé. Hier, elle fut tout agitée, pleine de vapeurs noires et d'idées sinistres. Enfin, mon cher ami, dès que j'aurai pu quitter la plume, c'est-à-dire à sept heures du soir, je vais me mettre à ses genoux pour la ramener chez moi pendant quelques jours. La maison qu'elle occupe est aux portes de Lausanne, mais vous connaissez mes occupations de père de famille et les autres. Ma femme, dans son genre, n'est pas moins occupée, de manière que, bon gré mal gré, il faut être chez soi. Vous sentez bien que nous voyons tous les jours Madame de Costa, mais ce n'est pas notre compte ; nous voudrions vivre avec elle jusqu'à des moments plus calmes. Je vais la prier de toutes mes forces ; en attendant, je lui ai donné ma sœur, qui ne la quitte ni jour ni nuit, car elle couche à côté d'elle. Je vois très clairement qu'il ne faut point la laisser à elle-même, mais que cependant il ne faut point la livrer aux indifférents. J'accorderais tout cela si je pouvais la loger bien près de moi. Mais c'est un *opéra* que de se loger à Lausanne. Je n'oublierai rien au moins pour la déterminer à venir vivre encore dans mon *taudis*, au moins pour quelques jours. Son petit ménage est assez sage pour aller tout seul. D'ailleurs, la distance qui la sépare de moi est une gambade de cinq ou six minutes pour vos fils. Hier, je fus témoin d'un joli trait de la part de Sylvain. Il vit sa mère de fort mauvaise humeur à son réveil et

finissant par fondre en larmes. Tout de suite il partit sans commission, et vint tout essoufflé nous prier en grâce d'aller joindre sa maman: tout cela avec une vérité de sentiments qui me toucha infiniment. Camille possède aussi un cœur parfaitement bon. Je vous assure que, de ce côté, ils sont égaux. Pour les talents, je sais ce que valait votre Ange; mais vous ne savez point encore ce que feront les autres. Pour moi, j'en espère beaucoup. Je reviens à votre moitié. Ecrivez-lui souvent, et toujours dans le sens que je vous explique; son imagination va plus vite maintenant, sur vous et sur elle, qu'elle n'est jamais allée sur la Révolution. Elle m'a prouvé d'abord que vous êtes malade, ensuite que vous étiez mort, puis que vous ne deviez plus l'aimer, et qu'il serait très avantageux à vos affaires qu'elle mourût. Tantôt elle n'aime pas ses enfants, tantôt elle n'a point de religion, etc., etc. Calmez-la donc beaucoup, et, pour cela, montrez-lui une douleur calme. Surtout, je vous le répète, parlez-lui de Victor et de votre satisfaction de l'avoir auprès de vous; c'est un article important.

Les malheurs particuliers me distraient des malheurs généraux, et je me détermine difficilement à vous dire un mot de politique. Nouvelle victoire des alliés, le 3, près de Charleroy, dont on ne sait point encore de détails, mais l'affaire paraît incontestable. Les Français ont attaqué sur quatre colonnes : trois ont été repoussées avec grande perte, et la quatrième a été *totalement exterminée*. Ainsi disent les lettres de Bruxelles à Monsieur Mallet du Pan, qui a de fort

bonnes relations. Que de sang, juste ciel! La campagne de cette année, suivant les calculs exacts et modérés, coûte déjà 90,000 hommes à la République et l'on n'a pu pénétrer en France! Et l'on se chamaille encore en Flandre. A Paris, on guillotine vingt personnes par jour; le mécontentement est au comble et personne ne peut remuer. Nul œil humain ne peut apercevoir la porte de ce labyrinthe. Si nous sortons, on se trouvera dehors sans savoir comment.

Ou rien n'est sûr, ou je suis sûr que nous serons attaqués incessamment, du côté de Briançon : toute l'artillerie de Valence et de Lyon est partie subitement pour Grenoble; l'Etat-Major qui était dans cette ville est parti pour Briançon. Tous les chevaux, les mulets sont en réquisition; malgré la sécurité du Piémont, je suis en peine.

Je ne puis plus tenir la plume, au pied de la lettre. Tout à vous, très cher ami. Vous m'êtes toujours présent : écrivez-moi tout ce que vous voudrez, mais faites contenance avec cette digne Maman. *Vale!!!*

X

A. M. le Baron Vignet des Etoles.

Lausanne, 15 août 1794.

Les Français, mon cher ami, ont sans doute des côtés qui ne sont pas aimables ; mais souvent aussi nous les blâmons, parce que nous ne sommes pas faits comme eux. Nous les trouvons légers, ils nous trouvent pesants : qui est-ce qui a raison ? Quant à leur orgueil, songez qu'il est impossible d'être membre d'une grande nation sans le sentir. Les Anglais et les Autrichiens n'ont-ils point d'orgueil ? Lorsqu'un ci-devant seigneur français se voit apostrophé par tel magistrat de Lausanne ou de Nyon, qui n'aurait pas osé, il y a cinq ans, aspirer à l'honneur de dîner avec lui ; quand je vois M. le bailli traiter, je ne dis pas lestement, mais cruellement, des militaires français, en montrant sur sa poitrine, sur ses portraits, et à la tête de toutes ses ordonnances, l'ordre du Mérite, qu'il tient de la France, je ne puis me défendre de leur permettre un peu d'impatience. « On n'en veut nulle part », dites-vous ; il faut donc les faire conduire sur la frontière de France, comme M. de Buven en a menacé, il y a deux jours, le jeune

de Savon, qui travaille ici pour nourrir sa mère; et alors le premier bourreau de la frontière fera son acquit, par lequel il confessera avoir reçu de la Suisse, du Piémont, de l'Espagne et autres nations chrétiennes, tant de têtes d'émigrés pour la guillotine. Le reproche que vous faisiez l'autre jour aux Français *de se réjouir des succès de leurs bourreaux* vient encore de la prévention, si vous y regardez de près; car ce sentiment est très raisonnable, et même héroïque. Les soldats français ne sont point les bourreaux des émigrés, mais les sujets de ces bourreaux : ils se battent pour une mauvaise cause, mais leurs succès n'en sont pas moins admirables. M. Mallet du Pan a très justement insisté sur ce point dans son ouvrage. Je ne vois pas comment un Français pourrait ne pas sentir un certain mouvement de complaisance en voyant sa nation seule, avec une foule de mécontents dans l'intérieur, non seulement résister à l'Europe, mais encore l'humilier et lui donner beaucoup de soucis. Certainement c'est de la force bien mal employée, mais cependant c'est de la force. D'ailleurs un Français peut penser, comme je pense, que la division de la France serait un grand mal. La foule des étourdis voudrait voir l'Empereur à Paris, pour rentrer vite dans leurs terres; mais il ne faut pas blâmer celui qui dirait : « J'aime mieux souffrir pendant quelque temps de plus, et que ma patrie ne soit pas morcelée. » La société des nations, comme celle des individus, est composée de grands et de petits, et cette inégalité est nécessaire. Vouloir dé-

membrer la France, parce qu'elle est trop puissante, est précisément le système de l'égalité en grand. C'est l'affreux système de la convenance, avec lequel on nous ramène à la jurisprudence des Huns ou des Hérules. Et voyez, je vous prie, comme l'absurdité et l'*impudeur* (pour me servir d'un terme à la mode) se joignent ici à l'injustice. On veut démembrer la France ; mais, s'il vous plaît, est-ce pour enrichir quelque puissance du second ordre ? Nenni :

Dantur opes nullis nunc, nisi divitibus.

C'est à la *pauvre* maison d'Autriche qu'on veut donner l'Alsace, la Lorraine, la Flandre. Quel équilibre, bon Dieu ! J'aurais mille et mille choses à vous dire, sur ce point, pour vous démontrer que notre intérêt à tous est que l'Empereur ne puisse jamais entrer en France comme conquérant pour son propre compte. Toujours il y aura des puissances prépondérantes, et la France vaut mieux que l'Autriche. Nous n'avons nul besoin d'un Charles V. Si je n'ai point de fiel contre la France, n'en soyez pas surpris : je le garde tout pour l'Autriche. C'est par elle que nous sommes humiliés, perdus, écrasés ; c'est par elle que nous sortirons d'ici, non seulement sans argent, mais sans considération, j'ai presque dit sans honneur. Vous parlez d'orgueil, de prétentions ; trouvez-moi une suprématie, une domination plus insultante que celle que l'Autriche exerce à notre égard. J'aimerais mille fois mieux 30,000 émigrés qui se battraient

pour nous, que 30,000 Allemands qui sont venus pour nous voir assommer sur les montagnes avec des lunettes d'approche. M. d'Autichamp, M. de Narbonne, me plairaient tout autant, je vous l'avoue, que M. de Vins avec sa fistule qui s'ouvre à point nommé toutes les fois qu'on le contrarie. On reproche aux Français de vouloir commander partout où ils sont. Et les Autrichiens ne commandent-ils pas ? Partout les grands commandent aux petits. Encore un coup, je connais les défauts français, et j'en suis choqué autant qu'un autre ; mais je sais aussi ce qu'on peut dire en leur faveur. Au reste, cher ami, la politique est comme toutes les autres sciences : *Mundum tradidit disputationi eorum*. Mais je vous dis qu'on se trompe sur la France ; qu'il ne faut point se décider par les idées du moment, encore moins par des considérations de pure inclination ; qu'en persécutant partout le bon parti, on gâte l'esprit des peuples, et qu'on donne une force incalculable à la république, parce qu'on grossit son parti de tous ceux (et le nombre en est prodigieux) qui voudraient bien un autre ordre de choses, mais qui voient qu'il n'y a pas moyen de faire un noyau hors de la France, et qui finissent par servir, de dépit et de désespoir, un parti qu'ils n'aiment point.

Je suis tout surpris qu'après une permission de demeurer jusqu'au 1er janvier, on nous remette nouvellement sur le tapis pour partir. Mais savez-vous une belle chose ? c'est que le Piémont ne nous voit plus arriver qu'avec une extrême répugnance, surtout

les prêtres. L'abbé Saint-Marcel l'a écrit ici en confidence à quelqu'un, et je m'en doutais depuis longtemps, sur quelques notices qui m'étaient parvenues. Je veux vous faire part d'un sentiment que j'ai dans le cœur, sans trop savoir où je l'ai pris. Je me sens entraîné à croire que le Piémont sera révolutionné, et que nous nous régénèrerons ensemble, ou que la Savoie ne retournera plus à son ancienne domination. Cette idée ne tient à aucun calcul politique, et cependant je ne puis m'en défaire. Il me semble que la Savoie révolutionnée, unie au Piémont non révolutionné, formerait une dissonance. Je vous dis ceci le 15 août 1794; souvenez-vous en. Je suis tout à vous, mon très cher.

P. S. — M. Mercy d'Argentan a demandé mille hommes aux Autrichiens, avec promesse de chasser les Français d'Ormex : ils ont refusé. Les bras en tombent à M. Trevor. Cette Maison d'Autriche est une grande ennemie du genre humain, et surtout de ses alliés. Je vous avoue que je la déteste cordialement. J'ai la ferme espérance, au reste, que l'Empereur, pour n'avoir pas voulu être le *coq* de la coalition, en sera le *coq d'Inde*. Amen.

XI

A Mlle Adèle de Maistre.

Turin, 3 juin 1797.

J'ai été très content, ma bonne petite Adèle, de l'extrait du *Rédacteur* que tu m'as envoyé. Il est très bien choisi, et contient des vérités intéressantes. Quand on cite les journaux, il faut citer le jour et l'an, et même le numéro, si l'on peut, pour le retrouver à volonté; par exemple : *Rédacteur* du samedi 27 mai 1797, nº 185. Quand il s'agit de livre, on cite le tome, le chapitre et quelquefois la page. Voilà, mon enfant, une petite leçon que je te donne en passant ; car, en te louant sur ce que tu fais de bien, je tâche toujours de te conduire à faire encore mieux : rien ne me faisant plus de plaisir que d'avoir de nouvelles raisons de t'aimer.

J'ai aussi été très content du *verbe chérir* que tu m'as envoyé. Je veux te donner un petit échantillon de conjugaison; mais je m'en tiendrai à l'*indicatif*, c'est bien assez pour une fois.

Je *te chéris*, ma chère Adèle ; tu *me chéris* aussi, et maman *te chérit* : nous vous *chérissons* également Rodolphe et toi, parce que vous êtes tous les deux nos enfants, et que vous nous *chérissez* aussi également-

ment l'un et l'autre ; mais c'est précisément parce que vos parents vous *chérissent* tant, qu'il faut tâcher de le mériter tous les jours davantage. Je te *chérissais*, mon enfant, lorsque tu ne me *chérissais* point encore; et ta mère te *chérissait* peut-être encore plus, parce que tu lui as coûté davantage. Nous vous *chérissions* tous les deux, lorsque vous ne *chérissiez* encore que le lait de votre nourrice, et que ceux qui vous *chérissaient* n'avaient point encore le plaisir du retour. Si je t'ai *chérie* depuis le berceau, et si tu m'as *chéri* depuis que tu as pu te dire : mon papa m'a toujours *chérie ;* si nous vous avons *chéris* également, et si vous nous avez *chéris* de même, je crois fermement que ceux qui *ont tant chéri* ne changeront point de cœur. Je te *chérirai* et tu me *chériras* toujours, et il ne sera pas aisé de deviner lequel des deux *chérira* le plus l'autre. Nous ne *chérirons* cependant nos enfants, ni moi, ni votre maman, que dans le cas où vous *chérirez* vos devoirs. Mais je ne veux point avoir de soucis sur ce point, et je me tiens pour sûr que votre papa et votre maman vous *chériront* toujours.

Marque-moi, mon enfant, si tu es contente de cette conjugaison, et si tous les temps y sont (pour l'indicatif). Adieu, mon cœur.

XII

A la Même.

Turin, 18 octobre 1797.

Sans doute, ma très chère enfant, tu as fort bien deviné le sentiment qui empêche ta maman de te vanter à toi-même. Il en pourrait résulter deux inconvénients : celui d'augmenter ton amour propre et celui de nourrir ta paresse. Tu sens bien par toi-même qu'on est toujours porté à s'arrêter en chemin, à dire : *C'est assez* ; et c'est un grand mal. Maman voudrait donc éviter cette nonchalance, et t'animer constamment à de nouveaux efforts : mais il est bien sûr (et sûrement tu en es persuadée) qu'il n'y a personne au monde qui t'aime plus que cette bonne maman, et qui rende plus de justice aux efforts que tu fais pour être une bonne et aimable personne. Jamais tu ne fais quelque chose de bien sans qu'elle ait soin de m'en faire part ; plus tu vivras, mon cher enfant, plus tu regarderas autour de toi, et plus tu verras que, nulle part, tu ne peux être mieux qu'auprès d'elle. Je te remercie de la chanson que tu m'as envoyée, et que j'ai trouvée très jolie. Je suis aussi assez content de ton style et de ton orthographe, qui se perfectionnent ; j'ai bien envie d'être auprès de toi pour y

donner la dernière main. En attendant, je puis t'assurer que tu as des dispositions pour écrire purement ; ainsi, il faut les cultiver. Voilà peut-être qui va te donner de l'orgueil ; mais une autre fois je ne te parlerai que de tes défauts pour t'humilier. Tu feras fort bien, mon cher enfant, de m'écrire de temps en temps ; mais il faut laisser courir ta plume, et me dire tout ce qui te passe dans la tête. Tu as toujours quatre chapitres à traiter : tes plaisirs, tes ennuis, tes occupations et tes désirs ; avec cela on peut remplir quatre pages. Pour moi, il me suffit de quatre mots, en suivant cette même division : Mon *plaisir* serait d'être avec toi, mon *chagrin* est d'en être éloigné, mon *occupation* est de trouver les moyens de te rejoindre, et mon *désir* est d'y réussir. Adieu, mon cher enfant.

XIII

A la Même.

Turin, 2 décembre 1797.

J'ai reçu avec beaucoup de plaisir ta dernière lettre, ma chère Adèle, et j'en ai beaucoup aussi à voir la franchise avec laquelle tu as condamné ce sentiment d'amour-propre que tu avais *là*. J'espère que tu seras toujours amie de la vérité, et de toutes les bonnes

qualités possibles; c'est celle qui m'attachera le plus à toi, et je te donnerai aussi l'absolution à ma manière. J'ai bien reçu, dans le temps, la chanson des *Incroyables*, que j'ai trouvée fort jolie ; je croyais t'en avoir accusé la réception. Au reste, ma chère enfant, je ne suis pas de la dernière exactitude pour les réponses ; je réponds quand j'ai le temps, et c'est une petite liberté qu'un confesseur peut bien prendre avec sa pénitente. Conte-moi un peu si tu n'oublies point ce cahier que tu m'avais tant promis de suivre exactement : est-il déjà bien gros et bien riche ? Je suis persuadé que tu y mets toujours quelque jolie chose de temps en temps. Si tu l'as oublié, je ne t'en donnerai pas moins l'absolution : je m'en fie à ta mère pour toute cette besogne. Quand nous reverrons-nous donc, ma chère Adèle ? J'espère que le temps te dure autant qu'à moi, quoique les enfants, à ce qu'on dit, n'aiment pas autant que les pères. Mande-moi ce que tu en penses. Embrasse, de ma part, ton petit étourdi de frère. Adieu, ma très chère Adèle, je t'embrasse de tout mon cœur.

XIV

A Mlle Constance de Maistre.

Cagliari, 13 janvier 1802.

Mon très cher enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment : mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance ! Comment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi. Mais prends bien garde, mon cher enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quand même tu ne me connais pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins que si tu ne m'avais jamais quitté. Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit tout comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue. Pour moi, je pense continuellement à toi ; et, pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle qui me semble être

ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais qu'elles ne durent pas. Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu ; mais ce sont des discours de mauvaises langues, que le bon Dieu ne bénira jamais. Si tu en entends parler, tu n'as qu'à dire que les enfants gâtés réussissent toujours. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton *Télémaque* sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso et de la nymphe Eucharis que j'aime bien, mais cependant pas autant que toi. Je voudrais aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle, que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et, dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du li-

vre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent, c'est ton tour : je te le donne, et quand tu le feuilletteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta sœur t'embrassent de tout leur cœur ; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement ! Adieu mon cœur, adieu ma Constance. Mon Dieu ! Quand pourrai-je donc te voir !

XV

A Mlle Adèle de Maistre.

Cagliari, 14 décembre 1802.

Hier, ma chère enfant, j'ai reçu ta lettre du 24 octobre, et aujourd'hui celle du 14. Tu vois comme les lettres vont. Depuis longtemps, tu en aurais reçu une de moi, si j'avais su où t'écrire ; mais j'ignorais ta *destination ;* maintenant, me voilà tranquille, au moins sur ce point ; mon imagination sait où te chercher, c'est déjà beaucoup pour moi (1). Vraiment, ma

(1) Madame Eulalie de Maistre, religieuse ursuline, sœur du comte de Maistre, chassée de son couvent par la démagogie d'alors (dont celle d'aujourd'hui ne fait que répéter les crimes), s'était unie à deux de ses anciennes compagnes, et avait établi à Turin une maison d'éducation, pour continuer à remplir, autant que les circonstances le permettaient, les devoirs de leur vocation. Mademoiselle Adèle de Maistre avait été placée momentanément dans cette maison, pendant un voyage de sa mère en Savoie.

chère amie, je voudrais te savoir un peu plus à ton aise. Ce souper à six heures, ce coucher à huit sont bien difficiles à digérer; mais crois que cette gêne passagère ne te sera point du tout inutile. Se vaincre, se plier aux circonstances, est un devoir pour tout le monde, mais surtout pour les femmes. Si la bonne dame dont tu me parles te querelle sur une mode indifférente, dis-lui qu'elle a raison. Fais mieux encore; parais le lendemain accoutrée différemment. Tu sais fort bien les béatitudes de l'Évangile ; mais il n'est pas défendu d'en savoir d'autres, comme, par exemple : *Heureuses les femmes douces, parce qu'elles posséderont les cœurs.* Voilà un sujet de méditation que je t'envoie, quoique tu sois dans un couvent. Quand tu sentiras que ton petit nerf impertinent se met en train, applique tout de suite ma lettre, comme on met de la mauve sur une inflammation. Mande-moi si tu fais toujours la petite statue lorsqu'il s'agit de parler, et surtout de parler italien. Je t'écrirai une autre longue lettre sur la vertu des langues. Si l'on ne t'avait pas sagement exceptée de la loi des décachêtements, je me serais servi de voies détournées pour t'écrire ; je ne veux point que des profanes viennent mettre le nez dans nos petits secrets. Je te sais bon gré des regrets que tu me témoignes, car je les crois bien sincères ; tu sais assez, de ton côté, que, loin de mes chers enfants et de celle qui les a faits, je n'ai qu'une demi-existence. Ce n'est pas que je ne sois *ici* aussi bien qu'on peut être *ici ;* mais je suis fait à la vie patriarcale : celle d'officier de garnison n'est point du

tout mon fait. Je ne pense qu'à nous réunir. Quand viendra cet heureux jour ? Dieu le sait. En attendant, applique-toi bien, et tire parti de ta position. J'ai vu avec plaisir qu'il t'en avait beaucoup coûté de te séparer de ton frère ; j'en ai été d'autant plus aise que j'ai vu les mêmes sentiments très bien et très naturellement exprimés dans la lettre qu'il m'a écrite. Il faut maintenir dans cette génération l'union qui a régné dans la précédente, et qui est la meilleure chose qui se trouve sur la terre.

Pour revenir aux lettres, je suis fort content des tiennes. Le style est bon, et fait mine de se perfectionner : je *dirais*, je *ferais*, au futur, ne sont qu'une distraction ; il suffit d'être attentive. Il faut que Madame de F... te prête de nouveau *Marie de Rabutin-Chantal*. Je te déclare d'avance très solennellement qu'il me suffit que tu écrives comme elle ; je ne suis pas comme ces gens qui ne sont jamais contents.

Adieu, ma bonne Adèle. Tu sais combien je te suis attaché ; je m'occupe continuellement de toi : enfin, je suis tout à fait digne de tes bontés. Embrasse ta bonne et excellente tante Eulalie ; je veux absolument que tu fasses sa conquête, car je l'aime *notablement*. Mes honneurs aux deux autres dames. Regarde tout, ne blâme rien, aime les aimables, fais bonne mine aux autres, et Dieu te bénisse ! Adieu, Adèle.

XVI

A la Même.

Rome, 10 mars 1803.

Si par hasard tu n'as point reçu de lettre de moi, ma très chère Adèle, il faut bien te garder d'imaginer que je t'oublie. En arrivant dans cette capitale du monde chrétien, j'ai été bien mortifié de n'y trouver aucune lettre de toi, ce qui m'a prouvé que tu n'as pas reçu celle que je t'ai écrite de Sardaigne avant de partir, ni par conséquent le portrait de notre bonne baronne de Teulade, que je t'ai envoyé pour en être la gardienne. Dans cette lettre, je te recommandais de m'écrire ici. Aujourd'hui, il n'est plus temps ; je pars dans peu de jours. Voici mon sort, ma bonne Adèle ; je devais arriver à Pétersbourg sans titre: on a changé d'avis. En arrivant ici, j'ai été nommé et présenté partout en qualité d'Envoyé extraordinaire. Le Roi est dans des circonstances bien difficiles, mais il fait pour moi et pour ma famille tout ce qu'il peut faire ; ainsi nous n'avons qu'à remercier et attendre en paix l'avenir. Je me garde bien de te dire que je suis *content*, ou du moins *heureux*, malgré une destination si brillante. Pour être heureux, il faudrait que ma famille fût autour de moi ; mais c'est précisément

cette tendresse qui me donne des forces pour m'éloigner de vous. C'est pour vous que je me passe de vous. Il y a peu de temps que j'ai écrit à ta mère par un courrier ; tu peux lui ajouter que dans la huitaine je pars, et je ne manquerai pas de lui écrire de tous les endroits où je m'arrêterai. Le Roi m'a donné une bonne voiture, je suis bien vêtu et bien servi ; elle ne doit avoir aucune inquiétude sur mon compte. J'arriverai d'ailleurs dans la belle saison, ainsi j'aurai le temps de m'acclimater.

Je n'entreprendrai pas de raconter les belles choses que j'ai vues ici ; il me faudrait plus de temps que je n'en ai : une fois, Rome sera le sujet de nos conversations. Avant-hier j'ai vu le Pape, dont la bonté et la simplicité m'ont fort étonné. Il est venu à ma rencontre, m'a laissé à peine plier un genou, et m'a fait asseoir à côté de lui. Nous avons bien jasé une demi-heure : après quoi il nous a accompagnés (j'étais avec le ministre du Roi), et il a porté la main sur le bouton de la serrure, pour ouvrir la porte. Je t'avoue que je suis *resté de stuc* à ces manières si peu souveraines ; j'ai cru voir saint Pierre au lieu de son successeur.

Ma très chère Adèle, j'espère que tu continueras à me contenter comme tu le fais. Toutes les fois que tu penseras à moi, il sera bien difficile que nos deux pensées ne se rencontrent pas à moitié chemin. Réfléchis, travaille et caresse. Tu es bonne, deviens excellente. Adieu, ma chère Adèle, je t'emporte dans mon cœur, afin que tu m'échauffes sous le soixante et unième degré de latitude.

XVII

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 19 octobre 1803.

Quand ta mère devrait en être jalouse, c'est par toi que je veux commencer, ma bien aimée Adèle; je veux te remercier de ta jolie page du 3 septembre qui m'a fait un plaisir infini. Je sais bien que tu es *sotte*, que tu ne sais ni *parler*, ni *caresser ;* que tu es *cruelle*, *barbare*, *traîtresse*, etc., etc.; n'importe, l'amour est aveugle, et cette passion de la cité d'Aoste dure toujours; enfin, je t'épouserais si je n'étais pas marié. Tu m'as fait grand plaisir de me faire un détail de tes études. J'approuve surtout le petit cours de sphère; et telle est ma corruption que je suis prêt à préférer les *fuseaux* dont tu me parles à ceux de la femme forte tant célébrés par Salomon. Je me figure aisément la joie que tu as goûtée, lorsque la porte de ta cage s'est ouverte, et que tu t'es trouvée de nouveau assise à cette table où il ne manque qu'une personne; mais je t'avoue, mon très cher enfant, que je n'ai nullement été ennuyé de tes ennuis, et que rien au monde ne m'a été plus agréable que d'apprendre que tu avais su dévorer en silence tes petites *seccature*, et te faire aimer de tes *saintes geôlières*. Ce monde-ci, ma chère

Adèle, est une gêne perpétuelle; et qui ne sait s'ennuyer ne sait rien. J'espère que tout ira bien, et que tu ne cesseras de croître *en grâce*, *en science et en sagesse*, *afin d'être agréable à nos yeux* (c'est le style de saint Paul), *et que je puisse t'embrasser avec une joie ineffable au jour de la consolation*, *qui arrivera bien tôt ou tard. Amen.*

Pour mon fils unique.—Et mon cher petit Rodolphe, où est-il? Qu'il vienne aussi prendre son mot. Tu ne peux pas me donner une plus douce assurance, mon cher ami, que celle de ta constante tendresse; quoique ce soit un discours inutile, cependant je l'entends toujours avec un nouveau plaisir. Ce qui ne m'en fait pas moins, c'est d'apprendre que tu es le bon ami de ta mère, et son premier ministre au département des affaires internes. C'est là le premier devoir, mon cher enfant; car il faut que tu sois son mari pendant que je n'y suis pas, et que tu me la rendes gaie et bien portante. Ce que tu me dis de Chambéry m'a serré le cœur; je suis cependant bien aise que tu aies vu par toi-même l'effet inévitable d'un système dont nous avons eu le bonheur de te séparer entièrement. Ton âme est un papier blanc sur lequel nous n'avons point permis au diable de barbouiller, de façon que les anges ont pleine liberté d'y écrire tout ce qu'ils voudront, pourvu que tu les laisses faire. Je te recommande l'application par-dessus tout. Si tu m'aimes, si tu aimes ta mère et tes sœurs, il faut que tu aimes ta table: l'un ne peut pas aller sans l'autre. Je puis attacher ta fortune à la mienne, si tu aimes le travail;

autrement tout est perdu. Dans le naufrage universel, tu ne peux aborder que sur une feuille de papier ; c'est ton arche, prends-y garde. Je mets au premier rang une écriture belle et aisée. L'allemand est une fort bonne chose, et qui probablement te sera fort utile. Ainsi nous sommes entendus à ce sujet. Adieu, mon très cher Rodolphe.

A Constance. — Je viens à toi, ma chère inconnue. Combien je suis charmé de voir ton écriture, en attendant que je puisse voir ton petit visage et le baiser tout à mon aise ! Te voilà donc grande fille, ma bonne petite Constance, tout empressée de bien faire et de t'instruire ; tu as retrouvé ta maman, ta vraie maman, et ta sœur, que tu ne connaissais pas. Tu les aimes déjà à ce qu'on me dit, autant que si tu avais passé ta vie avec elles. C'est un bon augure pour moi ; je mourais de peur que tu n'aimasses pas assez ton vieux papa, quand tu le verrais. Aujourd'hui, j'espère que tu me traiteras comme ta maman, et qu'en moins de huit jours tu m'aimeras de tout ton cœur. En attendant, je ferai l'impossible pour t'envoyer mon portrait, afin que tu saches à quoi t'en tenir sur ma triste figure. Je te préviens cependant que tu me trouveras beaucoup plus joli garçon que dans cet abominable portrait que tu connais.

Adieu, mon petit cœur, je t'embrasse amoureusement. Parle souvent de moi avec ta maman, ton frère et ta sœur ; et quand vous êtes à table ensemble, ne manquez jamais de boire le premier coup à ma santé.

XVIII

A Mme de Constantin, sa Sœur.

Saint-Pétersbourg, 8 (20) mai 1804.

C'est avec un vif et douloureux plaisir, ma très chère Thérésine, que j'ai reçu ton aimable épître des Charmilles, datée du 19 février; elle est demeurée un siècle en chemin, mais enfin je la tiens; c'est assez, je vois que rien ne se perd. Pauvre petite *paysanne*, combien tu m'as intéressé avec tous ces détails dont je me doutais bien en gros, mais qui ont un prix particulier sous ta plume. Du milieu des palais où mon inconcevable étoile m'a conduit, mon imagination s'échappe souvent pour aller voir ta chaumière ; je suis charmé d'apprendre au moins qu'elle est à toi et que tu vis bien avec *Rose*. Je sens l'inconvénient de l'enfant gâté; mais, que veux-tu? il y a de tout côté et dans toutes les positions de certaines *prises* amères qu'il faut avaler en se bouchant le nez.— Tu serres mon cœur comme un citron avec ton histoire des habillements. Pauvre petite! Je te sais gré d'attacher un certain prix à ces guenilles et de te rappeler le vieux frère qui les a portées. C'est à cette funeste époque que les garde-robes sont faites ainsi. Ne me parle pas de cette misère qui te fut remise de ma part. Si j'avais continué à vivre

dans mon île, sur le même pied, tu aurais reçu bien plus de marques réelles de mon souvenir. Dame Providence ne l'a pas voulu. J'ai grandi immensément en titres, en broderies, en plumets; mais dans ce qui pourrait embellir la Charmille, j'ai baissé. Je me flatte cependant qu'après avoir passé un détroit terrible dont il serait inutile de te détailler toutes les angoisses, je serai un peu plus à l'aise pour moi et pour les autres; en attendant je suis au milieu de tout ce qu'il y a de plus grand dans l'univers. Le luxe et les magnificences de ce pays ne peuvent se décrire; nos grandeurs les plus imposantes sont ici des infiniment petits. Et si je me mettais à te raconter les prix des choses, je te ferais pâlir. Pour me borner à ce qu'il y a de plus magnifique, une paire de souliers du bon faiseur coûte 8 roubles (le rouble vaut 3 livres 10 sous de France, environ); moins élégants, on les a pour 5; une aune de drap de France, 24 roubles; un perruquier, le plus commun, 12 roubles; un maître de dessin, de danse, etc., 5 roubles par *leçon*, les meilleurs, jusqu'à 8 et 10. J'ai un *noble* laquais qui prend des leçons de Français de je ne sais quel polisson qui n'en sait guère plus que lui, à un rouble la leçon : il est vrai qu'il ne s'en permet qu'une par semaine. Je lui donne, moi, 18 roubles par mois, autant à son digne collègue, 40 au valet de chambre, avec une foule de présents, sans quoi on me le vole et j'aurai un fripon. Que dis-tu de ce ménage, mon enfant? — Et crois-tu peut-être que j'aie droit de prier un de ces *gentilshommes* de balayer ma chambre ou d'emporter ce qui peut s'y trouver de trop?

Point du tout, ma très chère. Je ne les garderais pas deux jours si je me donnais de telles libertés : c'est le Mougik (le Paysan) qui est chargé de cette besogne, et qui dort la nuit à la porte, étendu à terre comme un chien ; le mien *qui ne se refuse rien*, dort sur une table; avec cela, un cocher, un postillon et quatre chevaux. On ne peut se présenter avec deux. Note bien que tout ce train est celui d'un pauvre homme : il n'est supportable que parce qu'on connaît ma position et celle de celui qui m'envoie ; autrement, il faudrait partir. Le ministre, pour vivre en ministre, doit dépenser de 35 à 40 mille roubles. Avec 25, il faut qu'il vive très sagement et ne s'avise pas de donner ce qu'on appelle des fêtes. Je suis lancé dans cet immense tourbillon, où l'on me comble de bontés. J'ai déjà soupé quelquefois chez l'Impératrice Mère, et chez l'Empereur ; rien ne ressemble plus à la Charmille, je t'assure : cinq cents couverts sur je ne sais combien de tables rondes et toutes égales ; tous les vins, tous les fruits ; enfin toutes les tables chargées de fleurs naturelles, *ici*, *et au mois de janvier*, *etc.* Je suis là très philosophiquement, ma bonne Thérésine, pensant sans cesse à François Brassard, à l'abbé Latoux, à la rue Macornet, et à l'auberge de la Porraz. Quel sort ! Quelle étoile ! C'est alors surtout que je voyage à la Charmille : rends-moi la pareille, ma chère amie. Quand tu manges la soupe des proscrits, pense un peu à ton illustre frère qui cherche et cherchera peut-être toujours un morceau de pain pour son fils. J'avais la fureur de voir de belles choses : à cet égard au moins

je suis bien satisfait. Je remercie tendrement la douce Camille qui veut bien se souvenir de son vieux *Quinquin.* Pour moi je ne la reconnaîtrais plus : je ne sais quel pressentiment me dit que je ne verrai plus rien de tout cela, mais mon cœur sera toujours à vous, mes bons amis. Je sais bien que vous me payez de retour. Célèbre-moi toujours à la Charmille, avec le bon jardinier que j'embrasse étroitement. Je vous recommande l'un à l'autre et je vous donne ma bénédiction de patriarche. Adieu mille fois, ma très chère Thérésine; je serai toujours enchanté de voir ton écriture.

Tout à toi.

XIX

A M. le Chevalier de Rossi.

Mai 1804.

Monsieur le Chevalier,

Lorsqu'il s'agit de juger une de ces familles qui ont tout quitté et tout perdu pour la bonne cause, et qui se sont vues forcées depuis, par les malheurs de leur souverain, à passer sous la domination de la France, on ne saurait y regarder de trop près. Dans tous les siècles, il y a une accusation à la mode qu'on se jette à la tête avec une facilité surprenante. Sous le règne de Louis XIV, tout homme qui déplaisait à un autre était *Janséniste* ; aujourd'hui on est *Jacobin*, et ce mot

se prononce aussi avec une aisance admirable. Ainsi, celui qui a dîné avec un officier francais, ou que la peur a forcé de monter la garde une fois, avec une cocarde tricolore à son chapeau, est un Jacobin, comme celui qui aurait voulu empoisonner le Roi. Pour en revenir à ces familles dont je vous parlais, comme elles ont donné primitivement des signes décisifs de fidélité, l'équité exige qu'on ne les accuse d'avoir changé de système que sur des preuves incontestables. Ainsi, par exemple, les marques extérieures de politesse et de déférence qu'elles pourraient donner aux autorités du lieu ne prouvent absolument rien contre elles. En effet, quand on est dans un pays, on dépend de celui qui commande, c'est lui qu'il faut voir, c'est à lui qu'il faut s'adresser, quel qu'il soit, et en entrant dans sa chambre, on ne se jette point du tout *dans ses bras*. Ceci, comme vous l'entendez assez, se rapporte à une expression de votre n°..., et c'est seulement pour vous faire observer que pour l'homme qui vit en France, ou dans un pays dépendant de la France, la simple liaison avec les autorités du lieu ne suffit pas pour le rendre suspect et faire mettre légitimement en question des principes antérieurement prouvés. Je ne connais au reste presque pas la famille que j'ai principalement en vue ici, et je n'ai avec elle aucune liaison d'amitié, de reconnaissance, ni même de simples affaires; mais comme je sens qu'il n'y a rien d'aussi malheureux que d'être soupçonné par le Souverain même dont on a suivi le sort, je rends à ces Messieurs, en parlant pour eux, le service que je voudrais qu'un hon-

nête homme me rendît en pareille occasion. Bien entendu que si vous savez des faits positifs, que j'ignore, c'est autre chose. Mais prenez bien garde qu'on ne vous fasse pas des contes, et ne croyez qu'à bonne enseigne.

Quant à l'individu qui vit ici, je me garderai bien de dire un mot contre lui. Il est très légitimement possesseur d'une réputation diamétralement opposée à ce qu'on vous a dit de lui. Si quelquefois il a manqué aux règles strictes de la prudence, c'est justement dans le genre contraire. Quoique la haine excessive contre ceux qu'on l'accuse d'aimer ne me paraisse point déparer un officier dans la vigueur de l'âge, il n'est pas moins vrai qu'elle dépasse les bornes philosophiques; et de quel droit, je vous prie, irais-je flétrir la réputation d'un tel homme, qui n'a plus d'autre bien, et le rouer vif dans l'opinion, je ne dis pas avant de savoir s'il est coupable, mais avec toutes sortes de preuves qu'il ne l'est pas. Je me flatte que S. M. approuvera ces réflexions et se tranquillisera parfaitement, surtout à l'égard de l'habitant de Pétersbourg. Comme il ne s'occupe pas plus de diplomatie, de philosophie, de langues, etc., que je ne m'occupe moi-même de tactique, de topographie et d'histoire militaire, nous ne nous voyons guère que dans le monde. D'ailleurs, je n'ai rien à craindre, ni de lui ni de tout autre qui ne penserait pas comme lui. Je me suis créé une manière de vivre qui ne présente pas d'anse à l'espionnage; mais ce chapitre est devenu inutile.

Pour ce qui concerne la famille de ***, je dois vous

ajouter, M. le Chevalier, que les soupçons ont fait, à l'époque où nous vivons, des maux infinis, et n'en ont prévenu aucun. D'abord, je ne sais comment la chose arrive, mais toujours ils sont connus des personnes qui en sont l'objet, et ce sont des hommes aliénés et perdus pour toujours. Quel terrible chapitre je pourrais vous faire à cet égard ! C'est le prodige, et s'il est permis de s'exprimer ainsi, *le tour de force* de la fidélité de résister au soupçon. A cette époque extraordinaire, il ne suffit pas à la Monarchie d'avoir *des sujets*, il lui faut *des amis ;* et quand je songe à ceux qu'elle a perdus en croyant seulement se mettre en garde,

Labitur ex oculis nunc quoque gutta meis.

Les plus grandes, les plus funestes apostasies viennent de là. Si je suis fondé à dire que les soupçons portés trop loin ont fait de grands maux, je ne le suis pas moins à dire qu'ils n'en préviennent aucun. J'ai vu plusieurs pays, plusieurs régimes différents, plusieurs manières de surveiller les hommes, j'ai toujours vu que la plus modérée était la meilleure. Je ne dis pas qu'il faille fermer les yeux et commettre des imprudences, mais je dis qu'il faut marcher dans ce genre avec une extrême circonspection, et ne pas s'exposer surtout à recevoir des coups réels en voulant en parer d'imaginaires. Pour mon compte, M. le Chevalier, je vous proteste qu'un moucheron qui bourdonne sur ma vitre m'inquiéterait plus que le personnage que vous aviez pu croire dangereux pour moi, quand même il serait ce qu'il n'est pas certainement.

XX

A M[lle] Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 12 août 1804.

Tu dis donc, ma chère Adèle, que tu aimes extrêmement mes lettres ? Tant pis pour toi, ma chère enfant; car lorsqu'une petite fille aime les lettres d'un homme, c'est marque presque infaillible qu'elle aime aussi l'homme. Ainsi, te voilà à peu près convaincue d'une bonne inclination pour un vieux radoteur de cinquante ans, ce qui est bien, sauf respect, l'excès du ridicule. Au demeurant, tout le monde a ses faibles ; que ceci demeure entre nous. Je suis tout à fait piqué qu'on t'ait volé en France cette lettre du mois d'avril ; il ne tiendrait qu'à moi de te la répéter presque toute ; mais il me semble qu'il y a de la *bassesse* à se répéter ainsi. Je me contente de commencer et de finir à peu près de la même manière, afin que tu ne perdes pas entièrement toutes les douceurs que je te disais. Le mal est, *bel idol mio*, que l'empire français est instruit de notre intrigue, au moyen de cette lettre supprimée...

Où te cacher ? Va-t'en dans la nuit infernale !

Non, mon cher enfant, reste pour me tenir compagnie. Tu verras que cette inclination, quoique très affichée, ne t'empêchera point de te marier.

J'ai été enchanté des progrès que tu fais dans le dessin et de ton goût pour les belles choses, mais j'ai, sur tout cela, une terrible nouvelle à te donner : c'est qu'il faut t'arrêter, et consacrer une grande partie de ton temps à l'oisiveté ; ta santé l'exige absolument. Je te conjure donc, mon cher enfant, de faire tes efforts pour devenir sotte, au moins jusqu'à un certain point. Il faut te jeter chaque jour dans le fauteuil douillet de l'ignorance, en répétant si tu veux, pour t'encourager, un adage de notre amie commune, feu madame la marquise de Sévigné : *Bella cosa far niente.* Autrement, tu t'effileras, et tu ne seras plus qu'un petit bâton raisonnable, raisonnant ou raisonneur, ce qui me fâcherait beaucoup. J'ai dit le surplus à ta mère ; ne prends pas ceci pour un badinage : l'excès d'application pourrait te faire beaucoup de mal. Je me recommande à mon ami Rodolphe pour te faire la leçon sur cet article ; c'est lui qui possède le plus grand moyen de conviction, je veux dire la persuasion. J'ai peur, entre nous, que ceci soit un peu impertinent ; excuse-moi auprès de lui comme tu pourras.

Parlons encore un peu de littérature. Tu me cites un beau passage *sur* Homère : pour te payer, je t'en cite un d'Homère. Un Athénien, qui vit pour la première fois le fameux Jupiter de Phidias, dit à l'artiste, dans un accès d'enthousiasme : « Où donc as-tu vu Jupiter, homme étonnant ? es-tu monté sur l'Olym-

pe ? » Phidias répondit : « Je l'ai *vu* dans ces quatre vers d'Homère :

« *Il dit ; et le froncement de son noir sourcil an-*
« *nonça ses volontés. Sa chevelure parfumée d'ambroi-*
« *sie s'agita sur la tête de l'immortel, et, d'un signe*
« *de cette tête, il ébranla l'immense Olympe.* »

Et toi, mon cher enfant, peux-tu l'apercevoir dans cette traduction ? A propos, as-tu lu l'*Iliade* et l'*Odyssée* ? Il faut les lire, à cause de leur célébrité, et parce qu'il est impossible d'ouvrir un livre où l'on ne trouve quelque allusion à ces sublimes balivernes. Il y a trente mille traductions d'Homère ; il faut lire celle de Bitaubé, qui n'est guère plus rare que l'Almanach. Je loue beaucoup ton goût pour le Tasse ; cependant, l'inexorable juge du dix-septième siècle a dit : « *Clinquant du Tasse, or de Virgile.* » Un homme comme Boileau peut bien avoir tort, mais jamais *tout à fait* tort. Il est certain que le style du Tasse n'est pas toujours au niveau de ses conceptions ; qu'il est souvent recherché, affecté ; qu'il manque en mille endroits la simplicité et le naturel antiques. Relis, par exemple, le discours de Renaud à sa petite *sorcière*, lorsqu'il tient le miroir (*strano arnese*) dans le jardin enchanté :

Ce n'est que jeux de mots, affectation pure,
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

Nondimeno, la *Jérusalem délivrée* sera toujours un des grands chefs-d'œuvre du génie moderne ; mais à présent que tu l'entends à fond, je voudrais la relire avec toi *en esprit de critique.*

Après un froid ridicule, qui nous a fait chauffer au mois de juillet, nous avons passé presque subitement à une forte chaleur de près de 30 degrés; mais ce n'est qu'un éclair. J'ai eu le temps cependant de me baigner dans la Néva aussi à mon aise que dans le bel *Éridan*. Avant la fin de novembre, je passerai sur le même endroit en carrosse à quatre chevaux, et l'on y fera l'exercice. Au milieu de toutes les *phases* de la nature et de la politique, je ne cesse de vous regretter, mes bons amis. Je n'ai qu'une demi-vie, toujours il me manque quelque chose ; mais je ne vous l'aurai jamais assez répété : *c'est pour vous que je me passe de vous*. Adieu, mon très cher enfant, raconte-moi toujours tes pensées et tes occupations. Soigne ta santé scrupuleusement, ne *me* fais point mal à *ta* poitrine. Conserve *ta bête* : ton oncle t'a fait comprendre suffisamment l'importance de cet animal. Ne t'avise pas de donner dans le découragement, tout ira bien. Adieu encore, ma chère Adèle. Si tu rencontres ta mère quelque part, dis-lui qu'elle a fort bien fait de te faire, et, pour sa peine, embrasse-la de ma part.

XXI

A la Même.

17 septembre 1804.

Le jour où ton maître de dessin perdit courage à Lausanne, ma très chère enfant, et que tout disait autour de nous : « On n'en fera jamais rien ! » je pris un sale chiffon de papier sur lequel tu venais de crayonner tristement je ne sais quelle triste figure, et j'écrivis tristement au-dessous, la triste inscription : 19 décembre 1795. J'avais quelque espérance dans le fin fond du cœur ; je me disais à moi-même : Qui sait ce que deviendra ce petit original femelle ? Il faut l'attendre et ne point la tuer. C'est à cette salutaire réflexion que tu dois la vie ; d'ailleurs, je t'avais déjà épousée à cette époque, et c'est un point décidé qu'on ne doit pas tuer sa femme. Mais pour en revenir aux têtes, j'ai retrouvé dans mes papiers ces deux belles têtes de Lausanne. — Comment deux ? Il y en a bien trois. Je ne voyais pas là, dans le coin, le premier essai qui est d'une rare beauté. Je t'en envoie une copie fidèle prise avec la machine à copier inventée en Angleterre, et dont je me sers beaucoup, attendu qu'elle mange incomparablement moins qu'un Secrétaire. Quant aux deux autres, je ne puis te les envoyer, parce qu'elles

sont faites au crayon et que la machine anglaise n'y peut rien. Je veux d'ailleurs conserver cette belle pièce qui fait déjà tous mes plaisirs, placée à côté du portrait de Constance. Après avoir porté pendant plusieurs jours sur moi ta peinture et la poésie de Rodolphe dont j'ai régalé mes amis, j'ai envoyé le tout à Moscou, en faveur de l'ami Xavier qui me renverra le paquet *sonica*. Je prédis à Rodolphe que lorsqu'il saura le français, il fera très bien les vers. J'ai oublié de lui dire que *méconnaître* ne signifie point *ne pas connaître*, mais *ne pas reconnaître*, ce qui est bien différent. Si je te voyais avec ta sœur dans une assemblée, je pourrais te *méconnaître* parce que j'ai la vue basse, et *ne pas la connaître* parce que je ne l'ai jamais vue. Mais il me semble qu'il a des idées, et qu'il commence à leur donner de la tournure. Il ne s'agit que de mettre dans sa tête ce qu'on appelle *les formes françaises*, rien n'y contribuera comme l'étude de la versification. Tu ferais fort bien de lui jeter de temps en temps une serviette sur la tête, comme on fait aux serins auxquels on veut apprendre un air. Alors tu t'approcherais bien près de son oreille et tu lui murmurerais avec ta voix grave :

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit,

et tu n'ôterais point la serviette qu'il n'eût sifflé l'air de la manière la plus pénétrante.

Voici maintenant les grandes nouvelles qui me concernent. J'ai changé d'appartement : ma nouvelle adresse est *chez Madame la Générale de Wolkoff, sur*

le canal de Catherine, entre l'Eglise de Casan et le pont de pierre, n° 61. Ne trouves-tu pas la situation bien belle ? Regarde ce point de vue : il n'y a rien de si beau. Ce qui ne l'est pas, c'est de payer 1,500 roubles de loyer. Il n'y a pas eu moyen de trouver moins ; cette maison était occupée précédemment par un chanteur de l'Opéra : tu vois ce que c'est que la dépense dans ce pays. L'autre nouvelle, moins importante, c'est que mon honorable valet de chambre s'est marié. C'est *le droit de l'homme*, comme tu sais. Il en a profité ! Sa moitié est une allemande, née dans une province catholique, importée ici par une tailleuse, échue ensuite chez un vieux garçon qui est mort, et revenue depuis chez une autre tailleuse où elle a fait la connaissance de M. B... Sans père, sans mère, sans tuteurs d'aucune espèce, elle était devenue demi-luthérienne et se laissait mener tantôt au temple et tantôt à l'église. Mais lorsqu'il a été question de mariage, elle est tombée entre les mains des Révérends Pères Jésuites qui l'ont remise sur le métier, et l'ont travaillée à neuf, de façon qu'elle est plus catholique que le Pape. J'ai fait les remontrances nécessaires au jeune homme, sur les dangers d'acheter chat en poche, mais il se tient sûr de son fait. *Il connaît sa femme mieux qu'il ne se connaît lui-même. Elle lui a fait toutes ses confidences ; elle n'a pas cassé un œuf dans sa vie dont il n'ait connaissance, etc.*; *d'ailleurs*, dit-il, *il n'a jamais rien entrepris qui ne lui ait réussi*. Je crois en vérité que cette raison est la meilleure ; il est fort intelligent et entreprenant : il s'entend peut-être en ma-

riage comme dans les autres choses. Imagine-toi qu'il parle russe couramment ; il fait toutes mes commissions ; il a d'ailleurs beaucoup d'attachement pour moi, beaucoup de fidélité et même de point d'honneur. Je me serais fort passé de ce mariage qui finira par nous séparer. Si cependant il arrivait par aventure qu'il n'y eût pas d'enfants, ce serait une très bonne affaire pour moi, car tu sais qu'une femme est fort utile dans une maison, quand elle n'est pas nuisible. Je n'ai, de ma vie, vu rien de si tranquille que cette Allemande ; elle ne sort jamais et ne voit personne ; je crois qu'en marchant elle n'appuie pas le pied, jamais je ne l'entends : elle ne parle qu'allemand et russe, mais son cher époux lui fait comprendre l'italien : quant à moi, je n'en ai que *ia* et *nein* ; elle est timide jusqu'à la sauvagerie. Tu manques bien là, ma pauvre Adèle, pour apprendre l'incomparable langue Teutonique sans t'en apercevoir. Sais-tu bien que je ne sais pas trop que te dire sur cet article ; dans une de mes précédentes lettres, je t'ai détaillé mes craintes. Ton oncle, qui est un grand physicien, pense aussi qu'il ne faut point que tu grossisses ta cervelle aux dépens des autres convexités de ton corps. Si je pouvais mettre ce péril à part, je serais très partisan de l'allemand ; mais, dame ! il faut faire, comme dit le proverbe, vie qui dure. Je ne puis donc que te recommander respectueusement à Madame la Comtesse, afin qu'elle *se* daigne ne pas te pousser au désespoir par trop de rigueur. On pourrait, par exemple, suivre la chose, mais sans ardeur, et seulement

pour se tenir en haleine ; ne prendre que trois ou quatre leçons par semaine, et, ces jours-là, supprimer d'autres occupations. Voilà à peu près mon idée; mais cependant je m'en rapporte en définitive à ta gouvernante que je ne puis honnêtement congédier, vu le service qu'elle m'a rendu le 16 juin 1787, et tant d'autres encore.

Adieu, petite enfant.

XXII

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 26 décembre 1804.

Voici, je crois, ma très chère enfant, le premier sermon que je t'aurai adressé de ma vie ; et encore il te fait honneur, puisqu'il ne roulera guère que sur l'excès du bien. Je suis enchanté de ton goût pour la lecture, et, jusqu'à présent, je n'avais pas fait grande attention au dégoût qui en résulte pour les ouvrages de ton sexe ; mais comme tu as déjà bâti d'assez bons fondements, et que je crains que tu ne sois entraînée trop loin, je veux te dire ma pensée sur ce point important, d'autant plus que, par certaines choses qui me sont revenues par ricochet, je vois que certaines gens commencent à raisonner sur tes goûts.

Tu as probablement lu dans la *Bible*, ma chère

Adèle : « *La femme forte entreprend les ouvrages les plus pénibles, et ses doigts ont pris le fuseau.* » Mais que diras-tu de Fénelon, qui décide avec toute sa douceur : « *La femme forte file, se cache, obéit, et se tait.* » Voici une autorité qui ressemble fort peu aux précédentes, mais qui a bien son prix cependant : c'est celle de Molière, qui a fait une comédie intitulée *les Femmes savantes*. Crois-tu que ce grand comique, ce juge infaillible des ridicules, eût traité ce sujet, s'il n'avait pas reconnu que le titre de femme savante est, en effet, un ridicule ? Le plus grand défaut pour une femme, mon cher enfant, *c'est d'être homme*. Pour écarter jusqu'à l'idée de cette prétention défavorable, il faut absolument obéir à Salomon, à Fénelon, et à Molière ; ce trio est infaillible. Garde-toi bien d'envisager les ouvrages de ton sexe du côté de l'utilité matérielle, qui n'est rien ; ils servent à prouver que tu es femme et que tu te tiens pour telle, et c'est beaucoup. Il y a d'ailleurs dans ce genre d'occupation une coquetterie très fine et très innocente. En te voyant coudre avec ferveur, on dira : « Croiriez-vous que cette jeune demoiselle lit Klopstock et le Tasse ? » Et lorsqu'on te verra lire Klopstock et le Tasse, on dira : « Croiriez-vous que cette demoiselle coud à merveille ? » Partant, ma fille, prie ta mère, qui est si généreuse, de t'acheter une jolie quenouille, un joli fuseau ; mouille délicatement le bout de ton doigt, et puis vrrr ! et tu me diras *comment les choses tournent*.

Tu penses bien, ma chère Adèle, que je ne suis pas ami de l'ignorance ; mais dans toutes les choses

il y a un milieu qu'il faut savoir saisir : le goût et l'instruction, voilà le domaine des femmes. Elles ne doivent point chercher à s'élever jusqu'à la science, ni laisser croire qu'elles en ont la prétention (ce qui revient au même quant à l'effet) ; et à l'égard même de l'instruction qui leur appartient, il y a beaucoup de mesure à garder : une dame, et plus encore une demoiselle, peuvent bien la laisser apercevoir, mais jamais la montrer.

Voilà, ma bonne Adèle, ce que j'avais à te dire sur ce chapitre important ; et j'attends de ton bon sens, de ta volonté ferme et de ta tendresse pour moi, que tu me donneras pleine satisfaction. Je suis parfaitement content de toi, mon cher enfant ; je m'occupe de toi jour et nuit, imaginant ce qui peut perfecfectionner ton caractère : c'est dans cet esprit que je t'adresse ce petit sermon paternel. Ainsi, garde-toi de prendre des instructions pour des reproches.

A propos, j'espère que ta mère t'a fait ma commission au sujet des bals. Je sais ce qu'on doit aux circonstances ; mais jamais tu ne dois danser dans le palais du Roi, je te le défends expressément, et il en faut dire la raison tout haut : *Jamais je ne danserai dans le palais du Roi à qui mon père doit tout*. Puisque je te l'écris en toutes lettres, je n'ai pas peur qu'on le lise à la poste. La délicatesse, la fidélité, l'honneur sont respectés partout. D'ailleurs, si l'on vous chasse, vous savez le chemin de Venise.

XXIII

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 1804.

Tu sauras, ma très chère femme puinée, que je ne ne t'ai point oubliée du tout, mais que malheureusement les lettres perdues comptent comme si elles étaient arrivées. Le 17 septembre, je t'ai écrit une longue lettre, où je te faisais l'histoire bouffonne du mariage de mon laquais. Longtemps après, je t'en écrivis une autre éminemment philosophique, où je te prouvais jusqu'à la démonstration, l'indispensable nécessité de filer de temps en temps et d'être *cocasse* dans l'occasion. Je m'en vais te quereller aussi, ma chère femme. Pourquoi ne me réponds-tu pas ? Pourquoi ne me dis-tu pas que mes numéros ne se suivent pas? Alerte, Mademoiselle, tenez vos registres. Je suis enchanté que tu aies entendu la fameuse Espagnole ; pour moi, je t'avoue que la musique m'assassine. Je ne puis entendre un clavecin sans que toutes les touches frappent sur mon cœur, et souvent je le dis : à tout moment, je crois la voir entrer ; il me semble qu'elle va se placer devant ce clavier, et jouer mes airs ! Tout le monde la connaît, et souvent on

m'en demande des nouvelles. Sais-tu que ceci tient prodigieusement du rêve ! C'est l'âge, mon enfant.

Je suis ravi de tous les détails que ta mère m'écrit sur l'éducation des trois enfants. Je vois que vous employez le temps en conscience, et que vos peines ne sont pas perdues. Quelles bénédictions vous donnerez un jour à cette mère pour avoir su aller son train et laisser dire. Cela s'appelle une force d'esprit imperturbable. Moi, je me serais dégoûté cent fois ; mais si je n'ai pas le talent de faire, je n'ai pas au moins le défaut de ne pas savoir apprécier ceux qui font. Au reste, tu sauras, ma chère Adèle, que j'ai conservé une copie de la lettre que je t'ai écrite sur la quenouille. Ainsi, dans le cas où l'original ne te sera pas parvenu, je te ferai passer la copie. J'insiste sur ce point, comme très essentiel à tes intérêts.

Tu diras à Rodolphe, à qui je n'ai pu tout dire dans une feuille, que je l'exhorte à continuer son travail sur les poètes français. Qu'il se les mette dans la tête, surtout l'inimitable Racine : n'importe qu'il ne le comprenne pas encore. Je ne le comprenais pas lorsque ma mère venait le répéter sur mon lit, et qu'elle m'endormait, avec sa belle voix, au son de cette incomparable *musique*. J'en savais des centaines de vers longtemps avant de savoir lire ; et c'est ainsi que mes oreilles, ayant *bu* de bonne heure cette ambroisie, n'ont jamais pu souffrir la piquette. Rodolphe a fort bien fait de m'envoyer un portrait de Constance, en *attendant* celui que *j'attends* : il n'y a dans cette effigie aucun trait qui me déplaise ;

embrasse-la pour moi des deux côtés ; dis-lui que j'admire sa belle écriture. Bonjour, mademoiselle Adèle ; continuez à contenter vos parents. Dieu vous bénisse ! Je croyais écrire à Madame votre mère, mais il n'y a plus moyen ; aussi bien ce serait peut-être une indécence d'écrire sur l'enveloppe à une dame de son rang : ce sera donc pour un autre courrier. Présentez-lui mes hommages. *E con reverente ossequio mi protesto.*

XXIV

A M. le Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 14 février 1805.

Frère Nicolas, je commençais à croire que tu me méprisais, et je tenais déjà la plume pour t'en demander raison, lorsque voilà la gente épître à l'ami Xavier qui nous a fait un plaisir infini, en nous prouvant que tu ne nous avais point retiré tes bontés. Sur tous ces *nous*, tu vas dire : « Est-ce que vous êtes ensemble, messieurs mes frères ? » Nous l'étions, mon cher ami, lorsque ta lettre est arrivée. Un beau matin que je songeais creux dans mon lit, j'entends ouvrir ma porte avant que la sonnette eût donné le signal. Surpris de cette violation de l'étiquette, je crie : *Qu'est-ce que c'est donc que cela ?* C'est ton frère, me

répond Xavier, en ouvrant mes rideaux. Comme l'heure des apparitions était passée depuis longtemps, je n'eus pas le moindre doute sur la réalité de l'aventure. Je te laisse à penser si nous nous sommes gaudis ensemble. Cette réunion, au reste, n'a pas été de longue durée. Il était venu avec un jeune Chambellan qui a ses affaires à Pétersbourg et une jolie femme à Moscou. Ses projets n'ayant pu s'exécuter ici, le contre poids de Moscou l'a entraîné au bout de seize jours bien comptés; et mon frère, qui lui avait promis de ne pas l'abandonner, a dû repartir aussi. — Il a donc fait quatre cents lieues pour passer seize jours avec moi. Cela s'appelle en Russie *une course*. Je commence à m'y habituer. Moi qui mettais jadis des bottes pour aller à Sonaz, si je trouvais du temps, de l'argent et des compagnons, je me sens tout prêt à faire *une course* à Tobolsk, voir au Kamtschatka. Peu à peu je me suis mis à mépriser la terre ; elle n'a que neuf mille lieues de tour. — Fi donc ! c'est une orange. Quelquefois, dans mes moments de solitude, que je multiplie autant qu'il est possible, je jette ma tête sur le dossier de mon fauteuil; et là, seul au milieu de mes quatre murs, loin de tout ce qui m'est cher, en face d'un avenir sombre et impénétrable, je me rappelle ces temps où, dans une petite ville de ta connaissance, la tête appuyée sur un autre dossier, et ne voyant autour de notre cercle étroit (quelle impertinence, juste ciel !) que de petits hommes et de petites choses, je me disais : « Suis-je donc condamné à vivre et mourir ici, comme une huître attachée à son

rocher ? » Alors je souffrais beaucoup : j'avais la tête chargée, fatiguée, *aplatie* par l'énorme poids du *rien;* mais aussi quelle compensation ! Je n'avais qu'à sortir de ma chambre pour vous trouver, mes bons amis. Ici tout est grand, mais je suis seul ; et, à mesure que mes enfants se forment, je sens plus vivement la peine d'en être séparé. Au reste, je ne sais pas trop pourquoi ma plume, presque à mon insu, s'amuse à te griffonner ces lignes mélancoliques, car il y a bien quelque chose de mieux à t'apprendre. Xavier rentre au service de la manière la plus agréable pour lui et pour nous ; cette dissonance qui nous choquait l'oreille n'existe plus, et nous voilà à l'unisson. On vient d'organiser ici le Département de l'Amirauté. Il y a une partie militaire et une partie scientifique. De celle-ci dépendent une bibliothèque, un musée, un cabinet de physique, etc., et notre frère a été fait directeur de cet établissement, avec deux mille roubles de traitement ; c'est ici la paye d'un général-major. Il etait libre de passer dans l'ordre civil avec le rang de lieutenant-colonel ; mais il est soldat, il veut toujours l'être : je crois qu'il a raison, d'autant plus qu'il conserve son ancienneté comme s'il ne s'était jamais retiré du service. Te parler de ma reconnaissance envers Sa Majesté Impériale serait, je crois, quelque chose de fort inutile. Il y a longtemps que je n'ai pas eu un aussi grand plaisir. Au reste, les traits d'auguste délicatesse et de générosité chevaleresque sont fréquents à cette Cour ; je veux t'en citer un exemple.

Il y a ici un Français dont le caractère et les aventures méritent de fixer l'attention. C'est M. de Moutiers, l'un des respectables Gardes du Corps qui accompagnèrent Louis XVI dans sa malheureuse fuite de Varennes ; il était masqué en laquais, et s'appelait *Melchior*. Un soir que l'auguste caravane se reposait dans je ne sais quelle petite auberge, le Roi lui dit : « Mon cher de Moutiers, comment pourrai-je récompenser le service que vous me rendez ? » — « Sire (répondit le brave homme avec une espèce d'enthousiasme), je veux que vous donniez à ma famille le nom que je porte aujourd'hui pour vous sauver : je veux qu'elle s'appelle Melchior. » — « Fort bien, mon ami, reprit le Roi ; mais je vous fais Comte. Vous êtes le comte Melchior de Moutiers. » — Les malheurs qui suivirent ne sont que trop connus ; il serait inutile d'en parler. Le comte de Moutiers, ruiné et fugitif comme tant d'autres, échut à Berne, où une demoiselle riche et noble l'aima, le lui dit, l'épousa, et se fit catholique, véritablement pour le recompenser. Bientôt l'abjuration et l'émigration ruinèrent la femme comme le mari. Ils vivaient l'un et l'autre très étroitement à Munich, avec trois enfants, lorsqu'il reçut l'ordre d'en partir à l'époque trop mémorable du mois d'avril dernier. La femme était malade : on n'y eut aucun égard. Enfin, après de longs pourparlers, on consentit à laisser tranquille la femme malade (ce que c'est que l'humanité !), à condition que le mari partirait. Celui-ci demande un passe-port à l'ambassadeur d'Autriche pour venir en

Russie ; il est refusé. — Mais, par charité, laissez-moi passer au moins par transit, comme une marchandise prohibée. — Point de raison. — Il s'adresse à la Prusse. — Permis de passer, à la charge de ne pas séjourner. Enfin, il est ici, sans feu ni lieu, et ne sachant de quel bois faire flèche. Peu à peu on le connaît, on prend intérêt à lui, on l'invite, et il a l'honneur de dîner chez M. de Narischkin avec Mgr le Grand-Duc, qui lui fait conter son histoire. Le Prince apprend qu'un autre Français émigré, nommé M. de Bonsaison, qui est employé dans la maison des Cadets, était venu chercher M. de Moutiers, et lui avait dit : « Monsieur, je n'ai qu'un petit logement et de faibles moyens; mais je ne puis supporter l'idée d'un homme comme vous à l'auberge : venez chez moi. » Le surlendemain, le Grand-Duc s'est rendu à l'école des Cadets, où il a dit publiquement à M. de Bonsaison : « Monsieur, je suis venu exprès pour vous remercier de votre conduite à l'égard de M. le comte de Moutiers, et je veux avoir le plaisir de vous embrasser » ; ce qu'il a fait. Ensuite, il a donné à M. de Moutiers un logement dans le palais de marbre, qui appartient aujourd'hui à Son Altesse Impériale, et neuf cents roubles de pension sur sa cassette. Le Français était au comble de ses vœux, d'autant plus que, dans ce pays, le logement emporte toujours la lumière et le bois. Bientôt après il reçoit, sans en avoir eu le plus léger *avant-goût*, une lettre de M. de Mourawief, ministre du Cabinet, par laquelle ce dernier lui transmet l'expédition authentique de

Sa Majesté Impériale, qui assigne à M. le comte de Moutiers une pension viagère de quatorze cents roubles, dont la moitié sera reversible à sa femme, comme un témoignage de l'estime de Sa Majesté pour le noble dévouement de M. de Moutiers à la personne de son maître. — Il faut entendre ce père et ce mari qui n'a plus de soucis et qui va jouir de sa famille !

Lorsqu'on a conté de pareils traits, il faut se taire, car il n'y a pas moyen de les louer assez.

Il y a un siècle, plus ou moins, que je t'ai envoyé une procuration, bien inutile peut-être ; cependant il est bon que tu l'aies ; mande-moi si tu l'as reçue. Je ne compte plus du tout sur ce drôle de S..... L'honnête homme qui va à la messe est plus honnête homme que l'honnête homme qui n'y va pas ; mais le fripon qui y va est aussi plus fripon que le fripon qui n'y va pas. Ainsi n'en parlons plus ; jamais il ne me donnera un centime.

J'ai été ravi de la belle poésie que vous avez envoyée à Moscou il y a quelques mois. Les strophes sont charmantes, et le révérend *André* Malherbe n'est pas moins parfait dans son genre. Mon frère Xavier dit une fort plaisante chose à ce sujet. Il prétend que vous êtes nécessairement possédés du diable, vu qu'à notre âge les Muses n'en s'en mêlent plus. *Sed de his satis.*

Je ne puis écrire autant que je le voudrais, mais jamais je ne vous perds de vue. Vous êtes tous dans mon cœur ; vous ne pouvez en sortir que lorsqu'il cessera de battre. A six cents lieues de distance, les idées de famille, les souvenirs de l'enfance me ravissent de

tristesse. Je vois ma mère qui se promène dans ma chambre avec sa figure sainte, et, en t'écrivant ceci, je pleure comme un enfant. Il y a bien d'autres personnes que je me rappelle, quoiqu'elles soient infiniment moins intéressantes pour moi ; mais ces personnes m'attristent d'une autre manière, je veux dire en m'oubliant. J'en veux surtout à ce glaçon de la *grande place*. Peut-on avoir joué, pensé, vécu, raisonné et travaillé ensemble pendant je ne sais combien d'années, et s'oublier ensuite ? S'il y a eu jadis quelque froideur entre nous, je pourrais bien rappeler à ce propos une saillie sublime de mon père : — Ah ! l'animal, il croit que je m'en souviens. — Mais tout dépend du caractère. Mon acier a frappé ce caillou dans tous les sens : jamais je n'ai pu en tirer une étincelle. Il n'en est pas ainsi entre nous ; rien n'a changé, rien ne peut changer. N'ai-je pas bien dit ?

XXV

A Mme la Baronne de Pont, à Vienne.

Saint-Pétersbourg, 10 (30) mars 1805.

Oui, Madame, j'ai reçu votre lettre du mois de juillet ; et si je n'ai pas répliqué, c'est que l'exactitude dans le commerce épistolaire est devenue pour moi une chose impossible. C'est une chanson que je répète à

tous mes amis. En vérité, je suis condamné à l'impolitesse, comme on l'est, dans la bonne compagnie, au fouet ou aux galères. La malédiction originelle, touchant le travail, est descendue à plomb du papa Adam jusqu'à moi : d'honneur, c'est une primogéniture formelle. J'ai beaucoup d'affaires et point de soutiens : la délicatesse m'empêche d'en demander. Le grand monde me fait perdre beaucoup de temps. D'ailleurs, Madame la Baronne, vous sentez bien qu'il n'y a pas moyen de fermer tout à fait les livres. Je me sens même brûlé plus que jamais par la fièvre de savoir. C'est un redoublement que je ne puis vous décrire. Les livres les plus curieux me poursuivent, et viennent d'eux-mêmes se placer sous ma main. Dès que *l'ineffable diplomatie* me laisse respirer un moment, je me précipite, malgré tous les avertissements de la politesse, sur cette pâture chérie, sur cette espèce d'ambroisie dont l'esprit n'est jamais rassasié. Et voilà ce qui fait que..... *votre ami est muet*. Ce qui soit dit cependant sans m'égaler tout à fait à Sganarelle, car je prétends que mes raisons valent mieux que les siennes. Quant à vous, Madame, j'allais vous dire : *Vous n'avez pas les mêmes raisons pour ne pas m'écrire ;* puis tout à coup j'ai retenu ma plume, en songeant que vous aviez pour n'écrire à personne la meilleure de toutes les raisons possibles, celle de vous trouver dans l'enthousiasme de la composition. Dans tous les genres, l'homme se plaît à créer ; rien ne l'occupe, rien ne l'absorbe plus justement. Ainsi, Madame, jusqu'à ce que le nouveau roman soit fait et parfait, je

vous remercierai de vos lettres, mais je n'oserai point en demander.

J'ai beaucoup ri, dans le temps, de votre équivoque sur la *scène de l'oratoire* dont je vous avais parlé dans ma dernière lettre, au sujet de la Duchesse de la Vallière. J'entendais parler de la scène dans l'oratoire de la Duchesse, une des plus belles choses que je connaisse dans ce genre, et non de l'autre aventure dans l'oratoire de la Reine. A ne considérer que le mérite littéraire du livre, je trouve que l'ouvrage serait irréprochable, si l'on en retranchait quelques longueurs extrêmement fatigantes, et, avant tout, l'épître dédicatoire *à mon ami Pierre Lombard*, qui est véritablement un solécisme de convenance. Mais savez-vous bien, Madame la Baronne, que les Anglais me semblent avoir attaqué ce livre avec beaucoup d'avantages du côté de la morale ? J'ai lu dans leurs journaux qu'à tout prendre, *la Duchesse de la Vallière* est un livre dangereux ; qu'il embellit le vice ; qu'il encourage les penchants désordonnés d'une jeune personne, en lui montrant de loin le repentir et la pénitence, espèce de port à la vérité très sûr et très respectable, mais où tous les *naufragés* n'arrivent pas, à beaucoup près ; que la maîtresse d'un roi marié est une coquine, comme celle d'un laquais, etc., etc. En vérité, ce n'est pas tant mal dit. Je ne sais que vous dire, au reste, de l'inconcevable auteur du livre. Comment peut-on toujours bien dire et toujours mal faire ? Je la méprise plus que si elle affichait la perversité. On m'a assuré ici très distinctement qu'elle s'était parfaitement con-

vertie. Ainsi soit-il; mais j'en doute extrêmement.

Vous m'avez rendu justice, Madame, et vous m'avez traité comme un père, en me parlant de l'esprit et des talents de votre aimable fils. Certainement, il n'y a rien de mieux que ces réponses que vous m'avez fait connaître, et toute mère doit vous envier la douceur de les entendre. J'y ai pris, je vous l'assure, un singulier plaisir. Je ne suis pas moins enchanté que vous ayez fait le pas décisif, pour l'établissement de Monsieur votre fils : quelquefois je songe que vous avez fait tout aussi bien pour ce monde que pour l'autre, en retournant au giron de notre sainte mère. Si vous aviez continué à dire votre *Credo* en français, votre charmant jeune homme aurait bien pu se voir un jour conseiller à Lausanne ou à Moudon, ce qui est certainement un fort bel état, mais cependant il vaut bien tout autant être Chambellan de Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique. A propos de *Credo*, si j'avais encore le plaisir de vous voir, je serais en état de vous présenter mille réflexions nouvelles qui, j'ose m'en flatter, vous feraient trouver encore meilleur le parti que vous avez pris. J'ai d'assez beaux recueils; mais le temps d'en tirer parti n'est pas arrivé. Votre amie, ou notre amie, Madame de P***, vous a-t-elle imitée? — Pourquoi pas, s'il vous plaît? Avez-vous maintenant quelque correspondance avec elle? Pouvez-vous lui faire passer mes compliments? Quand une fois on s'est connu entre hommes et femmes, de deux manières, je veux dire en très bien ou en très mal, je trouve qu'il n'y a rien de si brutal que de

s'oublier. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup à chicaner sur le comment et le pourquoi. Mais je dirai toujours, comme Dacier : « *Ma remarque subsiste* ».

Il n'y a pas moyen, Madame, de rien ajouter à ce que vous dites sur *vos amis*. Ils seront tout ce qu'on voudra, mais ils ne sont pas aimables.—*Sacrifiez aux Grâces*, disait un ancien ; c'est ce qu'on devrait leur dire sans cesse. Pour moi, je les considère infiniment; mais je ne sais qu'en faire, malgré ma bonne volonté. Je voudrais bien être le seul de cet avis, et je voudrais encore plus que ce caractère n'influât que sur les petites relations sociales. Le *jeune homme* est, en effet, ici depuis longtemps : je le vois quelquefois ; mais nous sommes jusqu'à présent comme ces métaux hétérogènes qui fondent dans le fourneau, l'un à côté de l'autre, sans pouvoir se mêler. J'espère qu'à la fin l'amalgame se fera ; et même je serais déjà content si, sur votre parole, je n'avais pas attendu plus que de la politesse. *L'aigle* dont vous me parlez pourrait bien, selon que les choses tourneront, être mis au rang des oiseaux de basse-cour. Il faut attendre. En attendant, je vous avoue que j'ai de violents préjugés contre ceux qui ne sont pas *de notre bord*. Il n'y a qu'un bon parti; il n'y a qu'un bon système ; mais c'est ce qu'il n'est pas possible de faire comprendre dans ce fameux pays, où l'on comprend tant de choses. Mais qui est-ce qui comprend dans ce moment ? Qui est-ce qui a compris ? Et qui est-ce qui comprendra ? Vous dites fort bien Madame : *Eh ! quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?* — Il en est un surtout que je ne cesse d'ad-

mirer depuis douze ans. *Tout marche de soi-même* (je m'entends néanmoins), *et jamais les mains étrangères ne peuvent influer sur des plans arrêtés*. Ce miracle, loin de me décourager, me remplit d'espérance. Je me dis que tout ce qui doit tomber tombera, comme tout ce qui devait tomber est tombé, au milieu de tous les appuis imaginables.

Depuis que je n'ai eu l'honneur de vous écrire, j'ai acquis un beau collier vert : j'ai été fait chevalier grand'-croix de Saint-Maurice. Puissé-je avoir beaucoup de cadets !

Adieu, Madame la Baronne. Voilà beaucoup de bavardage, en vérité. Souvenez-vous toujours un peu de moi, je vous en prie, et croyez-moi pour toujours votre dévoué serviteur et ami.

XXVI

A Madame ***

Saint-Pétersbourg, 14 (26) mars 1805.

Votre reconnaissance, Belle et Bonne, est un véritable microscope qui fait une montagne d'un grain de sable. Voulez-vous à toute force attacher quelque mérite au courage de dire publiquement ce qu'on pense d'une femme estimable ? Grand merci ! Mais je vous

avoue que dans mon dictionnaire, cela s'appelle bien plus n'être pas lâche qu'être courageux. Combien je suis reconnaissant, moi-même, Madame, de toutes les choses obligeantes que vous me dites, et que je suis enchanté de pouvoir de temps en temps ragaillardir un peu votre pauvre cœur tout triste et tout meurtri ! Courage, bonne Constance ! Faites bien et laissez dire. Je ne puis m'ôter de la tête qu'un beau jour, au milieu de la tempête, vous verrez tout à coup un éclairci qui vous consolera ; mais souvenez-vous du proverbe des bonnes gens : *Aide-toi*, *Dieu t'aidera*. Lorsqu'un bateau est en danger, c'est fort bien fait de se recommander à Dieu ; mais cependant il faut ramer. Ne laissez pas passer les jours l'un après l'autre avec vos livres et votre harpe : agissez, avancez ; aidez ceux qui vous aident. Si vous étiez un peu plus entreprenante, vous seriez parfaite. Je ne sais en vérité quand il me sera possible de vous voir, malgré toute ma bonne volonté. Ma vie entière est un cercle d'occupations et de devoirs tyranniques dont je ne *sais* ni ne *dois* me tirer. Je n'aime pas d'ailleurs avoir le plaisir de vous voir souvent. Voulez-vous que j'aille dîner chez vous en bonne fortune vendredi prochain ? J'y mets trois conditions. Nous serons seuls ; je mangerai maigre, et je m'en irai comme un vilain après le café, car le vendredi est un jour de courrier. Voulez-vous, Belle, me servir l'omelette *apostolique et romaine* ? nous sommes entendus. — Ah ! j'oubliais de vous dire que si je trouve chez vous cette *troisième femme* dont vous me parlez, ou que si elle arrive avant dîner, vous me permettrez de m'en

aller tout simplement, car je ne veux pas être *désappointé.*

Je ne sais, Madame, ce que je vous ai dit au sujet *de mes écritures.* Si j'avais quelque raison de ne pas laisser subsister une lettre que je vous adresse, je vous prierais de la brûler, sans le plus léger doute sur votre bonne foi; du reste, vous êtes bien la maîtresse de faire imprimer les témoignages écrits de mon estime et de mon affection : on n'y lira sûrement que ce qu'on a entendu dans mes conversations. Adieu, Madame; comptez en toute occasion sur les sentiments les plus dévoués de

Votre sincère ami.

XVII

A Mme la Comtesse Trissino, née Ghillino.

Saint-Pétersbourg, 26 mars 1805.

C'est par ma faute, Madame la Comtesse, c'est par ma faute, et c'est par ma très grande faute. Chaque jour je me disais : Chien de paresseux, sais-tu ce qui arrivera? Un beau jour, tu verras arriver une lettre de cette aimable Comtesse qui te préviendra, et tu mourras de honte. J'ai parfaitement deviné. La lettre est arrivée, et me voilà tout honteux. Maintenant que je

vous ai fait ma confession, écoutez mes excuses, Madame. Il y a dans mon pays un proverbe plein de sens qui dit : *J'ai tant d'affaires, que je vais me coucher.* C'est précisément ce qui m'arrive. J'ai tant d'affaires, que je vais me coucher, ou, si vous voulez la vérité, comme en confession, j'ai tant d'affaires, que je n'en fais qu'une. *Il n'est pas bon à l'homme d'être seul*, dit *la Bible* ; je m'en aperçois trop. Je suis seul, et la plus juste délicatesse m'empêche de demander des aides. Je plie sous le faix, d'autant plus que c'est ici un devoir de conscience de perdre la moitié de la journée, et qu'on passe une grande partie de la vie en carrosse. Ne pouvant plus écrire à tout le monde, je me suis mis à n'écrire à personne, excepté à ma femme et à mes enfants. En m'excusant ainsi, Madame la Comtesse, je ne continue pas moins à me frapper la poitrine, car j'ai eu grand tort de ne pas faire une distinction en faveur d'une personne que je distingue autant. Je ne puis vous décrire le plaisir avec lequel j'ai vu arriver votre lettre, quoiqu'elle dut m'apporter quelques remords. Comment donc ! Elle se souvient toujours de moi, de moi, qui le mérite si peu ! Croyez, Madame la Comtesse, qu'on ne peut être plus sensible que je le suis à vos aimables gronderies ; je veux cependant ne plus les mériter.

Vous me demandez, Madame, ce que je dis de tout ce qui se passe. N'avez-vous jamais lu dans une fameuse comédie française : « *Pour moi, je ne sais qu'en dire, voilà ma manière de penser.* » Et moi, Madame, je pense précisément comme le *divin* Brid'oison ; c'est

l'avis le plus sûr ; en s'y tenant *mordicus*, on se moque de la critique. Je voudrais bien rire avec le docteur de ses aimables compatriotes. Il faut avouer qu'en comparant ce qu'ils ont promis au monde avec ce qu'ils ont obtenu, on les trouve de fort jolis personnages ! Vivent la liberté et l'égalité ! Mais surtout : Vivent les droits de l'homme ! qui sont bien, je vous l'assure, la plus belle chose du monde, après les droits de la femme, que je vénère infiniment, et que j'ai tirés au clair depuis longtemps. Attaquez-moi seulement sur ce chapitre : vous verrez si je suis profond.

Mille et mille grâces, Madame la Comtesse, des nouvelles que vous m'avez données. Toutes les fois qu'il se passera près de vous quelque chose d'un peu éclatant, vous m'obligerez toujours beaucoup de m'en faire part ; mais si vous laissez passer un courrier, les gazettes vous préviendront toujours. Il y a de l'artifice dans cette observation. Que voulez-vous ? L'égoïsme et l'intérêt se fourrent partout.

Si j'en juge d'après votre bonté, qui m'est si connue, Madame la Comtesse, vous me reprocheriez formellement de terminer une lettre sans vous parler de moi. Je commence par me débarrasser de ce qu'il y a de désagréable dans mon histoire. Il m'est arrivé un grand malheur, Madame. Vous rappelleriez-vous, par hasard, de m'avoir vu une opale de Vicence montée en bague, qui contenait une goutte d'eau ? Cette goutte d'eau a beaucoup fait parler ici ; on me disait : « *Cela n'est pas naturel*. Oui ! Non ! » Enfin, on n'en finissait pas. On voulait même m'engager à

dessertir la bague pour faire l'essai ; moi, je n'avais jamais voulu m'y prêter, et j'avais toujours beaucoup d'amour pour ma bague. Un beau jour, il me prend la fantaisie de la regarder à la lumière. Adieu, goutte ! — Elle a disparu. — Comment ? Par où ? Ma foi, je n'en sais rien ; le fait est qu'elle a disparu. J'ai versé des torrents de larmes ; et quoique ma bague ait perdu toutes ses grâces par cette foudroyante évaporation, je n'ai pas eu la force de m'en séparer. Je la porte toujours très honorablement.

Voilà, Madame la Comtesse, ce qui m'est arrivé de plus remarquable dans le genre triste. Le chapitre du bonheur n'est malheureusement pas saillant : néanmoins il est passable. Le climat (chose étrange !) me convient extrêmement. Je suis certainement le seul être humain, vivant en Russie, qui ait passé deux hivers sans bottes et sans chapeau. Je vis dans une parfaite liberté ; le Souverain est adorable, non point en style d'épître dédicatoire, mais en style de lettre confidentielle. Enfin, Madame, je n'aurais nullement à me plaindre de mon sort, s'il ne me manquait pas deux petits articles : ma famille, et quarante mille roubles de rente.

Je voudrais bien répondre aux questions que votre amitié m'adresse sur mes espérances, mais je vois qu'il ne me reste plus assez de papier. Qu'il vous suffise de savoir, Madame, que l'espérance est, ainsi que nous l'enseigne le Catéchisme, une vertu indispensable pour le salut, tout comme la foi et la charité. — Ai-je tout dit ? Non. Il faut que je vous gronde sur

l'épithète d'*insipide* que vous osez donner à vos lettres. C'est une horreur. Je vous ai recommandé la langue italienne, précisément dans l'espérance d'y gagner quelques lignes, même quelques syllabes. Voyez, Madame, comme vos lettres sont insipides pour moi ! — Mais vous savez bien ce qu'il en est, dans votre conscience. Adieu, Madame la Comtesse. Ne m'effacez jamais de la liste de vos amis, malgré le temps et l'absence, et croyez que je mériterai constamment ce titre, lors même qu'il m'arrivera d'être paresseux. Adieu. Comment pourrai-je jamais reconnaître les politesses dont vous m'avez comblé ? Ma mémoire me reporte sans cesse vers cette époque malheureusement trop courte, et ma reconnaissance est aussi fraîche que le jour où je quittai Rome.

XVIII

A Mme la Comtesse de Goltz.

Saint-Pétersbourg, 2 (14) mai 1805.

Il me semble, Madame la Comtesse, que vous êtes maintenant bien assise, bien reposée, bien tranquille ; que vous n'avez plus mal au doigt, et que vous pouvez sans peine décacheter les lettres de vos amis. Ce qui m'inquiète encore infiniment, c'est de savoir si vous pouvez les lire, car vos yeux sont toujours devant mes

yeux : je vais songeant combien ils vous ont fait souffrir, et combien ils pouvaient vous tourmenter encore. Aveugle moi-même, je dois avoir plus qu'un autre compassion des aveugles : cependant il faut convenir que mon *aveuglement* est bien plus doux que celui qui vous affligeait lorsque nous vous avons perdue. A la vérité, je ne vois pas bien distinctement si ce qui est là, au bout de ma table, est un livre, par exemple, ou une boîte; mais je vois très distinctement et sans peine cette feuille de papier et ces lettres que je trace avec tant de plaisir pour me rappeler à votre aimable souvenance. Comment vous trouvez-vous, Madame, dans cette petite ville de Memel? Quel Berlin, bon Dieu ! Il me semble qu'il a dû vous chiffonner étrangement l'imagination. Hélas ! Il y a bien peu de choses dans l'univers qui soient encore à leur place ; mais sur l'article des déplacements, c'est vous, Madame la Comtesse, qui avez heureusement l'avantage sur moi, et c'est à vous de me consoler : vous avez beau jeu, je vous l'assure, si vous l'entreprenez, vu que je n'ai jamais jugé à propos de m'échauffer le sang pour les coups fourrés de cette vieille guenon nommée *Fortune*, et que j'ai toujours souffert assez patiemment que la pluie me mouille. Mandez-moi, je vous en prie, si votre philosophie, peut-être moins robuste, a tenu devant le spectacle de tant de débris. Je vous plains de tout mon cœur, je vous assure, et je désire de meilleurs temps pour vous. — Au reste, Madame la Comtesse, quand je dis : *Mandez-moi*, cela me plaît à dire. Il est entendu seulement que cet aimable Comte,

mon rival, si bien traité (Ah ! je n'en puis guère douter), aura pour agréable de prendre la plume et de m'écrire : « La Dame, qui est là à côté de moi, me charge de vous dire telle et telle chose sur elle et ses yeux ; et de plus, Monsieur l'Allobroge, elle vous fait ses compliments. » Il ne faut pas être trop exigeant avec les dames. Heureux qui en tire pied ou aile, autant qu'il m'en souvient. Jugez, Madame, si je voudrais fatiguer un instant vos pauvres yeux.

Si par hasard, Madame la Comtesse, il vous prend fantaisie de savoir ce que je fais et comment je vis, j'aurai bientôt répondu. C'est ce que vous connaissez, c'est le mouvement d'une pendule : *Tic*, *Tac*. Hier, aujourd'hui, demain, et toujours. Il me semble cependant que je suis devenu un peu plus maussade depuis que je suis veuf : je sens ma vie diminuée. J'ai beaucoup de peine à me traîner hors de chez moi : souvent même je me refuse aux dîners *roulants* de Pétersbourg, pour me donner le plaisir de ne point sortir de tout le jour ; je lis, j'écris, *je fais mes études ;* car enfin il faut bien savoir quelque chose. Après neuf heures, j'ordonne qu'on me traîne chez quelque dame, car je donne toujours la préférence aux femmes. Je sais bien, Madame, que vous n'êtes pas de cet avis ; mais peu m'importe, chacun a son goût. Ici donc ou là, je tâche, avant de terminer ma journée, de retrouver un peu de cette gaieté *native* qui m'a conservé jusqu'à présent : je souffle sur ce feu comme une vieille femme souffle, pour rallumer sa lampe, sur le tison de la veillée. Je tâche de faire trêve aux rêves de

bras coupés et de têtes cassées qui me troublent sans relâche ; puis je soupe comme un jeune homme, puis je dors comme un enfant, et puis je m'éveille comme un homme, je veux dire de grand matin ; et je recommence, tournant toujours dans ce cercle, et mettant constamment le pied à la même place, comme un âne qui tourne la meule d'un battoir. Je m'arrête à cette comparaison sublime, en ajoutant seulement qu'il n'y a rien de plus invariable, dans mon *invariabilité*, que les sentiments éternels d'attachement et de respect que je vous ai voués pour la vie. J'embrasse de tout mon cœur ce cher Comte qui lit ceci probablement ; car le moyen d'imaginer qu'il vous laisse lire quatre mortelles pages, dont je vous demande humblement pardon !

Je suis, etc.

XXIX

A Monseigneur de la Fare.

Saint-Pétersbourg, 15 (27) mai 1805.

MONSEIGNEUR,

Je profite avec empressement du départ de M. le Chevalier de Vernégues pour répliquer sans gêne à votre lettre du 30 mars. La Providence se moque de nous, Monseigneur. Elle a décrété l'*ère des Français*, aux dépens de qui il appartiendra : voilà précisément

l'époque de Charlemagne, avec la civilisation, les arts et les sciences de plus ; de ce torrent de boue et de sang qu'on appelle *Révolution française* est sorti un soldat qui fait tout ce que nous voyons. Ne travaille-t-il que pour le maître légitime? Je l'espère, mais quelquefois, je vous le confesse, *Pene moti sunt pedes mei.* N'éprouvez-vous jamais, Monseigneur, de ces alternatives inquiétantes ? Lorsque j'éprouve ainsi des tentations contre la foi, je me recommande à tous les croyants, à tous les confesseurs, à tous les martyrs, et dans peu je me remets. Je crains cependant que les Français ne se laissent totalement subjuguer par l'éclat des succès et l'ivresse de la puissance : c'était ainsi que le Romain, foulé aux pieds dans ses propres murs par des monstres qui se succédaient presque sans interruption, se laissait cependant éblouir par ce grand nom d'*Empire Romain*, et se consolait de ce qu'il souffrait chez lui par ce qu'il faisait souffrir aux nations étrangères. Ce sentiment est très fort dans la nature humaine. Je voudrais bien voyager en France pour connaître l'état des esprits ; qui sait si, par une de ces singularités si communes à cette époque, Bonaparte n'a pas plus de partisans en France que dans les pays étrangers, j'entends même parmi les Français émigrés. Quelle incroyable contradiction ! Ceux qui écrivent dans leur écusson : *Pro Rege*, passent la journée à *méparler* de lui, et peut-être est-il aimé et désiré par ceux qui chantent *Domine salvum fac Napoleonem.* — Taisons-nous sur cette pauvre nature humaine.

Je vois d'ici la colère dont vous me parlez, et pourvu qu'elle ne soit pas stérile, j'en suis bien aise. Ce titre de Roi d'Italie est, peut-être, ou pour mieux dire, sans contredit, le soufflet le plus cruel qu'on ait donné à la Cour de Vienne. C'est à elle à y prendre garde, mais lorsque je m'élance dans l'avenir, je ne puis m'empêcher de rire en pensant à la manière dont la postérité française jugera nos opinions du moment. Tout se fait pour la France, et nos petits neveux qui ne s'embarrasseront nullement de nous et de nos souffrances, riront aux éclats des vœux que nous formions contre le *restaurateur de la monarchie française*. Nous serions de jolis garçons, diront-ils très probablement, si les Rois qu'ils ameutaient *contre la France* avaient eu assez d'esprit pour les croire, Paris serait aujourd'hui à l'Empereur d'Allemagne; comme la passion aveuglait ces gens-là !

Ne croyez-vous pas, Monseigneur, que cet avenir tel que je vous le dépeins, soit au rang des choses possibles et mêmes probables ? Cependant, je persiste dans mes espérances pour la famille des Bourbons ; mais je suis porté à croire que tout se fera par les Français. C'est la date qui fait peur : il faut, pour se calmer, lire de temps en temps la fable du *Vieillard et des trois Jouvenceaux*. Plantons sans relâche les bons principes, et laissons faire au temps.

Insere, Daphni, piros, carpent tua poma nepotes.

Savez-vous bien, Monseigneur, qu'au moment où j'ai l'honneur de vous écrire, mon fils est sur le chemin

de Vienne, si même il n'y est pas arrivé? Quelques lettres égarées, et quelques malentendus inséparables d'un grand éloignement me laissent quelques doutes sur les dates, mais l'arrivée plus ou moins rapprochée est certaine. Permettez, Monseigneur, que je vous recommande ce jeune homme, ou plutôt cet enfant; faites-lui ressentir, je vous en prie, l'aimable *contre-coup* de l'amitié dont vous honorez son père. Le Roi, voulant faire tout ce qui est en son pouvoir pour me contenter sur ce point, le plus important pour moi, vient de m'attacher mon fils en qualité de *gentilhomme de légation*. Il fera ses premières armes avec moi, et nous laisserons encore faire au temps. C'est un terrible problème, pour un père de famille dans ma position, de savoir ce qu'il doit faire de son fils; mais tant qu'il y aura une lueur d'espérance pour la Maison de Savoie, je veux que le fils demeure à sa suite comme le père. Il ne faut pas examiner trop scrupuleusement si l'utile est un compagnon inséparable de l'honnête.

Mon fils a vécu jusqu'à présent à côté de son père ou de sa mère. Le voilà qui prend son essor avant seize ans; j'aurais voulu le retarder, mais les circonstances me forcent la main. Il faut qu'il vienne apprendre avec moi à nager contre le courant. *Fortunam ex aliis.*— Recevez mes sentiments, Monseigneur, comme si mon fils avait déjà éprouvé vos bontés; et joignez-y les assurances d'un attachement et d'un dévouement qui ne sauraient finir qu'avec moi.

XXX

A Mme la Baronne de Pont, à Vienne.

Saint-Pétersbourg, 17 (29) mai 1805.

Oui sans doute, Madame la Baronne, je suis bête ; pas assez cependant pour n'avoir pas compris depuis longtemps ce que c'est que *le frère et la sœur ;* vous avez dû le voir par ma lettre du 18 (30) mars, que vous avez certainement reçue depuis longtemps. Ce qui m'avait tenu dans le doute assez longuement, c'est que, n'étant informé de rien et ne m'informant de rien, j'avais pris tout uniment Monsieur et Madame pour deux époux, de manière que *votre frère et votre sœur* étaient pour moi une énigme parfaite. En vous voyant revenir souvent sur ce sujet, je n'ai pu m'empêcher de soupçonner qu'il avait été question de moi dans ces hautes régions. Dans ce cas, ils ont bien de la bonté ou bien de la malice, s'ils ont daigné songer à moi qui ne songeais jamais à eux. J'ai passé comme une hirondelle, sans me percher un instant. Je n'ai rien dit à personne ; j'ai mangé ma soupe au coin de la table, comme un échappé de l'Académie. Que me veut-on, bon Dieu ? Comment y aurait-il de la place pour moi dans ces têtes *remplies de si grandes choses* ? J'ai bien reconnu l'inquiétude de l'amitié dans les avis que vous

m'adressez en si bon style ; mais croyez-moi, Madame la Baronne, il n'est plus temps ; à mon âge on ne change pas de caractère, ou, pour mieux dire, on n'en change jamais. J'ai, sur l'article de la prudence, des idées particulières (bonnes ou mauvaises) qui m'ont toujours dirigé. J'ai vu dans ma vie plus d'affaires perdues par la finesse que par l'imprudence. Je contemple sur le grand théâtre du monde, ou sur le théâtre de la société, ces grands héros de la dissimulation : en vérité, je ne voudrais pas de leur succès, pas plus que de leur moralité. Je fais consister *la* prudence, ou *ma* prudence, bien moins dans l'art de cacher ses pensées que dans celui de nettoyer son cœur, de manière à n'y laisser aucun sentiment qui puisse perdre à se montrer. Si vous veniez à toucher ma poche par hasard, je n'en serais nullement inquiet, car vous ne sentiriez que mon mouchoir, ma lorgnette et mon portefeuille : si je portais un poignard ou un pistolet de poche, il en serait autrement.— Je tiens donc mes poches nettes, mais je les tourne volontiers. *Ne croyez*, me dites-vous, *à aucun cœur environnant*. Dieu m'en garde, Madame la Baronne ! je n'ai pas besoin d'être averti sur ce point. Mais vous allez en conclure qu'il faut donc me taire scrupuleusement devant *ces cœurs environnants*. Ah ! pas du tout ; je continuerai toujours à dire ce qui me paraît bon et juste, sans me gêner le moins du monde. *C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.* Un des membres les plus distingués de notre diplomatie disait un jour : *Le Comte de Maistre est bien heureux ; il dit ce qu'il veut, et ne dit pas d'imprudence.* Vous ne

sauriez croire combien j'ai été sensible à cet éloge. Vous me dites encore : « *Sachez vous ennuyer, n'apprenez à lire à personne*, etc. » Hélas ! Madame la Baronne, c'est ce qu'on me dit depuis mon enfance, et toujours j'ai fait mon chemin à travers les orages, étonnant beaucoup les spectateurs qui me voyaient dormir tranquille. J'ai dit, j'ai fait des choses, dans ma vie, capables de perdre cinq ou six hommes publics. On s'est fâché ; on a dit tout ce que vous avez pu entendre — et je suis toujours debout, n'ayant, de plus, cessé de monter au milieu des obstacles qui me froissaient. Tout caractère a ses inconvénients. Croyez-vous que je ne sache pas que je bâille quand on m'ennuie ; qu'un certain sourire mécanique dit quelquefois : *Vous dites une bêtise* ; qu'il y a dans ma manière de parler quelque chose d'original, de *vibrante*, comme disent les Italiens, et de tranchant, qui, dans les moments surtout de chaleur ou d'inadvertance, a l'air d'annoncer un certain despotisme d'opinion auquel je n'ai pas plus de droit que tout autre homme, etc. ? Je sais tout cela, Madame : chassez le naturel, il revient au galop. Tirons donc parti du nôtre, mais ne cherchons pas à le changer. Ce qui soit dit cependant avec la réserve nécessaire ; car il est toujours bon de se surveiller, et quand on n'éviterait qu'une faute en dix ans, ce serait quelque chose. Si je vous faisais connaître, Madame, mon inconcevable étoile, si je vous faisais sentir la main *cachée* qui me conduit *visiblement*, sans que je m'en mêle, vous approuveriez l'espèce de fatalisme raisonnable que j'ai adopté. Je serais bien fou

de m'occuper de mes affaires, puisqu'on les fait sans moi bien mieux que moi. Je voudrais savoir au reste, Madame la Baronne, si l'on vous a dit le pour et le contre, comme doivent faire tous les bons *mémoires*. Puisqu'on a la bonté, à mon grand étonnement, de parler de moi si loin, on pourrait donc vous avoir récité quelques succès assez flatteurs. Je joins ici un petit billet doux dont je vous prie expressément de ne pas donner copie, et je termine par là, mourant déjà de honte d'avoir fait une grande mortelle lettre, toute sur moi.

Je voulais encore vous parler de romans, de littérature, de mes espérances, des vôtres, de ceci, de cela, et d'autres choses encore; mais il n'y a plus moyen aujourd'hui. Adieu mille fois, Madame la Baronne; mille tendres remerciements pour l'obligeante sollicitude que vous me témoignez. Ma reconnaissance sur ce point est sans bornes. Souvenez-vous cependant que les avis trop généraux sont à peu près inutiles. Si vous aviez la bonté de me dire : *Dans tel endroit où vous devez passer à telle heure, il y a un serpent*, vous pourriez m'être très utile; mais si vous me dites en général : *N'oubliez pas qu'il y a des serpents dans le monde,* vous me ferez à peine regarder devant moi. Adieu encore. Je vous répète du fond du cœur mes félicitations au sujet de votre aimable fils. Tout à vous, Madame.

XXXI

A Mme la Marquise de Priero.

Août 1805.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, Madame la Marquise, votre lettre du 28 mai. J'y réplique un peu tard, comme vous voyez ; mais que voulez-vous ? J'écris quand je puis. D'ailleurs, j'attends les occasions, au moins jusqu'à Vienne, autant qu'il m'est possible. Je ne saurais trop vous remercier, Madame, de toutes les précautions que vous avez bien voulu prendre pour faire arriver ces deux portraits jusqu'à moi. Je me résigne à les recevoir tard, pourvu qu'ils arrivent enfin. Quant au mien, il est probablement ce qu'on appelle flambé. Il est parti d'ici le 4 (16) décembre 1804, par un courrier de cabinet napolitain, qui avait pour instruction, dans le cas où il ne pourrait entrer à Florence, de le remettre à Rome au chargé d'affaires de S. M. Sicilienne. Le courrier, en effet, ne put passer à Florence, à cause de la maudite fièvre jaune ; mais, au lieu de remettre le paquet à Rome, il s'en alla droit à Naples, d'où le *plico* fut renvoyé à Rome. Dès lors, le duc de Serra-Capriola en a demandé compte officiellement, d'autant plus que le portrait était joint à beaucoup de lettres. Il n'a point encore de réponse,

mais il a répliqué ses sommations, et il prétend que le paquet ne peut être perdu. Nous verrons.

Dimanche 13 (25), il m'est arrivé un petit secrétaire, précisément d'aussi bonne famille que moi, et que je n'avais pas vu depuis trois ans. Sa sœur s'appelle Adèle : vous le connaissez donc. Vous voyez d'où vous êtes, Madame la Marquise, les transports de joie qui ont dû accompagner cette entrevue. La joie cependant est bien loin d'être pure (Eh mon Dieu ! y en a-t-il de telle ?). La séparation a fait tant de mal dans l'endroit où elle a eu lieu, que je n'ai pu sentir toute la douceur de la réunion qui s'est faite ici. Enfin, prenons ce qui nous vient. A cette belle époque, il ne faut pas être si difficile.

Mille grâces, Madame la Marquise, pour tous les soins que vous avez bien voulu vous donner *autour* de cette lettre essentielle. J'ai déjà la certitude qu'elle est parvenue. Je vous vois d'ici rire, ma lettre à la main, de cette chose qui devait nécessairement produire *quelque chose* ou *rien*. Avouez qu'il fallait beaucoup de pénétration pour deviner aussi juste !

C'est donc vous, Madame la Marquise, qui avez promené *la Science en jupon* (1) ! Je vous en félicite, et je suis charmé que vous ayez pu, comme moi, examiner de près cette femme célèbre, ou fameuse, qui aurait pu être adorable, et qui a voulu n'être qu'extraordinaire. Il ne faut pas disputer des goûts ; mais, suivant le mien, elle s'est bien trompée. Je trouve que vous la jugez parfaitement bien, excepté dans l'endroit où

(1) Mme de Staël.

vous dites que *souvent elle dit des choses qu'elle ne pense pas*. Oh ! pardonnez-moi, Madame la Marquise. Elle dit fort bien ce qu'elle veut dire. Je ne connais pas de tête aussi complètement pervertie ; c'est l'opération infaillible de la philosophie moderne sur toute femme quelconque, mais le cœur n'est pas mauvais du tout. A cet égard, on lui a fait tort. Quant à l'esprit, elle en a prodigieusement, surtout, comme vous le dites fort bien, lorsqu'elle ne cherche pas à en avoir. N'ayant étudié ensemble ni en théologie ni en politique, nous avons donné en Suisse des scènes à mourir de rire, cependant sans nous brouiller jamais. Son père, qui vivait alors, était parent et ami de gens que j'aime de tout mon cœur, et que, pour tout au monde, je n'aurais pas voulu chagriner. Je laissai donc crier les émigrés qui nous entouraient, sans vouloir jamais tirer l'épée. On me sut gré de cette modération, de manière qu'il y a toujours eu entre cette famille et moi *paix* et *amitié*, malgré la différence des bannières. Si vous entretenez quelque correspondance avec la *belle* dame, je vous prie de la remercier de son souvenir, et de l'assurer du mien (Ah ! pour cela je ne mens pas) ; ajoutez, si vous voulez, Madame la Marquise, que dans l'exil de Sardaigne, je me souvins, il y a trois ou quatre ans, de nos soirées helvétiques, et que je chargeai ma vieille amie, Madame Hubert, de lui envoyer des assurances formelles. Malheureusement cette lettre se perdit ; mais Madame Hubert m'écrivit que *c'était égal, parce que ma passion était connue*.

Vous verrez, Madame la Marquise, par le timbre de cette lettre, que j'ai voulu parer aux petits inconvénients qui s'opposent quelquefois à la marche des lettres. En vérité, on devrait bien avoir une considération particulière pour les gens de bien, tels que nous, qui s'écrivent comme les anciens Romains : *Si vous vous portez bien, c'est fort bien; pour moi, je me porte bien.* Si par hasard vous trouvez *une incluse* sous cette enveloppe, je vous prie de lui donner cours.

Agréez, Madame la Marquise, les nouvelles assurances des sentiments pleins de regret et de dévouement avec lesquels je suis, pour la vie,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

XXXII

A Mme la Baronne de Pont.

Saint-Pétersbourg, 30 août (11 septembre) 1805.

Mille et mille grâces, Madame la Baronne, de l'extrême bonté avec laquelle vous avez reçu, hébergé, choyé mon pauvre petit Rodolphe : en vérité, c'est beaucoup trop ; je crains que ce grand conseiller d'ambassade ne vous ait gênée. Enfin, Madame, vous l'avez voulu. Quand pourrai-je payer cette lettre de change à votre cher Alphonse ? Mon fils est arrivé,

tout enchanté de vos politesses. Il me charge de vous renouveler ses plus vifs remerciements. Vous avez été pour lui, Madame, une nouvelle connaissance. Il vous avait beaucoup vue à Lausanne ; mais il y a dix ans, et il n'en avait que six. Comme ils arrivent ! Comme ils nous poussent ! Ou plutôt comme nous passons tous !

Sans doute, Madame la Baronne, il faut nous écrire de temps en temps. Quand on professe les mêmes dogmes, il est doux de répéter ensemble le symbole commun. Votre tirade sur la Suisse est très bonne, je vous assure ; je l'ai fait lire en très bon lieu, et quoique vous ne parussiez pas instruite, en l'écrivant, de certaines *transactions* qui s'opposaient tout à fait à la réunion, votre lettre n'est pas moins pleine de réflexions sages et surtout pratiques. Il n'y a, dans cette partie du globe qui vous intéresse par-dessus tout, que les Suisses et les Piémontais capables d'un grand coup de collier. Reste à savoir si l'on saura se servir d'eux. C'est votre doute et c'est le mien. Rien n'égale, je vous l'assure, l'intérêt que je prends à vos bons Helvétiens, qui, cependant, avaient été trouvés beaucoup au-dessous d'eux-mêmes par les deux gangrènes modernes, l'esprit philosophique et l'esprit de commerce. Ce reproche, au reste, ne tombe nullement sur les montagnards, qui étaient demeurés purs, et qui l'ont bien fait voir. Mais je ne puis vous cacher, Madame, une opinion fort enracinée dans mon esprit : c'est que jamais une république détruite ne peut se relever. Je n'ai pas le temps d'entrer dans les dé-

tails ; mais réfléchissez-y bien, et vous sentirez que les éléments d'une constitution républicaine (de la vôtre surtout), s'ils étaient une fois dissipés, ne pourraient plus être rassemblés. Je suis bien trompé si vous n'en trouvez pas la preuve dans votre cœur, si vous y regardez attentivement. Vous me dites : « Que deviendrons-nous donc ? » Mai foi, Madame, je n'en sais rien. En général, cependant, vous obéirez à *un* ou à *plusieurs* ; si c'est un malheur, j'en suis fâché. Souvenez-vous, Madame la Baronne, de ma prophétie chérie. Cette immense et terrible révolution fut commencée, avec une fureur qui n'a pas d'exemple, *contre le catholicisme et pour la démocratie. Le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie.* Si vos petits cantons peuvent faire une exception quant à la république, j'y consens de tout mon cœur. La résistance qu'ils firent en 1798 serait bien digne de ce prix; mais, à vous dire la vérité, j'y crois peu : vous m'en direz votre avis, et ensuite nous verrons ce qui arrivera.

J'en étais ici de cette lettre lorsque j'en ai reçu une de Sa Majesté, mon bon Maître, qui accorde au grave Rodolphe quatre cent sequins de pension et la croix de Saint-Maurice, avec dispense d'âge et autres, jusqu'à des temps plus heureux. Cette grâce, dans ce moment, m'a pénétré de joie et de reconnaissance; je m'empresse de vous en faire part, Madame, eu égard à notre *parenté.*

Adieu, Madame la Baronne; ne m'oubliez jamais, je vous en prie, sous aucun prétexte, et croyez à mon éternel et respectueux attachement.

XXXIII

A Mme la Comtesse Trissino de Salvi, à Vicence.

Saint-Pétersbourg, 8 (20) novembre 1805.

Où êtes-vous, Madame la Comtesse, et que faites-vous à cette bruyante époque ? Je crains que le bruit du canon ne vous ait chassée de vos pénates ; je crains que vous n'ayez perdu le repos ; enfin, je crains tout, et je viens vous prier de me tranquilliser ou de m'effrayer davantage, car je veux partager tous vos sentiments. Depuis longtemps on voyait arriver cette nouvelle tempête, et je ne doute pas que vous n'y fussiez préparée ; votre ville est placée de manière à me donner des craintes particulières. J'espère que vous aurez la charité de m'apprendre exactement quelle est votre situation. Pour moi, Madame la Comtesse, je suis toujours le même et toujours à la même place. J'ai à peu près perdu l'espoir de revoir *il bel paese ch'Apennin parte, e'l mar circonda e l'Alpi.* Du moins, si je les revois, je ne serai plus de ce monde. Un beau matin, vous verrez un pauvre vieillard à votre porte, dans une attitude suppliante ; vous direz : « *Qu'est-ce donc que ce bonhomme?* » Et lui vous répondra : « *Une tasse de café, Madame la Comtesse,*

et même une omelette, pour l'amour de Dieu! » Je suis bien sûr que vous vous laisserez toucher, mais vous ne le reconnaîtrez plus. Ah! que Pétersbourg est loin de Vicence, Madame la Comtesse! Je sens fort bien que j'ai moins de raisons que mille autres de me plaindre de ma situation. Secoué à l'excès par l'infernale Révolution, j'ai trouvé ici la tranquillité la plus honorable et les bontés les plus flatteuses. Cependant, Madame, il y a deux choses dont le souvenir s'efface difficilement, ou ne s'efface point du tout : le soleil et les amis. Voyez encore ma résignation! Je sacrifierais sans beaucoup de peine le soleil, si mon cœur était tranquille sur l'autre point. A propos de cœur, vous saurez, Madame la Comtesse, que, depuis deux mois environ, ma rigoureuse solitude a cessé. Mon fils est venu me joindre. On l'a attaché à moi d'une manière flatteuse, et il commence à s'exercer sous les ordres du père, en attendant qu'il puisse voler de ses propres ailes. Ma femme et mes deux filles sont demeurées au milieu de la fumée; jugez si j'ai souffert! Mais il n'y a point de remède :

Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel!

Pendant quelque temps j'ai cru qu'elles se rapprocheraient de Venise, et dans cette idée je leur avais donné votre adresse, Madame la Comtesse, pour leur procurer le plaisir de faire connaissance avec vous en passant : mais *la dame* a prétendu qu'il valait mieux se tenir tranquille, et elle a donné de fort bonnes

raisons. Enfin, Madame, que voulez-vous? C'est un grand bonheur, à cette époque, de n'être que médiocrement malheureux. Au reste, quelques soucis que me cause ma famille, elle ne peut me distraire de mes amis, parmi lesquels vous tenez une place si distinguée. Je hais l'oubli, Madame la Comtesse, au-delà de toute expression. C'est une honte pour l'espèce humaine que l'attachement et la reconnaissance se mesurent par la distance; et comment pourrais-je être moins votre ami à Saint-Pétersbourg que je ne le serais à Vérone ou à Brescia? Je ne trouve pas dans ma mémoire de souvenir plus agréable que celui des politesses dont vous m'avez comblé à Rome. C'est par vous, Madame, que je ne m'y suis point trouvé étranger. Votre idée se mêle bien justement à celle des chefs-d'œuvre que nous avons visités ensemble; et lorsque je pense à la villa Borghèse, je vois toujours à côté de chaque statue la figure de mon aimable introductrice. Voulez-vous bien, Madame la Comtesse, me permettre de faire ici mes compliments à Monsieur le Comte et au Docteur Thouvenel, qui, je l'imagine, est toujours votre inséparable? Je me recommande à vos bonnes grâces, Madame, en vous priant d'agréer l'assurance de mon éternel et respectueux attachement.

Si les mouvements militaires amenaient près de vous le régiment des cuirassiers de l'Empereur, je vous préviens que le colonel, M. le Comte du Noyer, Chambellan de Sa Majesté Impériale, est mon oncle. Vous pouvez lui faire mes compliments, et vous adresser à lui si l'occasion s'en présente.

XXXIV

A Mme de Saint-Réal, sa Sœur.

Saint-Pétersbourg, 2 (14) avril 1806.

Je ne laisse jamais partir un courrier, ma chère amie, sans te donner de mes nouvelles. Je me flatte que tu as reçu mes longues dépêches du 5 (17) novembre ; elles n'étaient pas couleur de rose : que veux-tu, ma chère ? Les lettres sont toujours couleur du temps. Depuis cette lettre et les autres d'une date postérieure que j'y avais jointes, autant qu'il m'en souvient, il ne s'est rien passé d'extraordinaire dans le Nord, et quant à ce qui est arrivé dans le Midi, tu le sais mieux que moi, du moins tu l'as su plus tôt que moi. Je suis tous les jours plus Russe : nul espoir pour moi de changer de place. On meurt fort bien partout ; cependant je t'avoue qu'il n'y a pas d'idée qui ébranle ma philosophie comme celle de mourir ici : je ne m'étais point arrangé pour cela. Si j'avais seulement toute ma famille, je prendrais patience ; mais n'avoir ni femme, ni filles, ni frères, ni sœurs, ni cousins, ni cousines, ni beaux-frères, ni compères, ni commères ! — C'est épouvantable. Tu vas me dire : n'as-tu pas un fils et un frère ? A l'égard du frère, je t'assure, ma chère amie, que je ne l'ai point autant que je le voudrais ;

malgré nos bonnes intentions, il ne nous a pas été possible de nous loger ensemble, et je ne sais pas trop si nous pourrons y parvenir. Le matin, il va chez son Ministre; moi, je suis attaché à ma table avec mon *poupon*, de manière que nous ne pouvons pas même nous voir tous les jours. Quant à mon fils, il me donne plus de plaisir et de chagrin que je n'en avais. Je crois que tu comprendras cela parfaitement; j'ai, comme tu sens, un grand plaisir de l'avoir, mais nous nous chagrinons davantage en parlant des autres, qui me manquent encore plus, précisément parce qu'il est là. Il me serait impossible de te dire combien cette situation doit durer, mais *elle me dure bien*. Rien de si monotone que ma vie, jamais je n'ai travaillé autant. Mais pour en revenir aux frères et aux sœurs, nous sommes convenus avec S. E. M. le Directeur du Musée, qu'une maison sans femme est toujours sotte, et je suis sûr que nous avons raison. Il y a une harmonie particulière dans le bruit que fait leur robe en passant aux portes, surtout lorsqu'elles se tournent court, comme la *femme Alexis*. Je ne crois pas qu'il y ait dans ce sentiment rien contre la bonne morale, d'autant qu'il ne s'agit que de sœurs et tout au plus de cousines ; d'ailleurs nous sommes vieux : partant, je me crois en sûreté de conscience sous tous les rapports.

Entre les agréments dont les circonstances actuelles me font jouir, je compte celui d'être privé depuis trois mois des lettres de ma famille : je soupçonne que ma chère moitié se sera dit dans sa sagesse : « Vous verrez

que si je mets ma lettre tout simplement à la poste, elle n'arrivera pas. Donc, etc. » et en vertu de ce *donc*, elles iront à Pékin où on les retiendra. Or, il faut savoir que toute lettre mise à la poste arrive infailliblement, à moins qu'il ne s'agisse de conjuration, et dans ce cas même on vous la présenterait toujours, pour vous convaincre. Ainsi, dans tous les cas, vous la recevrez.

Adieu, adieu, ma Nane : salue nos amis, surtout Muvena. Parle souvent de moi avec ton Alexis que j'embrasse tendrement, ainsi que toi.

XXXV

A Monseigneur de la Fare,

Évêque de Nancy.

Saint-Pétersbourg, 13 (25) mai 1806.

Monseigneur,

Quand Dieu veut faire voir qu'un ouvrage est tout de sa main, il réduit tout à l'impuissance et au désespoir ; puis il agit. Sperabamus ! — Ces paroles sont tirées d'un panégyrique de Saint-André par Bossuet, dont il ne nous reste qu'un fragment. Je vous avoue, Monseigneur, que depuis la bataille d'Austerlitz, j'ai tout oublié excepté ce passage, je vis en répétant avec ce

grand homme : *Sperabamus*. Ce n'est pas qu'il n'y ait des choses qui m'embarrassent, comme le sacre et les inconcevables mariages que nous avons vus : il y a dans ces deux choses des signes de durée qui peuvent inquiéter ; mais, quant au sacre, on peut n'y voir qu'un crime de plus pour celui qui força, et une faute capitale pour celui qui se laissa forcer ; et quant aux mariages, voyons ce qui s'est passé depuis longtemps en Allemagne, et nous serons autorisés à ne les considérer que comme des peines très justement infligées. Nous savons, vous et moi, Monseigneur, que les exploits anti-chrétiens de la Bavière devaient absolument être récompensés d'une manière visible ; et que dites-vous, s'il vous plait, du voyage de Pie VI à Vienne, des insolences de Kaunitz et de la brochure Autrichienne *Qu'est-ce que le Pape ?* Un certain doigt qui écrivait jadis sur une certaine muraille a écrit sur le revers de cette belle page : Qu'est-ce que l'Empereur d'Autriche ? — La foule rirait sans doute de ces observations ; laissons-la rire, Monseigneur, et quant à nous, admirons toujours la *haute justice*. On ne cesse de rabâcher, depuis qu'on rabâche dans ce monde, sur le vice heureux et la vertu malheureuse : c'est la grande ritournelle de tous les raisonneurs, et les moralistes les plus graves accordent la proposition pour se jeter uniquement sur les peines et les récompenses de l'autre vie. Je ne veux point effacer, comme vous pensez bien, cette réponse péremptoire : mais croyez, Monseigneur, qu'on se dépêche infiniment trop d'accorder la chose, et que la justice se fait

temporellement beaucoup mieux qu'on ne croit. Que les hommes ont la vue courte ! Ils voient un brigand avec ses poches pleines de bijoux qu'il a volés : *Qu'il est riche*, disent-ils, *qu'il est heureux !* Oui, mais l'année prochaine il sera roué. On raisonne tout aussi bien en politique. Si l'on voit Frédéric II voler des provinces, se moquer du droit des gens, écrire contre *l'Infâme*, etc., on ne manque pas de dire : Vous voyez à quoi sert la justice ! Tout réussit à ce sublime disciple de Machiavel, qui réfutera ensuite Machiavel pour se divertir. Fort bien, mes frères ! Mais que diriez-vous si l'on vous révélait que dans 50 ans (une seconde de la vie des empires) le nom de Prussien sera une insulte grave, que la Prusse sera haïe et méprisée, même de ses amis (ceci n'est pas tout à fait un calembour) et que ce bel empire finira par..., etc. Il y a longtemps, Monseigneur, que je roule dans ma tête certains dialogues sur la Providence, où je ferais voir assez clairement, je pense, que toutes ces plaintes tant rebattues de l'impunité du crime ne sont que des ignorances ou des sophismes. Malheureusement, je suis atteint d'une fécondité stérile qui ne cesse d'imaginer sans exécuter. En vérité, c'est une maladie honteuse. — C'en est peut-être une autre de s'aviser, comme je fais, d'envoyer un sermon à un Evêque. Pardon, Monseigneur : c'est ma plume qui fait des étourderies : *Calamus scribæ velociter scribentis*. De quoi parler d'ailleurs, dans ce moment, si l'on ne parle pas de la Providence ? — Il faut cependant consacrer au moins la fin de la page à l'amitié ! Il n'en est

pas pour moi de plus précieuse que la vôtre, Monseigneur ; je vous ai suivi de l'œil, je vous ai plaint, je vous ai entendu. Je ne vous dis rien de moi : je suis malade, comme vous, autant que vous. — *Sperabamus.*

Agréez mon éternel attachement.

XXXVI

A Mme Huber-Alléon, à Genève.

Saint-Pétersbourg, 15 mai 1806.

Reconnaîtrez-vous cette écriture, Madame ? En tout cas, croyez, sur ma parole, que c'est celle de l'un de vos plus anciens amis, qui ne vous a plus parlé depuis longtemps, parce qu'il n'a parlé à personne, mais dont les affections sont invariables au milieu de toutes les vicissitudes humaines. J'ai reçu deux ou trois fois de vos nouvelles, par Turin, avec un extrême plaisir. J'ai su que l'enfant de mon cœur vous avait écrit. *C'est toujours moi*, comme dit Pygmalion. Quant au *moi* qui est ici, sa position est telle que vous pouvez l'imaginer. Vous aurez appris sans doute que mon fils était venu embellir ma solitude ; mais vous me comprendrez parfaitement, Madame, *vous qui êtes du métier*. lorsque je vous dirai que le premier effet de cette douce société est de me faire sentir plus

vivement la privation de ce qui me manque. Nous ne cessons d'en parler ensemble, et c'est un renouvellement continuel de souvenirs amers et de projets fatigants. Notre vie est d'ailleurs extrêmement douce : vous savez que j'aime le travail; je me livre à ce goût plus que jamais. Il y a des dissipations inévitables qui tiennent à l'état : il en est d'autres qui tiennent à la qualité de père; car c'est un de mes premiers dogmes, qu'il faut amuser les jeunes gens, afin qu'ils ne s'amusent pas; cependant, comme mon disciple n'est pas du tout exigeant, et que d'ailleurs je veux aussi, et pour cause, l'accoutumer à une vie occupée, il me reste assez de temps libre pour me livrer à mon goût dominant. Pendant plusieurs mois, j'ai fait une autre économie de temps tout à fait *hideuse :* j'ai interrompu toutes mes correspondances sans aucune exception que celle de ma femme. C'est abominable; mais si vous ne m'avez excusé, ce sera bien pire... Mille fois je me suis dit ? *Sûrement elle me gronde, il faudra donc lui écrire.* Point du tout, je n'écris à personne; il en arrivera tout ce qui plaira à Dieu : mon innocence me suffit.

Tout annonce, Madame, que je ne quitterai plus ce pays. Je le trouvais délicieux lorsque je n'y étais qu'un oiseau de passage : depuis qu'il ne m'est plus permis de regarder ailleurs, il n'a plus pour moi les mêmes agréments. Le *jamais* ne plaît *jamais* à l'homme; mais qu'il est terrible, lorsqu'il tombe sur la patrie, les amis et le printemps ! Les souvenirs, dans certaines positions, sont épouvantables; je ne vois au delà

que les remords. Si par hasard, Madame, vous avez envie de me gronder sur mon silence, perdez ce projet, je vous en prie; ou du moins soyez extrêmement brève si vous ne voulez pas me courroucer prodigieusement. — Voilà un de vos compatriotes qui s'en va droit à Genève; je profite de cette occasion pour sortir de mon tombeau et me rappeler à votre souvenir. Je lui donne cette lettre ouverte, dont il fera ce qu'il jugera convenable. Je veux m'arracher un instant de ma léthargie pour donner signe de vie à mes amis de Genève, et je commence par vous, comme bien juste. Au commencement de la quatrième page, je ne vous ai pas dit un mot de ce que je voulais vous dire; mais c'est égal, on ne lit rien plus couramment que ce qui n'est pas écrit.

Mon frère adresse à votre excellent fils une longue épître scientifique; je ne lui envoie pour mon compte que des tendresses; donnez-moi de ses nouvelles et de celles de Madame votre belle-fille, à qui je présente mes hommages. Que fait Monsieur votre fils, l'Italien? Assurez-le, je vous prie, de mon constant souvenir. Je ne parle presque plus, mais je n'ai pas encore perdu la connaissance; je sens et je pense encore, je connais tout le monde; de près, je serre la main, et de loin je dis : Tout à vous, pour toujours!

XXXVII

Au Chevalier Nicolas de Maistre, son Frère.

Saint-Pétersbourg, 10 (22) juin 1806.

Mon très cher ami, s'il y a quelque chose d'inhumain dans le monde, c'est de rappeler un chagrin cruel que le temps a commencé d'adoucir; mais ce serait aussi une autre inhumanité à toi, si tu ne voulais pas me permettre de te parler de celui que m'a causé la mort de ton fils. Je chargeais déjà, dans mon cœur, cette innocente créature de tenir auprès de toi la place de deux frères, qui ne peuvent plus te payer que de loin une dette dont ils ne pourront jamais s'acquitter. Nous voilà trompés. Je souhaite, si tu le souhaites, que ta bonne amie remplace bientôt cette perte. Agrée ces lignes lugubres, ou bien pardonne-les. Entre personnes placées aux deux extrémités du monde, les lettres arrivent toujours mal à propos; mais l'amitié qui écrit ne saurait jamais être tout à fait insupportable à l'amitié qui doit la lire.

Je me porte toujours à merveille, mon cher ami. Quelle bizarrerie! Jamais climat ne m'a convenu davantage, et cependant je ne me gêne guère pour lui, je t'assure. Il s'en faut de beaucoup que les gens du pays voulussent prendre avec lui les mêmes libertés;

mes dents seules en souffrent un peu : mais il y a une autre raison tirée des registres de *la paroisse de Saint-Léger*. D'ailleurs, comme les naturels sont beaucoup plus maltraités sur ce point, je n'ai pas de motif pour me plaindre. Du reste, je vieillis ici doucement, et je m'en vais par un chemin qui ne me paraît pas plus raboteux que cent autres. Ma vie a sans doute des côtés bien amers. Ce divorce ne finit plus : je ne connais pas mes enfants, du moins tous. L'idée de cette fille orpheline d'un père vivant me *crucifie : tout le reste* est supportable. Malheureusement on ne ferait pas un trop mauvais calembour en appelant ce reste *le reste de tout*. Brisons là-dessus, mon cher ami, d'autant plus qu'il me serait impossible de te dire sur ce chapitre quelque chose que tu ne *saches* et que tu ne sentes pas.

Devine, je t'en prie, quelles sont les deux personnes que nous avons ici, que nous promenons, mon frère et moi, que nous présentons, que nous recommandons ? *Quelinon et Fanny Binet*, mon cher ami. Jeux bizarres de la fortune en mauvaise humeur! Qui m'aurait dit que ce serait ici où je pourrais enfin payer la dette contractée il y a douze ans dans les prisons de Carouge? Je vois toujours notre chère Thérésine en prison, ou pour mieux dire dans son cachot, avec un enfant de trois jours dans les bras et toujours *une Binet* a la porte. C'est donc ici que je devais rencontrer ces bonnes personnes et leur témoigner ma reconnaissance. Je crois bien que je ne leur ai pas été tout à fait inutile. Aujourd'hui, l'aînée entre chez M. le

Comte de Schouwalof, fils de celui que Voltaire a tant célébré et dont tu auras sûrement vu une charmante épître à Ninon. Elle a 4,500 fr. d'appointements. La Comtesse, qui est très bonne, se charge d'ailleurs de Fanny jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une place qui ne sera pas, j'espère, moins avantageuse. Je suis, ainsi que mon frère, un grand secours pour elles dans ce pays, comme tu sens. Enfin, mon très cher, je suis tout joyeux de pouvoir leur rendre service. Les frais de poste étant énormes, elles écrivent peu à leurs vieux parents à Genève : charge-toi, je t'en prie, de leur faire connaître ce que je te mande. Nous leur avons évité l'auberge, et comme la voiture est ici l'article écrasant, elles ont toujours eu les nôtres à leurs ordres, de manière que l'attente n'a rien eu de désagréable.

Ton neveu se porte à merveille et n'a point du tout payé l'air. Il étudie courageusement la langue du pays, et déjà il est mon drogman, car, pour mon compte, je n'y entends rien. Voilà déjà la cinquième langue qui entre dans cette jeune tête. Avoue que c'est un grand bonheur que de pouvoir demander du pain en cinq langues ! C'est ce qu'il nous restera, s'il plaît à Dieu. — *A me sta fresc.* — Puisqu'il s'agit de langues, et que tu es un grand latiniste, je voudrais que tu m'écrivisses une lettre non pas *ad familiares* mais *de familiaribus :* une lettre *soignée*, où tu me raconterais la famille bien en détail. Commence par le cher doyen dont je n'ai pas entendu parler depuis un siècle. Je voudrais voir sa petite écriture, au moins dans une de

tes lettres. Parle-moi ensuite de Jenny et de son poupon ; est-elle à Belley, à Bonneville, à Genève ? Mon imagination ne sait plus où la chercher. La bonne Eulalie n'est-elle pas auprès de toi ? Embrasse mon neveu que je connais et qui est, dit-on, un excellent jeune homme. Quant aux autres, je leur donne ma bénédiction de loin. Et la pauvre maman, que fait-elle ? Avec son petit corps souffreteux, sa grande âme, est-elle toujours courageuse et active ? Va voir une fois les La Chavanne à mon intention : s'ils n'y sont pas, laisse un billet avec mon nom. Mille et mille tendresses à ta moitié qui était déjà *ma sœur* longtemps avant que tu lui donnasses ce titre à l'Eglise. Parle de moi chez ma belle-maman, et lorsque la fantaisie t'en prendra, écris-moi toujours par tous les temps. Voici la règle générale : si la lettre ne contient aucune conjuration contre l'Etat, elle arrive, car il n'y a pas de puissance assez insensée pour perdre un demi-écu qu'elle doit lui rendre, et si elle contient quelque chose de criminel, on vous arrête et l'on vous l'exhibe en jugement, de manière qu'on la reçoit toujours. Fais passer mes tendres amitiés à *la Charmille*. Xavier a profité de M. Duval, riche joaillier allant à Genève, pour envoyer une petite bourse.

XXXVIII

A M. le Marquis de la Pierre, à Londres.

Saint-Pétersbourg, 22 juillet (3 août) 1806.

Je ne sais, Monsieur le Marquis, comment je suis destiné au malheur d'être toujours, auprès de vous, ou un triste prophète, ou un triste historien. Vous rappelez-vous combien je vous scandalisai en Suisse, il y a dix ans, lorsque je vous dis que je serais comblé de joie si l'on me promettait le rétablissement des choses dans cinq ans ? Voilà le terme doublé, et les affaires n'ont cessé d'aller de mal en pis ; de manière que nous sommes enfin couchés au fond de l'abîme, n'ayant pas même l'espérance pour nous. Je vous assure que j'aurais écrit à vous et à d'autres amis, si le chagrin qui m'obsède ne m'arrachait la plume. Toujours cette lugubre politique se présente à l'esprit, se mêle à toutes les idées et les change en poison. Ce n'est pas la peine, en vérité, d'écrire à ses amis pour leur envoyer un supplément aux lamentations de Jérémie. Cependant, mon cher Marquis, il faut faire un effort sur soi-même, et se tenir debout, s'il est possible, au milieu de la tempête qui nous bat. Quelle vie, grand Dieu ! et que nous sommes nés mal à propos! Je vous

envie (quoique ce soit un péché capital) le bonheur de vivre au milieu de votre femme et de vos enfants. Je ne sais ni si, ni où, ni quand je pourrai jouir de la même consolation. Ma fille cadette, que je ne connais pas, a douze ans : ne trouvez-vous pas qu'il serait temps de se voir ? Il me paraît cependant probable que cette année doit m'apporter un sort définitif; mais peut-être aussi la chose n'arrivera pas, précisément parce qu'elle est probable. — Et vous, Monsieur le Marquis, comment vivez-vous dans votre grande île ? Mademoiselle Clémentine, qui aimait tant les tambours, n'est-elle point colonel de quelque corps de volontaires ? J'imagine que vous êtes tous parfaitement Anglais. Etes-vous tout à fait maîtres de la langue ? Pour moi, quoiqu'elle me soit familière comme la mienne, ou peut s'en faut, lorsque je tiens un livre, je ne parviens point à entendre le discours, quoique j'aie ici de nombreuses occasions d'entendre parler. L'oreille est durcie. Il y a trop longtemps que je me présentai sottement à l'église de Saint-Léger, sur cette magnifique place que vous connaissez, pour me promener ensuite très inutilement dans le monde. J'ai ramé toute ma vie : maintenant les bras me tombent et je me trouve au beau milieu de la mer Pacifique, ne voyant que le ciel et l'eau, et n'ayant du pain que pour deux jours. L'image n'est pas gaie, mais elle est juste. Le Roi et la Reine sont en Sardaigne, comme vous savez. Ma dernière lettre de Cagliari, écrite par Sa Majesté la Reine, est du 24 avril, et je n'ai point encore eu de réponse à celles que j'ai écrites au com-

mencement de février. Les circonstances nous condamnent encore à cette cruelle lenteur des communications. C'est, au pied de la lettre, le dernier supplice. Le Roi a parcouru l'île, et s'occupe beaucoup à mettre l'ordre de tout côté.

Je prie Madame la Marquise de la Pierre d'agréer mes hommages respectueux et ceux de mon fils ; je fais mille vœux pour votre famille. Je ne sais si ce petit peuple doit un jour se revoir. Elevons-le tout entier dans les bons principes, c'est notre affaire ; le reste, c'est celle de Sa Majesté la Providence. Je vous embrasse de tout mon cœur, mon cher Marquis, et vous prie de compter sur mon éternel et respectueux attachement.

XXXIX

A Mme de Saint-Réal, sa Sœur.

Saint-Pétersbourg, 23 juillet (4 août) 1806.

Quoique je puisse à peine disposer d'une demi-heure pour t'écrire, ma chère amie, cependant je ne veux pas manquer à mon vœu de ne jamais laisser partir un courrier sans te donner signe de vie. Je suis toujours à la même place, je t'assure, sans avoir rien de nouveau à t'apprendre. Pour te donner une idée de la correspondance avec la Sardaigne, il suffit de te

dire qu'aujourd'hui 4 août, je n'ai point encore réponse à mes lettres à la Cour, du 19 février. Celles que je t'écris étant toujours et nécessairement incluses dans celles de la Cour, c'est te dire comment je suis informé de tes gestes. Hier, nous avons été à la belle maison Impériale de Péterhoff, sur le bord de la mer, à trois lieues d'ici, pour y célébrer, *selon l'usage antique et solennel*, la fête d'un personnage. Aujourd'hui, c'est le tour de l'Impératrice Mère. Il y a bal masqué et souper pour les trois premiers Ordres de l'Etat ; et, de plus, l'Empereur donne à dîner aux Ministres et à leurs femmes ou sœurs : ainsi tu peux venir. Rodolphe a débuté à ce premier dîner avec le petit Duc de Serra-Capriola son ami, âgé, comme lui, de 17 ans. On ne peut pas comprendre ce que c'est qu'une mascarade dans ce pays. D'abord, il n'est pas question de masques. On porte seulement un domino à la vénitienne et les femmes sont en parure de Cour. On distribue jusqu'à dix ou douze mille billets sans distinction d'état. Le valet de chambre y cogne son maître, la fille est à côté de la dame, enfin c'est une galantine de toutes sortes de chairs. Jamais je n'ai été poussant et poussé au collège comme je le suis dans ces occasions. On a cependant la rare bonté de laisser un petit coin de vide pour y loger une table autour de laquelle l'Impératrice Mère remue des cartes avec les Ambassadeurs et les Maréchaux. L'Impératrice régnante et les Grandes Duchesses sont aussi là, et c'est là qu'il faut que les Ministres parviennent pour faire leur cour. Il faut pour arriver être robuste,

donner et recevoir de grands coups de poing, et n'avoir surtout aucune pitié, pas même pour les plus honnêtes demoiselles du monde qu'on est obligé de *calpestare*. L'Impératrice régnante me demanda mon fils. L'Impératrice Mère avait fait le même honneur au Duc de Serra-Capriola, Ministre de Naples. Les deux damoiseaux étaient derrière : ils bourrèrent comme il faut pour venir faire leur révérence, mais sans parler, ils n'ont pas encore la parole. En général j'éprouve toujours beaucoup de bonté ici, et je passe les jours (souvent les nuits) à rêver sur la bizarrerie de mon sort. Je n'y vois goutte, ma chère amie : tout ce qui me paraît à peu près certain, c'est que je suis ici avec mon fils.

Le retard des lettres, toujours impatientant, l'est surtout lorsqu'on traite des sujets intéressants. Oh ! ma pauvre Adèle ! Combien tu m'as occupé et tourmenté !

Rodolphe présente ses hommages à son oncle et à toi. Avec quelle impatience nous attendons de vos nouvelles. Aujourd'hui, les nouvelles de Cagliari viennent par Londres. *Stiamo freschi*. Adieu ! ma très chère bonne Nane. Eh ! Bon Dieu ! où est-tu donc ? J'ai beau regarder de tous côtés, je ne te vois point.

XL

A Madame de ***

Saint-Pétersbourg, 28 juillet (9 août) 1806.

Salut à la belle veuve ! La voilà libre dans toutes les formes : la voilà maîtresse *de donner* son aimable personne, vendue précédemment si mal à propos. Je suis sûr qu'elle usera sagement de cette liberté, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle en use heureusement. Tout est dit ; vous allez vous nommer comme il vous plaira. On va vous *suivre* sans relâche, comme on dit dans votre langue anglaise. J'aime cette expression qui me donne l'idée d'une biche qu'on force. Ecrivez-moi, je vous prie, quand vous serez *aux abois* et nommez-moi le *chasseur*. S'il vous plaît, Madame, avez-vous eu connaissance du joli conte qu'on a fait courir ici sur vous : *que le vaisseau qui vous emportait avait péri corps et biens ?* Pas davantage !... J'ai été dans une peine mortelle durant trois jours, sans oser interroger Monsieur votre père. Ce fut l'ambassadeur d'Angleterre qui me détrompa. Or, puisque vous êtes vivante et même veuve (ce qui est bien autre), apprenez-moi un peu, je vous en prie, où vous êtes, ce que vous faites, et si vous n'entendez pas nous

faire encore une visite. Il me semble que cela serait convenable et dans les règles de la politesse.

Je n'ai rien du tout à vous apprendre sur moi, car vous savez tout il y a longtemps. Je puis vous *répéter* avec un extrême plaisir, mais heureusement je ne puis pas vous *apprendre* que je ne change point d'avis sur les sentiments d'estime et d'amitié que je vous ai voués, et que vous payez par un retour si aimable. C'est une affaire entendue pour toujours, dût ma fringante jeunesse donner de l'ombrage au futur possesseur.

Je feuillette beaucoup vos livres, ma belle dame, non pour me souvenir de vous, mais pour m'en ressouvenir davantage. Vous saurez, à propos de livres, que le Plutarque n'est pas complet : il manque deux volumes. Sur-le-champ, j'en fis part à Monsieur votre père, lequel me répondit qu'il croyait qu'ils avaient été prêtés par votre pauvre mère, et très honnêtement retenus par l'emprunteur ; j'ajoute, moi, *suivant les usages reçus*. J'en suis fâché : voilà deux volumes de sagesse que je n'ai pas le plaisir de tenir de vous. La sagesse me fait penser aux serrures. Quand voulez-vous donc me faire payer la mienne, qui a mis, grâce à vous, une sûreté extraordinaire chez moi ? Si vous voyez l'estimable commissionnaire, rappelez-moi, je vous prie, à son souvenir et faites-lui mes compliments, après quoi vous le paierez, même malgré lui. Oh ! que je serai content d'être votre débiteur. Je suis très honnête homme en vérité ; n'ayez pas peur.

Est-ce que votre belle petite sœur veut se rappeler ma vieille figure ? Dans ce cas, je lui présente mes hommages. Agréez, Madame, ceux de mon fils.

Torni, torni, rondinella bella, e non si raggiri sempre circa à monti di Caledonia. Non si disgusti col nostro clima. La posso assicurare che in questo momento godiamo di una bellissima primavera felicemente giunta in bel mezzo di Agosto. Sia detto questo di volo per metterla se posso in tentazione. E in tanto coi più ossequiosi sentimenti di stima e di rispettuoso attaccamento ho l'onor di protestarmi di V. S[gra] *amabilissima, etc., etc.*

XLI

A M. le baron de Pauliani, à Nice.

Saint-Pétersbourg, 28 juillet (9 août) 1806.

Je ne sais, mon cher cousin, si vous reconnaissez cette écriture. Vous la reconnaîtrez sûrement, si elle n'a pas plus changé que le cœur de celui qui la trace : toujours vous m'avez été présent ; mais, au milieu des catastrophes du monde et de celles de ma famille en particulier, vous sentez les raisons qui m'ont fait supprimer plusieurs correspondances. Je mène, depuis quinze ou seize ans, une vie extrêmement agitée. De votre observatoire vous avez vu *mes phases*. De

mon côté, j'ai su combien vous avez été agité sans changer de place : il faut baisser la tête. *Cosi si vuole là, dove si può quel che si vuole.* Je ne me rappelle pas le vers, mais la prose est bien raisonnable. Vous m'avez dit souvent, mon cher parent, que lorsque vous me vîtes pour la première fois, peu de temps après mon arrivée dans le monde, je ne savais dire que : *Ba !* Aujourd'hui, je dis : *Ha !* Voilà tout le changement qui s'est opéré en un demi-siècle : avouez que j'ai fait de grands progrès ! Et vous, mon cousin, que faites-vous, et comment vous portez-vous ? Donnez-moi aussi des nouvelles de Madame votre sœur et de son mari. Etez-vous toujours demeuré seul chez vous, comme un anachorète, depuis la mort du digne abbé ? Lorsque je pense à vous, ce qui m'arrive souvent, il me semble que je vous vois faire toujours la même chose : je vous vois partir, après dîner, de la région de Sainte-Réparata, et vous acheminer du côté de la place Saint-Dominique (qui peut-être a changé de nom). Ecrivez-moi si je me trompe, afin que mon imagination sache toujours où vous prendre. Heureux l'homme qui peut vieillir à côté des mêmes amis ! C'est le bonheur qui m'a été refusé ; si vous l'avez, rien ne vous manque.

Le 3 décembre 1778, sur les huit heures du soir, je pris congé tristement de deux personnes de votre connaissance ; vous étiez avec moi, si vous vous le rappelez, et m'accompagnâtes chez vous. Le 22 décembre 1797, je les revis à Turin ; mais l'aimable Apollonie était sur le point de changer de nom, et je

m'aperçus que dans son cœur, trop occupé, il n'y avait plus de place pour l'amitié. S'appelle-t-elle aujourd'hui *d'Ernest ?* Est-elle heureuse ? Est-elle toujours auprès de Madame sa mère ? Dans ce cas, supposé que vous me répondiez, comme je l'espère, priez-la d'écrire de sa main *Poulon* dans votre lettre. Si, cependant, c'est une indiscrétion, je retire ma demande. Ce qui sûrement n'en est pas une, c'est de vous prier d'être auprès de la mère et de la fille l'interprète de mon tendre respect et de mon inaltérable attachement. Je ne vous dis rien de ma famille ; vous savez où elle est, vous savez que je n'ai que mon fils auprès de moi, et que je ne connais pas la cadette de mes filles. Cette séparation, dont je ne vois pas le terme, est une plaie douloureuse. Je souffre pour moi, et je souffre pour la pauvre mère, qui m'a donné souvent de vos nouvelles, et qui m'a fait connaître vos intentions délicates à mon égard. Rien, dans ce genre, ne peut me surprendre de votre part. O Fontaine du Temple ! O grotte de Magnan ! Que vous êtes loin, et dans le temps et dans l'espace !

L'homme n'a que des rêves : il n'est lui-même qu'un rêve. Exceptons cependant, pour nous consoler, l'amitié, la reconnaissance, tous les bons sentiments, tous ceux surtout qui sont faits pour unir les hommes estimables. Madame la Comtesse vous a, sans doute, appris tout ce que je pourrais vous apprendre moi-même sur moi-même. Tombé comme tant d'autres, je suis plus heureux que d'autres. Je jouis de la plus noble et de la plus généreuse protection, de la

liberté la plus parfaite, de mes livres et de mon fils. *Le reste est un vain songe.* Vous savez ce qui me manque ; à cet égard, je n'ai pas d'espérances fixes, je n'ai peut-être pas même celles qui me seraient dues ; mais je brise sur ce triste sujet. Adieu mille fois, mon très cher et digne parent, adieu ! J'aurais bien voulu vous voir encore sur cette abominable terre, — elle l'est moins à côté des hommes qui vous ressemblent — ; mais il y a entre nous un invincible *veto.* Mon cœur, toujours le même pour vous, ne cessera de vous chérir.

XLII

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 10 (22) août 1806.

Je profite avec empressement, ma chère amie, de l'occasion de M. le Chevalier Manfredi, qui part sur l'escadre russe et qui touchera en Sardaigne, pour te griffonner quelques lignes. Tu le verras, tu lui parleras; il m'a vu, il m'a parlé : c'est une éponge,... que tu exprimeras à ton aise.

La défiance générale que j'ai pour tout ce qui se passe et se fait en Sardaigne, me fait encore défier (ou me défier) extrêmement de tes chères mines (1),

(1) M. de Saint-Réal avait été nommé inspecteur général des mines.

et rien ne me fait faire plus mauvaise mine, car je voudrais bien te voir une fois jeter l'ancre, ma bonne amie; mais, hélas! qui peut jeter l'ancre? J'avance moi-même comme un colin-maillard, les bras tendus en avant, de peur de me cogner la tête, et toutefois sans répondre de rien. Certains côtés de ma position sont favorables, d'autres ne le sont pas. Que ne donnerais-je pas pour te voir une demi-heure! Je te dévoilerais de beaux mystères. Te rappelles-tu par hasard la servante d'un certain curé de notre connaissance, qui disait sur le tombeau de son cher Maître, trépassé depuis un mois ou deux : *Monsieur le Curé*, *dites-moi un mot seulement*, *un seul mot ; je vous dirai comment les choses vont*. Moi, je dis à peu près de même : *Ma chère Nane, dis-moi seulement un mot*, *un seul mot ; dis-moi que tu m'entends*, *et je te dirai comment les choses vont*. Ah! comme elles iraient pour ton frère si... si elles allaient mieux! Voilà qui est bien clair, et tu ne peux pas te plaindre que je t'épargne les détails. Tant il y a que, de ce côté, je ne puis être mieux traité que je ne le suis; mais il faut se mettre à ma place : outre que je ne suis pas chimiste, et que je n'ai même ni goût ni talent pour cette science, il me serait absolument impossible de faire donner des leçons de ce genre à mon petit Rodolphe. Ce pays est un autre monde, sur lequel on ne peut raisonner quand on ne le connaît pas à fond. Ton neveu apprend le russe pour tâcher de *se combiner* avec la fortune, ce que nul être de sa famille n'a su faire jusqu'à cette heure présente. Quant

à l'*oxygène*, je suis son très humble serviteur; mais j'espère qu'il continuera à se combiner dans la combustion sans que je m'en mêle, et sans qu'on sache ce que c'est que le feu, mieux qu'on ne le savait il y a mille ans. Ah! Madame la Chimie, alliez-vous, de grâce, à Madame votre sœur la Minéralogie, pour donner une bonne maison à mon cher Alexis, et je vous célébrerai de tout mon cœur, et toute ma vie, et en fort bons termes. Mais si vous me ratez cette affaire, je vous traiterai de *souffleuse*.

Je suis fort content de ton ami Rodolphe, et, ce qui vaut beaucoup mieux, on en est fort content ici. Il est d'une sagesse extraordinaire, et va son train sans que je m'en mêle. Il me suit partout; et comme il est admis à l'*Ermitage*, son rang est fixé. Quoiqu'il ait crû d'un pouce et demi depuis son arrivée, il n'a pas l'air d'avoir plus de quinze ans; et quand on lui en donnerait dix-sept, ses manières ne seraient pas moins surprenantes, car elles en ont trente. Comme il n'a jamais vécu avec des enfants, on dirait qu'il ne l'a jamais été. Il est extrêmement prudent, et il opine sur tout, lorsque l'occasion s'en présente, d'une manière adulte qui t'amuserait. Tu penses bien que je n'aide pas mal à le faire valoir. Rien de nouveau sur ma famille; parle-moi toujours, toi, du pays que tu habites, et des espérances qu'il peut te donner.

Ton neveu, qui est là, appuyé sur cette même table où j'écris, te présente ses tendres respects. Il déchiffre l'auguste langue illyrienne, et déjà il est en état d'être mon drogman pour les petites affaires courantes. Il

fait volontiers toutes sortes d'affaires *aujourd'hui*, excepté cependant l'écriture : il n'écrit guère que *demain*. Je viens de lui lire cette phrase, dont il n'est pas content : il n'a pas voulu me répondre.

Bonjour, mon cœur, bonjour à toi et à ton digne Alexis, qui, de sa vie, n'a fait une meilleure *combinaison* que celle qu'il a opérée avec toi. Je le remercie à tout instant du bonheur qu'il te donne, et je ne doute pas que tu ne le payes comptant. Je ne sais pas finir avec toi. Adieu donc, mon cher enfant; je finis décidément.

XLIII

A Mme Huber-Alléon, à Genève.

Saint-Pétersbourg, 26 septembre 1806.

Mille et mille grâces, Monsieur le Comte; vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir que celui de m'apporter une lettre de Madame Huber. Il est dur vraiment de ne recevoir que le 25 septembre une lettre du 10 juin; mais enfin ce n'est pas votre faute, et c'est bien ici le cas du proverbe : *Mieux vaut tard que jamais.* Encore une fois, soyez le bienvenu : c'est un véritable présent que vous me faites.

A présent, Madame, que j'ai satisfait aux devoirs de la politesse, je me tourne du côté de l'amitié, à qui

j'ai un peu plus de choses à dire. Je commence d'abord par vous remercier de votre exclamation si tendrement et si honorablement injuste : *Ah! mon cher ami, c'est trop!* Oui, sans doute, ce serait trop, beaucoup trop, si j'avais passé deux ans sans vous écrire; mais je n'ai point commis ce crime, j'ai seulement suspendu toutes mes correspondances pendant quelques mois, et sans doute il ne faut pas toute votre justice pour m'excuser; ensuite je me suis réveillé, et j'ai commencé par vous, Madame. Ma dernière lettre est du 13 (25) mai dernier, adressée tout simplement à Madame H. A., à Genève. Faites quelques recherches, peut-être vous la trouverez. Jamais je ne vous ai perdu de vue un seul instant. Vous qui *écoutez* toujours mes pensées, comment pourriez-vous ne pas les *entendre?* Une fois, vous m'avez rendu justice pleinement contre toutes les apparences. On eut beau vous montrer le livre, vous eûtes la constance de dire : *Non, ce n'est pas vrai.* En disant cela, vous me rendiez justice, et je vous en ai su un gré infini : vous avez été juste à mon égard, et moi, Madame, je serai aussi juste que je dois l'être envers votre justice (1).

Je ne suis pas étonné que vous n'ayez pu tirer ni pied ni aile de Madame Prudence (combien j'ai ri de ce mot!) à Turin, même à côté d'elle; il n'y a pas moyen, je ne dis pas de la faire parler sur moi, mais pas seulement de la faire convenir qu'elle a reçu une lettre de moi. Le contraste entre nous deux est ce

(1) Ce passage a trait à l'*Antidote au Congrès de Rastadt,* faussement attribué à J. de Maistre.

qu'on peut imaginer de plus original. Moi, je suis, comme vous avez pu vous en apercevoir aisément, le *sénateur pococurante*, et surtout je me gêne fort peu pour dire ma pensée. *Elle*, au contraire, n'affirmera jamais avant midi que le soleil est levé, de peur de se compromettre. Elle sait ce qu'il faut faire ou ne pas faire le 10 octobre 1808, à dix heures du matin, pour éviter un inconvénient qui arriverait autrement dans la nuit du 15 au 16 mars 1810. « *Mais, mon cher ami,* « *tu ne fais attention à rien, tu crois que personne ne* « *pense à mal. Moi je sais, on m'a dit, j'ai deviné, je* « *prévois, je t'avertis,* etc. » — *Mais, ma chère en-* « *fant, laisse-moi donc tranquille. Tu perds ta peine :* « *je prévois que je ne prévoirai jamais ; c'est ton* « *affaire.* » Elle est mon supplément, et il arrive de là que lorsque je suis garçon, comme à présent, je souffre ridiculement de me voir obligé de penser à mes affaires ; j'aimerais mieux couper du bois. Au surplus, Madame, j'entends avec un extrême plaisir les louanges qu'on lui donne, et qui me sont revenues de plusieurs côtés, sur la manière dont elle s'acquitte des devoirs de la maternité. Mes enfants doivent baiser ses pas ; car, pour moi, je n'ai point le talent de l'éducation. Elle en a un que je regarde comme le huitième don du Saint-Esprit : c'est celui d'une certaine persécution amoureuse au moyen de laquelle *il lui est donné* de tourmenter ses enfants, du matin au soir, pour *faire*, *s'abstenir* et *apprendre*, sans cesser d'en être tendrement aimée. Comment fait-elle ? Je l'ai toujours vu sans le comprendre ; pour moi, je

n'y entends rien. Je suis charmé que vous ayez été si contente de la lettre de mon Adèle. C'est une enfant que j'aime par delà toute expression ; elle a commencé de la manière la plus extraordinaire. Longtemps elle n'a rien annoncé du tout ; elle dormait, au pied de la lettre, comme un ver à soie ; elle commença à filer en Sardaigne, et devint papillon à Turin. Je sais bien que, dans une maison où l'*entomologie* est si fort cultivée, on me querellera sur cette comparaison, à cause de l'état de chrysalide qui se trouve là mal à propos. Vous avez raison, Messieurs ; mais la plume a la bride sur le cou, comme disait Madame de Sévigné, et vous êtes trop honnête pour exiger qu'on efface ou qu'on corrige. Pour en revenir donc à mon papillon, j'en suis fou. Elle aime passionnément les belles choses dans tous les genres : elle récite également bien Racine et le Tasse ; elle dessine, elle touche du piano, elle chante fort joliment ; et comme elle a dans la voix des cordes basses qui sortent du diapason féminin, elle a de même dans le caractère certaines qualités *graves* et *fondamentales* qui appartiennent à notre sexe, quand il s'en mêle, et qui régentent fort bien tout le reste.

Un des plus grands chagrins de ma position, qui en suppose bien quelques autres, c'est d'être privé de cette enfant. Une seule chose me console, c'est qu'ici toute la bonne volonté et tout le talent de sa mère en fait d'éducation auraient été inutiles par le défaut de maîtres, car un étranger qui a trois enfants ici n'en peut élever aucun (j'entends relativement aux arts

agréables), à moins qu'il ne soit Ambassadeur d'Angleterre ou quelque chose de semblable. L'éducation d'une jeune demoiselle coûte dix mille francs ; c'est une chose dont vous n'avez pas d'idée. On manque ainsi de maîtres, parce qu'on ne peut en jouir. Je me suis donc passé de mes enfants pour leur propre avantage : cependant il faut bien que tout ceci finisse ; cette séparation devient tout à fait contre nature. — Ah ! mon Dieu, que j'aurais besoin d'une de ces soirées que vous avez la bonté de regretter, pour vous mettre au fait de tout ; ensuite vous entendriez le moindre geste : mais il n'y a pas moyen ! Allons donc ! Prenons patience. En général, on vous a dit vrai : je suis bien, ou, si vous voulez, point du tout mal. Je me rappelle qu'en quittant mon île *benedetta*, je vous écrivis, en tremblant de tous mes membres :

Vo solcando un mar crudele
Senza vele, senza sarte.

Depuis, j'aurais pu ajouter (mais je n'y ai pas pensé) :

Freme l'onda ! Il ciel s'imbruna ,
Cresce il vento, e manca l'arte.

Et maintenant, Madame, il ne tiendrait qu'à moi de chanter avec la plus grande justesse, quand même j'aurais la voix fausse :

Meco solo e l'innocenza
Che mi porta a naufragar.

J'éprouve beaucoup de bontés dans le monde et à la Cour, mais je me tiens chez moi, autant que me le

permettent ma position et la nécessité de promener raisonnablement mon jeune compagnon. J'ai force bons livres et j'étudie de toutes mes forces; car, enfin, il faut bien apprendre quelque chose. Quant aux plaisirs suprêmes de l'amitié et de la confiance, néant! On vous a parlé souvent de l'hospitalité de ce pays, et rien n'est plus vrai dans un sens : partout l'on dîne et l'on soupe, mais l'étranger n'arrive jamais jusqu'au cœur. Jamais je ne me vois en grande parure, au milieu de toute la pompe asiatique, sans songer à mes bas gris de Lausanne et à cette lanterne avec laquelle j'allais vous voir à *Cour*. Délicieux salon de *Cour!* C'est cela qui me manque ici. Après que j'ai bien fatigué mes chevaux le long de ces belles rues, si je pouvais trouver l'*Amitié* en pantoufles, et raisonner pantoufle avec elle, il ne me manquerait rien. Quand vous avez la bonté de dire, avec le digne ami : « Quels souvenirs! Quels regrets! » Prêtez l'oreille, vous entendrez l'écho de la Newa qui répète : « Quels souvenirs! Quels regrets! » Je ne sais si vous avez entendu parler d'un fameux écho, qui ne peut être que dans le département du Mont-Blanc; lorsqu'on lui demande : *Comment te portes-tu?* Il répond : *Très bien!* Le mien n'est pas si habile : il ne change rien à ce que vous dites, surtout à l'accent.

Vous m'avez enchanté, Madame, par tous les détails que vous me donnez sur votre excellente famille. Croissez et multipliez! Je leur donne de tout mon cœur ma bénédiction de loin; très probablement, je ne connaîtrai jamais toutes vos acquisitions. Tout

peut changer sans doute à cette mobile époque; mais, suivant toute apparence, ce pays est le mien. Soumettons-nous à n'être plus maîtres que de notre cœur; conservons chèrement des affections si précieuses !

Vous aurez appris sans doute que *Madame Prudence* avait fait un voyage qui l'a beaucoup rapprochée de vous. Elle m'écrit de Chambéry, où elle a dû passer quelque temps avec ses deux filles. Adèle est pénétrée des sublimes choses qu'elle a vues : j'espère qu'elle m'en fera une bonne narration.

Mon frère jouit, en effet, d'une existence assez heureuse; il est directeur du Musée, cabinet de physique, de machines et de cartes, et de la bibliothèque, attachés à l'Amirauté : tout cela réuni sous le nom « Musée », avec deux mille roubles d'appointements, un logement, son grade militaire, et son ancienneté telle qu'il l'avait à notre service. Il n'y avait nulle raison d'espérer tout cela. Que ne dois-je pas à la bonté du Maître? Quant à mon petit Secrétaire, le Roi lui a donné la croix de Saint-Maurice, avec dispense d'âge. Ici, il a été admis à l'*Ermitage*, qui est ce qu'on pourrait appeler le *Sanctuaire de la Cour;* de manière que nous ne nous quittons point. Cette faveur est pour moi d'une importance majeure; mais il serait trop long de vous détailler tout cela par le menu. Je vous dis un peu de tout, et quand vous aurez tout lu, vous ne saurez à peu près rien de ce que j'avais à vous dire. Sur mon honneur, ce n'est pas faute de confiance.

Je ne saurais vous exprimer combien j'ai été touché de l'attention de mon excellent ami le Comte Deodati, qui est venu tout exprès, avec sa moitié, d'Aix à Chambéry pour voir *dame Françoise* et ses deux poulettes. Ce que vous me dites du dérangement de sa santé m'a fait une peine infinie. J'ai chargé ma femme de lui demander une adresse pour écrire de ce coté; demandez-la-lui aussi, je vous en prie. Je voudrais aussi savoir celle de Madame Rillet-Huber, à qui vous m'obligeriez infiniment de vouloir bien faire passer mes tendres compliments.

Quant à votre cher François, que pourrais-je lui dire qui ne soit infiniment au-dessous de ce que je voudrais lui dire? Mon frère s'unit à moi pour lui adresser mille tendresses. Vous me disiez un jour qu'il avait quitté les sciences pour les dames, chose que j'avais infiniment approuvée dans une lettre que vous n'avez pas reçue; aujourd'hui, le voilà de nouveau aux genoux des sciences. C'est un libertinage effréné!

Au reste, Madame, je ne puis jaser ni de ceci ni de cela. Il est minuit; il y a quatre heures que j'écris: c'est une soirée que j'ai passée délicieusement avec vous; mais il n'y a si bonne compagnie qui ne se quitte. Adieu, mille fois, chère et respectable amie. Souvenez-vous toujours que ni le temps, ni l'espace, ni autre chose au monde, ne peut éteindre ni affaiblir les sentiments que vous m'avez inspirés pour la vie.

XLIV

A M[lle] Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 8 octobre 1806.

Au moment où je me croyais tout à fait méprisé et regardé par-dessus l'épaule, voilà une jolie lettre de ma *seconde femme*, qui m'assure qu'il n'en est rien, et qu'elle me préfère à tous les Messieurs possibles. J'ai bien compris tes ennuis, ma chère enfant ; cependant il est possible de prendre patience toutes les fois qu'on peut marquer dans l'almanach la fin précise du crève-cœur. Ceux qui sont amers, insupportables, ce sont ceux dont on ne voit pas la fin : je ne sais si tu n'en connais pas de ce genre. Ma vie s'écoule tristement. Je regarde les minutes qui tombent l'une après l'autre dans l'éternité : je les compte, je les assemble, j'en fais des heures et des jours, sans éprouver jamais qu'amertume. A mon âge, toutes les illusions sont finies : il ne reste que la famille, et c'est ce qui me manque. Je me traîne dans le monde ; il le faut, surtout pour ton frère. Mais j'y sécherais d'ennui, si je ne m'amusais continuellement avec l'idée charmante de m'en aller à telle heure précise. Je t'assure que je suis devenu un chrétien parfait pour *le monde et ses pompes :* ce n'est plus pour moi qu'une lanterne magique. Au

moins si j'y voyais passer ma chère Adèle. — *Et la voici, la voilà !* Mais point du tout !

Je suis on ne peut plus content de tes lettres ; ton oncle, le Comte Xavier de Maistre, ne l'est pas moins ; il t'est infiniment attaché, et ne parle jamais de toi sans un grand intérêt ; il s'ennuie tout comme moi, et à peu près par les mêmes raisons. Le bonheur est comme l'*oiseau vert*, qui se laisse approcher, et puis qui fait un petit saut : je croirais cependant le tenir si vous arriviez. J'avais fait un jugement téméraire sur le compte de ton oncle, qui m'a très gracieusement donné ton portrait. Il faut voir avec quel honneur je l'ai traité. C'est la mode ici, surtout pour les personnes qui ne portent point de boîte, de monter les portraits dans certains portefeuilles faits exprès, où on leur ménage une petite niche intérieure sur un fond de satin. Ils sont fort bien placés, je t'assure. Voilà donc ton portrait dans mon portefeuille, et le portefeuille dans la poche du frac qui est sur le cœur : ainsi, ma chère Adèle, ton image me baise.

Je n'ai pas quitté un instant le Mont-Cenis, sur la fin du mois dernier, pour accompagner votre voiture et veiller à tous les accidents ; mais j'ai eu peu de peine, vu la beauté des chemins. Vous voilà, j'espère, bien à votre aise dans votre ancienne demeure. Enfin, après des siècles d'attente, j'ai reçu de Madame la Comtesse de M... une lettre dont l'écriture fait pitié : je crains bien que cette digne femme ne soit irrémissiblement malade ; ce serait grand dommage. Elle m'a mandé qu'en arrivant à Venise, elle avait trouvé sa

mère morte depuis quinze jours, et sa maison pillée. Quelle charmante époque pour tout le monde ! Armons-nous de patience pour ce que nous devons voir encore.

Adieu, ma très chère Adèle. Il y a une chose que je déteste dans ton *caractère*, c'est que les lignes sont trop espacées, ce qui rend tes lettres trop courtes. Adieu donc, Adèle.

XLV

A Mme la Comtesse de la Chavanne (1)

Saint-Pétersbourg, 10 novembre 1806.

Ma très chère tante, toutes les lettres de ma femme, pendant qu'elle était à Chambéry, ne m'ont parlé que des amitiés dont vous l'avez comblée, et des douceurs infinies dont elle a joui chez vous. Ma chère petite Adèle, de son côté, fait chorus, et me conte dans ses lettres, toutes pleines de tendresse et de reconnaissance, comme quoi elle n'était *chez elle* que *chez vous*. Je sais que vous lui avez accordé une hospitalité entière, c'est-à-dire à elle et à ses portefeuilles, et qu'elle a trouvé dans votre maison une maman, des sœurs et des frères. Tout a changé pour moi, ma chère tante,

(1) Tante maternelle de M. de Maistre.

excepté cette famille que rien ne peut changer. Souvent je pense que si une bouffée de ce vent qui m'a tant promené s'avisait de me porter où vous êtes, je vous demanderais un petit coin chez vous, et que je ne voudrais plus en sortir : c'est là où toute ma patrie serait concentrée pour moi ; les autres cœurs me sont étrangers ; mais qu'importe, dès que je ne serai jamais étranger au vôtre et à ceux qui vous environnent ? Vous n'avez sûrement pas oublié qu'à l'âge de quatre ou cinq ans, je vous épousai formellement, que je vous appelais fort bien *ma femme* envers et contre tous, et que je voulais tuer les téméraires qui auraient osé concevoir des projets sérieux sur votre personne. Si depuis je vous cédai de bonne grâce à ce digne Comte de la Chavanne, de vénérable mémoire, pour sauver la chèvre et le chou, je ne tardai pas à vous déclarer ma mère : ainsi, vous voyez, ma chère tante, que mon cœur a constamment voulu ajouter au titre que la nature m'avait donné auprès de vous, quoique la bonne dame m'eût placé assez près. Chaque jour, je vous l'assure, mon imagination me transporte auprès de vous. C'est une de mes plus douces jouissances de me rappeler les scènes enfantines de mes premières années, où vous étiez toujours mêlée pour quelque chose. L'âge de la raison amena d'autres plaisirs ; mais je ne me souviens pas d'en avoir goûté de réels hors de cette société que je n'ai jamais remplacée. Tout ce que je vois, ma chère tante, n'est que du bruit. A mon âge, on ne change pas de goût ; je ne m'amuse réellement qu'avec mon petit compagnon : il s'occupe

fortement de la langue du pays; il lit, il écrit, il *jacasse;* nous ne nous quittons jamais. Autant qu'un aussi proche parent en peut juger, il me semble qu'il a bien réussi ; mais je ne sais comment ce que je possède ne sert qu'à me faire rêver davantage à ce qui me manque. Je n'ai pour tout bien que les portraits de *ces trois créatures*, et c'est viande creuse. Savez-vous, ma chère tante, que ces aimables images ont demeuré dix-huit mois en route, et que je les croyais perdues sans ressources? Mais, enfin, les voilà ! Je connais donc ma chère petite Constance et son chat : elle n'est pas aussi bien que sa sœur, mais il faut aussi dire qu'elle a été assez mal *tirée* (voyez, ma tante, si je me rappelle les bons termes). Je lui trouve l'air spirituel, mais c'est peut-être une *paternalité.*

Voici ce mauvais sujet de Xavier qui veut que je lui rende la plume. Mais, Monsieur, attendez donc : j'ai encore une infinité de choses à dire ; il faut que j'embrasse de tout mon cœur cette excellente Thérèse, qui est tout amour, comme sa patronne, et qu'on ne saurait aimer assez. Je veux aussi faire ma révérence à l'aimable Rosette, et la prier de mettre mon petit cousin sur ses genoux, afin que je puisse le caresser à mon aise ; je la félicite de l'esprit et de l'amabilité de cet enfant, dont on m'écrit des merveilles. Mais combien je suis fâché des longues souffrances de ce pauvre Joseph ! Je l'embrasse tendrement, ainsi que son frère : il y a toujours quelque chose qui va mal dans ce monde. Envoyez mes caresses, à travers les Alpes, à la grave Marianne ; je baise vos deux mains, ma chère

tante, ma bonne maman ; je me recommande tendrement à votre souvenir ; le mien vous poursuit, vous environne, vous assiège. Pour peu qu'il y ait de sorcellerie dans le monde, vous devez me voir quelquefois. Il y a des moments où il me semble que je réussis tout à fait, et que j'entre chez vous. Ah ! ma chère Thérèse, avance-moi donc un fauteuil ; je viens de loin, je suis bien las ; fais-moi donc du vin brûlé, j'ai bien froid . Mais quelle extravagance ! Cet homme est-il fou ? — Ma chère tante, si vous saviez pourquoi je ris, vous ne me blâmeriez pas. — C'est pour ne pas pleurer.

XLVI

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 1806.

... La ville est pleine de juifs. Le commerce est exclusivement entre leurs mains, ainsi que les grandes entreprises. Trois de ces Messieurs chargés des approvisionnements de l'armée sont arrivés ici avec 5,000,000 de roubles en lettres de change. Ils ont séduit un jeune homme de 25 ans, nommé *Stepanof*, Secrétaire de confiance dans la Chancellerie des guerres, présidée par le Comte de Lieven, et ils en ont obtenu le plan de la campagne qui vient de commencer. Mais

le juif qui tenait le plan est parti tout seul, apparemment pour en obtenir seul le prix en beaux *Napoléons* sonnants. L'un des deux autres, piqué de ce tour, et mené par le grand machiniste, comme toutes les autres marionnettes humaines, s'en est allé droit à la Cour et a dit qu'il voulait parler à l'Empereur. On s'est moqué de lui, il a insisté : l'Empereur lui a envoyé le général Ouwarof, son principal aide de camp, auquel le juif a conté toute l'histoire. L'affaire était sérieuse, le juif a été admis et a, de nouveau, tout raconté. Tout de suite, on a fait partir un courrier avec la célérité russe, et le scélérat porteur de l'inestimable papier a été saisi à Riga et ramené ici. Le procès n'a pas été long. Stepanof est un homme comme il faut, qui a des talents, et qui avait quelquefois l'honneur de voir S. M. I. ; l'Empereur lui a fait grâce de la mort, du knout et de la marque. Il ne restait *que* la dégradation et la Sibérie. Vendredi, 5 de ce mois (n. s.), nous avons vu ce misérable traverser la ville à pied, au milieu de deux détachements de fantassins, et suivi immédiatement d'un soldat qui portait l'épée du coupable. Arrivé au lieu des exécutions, on l'a fait monter sur un échafaud, où on lui a fait la lecture de l'Ukase impérial qui lui faisait grâce de la mort et du knout. Il a joint les mains et les a levées au ciel en criant à haute voix : *Mon Dieu, qu'ai-je fait ?* Alors le bourreau, recevant l'épée des mains du soldat, l'a rompue sur la tête du criminel qui, tout de suite, est descendu dans le fatal *Kitbik* (espèce de traîneau) qui l'emmena pour la vie en Sibérie. La procédure n'a pas établi

la somme qu'il a reçue : les uns disent 4,000, les autres 5,000 ducats (2,000 ou 2,500 louis). Ce qui fait trembler, c'est que ces trois bons Israélites étaient aussi fournisseurs l'année dernière ; et qui peut douter qu'ils n'aient pas fait alors tout ce qu'ils voulaient faire aujourd'hui ?

Les deux Juifs coupables n'ont pas encore subi leur jugement, mais ils n'auront aucune grâce. Il recevront le knout, ils auront les narines arrachées, seront marqués au front, et du reste envoyés, s'ils survivent au supplice, en Sibérie pour y travailler aux mines, comme Stepanof, pendant leur vie.

La sagesse de l'Empereur n'a pas encore prononcé sur le juif délateur. Il a rendu un grand service, mais par un motif bien méprisable, et pour peu que ce coquin soit récompensé, il le sera trop : c'est précisément ce qui fait balancer S. M.

N'as-tu point envie de savoir, par hasard, ce que c'est que cet épouvantable supplice du *knout* ? Ce mot ne signifie essentiellement, dans la langue russe, que *fouet*. Dans la main des bourreaux, c'est un fouet particulier, composé d'un manche assez court, d'une première lanière de cuir, et d'une seconde un peu plus longue formée avec la peau extrêmement épaisse d'un certain poisson, bouillie et apprêtée dans l'huile. Le coupable, nu jusqu'à la ceinture, est attaché sur une planche inclinée. Le bourreau placé derrière à une certaine distance, lève le knout qu'il tient à deux mains, fait une espèce de saut en s'approchant du patient et lui décharge un coup sur le dos en commen-

çant par le haut; il recule et frappe un second coup, précisément à côté, sans jamais se tromper. Chaque coup fait voler en l'air le sang et les chairs, et bientôt le malheureux n'est plus qu'un squelette sanglant, une espèce de dissection vivante,

Triste objet où des Dieux triomphe la colère.

On dit qu'un Cosaque a reçu 500 coups et n'est mort que huit jours après; mais la chose me paraît incroyable. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, si le bourreau veut, il peut tuer en très peu de coups. Il y a sur cela une infinité de règles et de nuances. Souvent les roubles ramollisseut les bras de l'exécuteur, et, dernièrement, nous avons vu un assassin qui avait reçu cent coups, se rhabiller lui-même et monter sans aide sur son traîneau. Pour éviter la gangrène après l'exécution, on les frotte avec un tampon imbibé de très forte eau-de-vie. L'idée de ce remède fait grincer les dents. J'oubliais de te dire que d'abord après l'exécution, on les marque sur le front avec un fer composé de mille pointes qui font mille piqûres qu'on frotte avec de la poudre à canon réduite en poussière, ce qui fait une marque ineffaçable : ensuite, on leur arrache les deux narines, avec des tenailles, et peu de jours après ces douces opérations, ils partent pour la Sibérie. Il n'est pas rare d'en voir qui sont en état de supporter le voyage deux ou trois jours après, et même le lendemain; d'autres meurent dans le même temps.

L'Impératrice Elisabeth ayant aboli la peine de mort, *on se contente* de ces gentillesses.

Que dis-tu de ma plume qui t'écrit ces élégances ? Mais à quoi servirait donc, ma chère petite sœur, d'avoir un frère en Russie, si l'on ne savait pas à fond ce que c'est que le knout ? Une autre fois, je te raconterai ce que c'est qu'un mariage. C'est une cérémonie bien différente, et il y a bien moins de sang. J'en ai vu un l'autre jour que j'ai trouvé fort beau.

Rodolphe, qui griffonne du Russe à côté de moi, te présente ses hommages. Il est dans l'esclavon jusqu'aux oreilles. Hélas ! je ne l'avais pas fait pour cela ; mais qui sait si ce ne sera pas pour son bonheur ! Il me semble que j'en ai fait un très honnête petit homme. Demande à ton mari ce que veut dire : *Fortunam ex aliis* (car ceci passe la réception du *Malade imaginaire*). Adieu donc, ma très chère petite sœur ; renouvelle à la Baronne ma *respectueuse servitude*. Prends bien garde à ce que je t'ai dit sur le Docteur de Magdebourg *pendant que je me proteste* ton éternel ami et bon frère.

Xavier bat la campagne. Pour les lettres, il est pire que Rodolphe, Il s'est rejeté dans les paysages à l'huile et il enfante des chefs-d'œuvre : Adieu, bonne Nane. Madame Alexis, *quanto vi amo !*

XLVII

A Mlle Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 7 janvier 1807.

J'ai été enchanté de ton enchantement, ma très chère enfant, au sujet de ce piano qui te rend si heureuse; j'aime à croire qu'il ne manquerait rien à ton bonheur si je pouvais t'entendre. Je regrette bien, ma bonne Adèle, que tu te sois si peu amusée pendant ce carnaval; mais comment aurais-tu pu t'amuser ? Il est des devoirs sous lesquels il faut plier de bonne grâce sans faire la moindre grimace; à la manière dont tu t'exprimes, je croirais voir que tu envisages cette présentation du côté de la dépense. Quand j'aurais des millions, il n'en serait ni plus moins. Tu conçois parfaitement que, pendant que je suis ici, une présentation dans le pays où tu es vous ferait justement mépriser par ceux mêmes qui en seraient l'objet. Il y a des règles de décence et de délicatesse qui sont approuvées dans tous les pays et par toutes sortes de personnes; et pourvu qu'on n'y joigne aucune bravade (ce qu'il ne faut jamais faire), il est impossible qu'on ait lieu de s'en repentir. On ne hait dans le monde que la passion; la raison froide et l'observation des convenances ne font point d'ennemis. J'en suis une bonne preuve. Souvenez-vous toujours que vous êtes

ce que je suis, que vous pensez ce que je pense, que nous avons les mêmes devoirs, et que la chose durera tant qu'il plaira à Dieu. Il ferait beau voir qu'après t'avoir acheté un si bon piano, tu me fisses une dissonance. Allons notre train, ma chère amie; pour moi, je suis fort tranquille de ce côté. Ce qui m'afflige, c'est cette intolérable séparation qui n'a pas de fin; mais cela même est arrangé pour le mieux, sans que nous en sachions rien. Une fois peut-être nous jaserons ensemble de notre singulière destinée, et, en jetant les yeux sur le passé, nous conviendrons probablement que les choses devaient aller ainsi. En attendant, je te vois toujours inconsolable de ne pas trouver *cette amie* telle que je te la désirerais. Ah! la belle dissertation que je te ferais sur ce chapitre, si j'avais l'honneur de te voir *un peu plus souvent!* Je me contente, quant à présent, de te renouveler mes respectueuses observations sur les goûts exclusifs et et sur l'indispensable nécessité de vivre bien avec tous les hommes, même avec toutes les femmes, ce qui est bien plus difficile. Je suis bien aise qu'on ait pris, où tu es, le goût des belles perruques; quant à moi, je conserve intrépidement *le noble signe de la vieillesse*, car il me semble que ce serait un mensonge d'orner ma tête de cheveux qui n'auraient pas mon âge. *Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.* Voilà un des vers que je me rappelle, quoique je n'en lise plus depuis un siècle. Je suis tout à la prose, et à la plus grave; si tu étais ici, comme je te ferais écrire! Je t'apprendrais le *subjonctif.*

Je suis grandement aise que tu comprennes parfaitement et que tu goûtes notre dantesque Alfieri ; il ne faudrait cependant pas l'aimer trop. Sa tête ardente avait été totalement pervertie par la philosophie moderne. Veux-tu voir d'un premier coup d'œil son plus grand défaut ? C'est que le résultat de la lecture de tout son théâtre est qu'on n'aime pas l'auteur. Sa dédicace à l'ombre de Charles I[er] est insupportable. La première fois que je lus sa *Marie Stuart*, et surtout la dure, inhumaine, abominable prophétie qui s'y trouve, je l'aurais battu. Tâche de te procurer une excellente petite brochure intitulée : *Lettera dell' abbate Stefano Arteaga a monsignor Antonio Guardoqui*, *intorno al Filippo*. Tu apprendras à juger précisément cette pièce que tu as avalée comme une limonade (de quoi je ne te blâme pas du tout); aucun juge sage et instruit ne pardonnera à Alfieri d'avoir falsifié l'histoire pour satisfaire l'extravagance et les préjugés stupides du dix-huitième siècle. Tout cela, au reste, ne déroge nullement au mérite d'Alfieri, véritable créateur de la tragédie italienne, et distingué par une foule de grandes qualités littéraires. Il serait sans tache s'il n'avait pas trop appartenu à son siècle, qui a gâté une foule de grands talents. Je l'ai vu deux fois à Florence. La première fois, nous fûmes sur le point de nous heurter ; la seconde, tout alla bien : nous nous rapprochâmes singulièrement ; et si j'avais passé quelques jours de plus à Florence, nous aurions été fort bons amis. J'aime bien qu'on fasse des tragédies sans amour, comme *Athalie*, *Esther*, *Mérope*, *la Mort de*

César, mais j'aime mieux l'amour que les passions haineuses, et Alfieri n'en peint pas d'autres. On ne saurait le lire sans grincer des dents; voilà ce qui me brouille un peu avec ce tragique. Les vers que tu me cites sont très beaux; mais Philippe II aimait beaucoup sa femme et n'était pas moins bon père. Isabelle mourut dans son lit, d'une fausse couche, plusieurs mois après Don Carlos, qui était un monstre dans tous les sens du mot, et qui mourut de même dans son lit et de ses excès. Quand nous lirons l'histoire ensemble, je te montrerai comment les protestants et les philosophes l'ont arrangée. Cherche cette lettre de l'abbé Arteaga.

Quoique je souffre autant que toi de notre cruelle séparation, quelquefois je suis tenté de la trouver bonne, à cause des vicissitudes étranges de ce globe. Tu sais si je voudrais vivre avec vous! Mais je voudrais *m'asseoir*, et n'avoir plus de changement devant les yeux. Rien n'est stable, ma chère enfant; encore un peu de patience. O paix! O douce paix! — Mais je ne veux pas glisser dans la politique. Adieu donc, Adèle. Le Chevalier-Garde baise les mains de sa bonne mère et embrasse ses deux sœurs, et, tous les deux ensemble, nous serrons sur nos cœurs la veuve et les orphelines. *L'ingrato zio* t'embrasse amoureusement; il n'est avare que de lettres; mais, sur ce point, il a besoin d'absolution et il est inutile de le prêcher.

XLVIII

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 21 décembre 1806 (9 janvier 1807).

Vous allez voir, Messieurs, Mesdames, tout ce que vous allez voir, et ce que vous n'aviez pas vu depuis Saint-Jean-d'Acre ! Bonaparte a été battu, mais d'une manière toute différente de ce qu'on attendait. Il avait passé la Vistule à Torn et à Plock, et son dessein était de percer par un grand coup jusqu'à Grodno, où sont les magasins russes. Il a trouvé sur son chemin le général Benningsen, campé à Pultusk sur la Naref. On s'est battu, les 11, 12, 13 et 14 décembre (v. s.), et il paraît que d'abord les Russes ont eu quelque désavantage : ils ont perdu même quatre ou cinq pièces de canon. Le 14, Bonaparte observant que les Russes étaient sous le vent, a fait mettre le feu à un village pour en jeter la fumée sur eux et leur dérober les manœuvres qu'il voulait faire pour tourner les ailes. Sous cette même fumée, Benningsen a formé sa seconde ligne en colonne et s'est rué sur le centre de l'armée française, tandis que sa première ligne, s'étant partagée et ayant changé de front, manœuvrait sur les ailes. Les Français, commandés en personne par Bonaparte, ont été enfoncés et repoussés. Les Russes les ont

poursuivis l'espace de quinze ou seize verstes, après quoi chacun a repris son poste. On dit que les Français ont perdu de sept à huit mille hommes morts et deux mille prisonniers ; mais je ne compte jamais sur ces nombres. L'affaire, quoique très heureuse et très honorable pour M. de Benningsen, n'est point décisive. Il faut voir ce qui suivra. Le vieux Maréchal n'a point répondu à l'attente publique : il l'a trompée même, en gênant les opérations. Il est rappelé, ainsi que le général Buxhovden qui n'est pas arrivé à temps dans cette dernière affaire. Le commandement en chef est dévolu au général Benningsen qui vient de se distinguer, et il a sous lui deux généraux que je connais beaucoup : le Comte Tolstoï et le Prince Bagration. *Ed ecco, cara sorella, come vanno le cose.*

En attendant que l'avenir devienne présent, ton neveu Rodolphe, qui avait tant étudié les métamorphoses à Cagliari, en a subi une très importante en entrant au service de la Russie. Les commencements sont ici extrêmement durs, parce qu'il faut être bas officier et vivre au corps de garde. L'Empereur tient extrêmement à ces formes, mais sa bonté a tout aplani.

Je puis bien et même je dois te répéter les propres paroles du Ministre : « L'Empereur, Monsieur le « Comte, me charge de vous dire qu'il vous accorde « non seulement sans difficulté, mais avec grand plai- « sir, la demande que je lui ai faite de votre part. « Il ne peut donner un grade supérieur à votre fils, « puisqu'il ne traiterait pas autrement un de ses

« Chambellans; mais vous ne devez pas être en peine « d'un jeune homme qui a pour protecteur Alexan- « dre Ier. »

Les Chevaliers-Gardes ont trois uniformes. Le journalier est vert et assez simple. Le demi-gala qui sert pour les visites de cérémonie, les bals, etc., est écarlate avec des broderies d'argent. Le grand gala, pour la Cour, est blanc de la tête aux pieds, broderies et longues aiguillettes d'argent, casque doré, cimier en crin ; il n'y a rien de si élégant. Lorsque j'ai demandé au Ministre si je pouvais faire l'uniforme : « *Non pas, s'il vous plaît, c'est l'affaire de l'Empereur, qui se charge de l'uniforme de votre fils.* » C'est une galanterie qu'il fait quelquefois, et ce *panier galant* est une grande affaire pour moi; l'épée seule coûte 80 roubles, le casque autant, l'écharpe autant, etc. L'Empereur, qui m'a constamment montré beaucoup de bonté, a saisi cette occasion de me faire un présent dont je ne connais point encore l'étendue au moment où je t'écris. A te dire la vérité (car je sais que tu es de mes amies), je prévoyais cette grâce, sans laquelle les dépenses auraient de beaucoup passé mes forces, malgré les extrémités où je me réduisais de bonne grâce.

Voilà donc, ma chère amie, ton respectable neveu monté sur un fringant coursier à la suite de S. M. I. l'Empereur de toutes les Russies. Il y a une demi-heure sans doute que tu me dis : *Mais pourquoi, mon cher frère?* — Ma chère sœur, c'est qu'il m'a été impossible de faire autrement. Tu t'en fies à moi, n'est-

ce pas? Pour peu cependant que tu examines la chose, tu comprendras, *par ta propre vertu*, que je perdais mon fils en le laissant avancer en âge sans grade et sans état. Il y a d'autres raisons encore; mais tu sais l'histoire de ce subalterne qui disait à un Colonel : « *On n'a pas tiré le canon pour trente-six raisons; la première, c'est qu'il n'y avait pas de poudre.* » Tout de suite le Colonel le dispensa de dire les autres; j'espère que tu me traiteras de même. La raison, au reste, se trouvait dans ce cas parfaitement d'accord avec l'inclination la plus décidée du jeune homme, qui a fort bien jugé les circontances. J'ai tout pesé, tout examiné : je me suis décidé avec pleine connaissance de cause, *eu sur ce l'avis de mon conseil.*

Qu'est-ce que tu me disais dans ton dernier numéro, petite femme, sur l'*arrangement de mes lettres?* Tu ferais bien mieux de les brûler. Je vois d'ici ton petit appartement : c'est un chaos, une *bourtifaille*; je m'en vais parier que tu n'as pas seulement une cassette bien conditionnée et bien fermante. Une seule de ces feuilles égarées ferait une aventure; crois-moi, il n'y a rien de mieux que ce que la Baronne du Noyer appelait le *bureau d'assurance.*

Tu aurais fait une belle œuvre en donnant mes livres au Chevalier Gianotti! Vive la Géographie! Tu sens bien que ces livres ne peuvent être remis qu'à des vaisseaux qui repassent le détroit pour venir dans la Baltique. Si cependant ces caisses devaient être ouvertes à la douane de Cagliari, je rétracte les com-

missions : je ne veux point qu'on fourrage là dedans. Je te répète l'adresse de l'Amiral dont tu peux te prévaloir : *A Son Excellence M. l'Amiral de Tchitchagof, Chevalier de plusieurs Ordres, Ministre de la Marine.* Ce que je t'ai dit sur les autres commissions demeure intact, et si j'aperçois la plus petite négligence dans l'emballage, j'irai à Cagliari exprès pour te poignarder. Je profiterai de cette favorable occasion pour t'embrasser, car j'ai résolu de ne pas mourir sans avoir encore baisé ton chien de visage. Adieu, petite sœur. Adieu, mon très cher Alexis ; parlez souvent de moi ; je vous le rendrai ici : salue nos bons amis.

XLIX

A M. le Comte Deodati, à Genève.

Saint-Pétersbourg, 11 février 1807.

Mon très cher Comte, je vous répète ici, en toutes lettres, ce que je vous ai dit à mots couverts dans une autre lettre de la même date. Il a fallu me décider à donner un état à mon fils. Le temps s'écoule ; rien ne se décide. Nul homme dans l'univers ne peut se passer d'état et de Souverain. Il a fallu prendre mon parti. Je ne sais quel mouvement intérieur, que je n'avais point prévu, a déterminé le jeune homme

pour l'état militaire. Une bonté bien flatteuse, et à laquelle je n'avais nul droit, m'a aplani les routes. Le Maître a bien voulu le considérer comme un de ses propres Chambellans, et le recevoir en conséquence, en qualité d'officier, dans le premier Corps de la Garde à cheval, appelé des *Chevaliers-Gardes*, le dispensant ainsi de l'insupportable préliminaire de bas-officier. Il n'y a que trois grades dans ce corps : Cornette, Lieutenant et Capitaine. Le capitaine est lieutenant-colonel dans l'armée, et ne sort que pour avoir un régiment, ce qui peut fort bien arriver à vingt-cinq ou vingt-six ans, s'il n'aime mieux attendre dans son corps le commandement d'un escadron. Il ne monte la garde que dans le palais; il est invité aux fêtes de l'intérieur, et il a les entrées. C'est un état, dans toute la force du terme. J'ai eu le plaisir d'entendre ces mots : « Ne soyez pas en peine d'un jeune homme qui a pour protecteur Alexandre Ier. » Mais que tout cela coûte cher, mon digne ami! Un second trait de bonté l'avait fait placer dans la réserve. Son âge, d'ailleurs (dix-sept ans), justifiait le repos, au moins pour quelque temps; mais le jeune soldat m'a échappé, et a fait, à mon insu, les démarches les plus vigoureuses pour être employé. On n'a rien voulu décider sans avoir mon avis. J'ai répondu : « Décidez la chose comme il vous plaira, sans supposer seulement que je suis au monde. » En effet, il m'a paru clair que je n'avais le droit de dire ni *oui* ni *non*. Le *conscrit volontaire* l'a emporté. Il est parti; il s'en va, faisant sept à huit lieues par jour, rencontrer... Ah! mon

cher Comte, je n'ai point d'expression pour dire cela. La pauvre mère ne sait pas le mot de tout ce qui se passe; et moi je suis ici sans femme, sans enfants, sans amis même, du moins de ceux avec qui l'on pourrait pleurer, si l'on en avait fantaisie. Il a fallu avaler ce breuvage amer, et tenir le calice d'une main ferme. Enfin, mon cher Comte, j'éprouve un triste plaisir à verser dans votre cœur mes épouvantables soucis. Si quelque chose les adoucit, c'est la résolution calme et inébranlable du jeune homme. Dites, dites-moi, je vous en prie, si vous pouvez vous représenter ce Rodolphe de Lausanne criant, l'épée à la main : *Mort et carnage !* dans une mêlée ! Il a le diable au corps, et c'est un de ces diables froids, les plus diables de tous. Il parle français, latin, italien, allemand; et déjà, le croiriez-vous ? cette difficile langue du pays assez couramment. Si Dieu me le conserve, il est bien acheminé. Mais je ne vis pas ! Nul ne sait ce que c'est que la guerre, s'il n'y a son fils ! Adieu ; tout à vous.

I.

Au comte Rodolphe.

Saint-Pétersbourg, 26 février 1807.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, mon cher enfant, votre billet d'hier; et j'ai été encore bien plus agréablement surpris ce matin lorsque j'ai vu entrer chez moi votre jeune camarade, M. de Suchtelen, qui m'apportait de vos nouvelles de vive voix. Malgré la joie que m'aurait causée votre apparition, je trouve cependant que vous avez bien fait de ne pas venir aussi. Ce n'est pas un petit mérite que de savoir se refuser à propos certaines satisfactions. Il faut nous régler sur notre position, qui ne nous permet pas toute sorte de plaisirs. Au reste, cher enfant, vous sentez bien que je ne désire rien tant que de vous procurer tous les agréments qui dépendent de moi : ainsi écrivez moi en détail tout ce que l'expérience vous aura appris sur les choses qui vous manquent, et d'abord vous l'aurez, car je ne m'appelle pas *Querulus*, et j'ai toujours fait grand cas du vers qui dit :

Le superflu, chose si nécessaire,

autant du moins que le permet la prudence.

Ce matin, j'ai éprouvé un grand serrement de cœur

lorsque *Biribi* est entré en courant, et qu'il est sauté sur votre lit où vous n'êtes plus. Il a fort bien compris son erreur, et il a dit très clairement à sa manière : *Je me suis trompé; où est-il donc?* Quant à moi, j'ai senti tout ce que vous sentirez si jamais vous exercez ce grand emploi de père. Ecrivez-moi beaucoup, mais peu (vous entendez cela); je ne veux ni me priver ni vous lasser. Souvenez-vous que vous êtes toujours devant mes yeux comme mes paupières. Si jamais vous avez une aiguillée de fil, je voudrais bien que vous m'envoyassiez votre mesure exacte. J'avais cela en tête lorsque vous partîtes, je veux dire la veille. Mais le jour, je n'y pensai plus. Adieu, je vous serre sur mon cœur.

LI

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, février 1807.

Il faut, ma chère enfant, que je te fasse une lettre toute sur mon *poupon*. — Je te dis ou je te répète que son admission comme officier dans les Chevaliers-Gardes est une faveur insigne, faveur qui m'embarrasse même quelquefois, quand je songe qu'il y a je ne sais combien de Princes qui sont bas-officiers depuis deux ou trois ans : il est cependant très aisé à la

nature humaine de se consoler de ces sortes de malheurs. Pour te donner une idée de la grâce qui m'a été accordée, je vais te copier le Prikase (ordonnance du jour), 15 (27) janvier, tiré de la *Gazette de la Cour :*

« M. Rawouski, Chambellan actuel de S. M. I. est « reçu en qualité de Cornette dans les hussards de « la Garde.

« M. le Comte de Maistre, gentilhomme de la Lé- « gation Sarde, est reçu en qualité de Cornette dans « le corps des Chevaliers-Gardes de la Garde Impé- « riale.

« Le prince héréditaire de Bade, Général, etc., etc., « est renvoyé du service. »

Ce Prince de Bade est tout uniment le frère de l'Impératrice régnante. Il a accepté de l'emploi au service de Bonaparte : il a déplu. Le voilà renvoyé et mis pêle-mêle avec tous les acceptés et renvoyés de l'Empire: cela ne se voit qu'ici. Au reste, ma chère amie, je ne puis te montrer plus clairement que l'Empereur a traité mon fils comme il traite ses propres Chambellans, puisque je te montre une promotion de Chambellans qui coïncide avec celle de mon cher Rodolphe; maintenant, je te dirai ce qui lui est arrivé. Toute la Garde a reçu l'ordre de marcher. Rodolphe, probablement par une nouvelle bonté de l'Empereur, avait été placé dans un escadron de réserve demeuré ici pour la garde de la ville; ce jour-là, il montait la garde; je ne le vis point de tout le jour. Rentré chez moi après minuit, je le trouvai au lit; je lui dis :

« Rodolphe, je viens d'apprendre ton sort. » Il me répondit : « Je l'ai appris aussi, mais j'y ai mis ordre. » En effet, ma chère, il était allé chez les Généraux, prier, supplier, qu'on l'ôtât de cette réserve, qu'il voulait absolument marcher, etc.; je ne sais ce qu'il dit, ou ce qu'il ne dit pas. Les supérieurs, comme tu sens, lui répondirent qu'ils ne pouvaient se prêter à son désir sans mon agrément; et moi je les ai priés de décider la chose comme ils le trouveraient juste et honorable, sans supposer seulement que je fusse au monde. En effet, Dieu me préserve de lui avoir soufflé cette résolution, mais dès qu'il l'a formée de lui même, Dieu me préserve également de m'y opposer. Je ne pouvais ni donner ni refuser cette permission. D'abord, on me conseillait le parti de la faiblesse; ensuite, il n'y a eu qu'une voix pour m'approuver. Enfin, ma chère amie, le jeune homme a gagné son procès; il s'est fait transporter dans le service actif, et le 25 du mois dernier (n. s.), à six heures du matin, il est parti avec son Corps pour l'armée. Tout le monde le loue beaucoup. Il est inutile, je crois, de te dire combien cette séparation a été amère; si quelque chose me console, c'est son courage et sa résolution extraordinaires. Après l'avoir embrassé chez moi, je ne pus résister à la triste envie de descendre au pied de l'escalier pour le voir passer; quand il m'aperçut, il donna un coup d'éperon et passa au grand trot en me disant d'un ton ferme : « Adieu, papa ». Le voilà loin, ma chère, bien monté, bien habillé, bien accompagné. Il a fait confidence à mon valet de chambre, qui est un

excellent homme, que si les Gardes ne donnaient pas (ce qui est infiniment probable), il saurait bien se jeter dans quelque autre corps qui ferait la guerre. Voilà comment cette allumette s'est enflammée entre mes mains sans que je m'en sois aucunement mêlé. Dieu le conserve, et, suivant les apparences, il fera fortune. Dans son grade actuel, il a un joli appartement de trois pièces qu'il n'a point encore occupé pour ne pas se séparer de moi; cet appartement est chauffé et éclairé aux frais de l'Empereur, une certaine quantité de bois est fixée pour tel nombre de poêles, et chaque jour le Cornette a deux bougies pour lui et deux chandelles pour ses domestiques. Cet article seul vaut 1200 roubles; l'appointement est compté pour rien, il est à peine de 400 et ne suffit pas pour l'habillement. Je t'ai dit, je crois, qu'il n'y a que trois grades dans ce corps: Cornette, Lieutenant et Capitaine. Le capitaine est colonel dans l'armée, il a une maison aux casernes, très suffisante pour un homme marié, et très belle; ceux qui ont des femmes s'y tiennent. La place vaut de plus 6,000 roubles; ainsi, ma chère amie, voilà un jeune homme à l'abri; il se présentera d'ailleurs d'autres chances. Encore une fois, Dieu le conserve! C'était le refrain de Madame de Sévigné pour son petit-fils; mais, hélas! Dieu le préserva des boulets et lui envoya la petite vérole qui l'emporta. L'avenir ne nous appartient pas: la Providence *paternelle* ne s'étend pas plus loin que le moment présent. On fait ce qui convient; on obtient ce qui est honorable et utile *aujourd'hui*, le *demain* n'est pas à nous. Ce que je puis

t'assurer, c'est que s'il prenait fantaisie à une princesse ayant 50,000 roubles de rente d'épouser Monsieur le Comte un tel, Chevalier-Garde, on n'en serait pas plus étonné que d'entendre miauler un chat. On dirait « *tant mieux pour lui* », et l'on parlerait d'autres choses.

Comme je sais que tu as un peu d'amitié pour moi, je ne doute pas que tu n'aies été en peine de la dépense. En effet, ma chère enfant, il faut 8 ou 10,000 livres de notre monnaie pour mettre un Chevalier-Garde à cheval. Là-dessus tu vas me dire *bêtement:* — Eh ! quels fonds aviez-vous, mon cher frère, lorsque vous avez imaginé de mettre Monsieur votre fils dans ce corps? — Pas le sou, ma très chère sœur, pas ce qu'on appelle un sou. — Mais vous êtes donc fou, mon cher frère? — Oui, ma chère sœur, je le suis devenu à force de sagesse. J'ai commencé à comprendre ce pays, ma tête s'est élargie; j'ai senti que tout est gigantesque à Saint-Pétersbourg, et qu'il ne s'agit que d'être hardi (tu vas voir que je ne l'ai pas été assez). Bientôt je vis que j'avais réussi, puisque l'Empereur, comme je te l'ai mandé, me fit dire qu'il voulait faire l'équipage de mon fils. Voici le beau...! Je commence l'équipage, l'ordre pour le départ arrive: j'achète les chevaux et les armes, je mange mes revenus d'avance. Point de nouvelles ! Une semaine se passe, deux, trois, quatre, je n'entends parler de rien, je commençais à être un peu en peine. Un beau jour, je trouve le Ministre dans je ne sais quel dîner. *A propos*, me dit-il, après m'avoir parlé d'autres choses,

il faut que vous m'envoyiez Monsieur votre fils, j'ai ordre de l'Empereur de m'entendre avec lui pour son équipage. Le lendemain j'envoie Rodolphe seul : le Ministre lui dit que l'intention de S. M. I. est de lui rembourser entièrement tous les frais de son équipement. Deux ou trois jours après, je vais remercier. J'avais déjà fait une partie des frais, mais je n'en jugeais pas parfaitement. Je commence par les compliments que tu peux imaginer, on m'en rend de fort beaux. *L'Empereur est fort satisfait de trouver une occasion de vous témoigner son estime particulière,* etc., etc., etc.; enfin, il en faut venir à articuler la somme : je dis modestement 2,500 roubles, en ajoutant qu'à vue de pays, j'en dépenserais davantage; le Ministre me répondit *qu'il n'y a rien là que de très raisonnable.* Mais quand j'ai fait part de ce beau coup d'épée au Duc de Serra-Capriola, mon ami et mon conseil dans ce pays, il s'est moqué de moi et il m'a dit que j'avais très mal fait, qu'on se moquerait de moi, que cette somme était ridicule pour un Ministre, que je ne pouvais demander moins de 5,000, etc., etc., etc.; enfin, ma chère amie, j'ai fait le Savoyard dans cette occasion; je suis corrigé de l'Allobrogisme, mais pas tout à fait. Je t'en prie, ne me gronde pas : comment veux-tu que les hommes accoutumés à célébrer *la munificence de S. M.*, lorsqu'ils obtenaient 5 ou 600 francs de pension, s'imaginent de demander 15,000 francs pour l'équipage d'un Cornette ! J'ai bien peur que pour cette faute tu ne m'aimes plus. Le Duc me dit : « *Si l'on fait bien*, *on doublera la somme que*

vous avez demandée ; mais comme sous ce règne tout est monté à l'économie, vous n'aurez rien de plus. » C'est ce qui est arrivé. Je ne suis pas indemnisé à beaucoup près, car il m'en coûte plus de 3,000 roubles ; mais enfin, avec ce présent, je puis me tenir à flot et ne pas faire mauvaise figure. Je paie de tous côtés, je me retranche tout, j'espère que tout ira bien. Ce qui m'a infiniment amusé, c'est de voir ces grands seigneurs aux abois pour avoir de l'argent au moment des départs. Voilà, ma bonne amie, tout ce que j'avais à te dire *sur le poupon.* La partie des finances doit demeurer secrète.

LII

Au Comte Rodolphe.

Saint-Pétersbourg, 18 avril 1807.

Mon très cher enfant, je ne puis vous dire si votre dernière lettre de dimanche m'a fait plus de plaisir que de chagrin ; je suis bien content, comme vous l'imaginez assez, de recevoir de vos nouvelles ; mais quel regret pour moi de voir que vous ne m'accusez la réception d'aucune de mes lettres ! Voilà la quatrième au moins. Souvenez-vous toujours que je ne laisse pas échapper une seule occasion à moi connue pour vous écrire : vous savez bien que je n'ai pas de plus grand

plaisir. Je ne veux pas m'appesantir sur votre destinée future : il est inutile de communiquer des *pensées molles*, telles qu'elles naissent involontairement dans le cœur d'un père. Allez bravement votre chemin, mon cher Rodolphe. Vive la conscience et l'honneur ! *Cœtera dis permittenda. Avec cela, ou sur cela*, disait cette mère de Sparte. Elle avait raison. Jamais vous ne trouverez dans mes lettres ni craintes ni lamentations : c'est un mauvais ton à l'égard d'un soldat. Tout cela sans préjudice de ce qui se passe dans mon cœur, et dont vous vous doutez sans doute un peu. Certains mouvements intérieurs me disent, comme à vous, que les choses tourneront à bien ; mais je réprime ces espérances *lusinghiere*. J'aurais l'ambition de savoir qu'il y a dans votre équipage un *Almanach;* ce n'est ni cher ni pesant. Datez vos lettres exactement pour le temps et le lieu; rien n'est plus aisé, ce me semble. J'ai été extrêmement content de ce que vous me dites sur l'article de l'argent, et comme vous êtes raisonnable, je dois l'être aussi ; je ferai pour vous tout ce qui dépendra de moi ; il faudra seulement, lorsque vous aurez besoin d'argent, m'avertir d'avance, et vous régler sur le nécessaire. J'aime bien qu'en considérant vos collègues, vous puissiez dire : *O quantis non indigeo !* Cependant il faut vivre, rien n'est plus juste. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis toujours à côté de vous, que je m'occupe sans cesse de votre conservation, de votre santé, de votre avancement.

Ma vie est toujours telle que vous la connaissez, mais beaucoup plus maussade, comme vous pensez bien

depuis votre départ. Mon imagination a passé le Niémen avec vous, et ne cesse de se promener dans ce pays désolé. Vous allez voir une foule de choses tristes. Puisque vous y êtes, profitez-en. Apprenez surtout à connaître le pays, et à le dessiner dans votre tête comme un échiquier. J'ai en idée que cette science est presque tout le militaire. En vérité, je voudrais vous savoir pour quelque temps attaché à un corps de Cosaques, tant j'estime leur génie *topographique*, et leur talent pour arriver toujours où ils veulent, et savoir toujours où ils sont. Tout homme sait tirer un coup de fusil; mais de savoir où il faut se placer pour le tirer le plus avantageusement possible, c'est une science qui n'est rien moins que vulgaire.

Que vous dirai-je encore? Soyez toujours assez semblable aux autres pour ne pas leur déplaire, et assez différent pour ne déplaire ni à moi ni à vous. Battez-vous bien, mais ne faites de mal qu'à l'ennemi. Soyez honnête homme et bon enfant. Ne vous détachez point du petit livre latin. Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, mon cher enfant. Dieu vous conserve!

LIII

A M. le Marquis de la Pierre, à Londres.

Saint-Pétersbourg, 7 (19) avril 1807.

Vous avez grandement raison, Monsieur le Marquis : pour ceux qui ont couru la même carrière de malheurs, pour les victimes des mêmes principes, il est doux et *récréatif* de se donner de temps en temps quelques signes de vie et de souvenir. Je crois donc tout bonnement que mes lettres vous font à peu près le même plaisir que je reçois des vôtres, et c'est ce qui m'engage à jeter encore celle-ci dans le paquet du digne Comte de Front. En méditant sur celle que vous m'avez écrite en dernier lieu (9 février), il m'a semblé que vous n'aviez pas encore eu le courage de rendre pleine justice à la pauvre nature humaine. N'avez-vous jamais lu une profonde atrocité qui a été dictée par je ne sais qui. *La vie*, a dit ce Monsieur Somebody, *est comme un cercle de gens autour du feu dans une journée d'hiver ; si quelqu'un s'en va*, *les autres rapprochent leurs chaises et seraient très fâchés si le premier rentrait*. C'est abominable, mais c'est bien vrai : sauf les exceptions que j'honore, voilà la vie, mon cher Marquis, voilà la mort. Et voilà l'émigration, car l'émigration ou l'absence sans terme est une mort : or, les hommes ont

un talent merveilleux pour oublier les morts. Si nous rentrions chez nous, croyez que nous ennuierions à peu près tout le monde; les uns le diraient et les autres non, c'est toute la différence. Notre existence ne serait tolérable pour nous que dans le cas où nous rentrerions avec plein pouvoir. Le plaisir de rebâtir et les jouissances de l'amour-propre nous paieraient amplement tous les désagréments imaginables : mais Dieu sait combien cette supposition est probable ! Quand même nos maîtres seraient vainqueurs, nous ne le serions pas. Ils emploieraient nos plus mortels ennemis et nous laisseraient de côté : c'est ce qu'on a vu dans toutes les Révolutions, et en cela les Rois n'ont point du tout tort. Tenez-vous donc à l'Angleterre, mon cher Marquis, comme je me tiens à la Russie. S'il arrive des miracles, nous verrons. Cette Russie m'appartient de bien plus près depuis le mois de février, car mon fils est entré au service de S. M. I. Il perdait sa jeunesse et n'avait point d'état. D'ailleurs l'opinion, *Regina del mondo*, ne tolère pas ici dans la Société un jeune homme sans uniforme et sans grade. S. M. I. a bien voulu le traiter mieux que je n'avais osé l'espérer, car Elle l'a placé dans le régiment des Chevaliers-Gardes, qui est le premier Corps de la Garde. Dans ce poste avantageux, j'ai le plaisir de le voir servir son Souverain de la seule manière possible, c'est-à-dire en servant celui qui s'est rendu le généreux protecteur de ce Prince. Ces agréments, mon cher Marquis, sont bien balancés, comme il arrive toujours; car mon fils est à la guerre et peut-être sur le champ de bataille, au mo-

ment où je vous écris. Il était placé dans la réserve, probablement par un nouveau trait de bonté de S. M. I., mais il n'y a pas eu moyen de le retenir; il a fait à mon insu (en quoi il a fort bien fait), les démarches les plus vives pour être mis en activité Les Supérieurs militaires m'ont consulté : j'ai répondu *que je les priais de décider la chose comme si je n'étais pas au monde*. Enfin il est parti. Je ne pouvais, suivant ma manière de voir, ni conseiller ni empêcher cette résolution; mais jugez de l'état où je vis; la mère n'en sait pas le mot et je me garde bien de lui en parler; depuis le 22 octobre, je n'ai pas un mot d'elle, et je suis sans espoir de m'en rapprocher. Vous voyez, Monsieur le Marquis, que je ne suis pas couché sur des feuilles de roses; mais je jouis au moins de toute la compensation possible, surtout dans la bonté de S. M. I. Jusqu'à présent je n'avais parlé que pour les sujets du Roi qui sont nombreux ici, et jamais il ne m'est arrivé d'être refusé : mon fils m'a mis dans le cas de parler pour mon compte ; je ne l'ai pas fait en vain, comme vous voyez. Cependant, Monsieur le Marquis, le plaisir n'est pas pur, il s'en faut de beaucoup : mieux vaudrait la rue Tupin, que Mme la Marquise de la Pierre aime tant, et même *Marconnet*, avec les honneurs *éblouissants* dont j'aurais pu y jouir; mais nous ne sommes pas consultés par le grand machiniste qui mène tout.

Je vous loue infiniment, Monsieur le Marquis, d'avoir pris maison à Londres. Il faut être chez soi, et je sais bon gré au Colonel qui vous a procuré cet avantage à des conditions honnêtes. Quant à Monsieur

votre frère cadet, il a fait précisément comme le mien, et il a fort bien fait pour son corps et pour son âme. La Révolution n'a pas toujours été aussi amère pour les cadets que pour les aînés. Quand les lettres passeront, il me sera aisé de vous avoir les nouvelles que vous désirez de Turin, mais dans ce moment rien n'arrive de là : il me sera plus aisé à moi d'y faire connaître votre souvenir. Quant à l'état politique des choses et aux grands événements qui ont signalé cette époque, voici ce que je vous dirai. On ne peut pas soutenir avec fondement que les Français aient été vaincus, car des gens qui attaquent toujours et qui restent à leur place sans perdre un seul canon ne sont pas vaincus, mais ils ont été repoussés avec une perte énorme : tous leurs projets sur la Russie sont évanouis; la fortune de Bonaparte a reculé; il a baissé infiniment dans l'opinion; il est infiniment embarrassé; le mécontentement est extrême en France, etc. Je ne dis pas qu'il perdra, prenez bien garde, mais je puis bien vous assurer qu'il a fort mauvais jeu, ce qui ne me tranquillise pas, à beaucoup près.

Il a péri à Preussisch-Eylau, mon cher Marquis, plus de 40,000 hommes : laissez dire ceux qui vous assurent le contraire. Bonaparte a écrit à son sénat qu'il avait perdu 19,000 hommes et les Russes 7,000. Vous noterez que ceux-ci en avouent 12,000 dans leur relation officielle. Dieu, Satan et une demi-douzaine d'hommes savent précisément ce qui a péri de chaque côté; mais la perte totale de 40,000 hommes est plutôt exagérée en moins. Dix-sept jours après la bataille, il

y avait encore sur la place 12,000 cadavres de chevaux, et 10,000 d'hommes; 500 paysans travaillaient sans relâche à enterrer. Il paraît que la gelée seule a empêché la peste. La petite ville d'Eylau a été prise et reprise jusqu'à trois fois, les rues étaient couvertes de cadavres. Les Français retranchés dans les maisons tuaient les Russes par les fenêtres; et ceux-ci à leur tour rompant les portes égorgeaient les Français dans leurs maisons : quel spectacle! La ville est à peu près détruite. Depuis le jour de cette épouvantable bataille, on se regarde de part et d'autre : les forces sont formidables : l'attente fait trembler. L'Empereur est présent avec toute sa Garde. Qu'arrivera-t-il? Probablement tout le contraire de ce qu'on imagine.]

Mon frère est très sensible à votre souvenir, Monsieur le Marquis, et me charge de vous faire mille compliments affectueux; la destinée qui nous a réunis ici est quelque chose d'étrange : je n'en crois pas mes yeux.

J'ai écrit en Sardaigne pour savoir le prix des vins; j'aurai l'honneur de vous instruire du résultat, qui se fera un peu attendre. Courage, Monsieur le Marquis, espérez toujours, mais surtout jouissez. Avec une bonne conscience, une bonne santé, une bonne femme, de bons enfants et une bonne maison, on peut parcourir gaiement le chemin de la vie; et que le diable emporte Bonaparte! Je n'en sais pas davantage. — Evviva!

Tout à vous et à votre service, Monsieur le Marquis, et mille hommages à Madame la Marquise.

LIV

A Mlle Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 3 mai 1807.

Enfin, ma très chère Adèle, après un grand siècle, *je sais que tu sais* que ton portrait m'est arrivé. J'avais regret à la perte de cette lettre où je t'exprimais tout le plaisir que m'avait fait cette jolie image. Mais dis-moi un peu, petite vaurienne, petite petite-fille d'Ève, que signifie cette grande crainte que le portrait ne me paraisse moins joli que toi? Est-ce que tu aurais de la vanité, par hasard, ou la prétention d'être jolie? Pas possible! Jamais une demoiselle n'a eu de pareilles idées. Quoi qu'il en soit, le portrait a été trouvé fort joli par moi et par d'autres; permis à vous d'en être fâchée ou bien aise, à votre choix. Je loue infiniment ton goût pour la peinture, et j'approuve fort tout ce que tu me dis sur ce chapitre; mais comme la vie est toujours mêlée d'amertumes, je suis un peu fâché que tu n'aimes pas le paysage. Il faut se soumettre; ton oncle, qui a tant de succès dans ce genre, me tourmente d'une autre manière, en refusant de mettre dans ses paysages des chèvres et des sapins, deux choses que j'aime par-dessus tout. A cela près, il est devenu ce qu'on appelle un grand peintre; si tu étais

ici, mon cher cœur, tu envierais bien son huile, mais je te contrarierais sur ce point.

Je suis fort content de ton jeune ami ; il se porte à merveille et court le monde dans ce moment, ce qui est fort bon à son âge. Dans la première lettre que tu m'écriras, il faudra être un peu bavarde et serrer les lignes, car ces lignes que tu espaces outre mesure seraient une preuve que tu n'es pas ma fille, s'il n'y avait pas une foule de preuves du contraire. Il faudra donc serrer les lignes et me parler un peu de tout, car je ne sais rien de rien. Pour moi, je n'ai rien de nouveau à t'apprendre. Tout ce que tu aimes ici se porte bien, et quant à moi en particulier, je dois te répéter ce que je t'ai dit si souvent : jamais climat ne m'a convenu davantage. Je ne me plains ni des éléments ni des aliments; l'air serait très bien, si telle et telle bouche le respiraient avec moi. Si jamais tu t'habitues à ne plus me voir, ne manque pas de m'en avertir. Pour moi, j'ai beau m'exercer, je ne profite point ; mais c'est que, dans le fond, *je* ne m'exerce pas, *on* m'exerce. J'embrasse tendrement la *trinité féminine*, que j'aime de tout mon cœur. Un, deux, trois, quatre, cinq, six ans ! Ah ! mon Dieu, c'est terrible ! Adieu, mon Adèle.

LV

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 11 (23) juin 1807.

Pendant que je t'écrivais mon billet non numéroté du 8 (20), pour te donner à la hâte la nouvelle de la bataille de Heilsberg du 10 juin, un triste courrier avait déjà apporté la nouvelle de celle de Friedland donnée le 14, et décisive contre nous. Cette épouvantable bataille a duré 18 heures et l'on ne parle pas moins que de 50,000 morts. Les Français ont attaqué douze fois comme des enragés. Ils ont constamment l'avantage du nombre, Bonaparte recrute dans toute l'Europe; l'Autriche n'a pas voulu se décider, elle le paiera cher. Les Russes se sont battus comme des lions, et se sont retirés en bon ordre, sans perdre ni canons ni drapeaux; d'abord ils sont venus à Allebourg sur la Pregel, ensuite à Tilsitt sur le Niémen. Le lendemain de la bataille, 15, Murat est entré à Kœnigsberg; ainsi voilà le Roi de Prusse définitivement culbuté de son trône. Les suites de la bataille de Friedland n'ont point de bornes. Les lamentations seraient inutiles, et servent seulement à décourager. Tu sais ce que cette Révolution a de plus cruel pour moi, tu le vois dans ton cœur ; ainsi n'en parlons plus. Je n'entends rien

à ce qu'on appelle *les affaires;* je ne suis nullement fin, et je ne vois pas au bout de mon nez : cependant il est toujours arrivé, je ne sais comment, que je me suis tiré d'affaire sans employer dans les cas difficiles d'autre moyen que la bêtise. J'espère que le bonheur m'accompagnera *et que je vivrai jusqu'à la mort*, comme disait Marie Carletti.

Voilà un papier de Xavier pour ton mari. La physique va son train, mais quoique ce soit sa meilleure consolation, cependant elle n'est pas suffisante. Pour lui comme pour moi, les souvenirs de famille sont ineffaçables. L'occupation et quelques amis nous sauvent du découragement absolu.

La garde impériale a donné dans cette malheureuse affaire du 14, elle a bravement couvert la retraite et a beaucoup souffert. Mais, je ne sais comment, les Chevaliers-Gardes ont encore été tenus en réserve; c'est le régiment de tous les Princes, de tous les aînés, de tous les enfants gâtés. A te dire la vérité, la gloire est belle, mais mon fils est bon. Cependant le moment viendra. Si tu savais quelles nuits je passe! Adieu; souvent je ne t'écrirai que de petites pages. J'embrasse ton cher ami. Adieu, adieu.

LVI

A M. le Comte Théodore Golovkin, à Moscou.

Saint-Pétersbourg, 18 (30) juin 1807.

Quelle mauvaise nouvelle vous m'avez fait donner, Monsieur le Comte ! Voilà donc ma pauvre amie, Madame Huber, partie pour l'autre monde ! On peut dire qu'à son âge elle avait fini son bail avec la nature ; mais les amis sont comme les parents : le jour de leur mort, on ne les trouve jamais vieux. Depuis longtemps, je ne lui écrivais jamais sans me dire tristement : *Recevra-t-elle cette lettre?* Elle, de son côté, ne m'écrivait jamais sans me dire impitoyablement : *Mon cher ami, c'est probablement la dernière.* J'avais fini par lui dire que, si elle me répétait encore cette cruelle phrase, je ne lui écrirais plus. Qui sait si elle a reçu la lettre où je disais cela? C'est celle que vous eûtes la bonté d'acheminer vous-même, Monsieur le Comte ; mandez-moi, je vous prie, si cette lettre est arrivée avant sa mort : je veux tout savoir. Est-ce le fils génevois ou le fils romain qui vous a fait part de ce funeste événement ? Vous ne sauriez croire à quel point cette pauvre femme m'est présente ; je la vois sans cesse, avec sa grande figure droite, son léger

apprêt génevois, sa raison calme, sa finesse naturelle, et son badinage grave. Elle était ardente amie, quoique froide sur tout le reste. Je ne passerai pas de meilleures soirées que celles que j'ai passées chez elle, les pieds sur les chenets, le coude sur la table, pensant tout haut, excitant sa pensée et rasant mille sujets à tire-d'aile, au milieu d'une famille bien digne d'elle. Elle est partie, et jamais je ne la remplacerai. Quand on a passé le milieu de la vie, ces pertes sont irréparables (et je l'ai passé depuis longtemps très probablement). Séparé sans retour de tout ce qui m'est cher, j'apprends la mort de mes vieux amis; un jour les jeunes apprendront la mienne. Dans le vrai, je suis mort en 1798; les funérailles seules sont retardées. Ces idées lugubres ne contrastent pas du tout avec les événements publics, qui ne sont pas, comme vous voyez, couleur de rose. Quelques étrangers ingrats sont peut-être *tristement Russes;* moi, je suis russement triste!

Bonjour, Monsieur le Comte, je ne sais plus tenir la plume; permettez-moi de finir sans compliment, en me recommandant à votre *bonne souvenance.*

P. S. — Je me flatte que vous avez reçu la lettre où je vous remerciais des nouvelles que vous m'aviez données de cette pauvre veuve, dont le mari n'est pas mort.

LVII

A Mme de Saint-Réal.

Saint-Pétersbourg, 17 juillet 1807.

Ta lettre du 29 octobre 1806, ma très chère petite sœur, m'est arrivée sans délai le 5 juillet 1807. Après cela, j'espère que tu ne te fâcheras pas contre les courriers, qui font leur devoir à merveille, comme tu vois. Vargas est devenu de l'histoire ancienne. J'ai dû répondre depuis longtemps à cette lettre, qu'il annonce dans la sienne de Livourne. Précédemment, je t'en avais envoyé une autre d'un style un peu différent, et que tu as remise, si tel a été ton bon plaisir. N'en parlons plus : il y a bien d'autres choses à dire !

La bataille de Friedland n'a pas été aussi meurtrière qu'on l'avait dit d'abord. Dix mille hommes environ ont péri de notre côté. Les Français, suivant les apparences, ont perdu beaucoup plus; mais la perte des hommes n'est rien... *Vaincre, c'est avancer.* Les Français ont avancé, ils ont vaincu, c'est-à-dire ils ont passé : rien de plus; mais Bonaparte, qui sait très bien ce qu'il en coûte pour vaincre les Russes, s'est hâté de proposer un armistice, qui a été refusé par le Général russe, et accordé par l'Empereur. De ce moment, Bonaparte s'est jeté dans les bras d'Alexandre; il l'a

comblé de marques de déférence, il dit qu'il ne peut rien lui refuser, etc. Je ne me fie pas trop, comme tu sens, à cette belle tendresse. En attendant que nous en sachions davantage, on ne voit pas encore que rien soit signé. Qui sait comment l'on finira, et même si l'on finira? Il faut toujours se trouver prêt à tout. Quels jours j'ai passés, ma pauvre amie! Quelle nuit que celle du 21 au 22, que je passai tout entière avec la *certitude* que mon cher Rodolphe avait été tué à Friedland; seul, du moins sans autre compagnie qu'un fidèle valet de chambre qui pleurait devant moi, me jetant comme un fou tantôt d'un sopha sur mon lit, et tantôt de mon lit sur un sopha, pensant à la mère, à toi, à tous, à je ne sais qui enfin! A neuf heures du matin, mon frère vint m'apprendre que les Chevaliers-Gardes n'avaient pas donné. Tu me diras : « Et où avais-tu donc pris cette *certitude?* » Je l'avais prise, ma chère, sur le visage de vingt personnes qui m'avaient fui évidemment le jour où la nouvelle arriva : c'était pour ne pas parler de la bataille; je crus tout autre chose, et je lus sur leurs fronts la mort de Rodolphe,comme tu lis ces lignes. Voilà ce que c'est que la puissante imagination paternelle. Enfin, mon cœur, je me rappellerai cette nuit. A la bataille de Heilsberg, les Chevaliers-Gardes ont trotté quelque temps sous les boulets français, mais sans savoir pourquoi, et nul officier n'a été tué. *Ma* trêve est signée; me voilà tranquille pour quelque temps. Je me trouve bien heureux quand je songe à une dame de ma connaisance (la comtesse Ogeroffsky), qui a perdu deux

fils dans cette infernale bataille. L'un a disparu sans qu'il ait été possible ni aux Russes ni aux Français d'en trouver la moindre trace. L'autre devait suivre ailleurs le Grand-Duc en qualité d'aide de camp; il voulut se battre. L'aîné de ses frères, qui est colonel (ils étaient trois), lui représenta qu'il devait suivre sa destination, et que c'était désobéir que de se battre. Le jeune homme ne voulut rien entendre, et prit place. A quelques pas de là, il fut blessé et tomba de cheval. Des soldats l'emportaient hors de la mêlée, lorsqu'un boulet de canon le partagea par le milieu et tua un des soldats. Cette pauvre mère fait compassion. Les premiers noms de la Russie ont combattu là, à pied, en qualité de bas-officiers. Sous ce point de vue, je suis encore fort heureux, ma chère amie; j'ai fait ce qu'un bon père devait faire; je pourrai m'en *affliger* sans doute, mais jamais m'en repentir. Un jour, peut-être, tu en sauras davantage.

LVIII

A M. le Comte de Vargas, à Cagliari.

Saint-Pétersbourg, 20 Octobre (1er novembre) 1807.

Monsieur le Comte,

Au moment où je reçus votre lettre du 14 juin, j'avais précisément chez moi le docte Comte Jean Potocki, qui m'honore de son amitié et qui a mille

bontés pour moi, entre autres celle de me fournir tous les livres qui me passent dans la tête. Il s'empara d'abord de votre lettre pour la montrer aux savants que vous y nommez, et former ensuite la correspondance que vous désirez ; mais ces savants sont, comme le climat, extrêmement froids. D'ailleurs, ils ne connaissent pas cette Académie Italique, et je suis dans la même ignorance, à vous parler franchement ; de manière qu'il me paraîtrait à propos, Monsieur le Comte, de la légitimer en envoyant les statuts, le tableau des académiciens, et surtout le diplôme d'institution. Je crois que cela se pratique ainsi, et que vous ne trouverez aucune pointillerie déplacée dans la réserve de ces Messieurs.

Vous auriez bien plus raison, Monsieur le Comte, de me quereller moi-même sur mon retard à vous répondre ; mais le Comte Potocki, ayant changé d'appartement, a commencé par égarer ma lettre dans le fond d'un portefeuille, dont elle n'est sortie que longtemps après. Ensuite de grands malheurs et de grandes occupations ont occupé ma tête, au point que j'ai suspendu toutes mes correspondances. J'espère donc, Monsieur le Comte, que vous me pardonnerez, d'autant que je ne suis pas plus coupable envers vous qu'envers mille autres. L'excuse n'est pas trop bonne peut-être, mais je vous dis la vérité.

Pour en venir enfin au sujet principal de votre lettre, j'ai bien peur, Monsieur le Comte, que nous ne soyons pas trop d'accord sur certains principes fondamentaux de l'histoire de l'homme et de son habitation. Moïse a

tout dit, Monsieur le Comte : avec lui, on sait tout ce qu'on doit savoir sur ces grands objets; et, sans lui, on ne sait rien. L'histoire, la tradition, les fables même, et la nature entière, lui rendent témoignage. Le déluge surtout est prouvé de toutes les manières dont ce grand fait peut être prouvé. Lisez le livre du docteur Lardner *(Indian testimonies)*; lisez celui du fameux Addison et celui du père De Colonia, sur ce même sujet des *témoignages rendus à la révélation par l'antiquité profane;* lisez les notes de Grotius et le premier livre de son bel ouvrage, *De veritate Rel. christ., etc...* Vous serez surpris et totalement entraîné par l'universalité de cette croyance. On l'a trouvée jusque parmi les sauvages de l'Amérique; on l'a trouvée en Chine; on l'a trouvée surtout dans les Indes, où la compagnie savante de Calcutta fouille depuis quelques années avec une constance infatigable la mine la plus riche et la plus nouvelle. Dans les livres sacrés des Indiens, écrits dans une langue morte depuis plus de deux mille ans, et livrés enfin à la curiosité européenne par les travaux de cette savante compagnie, on trouve avec étonnement Noé, le déluge universel, l'arche, la montagne, la colombe, etc..., comme on les trouve dans Lucien (*de dea Syria*), qui jamais n'avait ouï parler de la langue sanscrite.

Je vous prie, Monsieur le Comte, Ovide avait-il lu dans la bible : *Omnia pontus erant, deerant quoque littora ponto?* Il exprimait l'ancienne et universelle tradition *du genre humain renouvelé par une famille seule, sauvé miraculeusement d'un naufrage général.*

Mettez d'un côté un livre unique sous tous les rapports, portant tous les caractères de l'inspiration, et de l'autre tout le genre humain de tous les siècles, qui lui rend témoignage par des traditions plus ou moins défigurées, et vous verrez que, sans aller plus loin, jamais fait n'a été plus rigoureusement démontré que celui du déluge.

Quod semper, *quod ubique*, *quod ab omnibus*... Ce passage si connu, employé par un pieux auteur en faveur des dogmes catholiques, n'est pas moins décisif en faveur de ces *dogmes catholiques* dans un autre sens, c'est-à-dire qui ont appartenu *partout et dans tous les temps à l'universalité* de la famille humaine.

Que sera-ce encore, Monsieur le Comte, si à toutes ces preuves historiques et générales, déjà si décisives par elles-mêmes, nous ajoutons les preuves physiques qui sont éblouissantes? Au moment où je vous parle, les hommes qui savent admirer peuvent admirer à l'aise le *mammouth* trouvé l'année dernière à l'embouchure de la Lenna, par le soixante-quatorzième degré de latitude. Cet animal était incrusté (notez bien) dans une masse de glace, et *élevé de plusieurs toises au dessus du sol.* Cette glace s'étant mise à diminuer par je ne sais quelle cause physique, on a commencé à voir l'animal depuis cinq ans. — Hélas! dans un pays plus fertile en connaisseurs actifs, nous posséderions une merveille qu'on serait venu voir de toutes les parties du monde, comme les musulmants allaient à la Mecque, — un animal antédulivien entier jusque dans ses moindres parties, et susceptible d'embaumement ; on

aurait pu tenir dans ses mains un œil qui voyait, un cœur qui battait il y a quatre mille ans ! *Quis talia fando temperet a lacrymis?* Mais lorsqu'il s'est trouvé entièrement dégagé, l'animal a glissé au bord de la mer, et là il est devenu la pâture des ours blancs, et les sauvages ont scié les défenses, qu'il n'a plus été possible de trouver. Tel qu'il est cependant, c'est encore un trésor qui ne peut être déprécié que par l'idée de ce qu'on aurait pu avoir. J'ai soulevé la tête pour ma part. C'était un poids pour deux maîtres et deux laquais. J'ai touché et retouché l'oreille, *encore tapissée de poil.* J'ai tenu sur une table et examiné tout à mon aise le pied et une petite portion de la jambe. La sole, en partie rongée, avait plus d'un pied de diamètre. La peau est parfaitement conservée ; les chairs racornies ont abandonné la peau, et se sont durcies autour de l'os ; cependant l'odeur est encore très forte et très désagréable. Cinq ou six fois de suite, j'ai porté le nez sur cette chair. Jamais l'homme le plus voluptueux n'a humé le plus délicieux parfum de l'Orient avec la suavité du plaisir que m'a causé l'odeur fétide d'une chair antédiluvienne putréfiée. — Maintenant, Monsieur le Comte, que M. de Buffon vienne nous faire des contes de fées sur le refroidissement du globe ! Si l'on cueillait la pêche et l'ananas sur les bords délicieux du Waigatz ; si les animaux du tropique vivaient dans ces belles contrées, quelle magie a conservé les parties tendres de leurs cadavres, je ne dis pas dans les premières couches de terre meuble, mais au-dessus même de la surface de la terre, comme

vous venez de le voir? La montagne de glace qui entourait le mammouth s'est-elle formée pendant qu'il faisait chaud, ou bien le cadavre s'est-il conservé en attendant qu'il fit froid, etc.?

Je ne puis sortir du déluge avant de vous avoir fait remarquer l'ineffable ridicule de la philosophie moderne, qui s'est d'abord époumonée à nous démontrer l'impossibilité du déluge par le défaut d'eau nécessaire pour la submersion du globe; mais du moment où elle a eu besoin d'eau pour je ne sais quelle chimère de cristallisation universelle ou pour d'autres idées tout aussi creuses, sur-le-champ elle nous a accordé une *petite calotte* de trois ou quatre lieues d'épaisseur tout autour du globe. En vérité, c'est bien honnête! Voyez Buffon, voyez La Mettrie, voyez Deluc et tant d'autres.

Le déluge étant prouvé à l'évidence, sa nouveauté ne l'est pas moins. Je vous invite à lire les lettres géologiques de M. Deluc au professeur Blumenbach. Ce livre, infiniment répréhensible à certains égards, n'ajoute pas moins le poids d'une foule de preuves physiques à celui des preuves morales qui établissent que tout est nouveau sur la terre, et qu'en particulier la catastrophe qui détruisit jadis l'habitation de l'homme n'est pas plus ancienne que la date assignée par Moïse.

Cela posé, Monsieur le Comte, que deviennent les antiquités égyptiennes, indiennes et chinoises? Buffon et Bailly avaient sans doute tout le talent nécessaire pour être de vrais philosophes; cédant à l'influence

d'un siècle extravagant, ils ont mieux aimé n'être que des poètes et des romanciers. Il ne faut pas disputer des goûts, mais j'avoue que, roman pour roman, j'aime mieux *Don Quichotte* que les *Époques de la nature*.

Vous avez sans doute entendu tout le bruit qu'a fait Dupuis avec son calendrier égyptien de douze mille ans. Les Français ayant rapporté de leur expédition d'Égypte un calendrier scuplté sur les murs du temple de Tentyra, on n'a pas manqué d'emboucher la trompette pour annoncer la preuve sans réplique, *la démonstration de la démonstration;* mais pendant que l'on criait victoire à Paris, les astronomes de Rome et de Londres prouvaient que le monument était nouveau, et postérieur même, peut-être, à la réforme julienne; et ils ont dit de si bonnes raisons aux Parisiens engoués, que ces Messieurs ont pris le parti de ne point répondre.

Me voilà donc très tranquille, Monsieur le Comte, sur toutes ces antiquités. Si les patriarches ont connu la période de six cents ans avant le déluge, j'en suis bien aise, et je n'y vois nul inconvénient. Ces périodes, pour le dire en passant, ne sont pas une grande merveille. Quand une fois on sait l'astronomie jusqu'à un certain point, il ne faut, pour trouver ces cycles, que de la patience et du tâtonnement. *Ces connaissances*, me dites-vous, *supposent au moins deux à trois mille ans d'études*, *etc.* — Non, en vérité, Monsieur le Comte, puisque les nations qui les possédaient étaient si nouvelles. Je ne veux point m'enfoncer dans la

question de l'origine des sciences, c'est un sujet trop vaste pour une lettre, et j'aime mieux le passer sous silence que de ne lui consacrer que quelques lignes. D'ailleurs, les faits étant certains, nous pouvons bien ajourner la métaphysique, qui est cependant mon fort.

Le pays sur lequel vous avez fait de si belles spéculations est, je puis vous l'assurer, Monsieur le Comte, le moins propre à vous satisfaire sur les grands objets dont vous me parlez. Ces cités, ces temples, ces monuments, ne sont rien. C'est ce qu'on voit à présent, et rien de plus. L'Asie est ravagée depuis qu'elle est connue. Les villes détruites, dont vous parlez, sont modernes (du moins par rapport à cette haute antiquité que vous imaginez). Elles sont nommées dans les annales de la Chine, et l'on sait le moment de leur destruction. Les joujoux qui ont occupé Buffon sont encore les mêmes aujourd'hui ; il peut se faire qu'on ait trouvé çà et là quelques bribes du grand pillage de Gengis-Khan : voilà tout.

Quant aux manuscrits, il est vrai qu'il y en a ici, mais pas, que je sache, en langue inconnue. J'en ai vu de chinois, de japonais, de tartares, de thibétains ; jamais on ne m'a dit : *En voilà un dont on ignore la langue*. M. Schubert, très habile astronome, de l'Académie des sciences, et bibliothécaire en chef, me disait un jour, bien sagement en me les montrant : « *Que nous sommes fous d'aller chercher ces guenilles ! Nos moindres livres européens valent mieux.* » Il avait grandement raison. Au moment où je vous écris, un

Indou musulman a traduit en arabe, sous la direction d'un mathématicien anglais, le livre des *Principes de Newton*. Si jamais les Indous comprennent bien ce livre, ils pâmeront de rire, en voyant les Européens venir leur demander des instructions.

Par quelques passages de votre lettre, je vois que vous regardez comme réel ce fameux peuple inventé par Bailly. Je vous prie, Monsieur le Comte, de revenir sur cette question : jamais ce peuple n'a existé. Tout part de la Chaldée, et c'est de là que le feu sacré s'est répandu dans tout l'univers. C'est de quoi je m'assure que vous ne douterez pas, si vous prenez seulement la peine de lire les mémoires de l'Académie de Calcutta et l'histoire de l'Indoustan de Maurice. Il ne n'agit pas moins que de dix ou douze mortels volumes in-4°. Je les ai lus patiemment, la plume à la main, sans pouvoir dire : *Deus nobis hæc otia fecit.* — Au contraire, c'est le diable. On a commencé à traduire le premier volume en français; mais le traducteur me paraît découragé : ces livres graves, solides, fondamentaux, ne se lisent pas en France. — Maurice n'est pas traduit. Si vous entendez l'anglais, Monsieur le Comte, et que vous ajoutiez à ces lettres celles de *Bryant's Mithology explained*, vous verrez d'abord de quelle école je suis.

LIX

A Mlle Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 8 novembre 1807.

J'ai été enchanté, ma chère Adèle, de ta charmante petite lettre du 28 août. J'ai reçu *con pienissima soddisfazione* les assurances que tu me donnes que le temps et l'absence ne font nul tort à *M^r ton père* dans la mémoire et dans le cœur de sa petite Adèle. Il faut avouer que l'absence, qui est si cruelle, fait rire cependant, à cause des jolies phrases qu'elle introduit dans les lettres. Tu me dis, par exemple : *Quand vous écrirez à Rodolphe*, *ne manquez pas*..... Tu m'écrivais cela le 28, et dans ce moment je tenais le cher enfant depuis six jours, et je le possédais depuis deux mois quand j'ai reçu ta lettre ; tu en verras la preuve dans cette même dépêche. J'assure ta mère que je suis fort content de ce jeune homme ; la guerre ne l'a nullement gâté, ni pour le goût de l'occupation, ni pour des choses plus essentielles. Il a couché trois mois dans l'eau ; tu crois peut-être que c'est une façon de parler : c'est au pied de la lettre. La nuit, les grenouilles leur sautaient sur le visage, comme les puces ailleurs. Il n'a jamais été enrhumé, il a grandi, et se porte à merveille : du reste, je puis t'assurer que tout le monde est ici extrêmement étonné de sa sagesse (ceci est dit en confidence).

Tu es une folle avec ta *peinture à l'huile;* ton oncle rit beaucoup de ta grandeur d'âme, et te conseille de ne faire que des tableaux d'histoire. Pour moi, je suis d'un avis contraire et plus grossier. Comme je serais très mortifié de te voir danser comme une danseuse de l'Opéra, je ne vois pas pourquoi tu devrais peindre comme un artiste. Toute comparaison cloche, et celle-ci cloche beaucoup; car il y a bien de la différence entre la danse, etc., etc.; cela s'entend. Mais il y a quelque chose de vrai. Je tiens pour la miniature et le paysage. A propos, as-tu appris le latin Je m'en douterais quand je t'entends dire, *cosi francamente: Sinite pueros*. Si tu sais le latin à fond, je te conseille le grec, surtout le *Kyrie eleison.*

Il me semble que ce n'est point encore temps pour toi de lire l'Arioste. Il y a des strophes trop choquantes. Tu pourrais le lire avec quelqu'un qui passerait certains endroits. Au reste, ma chère enfant, je m'en tiens à l'épithète *choquantes*, mais je ne dirai pas *dangereuses,* car je suis bien persuadé qu'il n'y a plus rien de *dangereux* pour mon Adèle: mais je ne te conseillerai jamais de regarder dans un bourbier, quand même il ne te ferait certainement aucun mal. Il ne me reste que le temps et le papier nécessaires pour dire une tendresse à cette dame, qui est là à côté de toi, qui élève si bien ses poussins, que j'aime de tout mon cœur. Ecris-moi souvent, conte-moi tes occupations. Envoie-moi quelque chose, si tu peux. Embrasse ma Constance. Je n'ai plus de place. Adieu, mon cœur.

LX

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 23 décembre 1807.

Voici donc, mon petit enfant, quelques ouvrages, ou pour parler plus correctement, deux ouvrages de Monsieur ton oncle pour ton maître, M. Bussolini, qui se plaint beaucoup de ton excessive application. Ce crime n'est pas commun, cependant c'est un crime, contre toi-même à la vérité, et non contre les autres : mais enfin c'est un crime ; il y a longtemps que je t'ai annoncé la punition. Pour revenir à la peinture, tu seras sans doute enchantée de la tête d'après le Guide; le paysage est aussi joli dans son genre ; mais ce n'est pas du tout dans ce petit champ que se déploie le talent de ton oncle, il faut voir ses grands paysages à l'huile. Tu penses bien, ma chère Adèle, que je voudrais fort t'envoyer le portrait de ton vieux papa, fait de cette main habile ; mais jusqu'à présent il n'y a pas eu moyen ; ce n'est pas qu'il ne dise souvent : *A propos, il faut que je fasse ton portrait !* Mais bientôt une idée vient à la traverse, et les jours passent ainsi. C'est un excellent homme, qu'il faut prendre comme il est ; chez lui, tout dépend de l'inspiration : un jour peut-être il m'enverra réveiller pour faire ce portrait.

Si tu lui avais écrit une fois : *Allons donc, mon oncle, envoyez-nous cette image !* nul doute qu'il n'eût commencé sur-le-champ. En attendant, ma très chère, je t'envoie un autre portrait fait à la plume, et que je n'ai pas le front de copier ; je t'envoie l'original ; il est mieux dans tes mains que dans les miennes, car tu le croiras ressemblant, ce que je ne crois pas du tout (1). Ton oncle le commença en 1798, et il l'a heureusement achevé l'année dernière : voilà l'homme. Huit ans pour une ode, c'est honnête. De Moscou, où il était alors, il m'en envoya une première édition, dont le commencement était en contradiction avec la fin, en me disant : *Tu sais que je ne fais jamais ce que je veux : d'ailleurs, ce n'est qu'une inconséquence de plus.* Cependant, arrivé ici, il remit la pièce sur le métier, et, moyennant la date primitive de 1798, tout va à merveille. Il se moque de lui-même, sur ses lubies, de la meilleure grâce du monde. Un jour, tu me feras une copie de cette pièce, un peu plus élégante : pour moi, je te l'envoie telle quelle, je ne la conserve point.

Ma chère, mon aimable enfant, quand est-ce donc que je te reverrai, que je pourrai t'embrasser et te parler sans encre ? Tu sais, du reste, que tu es ma bien-aimée ; ce n'est pas que tu le mérites, mais l'amour est aveugle, et jamais il n'ouvrira les yeux. Pendant que je griffonne ces lignes, on m'apporte une invitation

(1) Il s'agit d'une ode adressée à Joseph de Maistre par son frère Xavier.

que j'enferme encore sous cette enveloppe pour savoir si je pourrai te tenter. Viens, ma chère enfant, je te mènerai avec moi. Que veux-tu que je fasse, depuis sept heures du soir jusqu'à neuf heures du matin, chez cette noble dame qui m'invite à un bal, divisé par un petit souper de quatre cents couverts ? Je traîne ma tristesse sur l'acajou, d'une chambre à l'autre ; je n'entends pas la musique. Au milieu des diamants, des perles, des jaspes, du vermeil et du cristal de roche, je ne vois rien, sinon que je ne vous vois pas. Mais si je te voyais danser ! Si je pouvais te verser *una gocciolina* de tous ces vins du midi que je trouve fades... comme je serais heureux ! Mais il ne faut pas trop s'échauffer la tête. Adieu donc, petite demoiselle de mon cœur. Je t'embrasse sans miséricorde, comme j'en ai bien le droit, ce me semble.

LXI

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 10 janvier 1808.

Mon cher cœur, dans une lettre qui peut-être ne te sera point encore parvenue lorsque tu recevras celle-ci, je te disais que je n'avais pas la moindre espérance de t'envoyer mon portrait, qui ne se faisait jamais que *demain*. Le même jour, j'allai chez Xavier. Tout à coup

il me dit, *à propos* de tout autre chose : « *A propos*, « il faut que je fasse ton portrait ; voyons si j'ai des « ivoires. — Non, rien ne me contente ; il faut que je « le peigne sur cette palette qui est forte : je vais la « laver. — Fort bien, allons vite. — A propos, j'ai « pensé qu'il fallait le faire graver, j'ai déjà parlé au « graveur. Tu as beaucoup d'amis : cette gravure est « nécessaire. » — Et voilà, ma chère, comment tu auras dans peu de temps ma chienne de figure ! Tu auras peine à me reconnaître, tant j'ai vieilli. Je ne suis pas *gris comme un âne*, comme disait notre ami Costa, *mais blanc comme un cygne.* Cela est plus élégant et plus triste. Que veux-tu, ma chère Adèle, il faut obéir au temps.

Son vol impétueux me presse et me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue,
Et mon âme éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

J'aurais cependant bien mauvaise grâce de me plaindre d'être ainsi poussé par le temps : ce qui me fâche, c'est de faire le voyage loin de toi, et de ne pouvoir jaser avec toi pendant que la barque vole. Ma plume ressemble un peu (et en cela seul) à celle de Madame de Sévigné : elle a la bride sur le cou. Elle pouvait bien se dispenser, par exemple, de griffonner ces lugubres moralités sur le temps ; mais qui peut arrêter certaines plumes ?

Nos *santés respectives* sont parfaites. Ton frère est toujours à cheval, et me mange *plus d'argent que je*

ne voudrais ; mais je ne puis me plaindre, puisqu'il en mange *moins qu'il ne faudrait*. Si l'on te faisait Chevalier-Garde, tu ne serais pas plus sage. L'on me complimente beaucoup sur son éducation ; mais, comme il est de toute justice, j'en renvoie tout l'honneur à ta mère, car je n'ai rien tant en horreur que de posséder le bien d'autrui. — Si tu ne trouves pas dans cette lettre une feuille de sa façon, il ne faut pas lui en vouloir, il allait prendre la plume lorsqu'il a été commandé. *Gloire, tu commandes ; adieu, mes amours !* Cette gloire pacifique ne m'ôte pas le sommeil. Je ne me rappelle jamais l'autre sans terreur.

Je t'avais invitée, par écrit, à un souper où tu n'es point venue : je t'attendis en bâillant jusqu'à deux heures du matin. Tu as commis là une grande indignité,

> Et le Caucase affreux, t'engendrant en courroux,
> Te fit le cœur plus froid, plus dur que ses cailloux.

Peut-on finir plus amoureusement ? Mille tendresses à mes trois femmes.

LXII

Au Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 7 (19) janvier 1808.

Je ne sais, mon cher Nicolas, si tu as jamais lu ou entendu une description de la cérémonie de la bénédiction des eaux : dans le doute, je t'en envoie une petite narration. Ce ne peut être que du papier perdu, le plus léger des inconvénients.

On bâtit sur la Néva une espèce de pavillon, ou, si tu veux, un temple en rotonde antique, formé par un circuit de colonnes et ouvert de toutes parts. Dans cette enceinte, on fait un trou à la glace, qui met à découvert les eaux de la Néva, et l'on remplit un baquet qu'on bénit, et dont l'eau sert ensuite à baptiser les enfants nouveau-nés qu'on y présente, et à bénir les drapeaux de tous les corps de troupes qui sont à Pétersbourg. La cérémonie faite, on verse l'eau du baquet dans le puits ; et voilà comment toute la Néva se trouve bénite par communication. Jadis on apportait une grande importance à faire baptiser les enfants avec cette eau : on les plongeait immédiatement, suivant le rit grec, dans l'eau de la Néva; et quelques voyageurs ont raconté sérieusement que, lorsque l'Archevêque laissait échapper de ses mains, pétrifiées

par le froid, quelqu'un de ces enfants, il disait froidement : *Davai drougoi* (Donnez-m'en un autre). C'est un conte fondé, comme ii arrive toujours, sur quelques cas particuliers généralisés par la malice. Au surplus, le Gange voit souvent des choses tout aussi extravagantes.

Le matin de l'Épiphanie, le clergé, avec ses plus beaux habits de cérémonie, part du Palais d'Hiver en procession pour se rendre sur la Néva, et toute la Cour suit à pied. Maintenant les princesses seules et les petits princes se trouvent à cette procession, l'Empereur et le grand Duc Constantin, son frère, étant à cheval à la tête des troupes. La cérémonie dure plus d'une heure, et je n'ai pas encore vu, depuis six ans, que les princesses s'en soient dispensées. A leur retour, elles viennent se placer sur un grand balcon, ou, pour mieux dire, sur une petite terrasse attenante à l'une des grandes salles du palais. C'est là où nous leur faisons notre cour, pendant que les troupes défilent devant elles. Cette seconde procession n'a pas duré hier moins de deux heures mortelles ; et je ne doute pas, en considérant ce temps et l'immense espace que les troupes occupaient, et ayant pris d'ailleurs l'avis des hommes les plus instruits, que nous n'ayons vu défiler trente mille hommes. Toutes ces troupes (d'une beauté remarquable) ont fait, pendant la procession, trois salves divisées par corps, et ont tiré d'une manière détestable. Nos milices auraient été punies pour une pareille lourdise. Ici il ne m'a guère paru qu'on y ait fait la moindre attention. J'ai

déjà observé ce phénomène d'autres fois. Un tiers des fusils peut-être a gardé le silence. Les yeux français et autrichiens ont bien aperçu cette circonstance, qui a été attribuée au défaut des armes; mais j'en doute beaucoup. Outre l'envie de garder la poudre, il y a une autre cause qui te paraîtra bien étrange, mais dont je ne suis pas moins parfaitement assuré : c'est la peur des recrues qui craignent de tirer!

Pendant cette marche de deux heures, les Impératrices et l'auguste famille n'ont jamais remué. Tu entends bien qu'elles sont enveloppées, de la tête aux pieds, de tout ce qu'il y a de plus chaud et de plus magnifique en fait de pelisses; cependant c'est une orvée, à cause du visage surtout.

Quant à ceux qui font leur cour, ils ne sont point gênés : ils rentrent dans la salle, se chauffent, boivent du vin, des liqueurs, et mangent toutes les fois qu'ils en ont fantaisie.

Un spectacle précieux était celui de l'Ambassadeur de France, pénétré et transi de froid, rouge comme une crête de coq, et tremblant comme un roseau. Il nous a beaucoup divertis; mais, en récompense, il a été comblé d'honneurs. Le matin. S. M. I. a envoyé chez lui le Grand Maréchal de la Cour (note bien, je te prie) pour l'inviter à suivre l'Empereur à la parade. En même temps, il lui était recommandé de ne point s'inquiéter, et de demeurer tranquille chez lui jusqu'à dix heures. — A dix heures donc, S. M. I. lui a envoyé un cheval pour lui, et trois autres pour les trois aides de camp qu'il voudrait choisir. L'un des élus

lui a dit : *Mon général, j'aimerais mieux une bataille que la journée d'aujourd'hui!* — Comment donc? — *Mais oui ; on se tire des coups de fusil, mais au moins cela sert à quelque chose.* De son côté, Monseigneur le Grand Duc envoya un message fort poli à Monsieur l'Ambassadeur, lui faisant dire qu'*il ne lui envoyait point de chevaux, parce qu'il savait que son frère lui en envoyait ; mais qu'il serait enchanté de pouvoir lui être utile à quelque chose.* M. de Caulaincourt a donc eu le très grand mais très froid honneur d'accompagner S. M. I. à la parade ; et ce fut de là qu'il nous rapporta ces belles couleurs et ce grelottement qui amusa beaucoup le balcon.

Il n'y avait hier que six degrés de froid ; mais il y avait malheureusement du vent, ce qui double l'effet du froid. Les troupes demeurèrent huit heures de suite sous les armes. Parmi cette foule de soldats, aucun peut-être n'avait mangé, et très peu avaient dormi, à cause de la toilette militaire. Ils ont dû beaucoup souffrir ; quelques-uns s'évanouirent et tombèrent. Qui sait ce qui se rend aujourd'hui dans les hôpitaux ? C'est de quoi on s'embarasse fort peu ; ce qu'on ne voit pas ne fait nul effet. Ce qu'on vit malheureusement très distinctement, ce fut le malheur arrivé à un jeune Chevalier-Garde, M. Walouieff. Il montait un jeune cheval qui n'avait pas encore vu le feu. Aux premières décharges, l'animal se cabra et s'emporta d'une manière terrible. Le jeune homme était gelé, privé de mouvement et de tact ; ne pouvant tenir la bride, il fut renversé comme une bûche.

Le pied resta pris dans l'étrier, et le cheval se mit à traîner ce malheureux officier sur la grande place d'armes : ce fut un spectacle épouvantable. On l'arrêta à la fin, le cheval, mais le cavalier était bien maltraité. D'abord on le dit mort, comme il arrive toujours ; mais aujourd'hui j'entends dire qu'il est mieux. Au reste, on dit qu'il avait mérité son malheur en buveant beaucoup de liqueurs pour s'échauffer, chose qu'il ne faut jamais faire lorsqu'on est dans le cas de s'exposer au froid ; nous avions souvent l'occasion de faire cette expérience dans les Alpes. Adieu, cher ami ; je joins cette feuille à ma lettre de ce jour pour l'amusement de toi et des nôtres.

LXIII

Au Comte Rodolphe.

29 mai 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, mon très cher enfant, votre lettre de Saint-Michel, du 19 mai. Je commençais à m'impatienter ; car vous savez que celui qui demeure trouve toujours le temps plus long que celui qui court le monde. Vous avez pris le bon parti que je vous ai toujours recommandé, celui d'écrire quatre lignes par jour, où vous pouvez et quand vous pouvez, en attendant le bon plaisir d'un courrier. Mais il faut

mettre la date du jour où vous terminez, ou en mettre deux. Je suis bien aise que vous ayez tout de suite été mis en activité, et j'espère que cette campagne vous sera fort utile. Vous faites la guerre dans un pays extrêmement difficile, et vous avez d'excellentes cartes sous la main ; profitez-en pour vous faire *un œil géographique :* c'est là tout le militaire. Je ne parle pas de la valeur, celui qui n'en a pas doit filer ; mais vous ne sauriez croire combien je suis entiché de ce coup d'œil *géographique*, et même *topographique* ; ou je me trompe fort, ou c'est lui qui fait les généraux. J'aime fort que vous n'avez peur de rien, quand il le faut ; mais j'ai peur qu'il n'y ait de la témérité stérile à nager en Finlande avant la naissance des feuilles. Vous ferez bien, au reste, de vous exercer à la natation lorsque l'occasion s'en présentera. — J'ai bien ri du dialogue entre les deux militaires, et j'ai trouvé assez plaisant que vous ayez été l'*Ambassadeur* de cette affaire ; j'espère que les choses se calmeront. La pauvre Marquise se mourait de peur que la *collision* de ces deux têtes ne produisît quelque fâcheuse tempête ; mais je vois que le jeune homme s'y est fort bien pris. D'ailleurs, il est aisé au supérieur d'être philosophe.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien je désire vous revoir, puisque vous ne pouvez revenir que par une raison heureuse pour vous ; mais, dans ce moment, je n'ose me livrer à aucune espérance. *L'heure n'est pas bonne.* Vous saurez, mon cher ami, que j'ai pris le parti d'aller passer quinze jours ou trois semaines à la campagne, pour y vivre en parfaite soli-

tude et jouir à mon aise de ma mauvaise humeur. C'est le Comte de Tzernicheff qui m'a déterminé. Ainsi, si vous arrivez ici, ne soyez pas surpris de ne pas me trouver; tout de suite je serai en ville. C'est un saut, comme vous savez : ma petite *villegiatura* ne gêne point le cours des lettres.

Point de nouvelles politiques, *excepté* que le Roi d'Espagne a *cédé* ce royaume à l'Empereur de France, ce qu'on ne saurait trop approuver ; car pourquoi verser du sang inutilement ? *Céder* est toujours mieux. Je vous recommande de toutes mes forces l'orthographe, mon cher enfant. Ceci n'est pas pédanterie paternelle : la connaissance du latin me rend ces fautes inexplicables. Bien entendu que si jamais vous gagnez des batailles, je n'en parle plus, car le Maréchal de Villars et cent autres ne savaient pas écrire ; je parle, *en attendant*. Adieu, mon cher enfant ; vous savez si je m'occupe uniquement de vous. *Vale, Rodolphule, misuavissime*

LXIV

A Mlle Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 24 octobre (5 novembre) 1808.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis en-

tièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout ; mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrisson, de Londres. Il était, au commencement du siècle dernier, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le Parlement proposa le prix de 10,000 livres sterling (10,000 louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrisson se dit à lui-même : « *Je veux gagner ce prix.* » Il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, TRAVAILLA QUARANTE ANS, et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance ? Cela s'appelle-t-il *vouloir ?*

J'aime le latin pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile *et compagnie* par cœur, et il y avait alors environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles,* mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui les savons. Voltaire a dit, à ce que tu me dis

(car, pour moi, je n'en sais rien : jamais je ne l'ai tout lu, et il y a trente ans que je n'en ai pas lu une ligne), que *les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes, etc.*; c'est un compliment fait à quelque jolie femme, ou bien c'est une des cent mille et mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. *Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre.* Elles n'ont fait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Jérusalem délivrée*, ni *Phèdre*, ni *Athalie*, ni *Rodogune*, ni le *Misanthrope*, ni *Tartufe*, ni *le Joueur*, ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée, ni le *Livre des Principes*, ni le *Discours sur l'Histoire universelle*, ni *Télémaque*. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni le télescope, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bas, etc.; mais elles font quelque chose de plus grand que tout cela: c'est sur leurs genoux que se forme ce qu'il y a de plus excellent dans le monde : *un honnête homme et une honnête femme.* Si une demoiselle s'est laissé bien élever, si elle est docile, modeste et pieuse, elle élève des enfants qui lui ressemblent, et c'est le plus grand chef-d'œuvre du monde. Si elle ne se marie pas, son mérite intrinsèque, qui est toujours le même, ne laisse pas aussi que d'être utile autour d'elle, d'une manière ou d'une autre. Quant à la science, c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au *petit* danger de déplaire aux

hommes et aux femmes (pas davantage !) : aux hommes qui ne veulent pas être égalés par les femmes, et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître, car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger ; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, mon cher enfant, je ne te crois pas forte ; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis, jadis, pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. J'étais cependant bien réellement homme, puisque depuis j'ai épousé ta mère. Juge de ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles ! Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante, il faut être sans orgueil, ce qui est très rare ; au lieu que pour épouser la coquette, il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun. Le meilleur remède contre les inconvénients de la science, chez les femmes, c'est précisément le *taconage* (1), dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne, très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation

(1) Mot piémontais, qui signifie *ravaudage*.

tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller lui en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction, et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la *science* et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le beurre et les œufs, et le sucre, et la pâte d'amande, etc... Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons? Pourquoi même n'en ferais-tu pas, pour avoir part à quelque *élection?* Car les *taconeuses* influent beaucoup sur les élections. Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette, quoiqu'elle soit grand'mère, comme je pourrais être aussi grand-père, si quelqu'un avait voulu m'aider. Elle est fort aimable et m'aime beaucoup, n'en déplaise à ta mère, de manière qu'il ne m'arrive jamais de passer six mois sans la voir. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais point être indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-

tu que je te l'envoie, ma chère Constance ? Il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te passe cinquante mille francs pour ta toilette.

Au reste, j'avoue que, si vous êtes destinées l'une et l'autre à ne pas vous marier, comme il paraît que la Providence l'a décidé, l'*instruction* (je ne dis pas la *science*) peut vous être plus utile qu'à d'autres ; mais il faut prendre toutes les précautions possibles pour qu'elle ne vous nuise pas. Il faut surtout vous taire, et ne jamais citer, jusqu'à ce que vous soyez *duègnes*.

Voilà, mon très cher enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais du très profond respect avec lequel je suis, pour la vie, ton bon père.

Quand tu m'écris en allemand, tu fais fort bien de m'écrire en lettres latines. Ces caractères tudesques n'ont pu encore entrer dans mes yeux, ni, par malheur, la prononciation dans mes oreilles.

LXV

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 1808.

Tu me demandes donc, ma chère enfant, après avoir lu mon sermon sur la science des femmes, *d'où vient qu'elles sont condamnées à la médiocrité.* Tu me demandes, en cela, la raison d'une chose qui n'existe pas et que je n'ai jamais dite. Les femmes ne sont nullement condamnées à la médiocrité; elles peuvent même prétendre au sublime, mais au sublime *féminin.* Chaque être doit se tenir à sa place, et ne pas affecter d'autres perfections que celles qui lui appartiennent. Je possède ici un chien nommé *Biribi,* qui fait notre joie ; si la fantaisie lui prenait de se faire seller et brider pour me porter à la campagne, je serais aussi peu content de lui que je le serais du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait de sauter sur mes genoux ou de prendre le café avec moi. L'erreur de certaines femmes est d'imaginer que, pour être distinguées, elles doivent l'être à la manière des hommes. Il n'y a rien de plus faux. C'est le chien et le cheval. Permis aux poètes de dire :

Le donne son venute in eccellenza
Di ciascun arte ove hanno posto cura.

Je t'ai fait voir ce que cela vaut. Si une belle dame m'avait demandé, il y a vingt ans : « Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame pourrait être un grand général comme un homme ? » je n'aurais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame. Si vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos genoux, comme j'y suis moi-même ; personne n'oserait tirer et vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et des tambourins. » Si elle m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en astronomie autant que Newton ? » Je lui aurais répondu tout aussi sincèrement : « Rien du tout, ma divine beauté. Prenez le télescope ; les astres tiendront à grand honneur d'être lorgnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront de vous dire tous leurs secrets. » Voilà comment on parle aux femmes, en vers et même en prose ; mais celle qui prend cela pour argent comptant est bien sotte. Comme tu te trompes, mon cher enfant, en me parlant du *mérite un peu vulgaire de faire des enfants !* Faire des enfants, ce n'est que de la peine ; mais le grand honneur est de faire des hommes, et c'est ce que les femmes font mieux que nous. Crois-tu que j'aurais beaucoup d'obligations à ta mère, si elle avait composé un roman au lieu de faire ton frère ? Mais *faire ton frère*, ce n'est pas le mettre au monde et le poser dans son berceau ; c'est en faire un brave jeune homme, qui croit en Dieu et n'a pas peur du canon. Le mérite de la femme est de régler sa maison, de rendre son mari heureux, de le consoler, de l'encourager, et d'élever ses enfants, c'est-à-dire *de*

faire des hommes : voilà le grand accouchement, qui n'a pas été maudit comme l'autre. Au reste, ma chère enfant, il ne faut rien exagérer : je crois que les femmes, en général, ne doivent point se livrer à des connaissances qui contrarient leurs devoirs ; mais je suis fort éloigné de croire qu'elles doivent être parfaitement ignorantes. Je ne veux pas qu'elles croient que Pékin est en France, ni qu'Alexandre le Grand demanda en mariage une fille de Louis XIV. La belle littérature, les moralistes, les grands orateurs, etc., suffisent pour donner aux femmes toute la culture dont elles ont besoin.

Quand tu parles de l'éducation des femmes qui éteint le génie, tu ne fais pas attention que ce n'est pas l'éducation qui produit la faiblesse, mais que c'est la faiblesse qui souffre cette éducation. S'il y avait un pays d'amazones qui se procurassent une colonie de petits garçons pour les élever comme on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la première place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot, la femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

Adieu, petit *singe*. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui a cependant une réputation immense à Saint-Pétersbourg.

Voilà M. *la Tulipe* qui rentre, et qui vous dit mille tendresses.

LXVI

A Mlle Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 11 Juillet 1809.

J'ai juré, ma chère enfant, que ma première lettre serait pour toi ; je m'acquitte de mon vœu, quoique j'aie des dettes envers ta mère et ta sœur. Je te remercie de m'avoir fait connaître l'irrévérence commise contre la mémoire de notre célèbre Alfieri par le Marquis de Barol ; sûrement il aura beaucoup déplu aux nombreux partisans du poète, et surtout à son respectable ami l'abbé de Caluso. Cependant, je t'avoue que je n'ai pas trouvé un grand *sproposito* dans l'exclamation que tu me rapportes : *Misericordia !* A propos des comédies posthumes, la première qualité d'un comique, c'est d'être *bonhomme.* Le plaisant et l'ironique n'ont rien de commun avec le comique. Voilà pourquoi Voltaire n'a jamais pu faire une comédie ; il fait rire des lèvres, mais le rire du cœur, celui qu'on appelle le *bon rire,* ne peut être éprouvé ni excité que par les bonnes gens. Or donc, ma chère Adèle, quoique Alfieri n'ait point été méchant (il y aurait beaucoup d'injustice à lui donner ce titre), cependant il avait une certaine dureté et une aigreur de caractère qui ne me paraissent point s'accorder

avec le talent qui a produit l'*Avare* et *les Femmes savantes*. Toutes les fois qu'il ouvrait les lèvres, je croyais en voir partir un jet de bile, et je me détournais pour n'en être pas taché. Je suis donc fort trompé si ses comédies sont bonnes ; peut-être ce seront des *sarcasmodies :* nous verrons. Il faut que tu saches que j'ai vu deux fois ce personnage. La première fois, nous nous choquâmes un peu ; il me dit des extravagances sur la langue française, qui est la mienne plus peut-être que l'italienne n'était la sienne. J'écrivis à l'abbé de Caluso : *Il a raison de ne pas aimer cette langue ; aucune ne lui fait plus de mal.* L'abbé ne s'en fâcha pas. La seconde fois que je vis Alfieri, nous nous convînmes beaucoup plus ; je me rappelle, entre autres, une certaine soirée où je m'avançai tout à fait dans son esprit. Je l'entrepris sur la politique, sur la liberté, etc., etc. Je lui dis : *Gageons, Monsieur le Comte, que vous ne savez pas quel est le plus grand avantage de la monarchie héréditaire, et à quoi elle sert principalement dans le monde?* Il me demanda ma pensée ; je lui fis une réponse originale et perçante, que je te dirai un jour. Il me dit en regardant le feu (je le vois encore) : « Je crois que vous avez raison. » Bref, je suis persuadé que si j'avais séjourné à Florence, nous aurions fini par nous entendre ; mais je devais partir le lendemain, et pour ne plus le revoir. Quant à son mausolée, laisse faire la Comtesse d'Albany. Je voudrais bien, au reste, voir le fond du cœur de cette adorable femme. Qui sait si tout ce beau marbre ne la met pas un peu plus à son aise? Quand

une fois on a pris un certain parti, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de le soutenir; mais Alfieri, avec toute sa tendresse, était si despote, qu'il a dû, si je ne me trompe infiniment, rendre la vie assez dure à la dame de ses pensées. J'ai été une fois fort scandalisé d'une de ses réponses à cette excellente femme. Elle cita un livre, pendant le déjeuner, au milieu d'un cercle d'amis. Alfieri lui dit, et même d'un ton fort sec : *Vous n'avez pas lu ce livre, Madame.* Elle fut un peu étourdie d'une telle brutalité, et lui dit avec beaucoup de douceur qu'elle l'avait sûrement lu ; mais le bourru répliqua : *Non, Madame, vous ne l'avez pas lu*, avec encore plus de dureté, et même avec je ne sais quel signe de mépris. Je jugeai par cet échantillon que le tête-à-tête devait être souvent orageux. Parmi les œuvres posthumes d'Alfieri, on a publié fort mal à propos les Mémoires de sa vie, pleins de turpitudes, à la manière de Jean-Jacques, du moins à ce qu'on mande de France, car je ne les ai point encore lus. Donne-toi bien de garde de regarder seulement ce livre.

Tu m'avais demandé quatre vers pour le portrait de ta mère; tu m'auras soupçonné de *pococuranza*, point du tout; mais c'est que je me rappelle le proverbe espagnol, qui dit qu'*il faut être bien sot pour ne pas savoir faire deux vers, et bien fou pour en faire quatre.* Tout homme qui n'est pas né poète doit faire profit de cette sentence. Ce n'est pas qu'à force de me frotter la cervelle, il ne me fût possible peut-être d'en tirer quelque chose de tolérable; mais d'abord, en fait de poésie, le tolérable est intolérable; d'ailleurs le

temps est si précieux, qu'il ne faut l'employer qu'à ce qu'on fait bien. Je me suis recommandé à Redi pour écrire quelque chose de supérieur au *tolérable*, sur le revers du portrait de ta mère, que j'ai ici :

Santi costumi, e per virtù baldanza ;
Baldanza umile ed innocenza accorta,
E fuor che in ben oprar nulla fidanza.

Qu'en dis-tu ? Il me semble que cet italien est assez bon. Si tu m'en crois, tu feras comme moi : feuillette tes livres, jusqu'à ce que tu aies trouvé quelque chose qui te contente.

Adieu, chère enfant ; il me semble sentir encore au fond du cœur quelque reste d'une vieille tendresse, mais c'est si peu que rien. Ton frère marche toujours extrêmement droit, et nous faisons une très bonne vie; mais je l'avertis toujours de n'avoir point d'orgueil, et de ne pas s'imaginer qu'il puisse remplacer les femmes, qui valent bien mieux, comme tout le monde en demeure d'accord.

LXVII

A Mlle Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 11 août 1809.

A toi, petite amie ! Il y a mille ans que je te dois une réponse, et je ne sais comment il ne m'a jamais été possible de payer ma dette. La première chose que

je dois te dire, c'est que j'ai été extrêmement content d'apprendre combien tu avais été toi-même contente de ma petite pacotille, et de ce qu'elle contenait de particulier pour toi. Il faudrait, pour mon bonheur, qu'il me fût possible de faire partir souvent de ces boîtes; mais que je suis loin d'en avoir *les moyens!* Un de ces moyens vient encore d'être entravé, car l'on ne reçoit plus ici à la poste les lettres pour l'Italie: il faut que je fasse passer ce numéro et le précédent par la France: nouvel embarras et nouveau guignon. Les vôtres m'arrivent toujours avec une exactitude et une prestesse admirables.

J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes; il faudra cependant bien que nous fassions la paix, au moins avant Pâques; et la chose me paraît d'autant plus aisée, qu'il me paraît certain que tu ne m'as pas bien compris. Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes: je te jure, sur ce qu'il y a de plus sacré, que je les ai toujours trouvées incomparablement plus belles, plus aimables et plus utiles que les singes. J'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les hommes ne sont que des singes: or, c'est vouloir faire l'homme que de vouloir être savante. Je trouve que l'Esprit-Saint a montré beaucoup d'esprit dans ce portrait, qui te semble, comme le mien, un peu triste. J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique; mais Dieu me préserve d'être son

mari ! J'aurais trop peur de la voir accoucher chez moi de quelque tragédie, ou même de quelque farce ; car une fois que le talent est en train, il ne s'arrête pas aisément. Dès que ce poème épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec *La Colombiade* de Madame du Bocage. J'ai beaucoup goûté l'injure que tu adressais à M. Buzzolini,—*donna barbuta*. C'est précisément celle que j'adresserais à toutes ces *entrepreneuses* de grandes choses : il me semble toujours qu'elles ont de la barbe. N'as-tu jamais entendu réciter l'épitaphe de la fameuse marquise du Châtelet, par Voltaire ? En tout cas, la voici :

L'univers a perdu la sublime Émilie ;
Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux* (puisque les dieux il y a) avaient *tout* donné excepté l'immortalité, avait traduit Newton : c'est-à-dire que le chef-d'œuvre des femmes, dans les sciences, est de comprendre ce que font les hommes. Si j'étais femme, je me dépiterais de cet éloge. Au reste, ma chère Constance, l'Italie pourrait fort bien ne pas se contenter de cet éloge, et dire à la France : *Bon pour vous ;* car Mademoiselle Agnesi s'est fort élevée au-dessus de Madame du Châtelet, et, je crois même, de tout ce que nous connaissons de femmes savantes. Elle a eu, il y a un an ou deux, l'honneur d'être tra-

duite et imprimée magnifiquement à Londres, avec des éloges qui auraient contenté *qualsisia ente barbuto.* Tu vois que je suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel argument pour ta thèse. Mais sais-tu ce que fit cette Mademoiselle Agnesi, de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec de la beauté et une réputation immense ? Elle jeta un beau matin plume et papier ; elle renonça à l'algèbre et *à ses pompes*, et elle se précipita dans un couvent, où elle n'a plus dit que l'office jusqu'à sa mort. Si jamais tu es, comme elle, professeur public de mathématiques sublimes dans quelque université d'Italie, je te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas me faire cette équipée avant que je t'aie bien vue et embrassée.

Ce qu'il y a de mieux dans ta lettre et de plus *décisif*, c'est ton observation sur les matériaux de la création humaine. A le bien prendre, il n'y a que l'homme qui soit vraiment *cendre et poussière.* Si on voulait même lui dire ses vérités en face, il serait *boue;* au lieu que la femme fut faite d'un limon déjà préparé, et élevé à la dignité de *côte.* — *Corpo di Bacco ! Questo vuol dir molto !* Au reste, mon cher enfant, tu n'en diras jamais assez à mon gré sur la noblesse des femmes (même bourgeoises); il ne doit y avoir pour un homme rien de plus excellent qu'une femme ; tout comme pour une femme, etc... Mais, c'est précisément en vertu de cette haute idée que j'ai de ces *côtes sublimes*, que je me fâche sérieusement lorsque j'en vois qui veulent devenir *limon primitif.* — Il me semble que la question est tout à fait éclaircie.

Ton petit frère se porte à merveille, mais il n'est pas avec moi dans ce moment ; *il est au vert*. Son régiment campe dans un petit village à quatre ou cinq verstes d'ici (une fois pour toutes, tu sauras qu'il y a cinq verstes à la lieue de France). Nous nous voyons souvent ici, ou dans les maisons de campagne où nous nous donnons rendez-vous pour dîner, lorsqu'il ne monte pas la garde. La vie dans cette saison est extrêmement agitée ; on ne fait, au pied de la lettre, que courir d'une campagne à l'autre.

Le 3 de ce mois, nous avons eu la fête ordinaire de Peterhoff (palais de l'Empereur, à trente verstes de la ville) : dîner, promenade au travers des jardins dans les voitures de la Cour, illumination magnifique, souper, feu d'artifice, enfin tout. Mais pour manger, ma chère enfant, il faut avoir appétit : dès que j'entends un violon, je suis pris d'un serrement de cœur qui me pousse dans ma voiture, et il faut que je m'en aille ; c'est ce que je fis d'abord après dîner. Cependant, comme je m'étais arrêté dans le voisinage, nous nous rapprochâmes le soir avec quelques dames pour voir le *bouquet*. C'est un faisceau de trente mille fusées partant sans interruption, éclatant toutes à la même hauteur, avec des feux de différentes couleurs et un *crescendo* tout à fait merveilleux. Malheureusement, j'avais beau regarder de tout côté, je ne vous voyais pas là : c'est le poison de tous les plaisirs !

Voilà, ma chère Constance, la petite *cicalata* que je te devais depuis longtemps. Embrasse ma bonne Adèle pour mon compte, et fais mes compliments à

ceux qui ont la gigantesque bonté de se rappeler de moi. Adieu, petite enfant. Dans un an, plus ou moins, si nous sommes encore séparés, je veux que tu m'envoies un second portrait de toi, et tu écriras derrière :

Ich bin ein savoyisch Mædchen !
Mein Aug'ist blau und sanft mein Blick.
Ich' habe ein Herz
Das edles ist und stolz und gut.

Mais il faut que la mère signe. Je suis persuadé qu'elle lit Klopstock tout le jour; ainsi ces vers lui sont connus. Il ne manquera que son approbation, qui ne manquera pas. Adieu.

LXVIII

A Mme la Baronne de Morand, née de Costa, sa belle-sœur.

Saint-Pétersbourg, 3 (15) décembre 1809.

Vous venez de me donner une belle preuve, ma très aimable sœur, de la sagesse de la maxime avancée par feu Madame de la Sablière, que *lorsqu'on est assailli par une tentation, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de succomber.* Combien j'aurais été malheureux si vous n'aviez pas succombé à celle de m'écrire !

J'aurais perdu l'occasion de me disculper auprès de vous d'un très grand crime, celui de vous oublier ;

c'est un reproche que je n'ai jamais mérité, et que je ne mériterai jamais, vous pouvez en être bien sûre; votre image vénérée est au premier rang de ces fantômes aimables que mon imagination évoque sous le pôle, pour me rendre heureux, autant que je puis l'être, par les souvenirs, hélas! J'ai perdu pour toujours la douce société qui a fait le charme de mes belles années. Le tremblement de terre a creusé un fossé immense entre elle et moi. Mais vous ne sauriez croire, Madame, combien le temps et la distance opèrent peu sur ma mémoire. Il y a peu de temps que j'ai longuement parlé de vous et de tout ce qui vous appartient avec un Européen qui vous a vue je ne sais où. Il m'a dit formellement que vous étiez toujours belle: ce que c'est que l'habitude! J'ai pris un vif intérêt au mariage de la charmante Flavie. Si je ne vous ai jamais écrit, c'est qu'il n'est pas possible d'écrire à toutes les personnes qui nous intéressent; c'est que Sa Majesté le Hasard décide d'une infinité de choses; enfin, Madame, le cœur n'est pour rien dans tout cela. Il a sa mémoire, comme vous savez, et vous ne pouvez jamais en être effacée. Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de votre famille que je serre sur mon cœur, comme si je la connaissais. Je conçois parfaitement l'inactivité de votre cher Edouard et l'inutilité de ses talents, mais je conçois peu Alphonse à Valladolid. Bon Dieu!

Cependant, je suis bien ici, moi! Pourquoi un autre ne serait-il pas à Valladolid? Ce raisonnement me paraît fort, et j'ai bien peur de m'être étonné comme un

nigaud; peu m'importe au fond, car le titre que je crains le moins dans le monde, c'est celui de nigaud. Ceux qui vous ont dit que mon Rodolphe est *un très beau garçon* sont des calomniateurs; mais il est vrai qu'il ressemble assez à un très beau portrait, ce qui n'est pas du tout la même chose. Tel qu'il est, pour la figure, il est au moins *très bon garçon*, et, je puis même vous le dire, fort estimé ici. Il a fait deux campagnes, l'une dans l'eau, et l'autre dans la glace; il n'en a point été enrhumé, et les balles qui se sont promenées autour de lui, au point d'emporter le fourreau de son sabre, me l'ont cependant laissé tout entier. Il se met à vos genoux, ainsi que mon frère, qui est infiniment sensible à votre souvenir. Il a ici un état fort agréable; il est Colonel, membre honoraire du département de l'Amirauté, et directeur du Musée. Ce dernier titre renferme toute la partie scientifique, bibliothèque, plans, machines, etc. Mon petit Rodolphe est Chevalier-Garde; c'est un service extrêmement brillant, mais fort coûteux, ou pour mieux dire, écrasant dans ma position; il le sera moins à mesure que le jeune homme avancera en grade : il n'y en a que trois dans ce corps : Cornette, Lieutenant et Capitaine. Ce dernier est Colonel dans l'armée. Lorsque mon fils y entra, il y a trois ans, il était vingt-troisième Cornette; aujourd'hui, il est le troisième : j'attends des remuements avec impatience.

Vous plaît-il de savoir quelque chose de moi vous dirai ce que j'ai dit à tant de personnes. Je

aussi heureux qu'on peut l'être quand on est malheureux. On me comble de bontés. Je jouis d'une infinité d'agréments. Mais... mais regarder au midi! Cette séparation terrible est si bien confirmée par les circonstances, que je ne vois, de longtemps du moins, aucun moyen imaginable d'y mettre fin. Cela est cruel : plaignez-moi, et tout sera dit. J'ai été ravi de ce que vous me dites de mes filles : je compte bien, à vous dire la vérité, sur quelques exagérations de l'amitié, mais j'espère aussi qu'il y a du vrai dans votre relation.

Bonne Clémentine, est-ce bien vrai ? Ne me faites pas d'histoires.

Embrassez tendrement de ma part le frère Joseph : il n'y a, je crois, point de mal à cela ! Invitez-moi de temps en temps à vos soirées de Confignon. Mes oreilles tinteront sûrement. Il me semble que la terre de Confignon a fait tort à celle de Saint-Giraud ; il en résulte que mon imagination ne sait où vous chercher, car je n'ai jamais vu votre séjour d'à présent : je ne puis me flatter de vous y voir jamais. Si cependant je voyageais encore sur ces belles plages, comment vous prouverais-je que je suis votre beau-frère? Vous ne me reconnaîtriez plus. Je suis vieux comme un violon de Crémone. Le plus sûr, je crois, serait de me présenter à pied, et de demander l'hospitalité comme un homme qui n'a ni feu ni lieu. Vous diriez sûrement : *Faites entrer ce pauvre homme. — Mais, voyez donc, mon cher ami, il prononce précisément comme notre beau-frère, le Scythe.* — Bonjour, excel-

lente Clémentine, je vous remercie de nouveau de votre aimable lettre. Ne doutez jamais de mon tendre et éternel attachement.

JOSEPH.

Si je puis être utile à Monsieur Termain, il est bien recommandé. N'écrivez-vous pas à votre excellent frère? Parlez-lui de moi. Je ne sais pourquoi je ne lui écris pas. Lui, de son côté, ne dit mot. Le sacré baptême et l'auguste mariage sont entrés je ne sais combien de fois chez lui sans qu'il m'ait invité. Pensez si je serais allé! — Dieu le bénisse et tout ce qui l'intéresse; il sera toujours pour moi au premier rang de tout ce que j'aime et de tout ce que j'estime le plus dans l'univers.

LXIX

A la Reine Marie-Thérèse d'Este, Reine de Sardaigne.

Saint-Pétersbourg, décembre 1809.

MADAME,

Londres et Trieste m'étant fermés, il ne me reste d'autre voie que celle de Constantinople pour faire arriver une lettre en Sardaigne. Dans cette position embarrassante, j'ai pensé que je ne pouvais rien ima-

giner de mieux que de faire parvenir cette lettre sous le couvert de Votre Majesté, entre les mains de son auguste sœur l'Impératrice d'Autriche. J'y trouve moi-même l'occasion très flatteuse de me mettre aux pieds de Votre Majesté, et de lui présenter directement l'hommage de mon très respectueux dévouement.

Ce n'est point sans une profonde douleur, Madame, que nous avons vu s'évanouir un nouvel espoir, en apparence si fondé : cependant, au milieu de si grands malheurs, on peut encore féliciter Votre Majesté de ce que les choses ne sont pas allées aussi mal qu'on a pu le craindre légitimement. François Ier disait : *Tout est perdu, fors l'honneur;* François II a sauvé, avec l'honneur, dix-huit millions de sujets fidèles, et ses armées n'ont succombé qu'à la magie, heureusement passagère, qui entraîne tout.

Je suis mortellement fâché de voir Votre Majesté confinée d'une manière si peu digne d'Elle ; mais d'un autre côté, Elle est indépendante, et n'est point exposée à faire le voyage de Paris. A cette consolation, qui est certainement très grande, Elle en joint une autre encore plus chère à son cœur, faite pour adoucir tous les chagrins : la réputation de son auguste fille, Madame Béatrix, s'étend déjà de tous côtés ; son esprit, ses grâces, sa bonté, sa pénétration, ont fait l'admiration de tous ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. En prêtant une oreille avide aux louanges les plus désintéressées, je me suis souvent rappelé avec un extrême intérêt le temps où j'amusais son

aimable enfance, lorsque, avec ma vue basse, je rencontrais sa poupée suspendue dans l'embrasure d'une porte. C'était hier, à ce qu'il me semble ; aujourd'hui elle pourrait commander à des hommes, et même les instruire. J'exprimerais difficilement à Votre Majesté la part que je prends au plus grand bonheur dont Elle puisse jouir.

Je n'ai point l'honneur d'être personnellement assez connu de Votre Majesté, pour me permettre d'ajouter d'autres considérations sur un état de choses que je ne crois point sans remède, malgré l'aspect lugubre qu'il présente dans ce moment. Je me borne donc à supplier Votre Majesté de vouloir bien agréer, avec sa bonté ordinaire, l'intérêt sans bornes que je ne cesserai de prendre aux moindres événements liés de quelque manière à son sort et à son bonheur, et le très profond respect, etc.

LXX

A M. l'Amiral Tchitchagof.

Saint-Pétersbourg, 17 (29) janvier 1810.

Monsieur l'Amiral,

J'ai reçu avec un extrême plaisir votre charmante épître du 20 décembre dernier. Je commençais à craindre que la mienne ne vous ayant plus trouvé à

Francfort n'eût fait fausse route, ou qu'elle se fût tenue en panne, ou qu'elle se fût amusée à courir des bordées ridicules. Me voilà tranquille sur tous ces malheurs. Elle a mouillé aux Tuileries et vous la tenez. Aujourd'hui, je dîne chez vous, mais vous n'y serez pas. Quelle idée avez-vous eu d'aller dîner ailleurs ? Je ne change sur rien, comme vous savez. Mes systèmes ne sont pas plus variables que mes affections ; ainsi, je ne m'accoutume point à ne pas vous trouver chez vous, et toujours je suis tenté de vous laisser des billets, avec la magnifique devise : *Pour faire visite.* Revenez, Monsieur l'Amiral, revenez, pour épargner mes billets. Puisque, tôt ou tard, vous devez me donner raison, pourquoi ne pas me croire tout de suite ? Quelque parti que vous preniez, vous ne devez pas craindre que je vous oublie. J'ai dans l'idée qu'une fois ou l'autre je sommeillerai encore dans un de vos fauteuils, et que, dans les entr'actes, nous disputerons moins. Voltaire a dit : *Etes-vous disputeurs, mes amis ? Voyagez.* Or, à cette époque que j'entrevois dans l'avenir, nous aurons l'un et l'autre beaucoup voyagé, de manière que nous disputerons peu et je dormirai davantage. Quoi que vous en disiez, Monsieur l'Amiral, je ne suis pas tranquille sur la moitié de vous-même. Il me paraît qu'elle n'est pas bien couchée et qu'elle a froid. Croyez-moi encore, enveloppez-la bien et ramenez-la-nous ; ou bien je vous conseille de vous écarter un peu des règles, et de brusquer le divorce (que j'ai trouvé au reste parfaitement fondé). Quand elle aura la bride sur le cou,

il faudra bien qu'elle aille ici ou là, et certainement elle choisira la place la plus convenable à sa santé. Dès qu'elle aura pris poste, vous lui courrez après, et, comme je vous connais, Monsieur l'Amiral, vous l'épouserez de nouveau. Je n'ai jamais fait l'expérience, mais je n'imagine rien de plus exquis, que le plaisir d'épouser sa femme. Ce conseil, que je crois bon, est cependant toujours subordonné à celui de revenir dans ce grand pays, où il y a, comme ailleurs, de l'air, de l'eau, du feu, du vin, des amis, des dames ; en un mot, tous les éléments. Je suis grandement fâché que vous n'ayez pas assisté à la grande organisation qui s'opère dans ce moment. Une place vous était due parmi les *pères de la patrie*. Votre demi-successeur est assis là ; il est né gentilhomme français, dans les Antilles. C'est un saut assez singulier. Il passe généralement pour un homme également actif et honnête ; il regrette sans doute, et tous les jours il regrettera davantage la tranquillité de Nicolaief ; mais l'homme doit-il (c'est-à-dire peut-il) faire ce qui lui plaît ? Souvent je me rappelle le mot qui fut dit à Philadelphie, dans un bal, à une jeune demoiselle qui s'amusait à jaser avec un jeune homme, au lieu d'aller prendre sa place marquée dans une contredanse. Je ne sais quel maître de cérémonies, usité dans ce pays, lui dit de l'air le plus sévère : : « *Mademoiselle ! Croyez-vous être ici pour vous amuser ?* » Il en est du monde précisément comme du bal. *Nous n'y sommes point pour nous amuser*, mais pour danser, suivant notre talent, l'un le menuet, l'autre la valse, etc. Nous avons

beau dire : Je suis fatigué, je suis mal accompagné, mon *partner* est un lourdaud, l'orchestre joue faux, etc. ; tout cela ne signifie rien : il faut danser, sans excuse valable que celle de ne pas savoir danser. Vous ne sauriez croire, Monsieur l'Amiral, combien je suis fâché d'être beaucoup plus âgé que vous ; car, peut-être, lorsque vous serez de mon avis sur tout ce qui arrivera certainement une fois, moi je radoterai ; mais j'espère que vous direz à mon fils : « *Feu Monsieur votre père, qui se porte à merveille, grâce à Dieu, avait bien raison lorsqu'il me disait..., etc.*

Sur les *Te Deum*, jamais nous ne disputerons : ils ont véritablement grand besoin de pardon. Je disputerai encore moins sur le système de Copernic, que vous me citez fort à propos, quoique vous vous trompiez beaucoup dans l'argument que vous tirez de la grandeur respective des corps : c'est un sophisme moderne qu'il faut abandonner. La matière seule n'est rien et n'a aucune valeur, aucune dignité quelconque. Le plus infime insecte est mille fois plus admirable que l'anneau de Saturne, et si une intelligence animait un grain de sable dans l'espace, il n'y aurait rien d'étonnant de voir tourner tous les corps célestes autour de ce grain de sable, en supposant ces corps inanimés et dépourvus d'habitants. Heureusement, il y a d'autres raisons, pas meilleures cependant que celles qui me furent dites jadis par un horloger de mon pays. « Je me suis convaincu, me dit-il, que c'est la terre qui tourne et non le soleil, par une raison bien simple, c'est qu'il est absurde de vouloir

faire tourner le feu autour du rôti. » Il n'y a rien à répliquer, comme vous voyez, et j'espère que vous me remercierez.

Mon frère est toujours où vous l'avez mis, et il est charmé d'être confondu avec moi dans votre cœur et dans vos pages ; il me charge très expressément de vous offrir ses hommages. Nous voulons être confondus auprès de Madame, que nous honorons et chérissons fort, quoique vous nourrissiez contre elle des projets sinistres. C'est encore un point sur lequel vous nous trouverez toujours prêts à disputer, *au risque de vous choquer*. Nous vous remercions ensemble de ce que vous avez la bonté de nous appeler souvent à vos conversations, et nous espérons un peu que Madame Tchitchagof, voyant que nous tenons si fortement son parti, daignera nous accorder quelques phrases de plus. C'est un grand plaisir pour moi que celui de parler de vous avec mes amis, ce qui m'arrivera aujourd'hui à dîner. J'ai parlé aussi quelquefois avec d'autres personnes, comme je dois et comme je pense, mais toujours en désirant que vous soyez ici. Au reste, Monsieur l'Amiral, soyez ici ou soyez là, de loin ou de près, ma reconnaissance et mon attachement vous suivront fidèlement, et j'espère que vous n'en doutez pas. Je prie Madame votre épouse d'agréer mes tendres et respectueux compliments : je fais mille vœux pour sa santé et pour celle de ses aimables enfants. Tout à vous, Monsieur l'Amiral : je vous embrasse de tout mon cœur.

LXXI

A Mlle Adèle de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 13 mars 1810.

Ton carnaval a passé, ma très chère enfant : il y a douze jours que tu jeûnes, et moi j'en suis au mardi gras. Je veux donc faire comme tout le monde, et me procurer aujourd'hui quelque plaisir remarquable. Je m'arrange en conséquence devant mon pupitre, pour répondre ce qu'on appelle une lettre à ton billet du 1er janvier. Il ne tiendrait qu'à moi de commencer par une querelle ; car, en examinant les dates de mon inexorable registre, je vois toujours de votre côté *un grand mépris des lois*. Jamais je n'ai dit, Mesdames, que je voudrais recevoir une lettre de vous tous les quinze jours ; j'ai dit que je voulais et entendais *que vous écrivissiez* tous les quinze jours, ce qui est bien différent. Je n'exige point que vous m'apportiez vos lettres, il y aurait de l'indiscrétion ; écrivez seulement : le reste dépend des puissances et surtout des postillons. Mais j'oubliais que je ne veux pas quereller aujourd'hui. J'aime tout dans ton billet, ma chère Adèle, excepté le mot *probablement*, que tu as placé indignement, presque à la première phrase. *Je lui remettrai probablement* ; et pourquoi *probablement ?*

On ne trouve pas tous les jours des gens de bonne volonté qui s'en aillent droit de Turin à Saint-Péters-bourg ; et quand on les rencontre, il faut les charger *certainement* de la pacotille destinée à votre bon papa. Voilà, ma très chère, ce qui me déplaît dans ta *dépêche :* le reste est à merveille. Tu fais bien d'*adorer* la peinture, il faut bien adorer quelque chose. Ce n'est pas que je me trouve tout à fait en harmonie avec tes idées sublimes. Je voudrais que ton talent fût un peu plus *femme*. J'honore beaucoup tes grandes entreprises : cependant c'est à elles que je dois le malheur de ne point voir encore sur ma muraille *i sospirati quadri*, que j'appelle depuis si longtemps. Je n'ai pas reçu un morceau de papier que je puisse mettre sous glace. Ah ! si je pouvais te jeter dans le paysage, quand même tu ne ferais pas mieux que Claude Lorrain ou Ruysdael, je t'assure que j'en prendrais mon parti. Je comprends fort bien tes dégoûts, quoique je ne sois point artiste : ton oncle est sujet plus que personne à cette maladie ; mais, dans les intervalles des paroxysmes, il enfante de jolies choses ; j'espère que tu feras de même. Si j'étais auprès de toi, je saurais bien te faire marcher droit, mais ta mère est trop bonne, je suis persuadé qu'elle ne te bat jamais ; sans cela il n'y a point d'éducation. Quel est ce peintre français dont tu veux m'envoyer *les pensées extravagantes ?* J'imagine que tu ne veux pas parler des triumvirs du grand siècle : Lebrun, Lesueur, le Poussin. Ces trois-là en valent bien d'autres. Le troisième surtout (à la vérité tout à fait *italianisé*) est mon hé-

ros ; il n'y a pas de peinture que je comprenne mieux. Quant aux artistes français modernes, je te les livre. Alfieri a une tirade à mourir de rire sur les nations qui *se font admirer à coups de canon*. Il met à l'ordinaire beaucoup d'exagération dans ses idées, mais tout n'est pas faux. Voltaire disait sans façon au roi de Prusse : *Un poète est toujours fort bon à la tête de cent mille hommes*. En suivant cette idée, je trouve que, lorsque huit cent mille hommes armés s'écrient ensemble qu'ils possèdent les plus grands artistes du monde, chacun fait bien de répondre : *Vous avez raison*. Cette époque, d'ailleurs si brillante, n'est cependant pas favorable ni à la poésie ni aux beaux-arts. Je t'expliquerai ma pensée la première fois que j'aurai l'honneur de te voir ; c'est dommage, au reste, car la poésie et les arts d'imitation auraient beau jeu dans ce moment.

Tu fais bien, ma chère enfant, de te jeter dans la bonne philosophie, et surtout de lire saint Augustin, qui fut sans contredit l'un des plus beaux génies de l'antiquité. Il a de grands rapports avec Platon. Il avait autant d'esprit et de connaissances que Cicéron : vraiment il n'écrit pas comme Marcus Tullius, mais ce fut la faute de son siècle. D'ailleurs que t'importe ? Tu n'es pas appelée à le lire dans sa langue. Une demoiselle ne doit jamais salir ses yeux ; mais si tu pouvais lire les *Confessions* de Rousseau après celles de saint Augustin, tu sentirais mieux, par le contraste, ce que c'est que l'espèce philosophique.

Adieu, cher enfant de mon cœur ! Je t'ai parlé

quelquefois de ma correspondance : c'est une chose qui ne peut s'exprimer : je gémis, je succombe sous le faix. Ah ! si tu étais ici pour m'aider ! Au reste, mon cher enfant, tiens pour sûr que, de toutes mes correspondances, il n'y en a point dont j'aie autant d'envie de me débarrasser que de la tienne.

LXXII

A M. l'Amiral Tchitchagof.

Saint-Pétersbourg, 22 mars (3 Avril) 1810.

Monsieur l'Amiral,

Je ne veux point attendre une de vos lettres pour répliquer. Je trouve une occasion, j'en profite. Quand même je vous croiserais en chemin, le mal sera léger. Hier, pour la dernière fois, j'ai mis le pied dans votre maison paternelle. J'ai été voir l'excellent Basile Vasiliewitch, qui venait de la vendre et qui était sur le point de partir. Je l'ai embrassé tristement, en lui souhaitant toute sorte de bonheur. Toutes les choses qu'on fait pour la dernière fois sont tristes ; or, il est bien certain que je ne rentrerai plus dans cette maison. Il m'a promis de me donner de ses nouvelles, mais qui sait *si* et *quand* je le reverrai. Dieu sait combien nous avons parlé de vous et de tout ce qui peut vous intéresser. Je me suis rappelé tant de discours

que j'ai tenus avec vous sur le papier-monnaie. Vous me prouviez, en riant, que c'était de l'or en barre. Aujourd'hui, mon incrédulité, qui n'a jamais trop cru aux lingots de papier, devient encore plus impertinente, et je ne cesse de penser à vous. Je vais souvent dans la maison que vous occupiez, et quoiqu'elle soit habitée aujourd'hui par de fort aimables et excellentes gens dont je reçois beaucoup de politesses amicales, j'y trouve cependant beaucoup de souvenirs tristes, et toutes ces idées s'engrenant l'une à l'autre comme des grains de chapelet, il se trouve qu'à la fin j'en ai fait une fatigante collection. Quelquefois je pense que si je me déguisais en *Feld-Jæger*, je pourrais fort bien obtenir une commission de courrier et aller vous faire visite sans le moindre inconvénient ; mais bientôt je me dégoûte en pensant combien je possède peu les talents d'un postillon. Un aveugle n'est bon ni à pied ni à cheval : assis, tout au plus, il peut faire sa figure. Ce que je fais souvent, c'est de penser au plaisir que j'aurais, si j'allais vous surprendre dans ce *renommé village de Paris, situé sur le ruisseau de Seine*, comme disait *notre ami Voltaire*. Du pied de l'escalier, je commencerais à crier : *C'est moi ! C'est moi !* Et votre adorable moitié, qui a les nerfs délicats, crierait à son tour. — *Shut the door ! Lock it up !* C'est un fou qui veut entrer par force ! En vérité, je m'amuse souvent à penser à cette entrevue.

Quoique je vous aie dit dans ma dernière lettre: revenez, Monsieur l'Amiral, revenez, il est bien entendu que si vous pouvez revenir en restant, j'y con-

sens de tout mon cœur, même à mes dépens, puisque je ne vous verrai pas; mais il peut y avoir des occasions où l'on doit sacrifier ses inclinations.

J'ai fait déjà une certaine connaissance avec votre successeur, ou, pour mieux dire, car il faut être clair, avec votre *lieutenant*. Il me traite et m'écoute, dans l'occasion, avec beaucoup de politesse; cependant, ce n'est pas tout à fait la même chose, *upon my honour*. Saveli Saveliewitch est plus désappointé que moi, car il a perdu son appartement; et, pour comble de malheur, il y a un ukase fondamental de Pierre Ier, qui défend de coucher à côté des livres ou autres collections de ce genre; de sorte qu'il faut se loger ailleurs, car l'on ne peut rien faire contre une loi fondamentale. La Surintendance de la Chancellerie pour les langues étrangères étant devenue un *sine cura*, comme on dit à Londres, qui sait ce qu'il en arrivera (quoiqu'on n'ait prononcé encore aucun mot alarmant)? Somme toute, le *Brat* me paraît un peu et même beaucoup en l'air. Son humeur en a beaucoup souffert; déjà mélancolique par caractère, plus qu'on ne le croirait au premier coup d'œil, il l'est devenu beaucoup plus par ce point de vue sinistre, accompagné de plusieurs autres. Quant à moi, Monsieur l'Amiral, j'ai toujours cette égalité d'humeur que vous connaissez et qui ne se vend dans aucune boutique. Ce n'est pas que je ne voie tout ce que voient mon frère ou d'autres; mais j'ai pour maxime que lorsqu'on est condamné à être fusillé, ce qu'on a de mieux à faire, c'est d'aller de bonne grâce au piquet,

autrement les spectateurs se moquent de vous et l'on n'en est pas moins fusillé. — *All is over with me.* Je ne dois plus voir mes enfants : ce n'est donc plus vivre ; c'est tout au plus n'être pas enterré. Je ne vis plus que par mes souvenirs, par les lettres que je reçois et par celles que j'écris ; et par l'étude, qui va son train, comme si j'étais au collège. J'ai entendu lire, du moins en partie, une charmante lettre de votre façon, où vous donnez un fort bel aperçu du *renommé village*. Madame de Tchitchagof commence-t-elle à comprendre qu'on y puisse vivre ? Je désire de toutes les forces de mon cœur que le climat soit favorable à sa santé, mais ce qui me comblerait de joie (ceci entre nous, comme vous sentez), c'est que vous rapportassiez de ce pays un empêchement décisif à ce divorce dont vous me parliez dans votre dernière lettre ; je vous en prie, faites cela. Vous allez voir des fêtes qui me semblent devoir mettre toutes les imaginations en jeu. Quel bruit ! Quelle splendeur ! Je vous prie, Monsieur l'Amiral, de me raconter tout cela dans une longue lettre, ou bien de vive voix, la première fois que j'aurai l'honneur de vous voir, ce qui ne saurait tarder. — Je bouffonne avec ma plume, et ma tête est pleine d'idées sinistres. Cependant, il serait possible que nous vissions une ère nouvelle à certains égards. Qui sait ce que peut produire tel ou tel événement ? Tout dans l'univers est dans une fluctuation continuelle,

Et rien, afin que tout dure,
Ne dure éternellement.

Je me tiens donc prêt et résigné à tous les événements imaginables; s'il arrive quelque chose de mieux que tout ce que j'ai supposé possible, *corocho !* Mais dans aucune supposition je ne puis être surpris.

Madame de Tchitchagof veut-elle bien agréer mes tendres hommages ? Il me semble que l'expérience du soleil va commencer. Hâtez-vous, je vous en prie, de m'en apprendre le résultat. Pour célébrer ici l'heureuse entrée du soleil dans la constellation du Bélier, nous avons eu 18° de froid ; j'espère que vous aurez eu quelque chose de moins. J'ignore vos projets. Peut-être que vous vous approcherez encore du bel astre. Faites comme il vous plaira, mais raccommodez, s'il vous plaît, cette santé physique dont votre santé morale dépend en grande partie. Quelquefois, en prenant le thé, rappelez-moi à votre mémoire. Supposez, si vous voulez, que je dors, et que je vous dis des demi-phrases en coq-à-l'âne ; pourvu que vous pensiez à moi, peu m'importe que vous vous en moquiez tant soit peu. Agréez, Monsieur et Madame, les respects de mon fils, et croyez-moi, pour la vie, votre très dévoué serviteur et ami.

LXXIII

A M. l'Amiral Tchitchagof.

Saint-Pétersbourg, 6 mai (n. s.) 1810.

Votre lettre du 8 avril, Monsieur l'Amiral, m'est parvenue avant-hier. Je vois qu'à la date de cette longue et aimable épître, vous n'aviez point encore reçu la mienne du 3 avril dernier; mais j'espère que depuis longtemps elle vous sera parvenue. Elle vous aura prouvé que je n'ai point attendu vos douces semonces pour songer à vous écrire. Pour vous répondre par ordre, j'approuve d'abord infiniment votre équation conjugale : *Je* = *Nous*. Ainsi, dans tout ce que vous pourrez me dire d'obligeant, je sous-entendrai un *facteur* caché qui change le singulier en pluriel. C'est bien mon intérêt d'ailleurs de l'entendre ainsi; vos lettres, déjà si agréables en elles-mêmes, le deviennent encore davantage par cette supposition. On a beau être sévère et *même un peu sauvage*, comme vous, comme moi, comme feu Hippolyte, une femme cependant ne gâte rien. Un autre avantage de ce *facteur*, c'est que je n'ai jamais l'envie de me battre avec lui. Nos ancêtres se brouillèrent pour certaines questions de quelque importance, sans nous consulter (notez bien ce point capital). Cet article excepté,

nous sommes d'accord sur tout : au lieu, qu'entre vous et moi, il y a guerre personnelle et combats terribles, qui feraient pâlir les plus intrépides, si les combattants n'avaient pas toujours fini par s'embrasser. Je crois cependant que, plus d'une fois, il m'est arrivé dans nos querelles de n'être pas entendu parfaitement. J'en vois encore un exemple dans mon *insecte* auquel je ne veux sûrement point faire plus d'honneur qu'il en mérite. Toute ma métaphysique porte sur ce principe inébranlable, que tout a été fait *par* et *pour* l'intelligence. La matière même, à proprement parler, n'existe pas indépendamment de l'intelligence. Essayez, Monsieur l'Amiral, de vous former l'idée du monde matériel, sans intelligence, jamais vous n'y parviendrez. J'ajoute que la vie seule est encore un infiniment grand, comparée à la matière brute qui n'est rien, et qu'un *insecte* est mille fois plus admirable que l'anneau de Saturne. Je ne prétends pas cependant faire tourner le monde autour d'un insecte, mais je dis que s'il n'y avait que lui et la matière brute dans l'univers, il n'y aurait pas la moindre raison de lui refuser cet honneur. En vérité, Monsieur l'Amiral, il me semble que cela est très clair et très plausible.

Il serait inutile, je crois, de vous dire combien j'ai été charmé d'apprendre que le changement de climat agit merveilleusement sur la santé de Madame votre épouse. Tirez tout le parti possible de cette influence : sur cet article, nous ne disputerons pas. Voyez même quel poids j'accorde à cette considération. S'il faut,

pour que M[me] de Tchitchagof se porte bien *toujours*, qu'elle vive *toujours* hors de votre patrie, soyez *toujours* absent : je n'ai rien à dire. Je crois, en thèse générale, que tout homme est tenu de servir son souverain et son pays tels qu'ils sont; mais s'il doit s'éloigner pour sauver sa vie et *à plus forte raison* celle de sa femme, pour moi, je l'absous de tout mon cœur. Je suis bien aise que vous ayez approuvé ma comparaison du bal : vous m'échappez cependant, à votre ordinaire, car, dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, la Polynésie et l'Australie, vous n'avez point d'égal pour la riposte ; cependant, comme disait Dacier et ensuite Voltaire, *ma remarque subsiste.* Je répète que j'admets *l'exception de la femme*... Sornettes que tout cela. Voilà donc un cas *irréductible* sur lequel nous ne pourrons jamais nous accorder. Je doute qu'il en soit de même du suivant, si vous me donnez, du moins, comme je l'espère, un moment d'audience. Vous croyez que les circonstances finiront par nous réunir ; moi, je n'en crois rien, et voici mes raisons.

L'homme porte en lui deux juges plus ou moins intègres : la conscience, et le goût, qui est aussi une espèce de conscience, surtout si on le prend comme je le fais ici dans son acception la plus étendue, car le goût n'est que la *conscience du beau*, comme la conscience n'est que le *goût du bon.* A ne consulter d'abord que cette conscience secondaire, elle m'apprend qu'à mon âge tout changement est ridicule et mal interprété par l'opinion. Vous-même, Monsieur

l'Amiral, qui m'accordez beaucoup d'amitié et qui êtes fâché de voir que je me perds (ce qui est vrai dans un sens), vous seriez le premier à trouver que je n'ai point de grâce dans ma nouvelle carrière, et que je marche mal.

Mais, pour m'élever un peu plus haut, je n'ai pas de ces bras souples toujours prêts à s'étendre pour un nouveau serment. J'en ai prêté un à Dieu dans l'église catholique, j'en ai prêté un autre à mon Souverain en naissant dans ses États. Je l'ai confirmé librement comme Vassal, comme Magistrat, et comme Ministre. Tout est dit : je n'y ai mis aucune condition. Je n'ai point dit : *à condition que vous serez heureux ; à condition que tout ira bien pour vous et pour moi*, etc. Je n'ai rien dit de tout cela, et c'est une abomination d'ajouter des clauses de son chef à des actes clos et signés. Maintenant, si ce souverain me rejette, je tâcherai de me procurer une existence tolérable sous les lois d'un autre ; mais s'il croit toujours avoir besoin de moi, lui dirai-je *non* ? Jamais, Monsieur l'Amiral, jamais. On me dira comme on me l'a déjà dit : *Mais c'est le chemin de l'hôpital.* Premièrement, je n'en sais rien ; car dans ce monde, tout pervers qu'il est, la compassion n'est pas cependant éteinte. Mais mettons la chose au pire. Quand je mourrais dans un galetas, croyez-vous que ce grand événement influât sur l'année tropique ou sur l'année sidérale ? Un homme n'est rien. Il n'importe nullement qu'il meure ou qu'il crève, mais ce qui importe beaucoup, c'est qu'il

n'y ait pas un vilain de plus dans le monde, car il y en a déjà beaucoup trop. Si de ces considérations majeures, tirées du devoir et du sentiment des convenances, nous descendons à quelque chose de plus grossier, que ferai-je, sans or, dans un système où l'or est tout, puisque les puissances morales sont détruites et qu'il s'agit de les refaire? Un homme qui porte un de ces noms historiques capables de jeter de l'éclat sur un nouvel ordre de choses, fait bien (si d'ailleurs il n'est retenu pour rien) de se vendre et même de se faire marchander; moi, j'ai la noblesse qui distingue la personne qui la possède, mais nullement celle qui peut illustrer le corps ou le parti auquel elle appartient. Je n'ai donc rien à offrir à un nouveau système; car pour les talents, je vous assure que je les donnerais pour un billet bleu, au change de 120 centimes. Tout ceci, Monsieur l'Amiral, n'est dit que d'une manière très subordonnée et pour prouver que j'ai raison sous tous les rapports, car je ne crois pas que ces considérations d'intérêt doivent influer dans ces sortes de cas sur les décisions d'un honnête homme.

Qu'en dites-vous, Monsieur l'Amiral? Il me semble que cette logique n'est pas extrêmement sotte, et je voudrais avoir le plaisir de vous l'entendre avouer. Toute la question se réduit donc pour moi à savoir dans quel pays je dois fixer ma demeure; mais il me semble que cette question n'en est pas une, et la moindre réflexion me démontre que nulle part je ne serais mieux ni même aussi bien qu'ici. Il y a long-

temps que vous m'avez écrit sur la liste de ceux qui aiment le *Blondin.* Nul sentiment n'a plus d'empire sur moi que celui de la reconnaissance ; et qu'est-ce que je ne *lui* dois pas ? Il m'a protégé *certainement* plus que je ne le mérite et *probablement* plus que je ne le sais. Cependant, à peine je suis connu de lui. Les circonstances le gênent, il est embarrassé avec moi, je le sens, et si les convenances le permettaient, je disparaîtrais tout à fait de chez *lui.* Si quelquefois il m'adresse un mot à la volée, autre embarras. Je n'ai pas l'ouïe fine, il parle bas, la crainte de ne pas l'entendre fait que je ne l'entends pas. Il me parle *choux,* je lui réponds *navets.* D'où vient donc, je vous prie, la bienveillance dont il m'honore et dont je ne puis avoir un meilleur témoin que vous-même, car souvent vous m'en avez assuré? Ma probité seule (et c'est le seul compliment que j'accepte) a pu me valoir ce bonheur. Or, dites-moi, je vous en prie, est-ce donc une légère qualité que ce tact qui reconnaît la probité et lui rend justice, même dans la personne d'un étranger qui n'a jamais pu rien mériter de lui? Je suis persuadé que sur ce point vous pensez comme moi. Je serais donc un écervelé d'abandonner cette protection, pour aller dans d'autres pays présenter ma jeunesse. A qui?... Ma foi ! je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu, depuis le grand tremblement de terre, qu'une seule ambition réelle, celle d'influer sur le bien-être de celui à qui je suis attaché. Pour satisfaire cette ambition, je me suis exposé comme vous le savez. Je n'ai pu réussir ; je ne demande plus aux hommes que l'oubli, et

comme c'est la chose qu'ils accordent le plus volontiers, j'ose croire que sur cet article au moins je ne serai pas éconduit.

J'ai cru devoir à votre amitié, Monsieur l'Amiral, cet exposé de ma conduite. J'espère que si vous réfléchissez bien, vous l'approuverez complètement ; il est vrai que ce système me conduit à une véritable mort civile, et me prive pour jamais de ma femme et de mes enfants ; c'est la plus épouvantable amertume qui puisse m'affliger : mais à cela point de remède honnête. Quand on est condamné à mort, ce qu'on a de mieux à faire, sans doute, c'est de marcher ferme au lieu de l'exécution, autrement les spectateurs se moquent de vous et l'on n'en fait pas moins le saut dans l'autre monde. J'ai voulu profiter d'une occasion sûre pour jaser un peu avec vous à cœur ouvert, afin que vous ne me croyiez pas un homme romanesque. Maintenant je passerai à d'autres objets.

J'ai été ravi de savoir que vous faites apprendre le latin à Mademoiselle votre fille : cette langue est à peu près le seul ou du moins le meilleur vaisseau sur lequel les habitants de l'Asie puissent aborder en Europe ; mais qu'il est difficile de savoir les langues antiques au point où elles peuvent influer moralement sur vous, c'est-à-dire, jusqu'au point où elles pénètrent dans la moelle des os et se convertissent dans nous *in succum et sanguinem !* (Mlle Julie vous expliquera ces deux mots.) A propos de latin, je puis vous assurer, Monsieur l'Amiral, qu'on ne le sait presque plus au pays où vous êtes. J'en juge par les

échantillons que je vois dans les papiers publics, mais surtout par les inscriptions mises sur le fronton du Palais du Corps Législatif à l'occasion du grand mariage : *Napoleo Magnus*, etc. Je n'ai lu rien d'aussi fade, d'aussi peu latin, d'aussi étranger au style lapidaire. Il y a même des lignes qui font rire l'oreille, comme : *Ad pacem orbis celeriter gradiens* (marchant à grands pas vers la paix du monde), — et d'autres encore.— Mandez-moi, je vous prie, quand je pourrai adresser un *poulet* latin à Mlle Julie : je n'y manquerai pas.

Il y a un article de votre lettre sur lequel je n'ai nulle envie de disputer : c'est celui où vous parlez du plaisir que vous goûtez tous les matins *au milieu des anges*, loin des sales teneurs de sales écritoires, de tous les autres animaux de ce genre. Il faut en convenir, c'est le plaisir par excellence. Je conçois à merveille que les *anges* semblent vous appartenir davantage. Au reste, mon très cher Amiral, voici la fin de toute cette vie patriarcale ; c'est que Dieu vous bénira dans le pays des miracles et de la galanterie, de manière qu'un beau matin vous mettrez le latin à sa place, et toutes vos raisons pour le faire apprendre à vos filles, tombant ainsi à terre, Mlle Julie n'aura plus de raisons de faire entrer cette chienne de langue dans sa tête.

Je vous remercie des nouvelles que vous me donnez de la Lune : je ne suis nullement étonné qu'on y ait vu une femme; il y en a partout. Mais si l'on y a vu une femme, tenez pour sûr qu'il y avait aussi un

homme. Si on ne l'a découvert, c'est qu'il était derrière. Je remercie affectueusement celle qui vous tient compagnie sur la terre, de ses bonnes intentions à mon égard; je recevrai sa prose avec toute la reconnaissance imaginable; cependant, je ne veux pas qu'elle fatigue ses yeux déjà trop occupés. J'espère que cette lettre ne vous paraîtra pas faite en dix minutes. J'oublie volontiers le laconisme quand je vous écris ; le fait est cependant que ma correspondance est augmentée au point que j'en perds la tête. J'ai fait votre commission au frère Xavier, qui aura sans doute le plaisir de vous obéir, mais non que je sache par ce courrier, car il n'en a pas connaissance et je ne sais où le prendre. Bonjour, Monsieur et Madame; rappelez-vous, je vous en prie, que je ne cesse de vous faire des visites. A votre tour, parlez quelquefois de moi le matin avec les *anges*. C'est l'heure des pères et des amis. C'est la mienne.

Yours.

LXXIV

A M. le Comte de Schulembourg.

Saint-Pétersbourg, 9 mai 1810.

J'ai chargé très souvent notre cher Duc, Monsieur le Comte, de vous témoigner combien j'étais sensible au souvenir obligeant dont vous n'avez cessé de me

donner des preuves dans toutes les lettres que vous lui avez écrites depuis notre séparation ; mais je ne puis résister à l'envie de vous témoigner ma reconnaissance en *main propre,* comme dit Jeannot. Oui, mon très cher Comte, je place au premier rang des agréments de ma vie les sentiments que j'ai pu vous inspirer, et que vous m'avez attestés si souvent et d'une manière si aimable. Plus d'une fois j'ai pensé qu'il ne tiendrait qu'à moi de vous faire venir ici, si je l'avais bien résolu, sauf à vous de repartir le lendemain de votre arrivée, si vous le jugiez convenable. La veille de votre départ, nous étions ensemble en voiture. Vous pensâtes à je ne sais quelle jolie anecdote sur le compte, si je ne me trompe, de Madame A... *Contez-moi donc cela*, vous dis-je, *je vous en prie.* Vous me répondîtes en propres termes : *Je vous promets de ne pas partir sans vous le dire.* Là-dessus, nous nous séparâmes, et je ne vous ai plus revu. *Und so,* s'il me plaisait de vous sommer dans les formes de venir ici me *raconter* cette histoire (car il n'a jamais été question d'écriture entre nous), ou vous n'êtes pas gentilhomme, ou vous seriez obligé de venir, mais comme le chemin est long et le temps détestable, car il a neigé hier de très bonne grâce, je ne veux pas agir avec vous en toute rigueur. Je dois vous avouer cependant que, plus d'une fois, j'ai été tenté, tant il m'en coûte de renoncer tout à fait au plaisir de vous revoir. Mais puisque le nom de Madame A... s'est trouvé sous ma plume, je veux vous conter un succès qui me couvre de gloire, si je ne me trompe infini-

ment. Il est impossible que vous ayez oublié la magnifique histoire du *poisson*, que je trouvai un jour au fond de ma mémoire, et qui obtint de vous un cri d'admiration. La belle dame que je vous ai nommée voulut, comme vous savez, toute grimace cessante, la tenir de ma bouche même. Or, voici ce qui est arrivé, mon cher Comte. Une dame qui était présente manda cette histoire à Vienne, et, de Vienne, on a écrit *mirabilia*. Ce n'est pas tout : une autre dame l'a racontée ici à une amie anglaise, et celle-ci l'a mandée à une amie de Londres. Au moment où cette dernière reçut la lettre, elle écrivait elle-même à une amie de Calcutta. Elle jugea à propos d'orner sa lettre de mon anecdote allobroge; et, deux ans après, on a écrit de Calcutta à Londres : *Miracle! il n'y a rien de si beau; votre anecdote a fait la joie des grandes Indes.* — Et ces applaudissements flatteurs me sont revenus de Londres. Je vous demande si l'on peut se figurer une gloire plus pure, et s'il devrait y en avoir de plus étonnante. Mais peut-être que vous n'en aurez point ouï parler, tandis que tout le monde s'entretient de la bataille de Wagram et de cent misères de cette espèce, tant les hommes ont peu de tact et de connaissance du vrai beau! — Voulez-vous par hasard, Monsieur le Comte, que je vous dise quelque chose de moi? Eh! mon Dieu, que vous dirai-je? Ne savez-vous pas tout? Je dis quelquefois *que je serais heureux si je n'étais pas malheureux*, et ce mauvais calembour explique assez bien ma situation. Je suis fort bien ici, je vous assure; on

me comble de bontés. Dans ma longue et amère carrière, je n'ai choqué *ni celui-ci, ni celui-là*, et mon existence même, comme vous le sentez assez, est un phénomène. Il y a quelque douceur dans cette situation. Mais... mais... Ah! mon cher Comte! Vous n'êtes pas marié; vous avez un Souverain, une patrie et des biens. J'en suis charmé, et je vous en félicite. Pour moi, je suis accablé de tous les maux, excepté la maladie et les remords. Il est vrai que ces deux exceptions sont grandes et capables seules de faire couler des flots d'ambroisie dans la coupe amère que je dois avaler jusqu'à la lie. J'espère, avec ce secours, ne jamais faire la grimace. Vous ajouterez beaucoup aux compensations qui me sont accordées, mon très cher Comte, si vous me conservez, comme je l'espère, cette bonne amitié dont vous m'avez donné tant de preuves, et qui m'est si chère. Ne doutez pas, à votre tour, de toute celle que je conserve pour vous. Je vous ai suivi de l'œil dans vos longues promenades, et, puisque je ne vois pas dans la région des probabilités l'occasion de vous revoir encore, il m'est doux au moins de pouvoir être sûr que je ne suis point oublié d'un homme tel que vous. Adieu mille fois, cher et aimable Comte; je vous embrasse avec une certaine tendresse triste, que vous devez comprendre à merveille.

LXXV

A M. l'Amiral de Tchitchagof.

Saint-Pétersbourg, 27 juillet (8 août) 1810.

Monsieur l'Amiral,

Je suis enchanté que nos deux dernières lettres se soient croisées; vous aurez vu par mon exactitude spontanée que je n'ai pas besoin de sommation, pour vous adresser des lettres que vous avez la bonté de désirer. J'ai ri de bon cœur (d'un rire de joie) en voyant ma prophétie sur Madame votre épouse si ponctuellement accomplie. De mon côté, c'est un miracle, car toute prophétie est un miracle; de votre côté, c'est un événement terrestre tel qu'on en voit beaucoup dans le monde. Je dois au reste, sans aller plus loin, vous présenter ici une réflexion importante. S'il y a quelque chose d'évident dans le monde, c'est la loi des compensations. La bonne nature ne permet jamais de grands maux sur la terre sans y porter remède : vous voyez, par exemple, que l'invention de la vaccine, qui diminue sensiblement la mortalité, est venue se placer à l'époque où nos crimes et nos extravagances l'avaient augmentée sans mesure. Mais elle ne se borne pas à cela. L'espèce masculine étant moissonnée de nos jours partout, et surtout en

France, comme l'herbe des champs, soyez persuadé, Monsieur l'Amiral, que cette force conservatrice, — X, qui pense à tout, ne manquera pas, ou plutôt n'a pas manqué de faire souffler sur la France un certain vent prolifique *saturé* d'atomes masculins. Or, comme le monde est conduit par des règles générales, les dames Russes, Anglaises, etc., etc., qui voyagent en France et qui avalent ces atomes, en retireront le profit tout comme s'ils avalent été faits pour elles, en sorte qu'il y a mille à parier contre un que, sous peu de temps, vous serez père d'un joli petit *Gars*. — A présent que j'ai suffisamment parlé de *naissance*, parlons de mort. Au moment même où j'entendis parler pour la première fois de l'épouvantable événement du 20 juin, je pensai à vous — (non! à Madame votre épouse) — et ensuite à vous. Certainement, vous ne vous en fâcherez pas. Comment avez-vous échappé heureusement à cette fatale invitation? Ou, si vous étiez de la fête, comment vous en êtes-vous tirés si lestement, car dans aucune relation je n'ai rencontré votre nom, ce qui me donne le droit, ce me semble, *to take for granted*, ou que vous n'étiez pas de la fête, ou qu'il ne vous est rien arrivé. Malgré cette démonstration négative, j'attends encore avec empressement une assurance directe de votre part. J'espère que l'état de votre chère Elisabeth, autant que vos systèmes philosophes, vous auront retenus chez vous. — Quel triste animal que l'homme! Il ne peut se passer de ses semblables, et cependant, il n'y a pas de grands rassemblements d'hommes sans danger

physique ou moral, — excepté à l'Eglise, — et voilà pourquoi il s'y ennuie. — Mais revenons à votre sage solitude, qui probablement vous aura préservés ; vous ne sauriez croire combien je l'ai approuvée. Puisque vous n'êtes pas ici et que sur ce point vous êtes inflexible, vous ne sauriez être mieux que dans une retraite patriarcale. — Mais quoi ? Point de voiture ! Tant mieux encore : cela vous va très bien, je vous assure. J'ai vu Monsieur votre frère qui a passé ici comme une hirondelle, au point qu'il ne m'a pas été possible de le voir chez lui. Il m'a dit qu'il allait vous joindre. C'est fort bien fait, puisqu'il pense comme vous. — J'admire les têtes humaines, et comment il y a dans chacune d'elles quelque chose qui est inexplicable pour une autre. Moi j'aurais cru que votre attachement au Maître vous aurait ramené ici malgré *ceci et cela* qui pouvait vous déplaire. Vous, de votre côté, vous auriez cru que mon attachement à la patrie m'y aurait ramené de même malgré *ceci et cela* qui pouvait aussi me choquer. — Point du tout : nous sommes tous les deux et demeurons inflexibles sur le *ceci et cela*. Au reste, il y a des replis si cachés dans le cœur de l'homme que, même entre amis, il y a des choses qui demeurent toujours invisibles à l'œil d'un autre. Par exemple, Monsieur l'Amiral, ce qui vous écarte de ce pays n'est point, du moins exclusivement, tout ce que vous m'avez dit. Je vois le motif principal dans votre cœur comme je vois le soleil, et cependant je ne sais pas ce que c'est. Il n'y a rien pour moi de si évident ni de si inconnu, du moins hors d'un certain

sens général. Quoi qu'il en soit, je vous souhaite toute sorte de bonheur possible sur la mer de la vie, quel que soit le Rhumb que vous teniez.

Au moment où vous lirez cette lettre, Monsieur l'Amiral, mon frère aura traversé le Caucase et sera sur les frontières de la Perse. Vous allez dire d'abord : *Est-il possible?* Mais en y réfléchissant, vous trouverez que rien n'est plus raisonnable. Mon frère était demeuré militaire, mais il occupait un emploi civil : c'était une existence ambiguë et pour ainsi dire *bâtarde*, dont l'assaisonnement, qui la rendait douce, a disparu avec votre personne. Il avait perdu le logement, ce qui est un grand article dans votre dévorante capitale, et il ne lui restait plus guère d'espérance pour un avancement militaire. Certainement, nous n'avons, lui et moi, qu'à nous louer des procédés de M. le Marquis de Traversay. — Mais sa politesse même pouvait se trouver embarrassée dans un moment de réforme et d'économie. D'ailleurs, vous êtes parti, ce n'est plus cela. Quel que soit le sort de mon frère, nous n'oublierons jamais, ni lui ni moi, que c'est à vous qu'il doit un état dans ce pays, et que les deux grades qu'il a obtenus sont votre ouvrage.

La Néva de ses flots ira grossir la Loire
Avant que ce bienfait sorte de ma mémoire.

Mais j'admire comment ma plume, courant toute seule, oubliait de vous apprendre le nouveau placement de mon frère; en vertu d'une nouvelle grâce de *mon* bon Empereur, il a passé comme Colonel dans

l'Etat-Major Général à la suite de S. M. I. Nous avions d'abord pensé à la Moldavie, mais j'ai peur que la saison des Cordons et des *Te Deum* ne soit passée. Le fleuve d'or et de farine qui coule de la capitale vers la frontière, dans les guerres lointaines, suit une loi toute différente de celle que suivent les fleuves proprement dits. Plus il s'éloigne de sa source, moins il est riche et profond, et plus il est sujet à tarir. Il faut d'ailleurs considérer d'un côté : la fièvre tierce, la faction de cour et d'armée, etc., et, de l'autre : l'obstination turque, l'orgueil national, le principe religieux, le Balkan, le Visir qui peut tout, etc.; enfin, il nous a paru, en conseil de famille, que la paix était au moins probable, et que par conséquent un étranger, qui ne cherche que des coups et de la réputation, ne doit pas se présenter dans une armée à la fin de la campagne, au risque de n'entendre plus que le bruit des plumes criaillant sur le papier (*chorocho ou ni chorocho*). En Géorgie, c'est autre chose. Le théâtre est éloigné, la guerre qu'on y fait n'a ni commencement ni fin. On arrive et l'on part quand on veut. Ce qui a achevé de nous déterminer, c'est le départ pour cette armée du Marquis Paulucci, qui est revêtu là d'un commandement considérable, et qui a offert à mon frère de le demander comme officier de confiance. Voilà l'histoire. Le départ ayant été extrêmement précipité, mon frère n'a pu remplir aucun devoir, et pas même celui qu'il avait le plus à cœur : de vous informer de sa nouvelle destination; de manière que je me suis chargé de l'acquitter auprès de vous.

Précédemment vous m'aviez flatté d'une lettre de madame votre épouse; aujourd'hui je m'y oppose formellement. Je ne veux point qu'elle appuie sa pauvre petite poitrine sur une table, pour mes beaux yeux. Je la prie d'agréer mes hommages et les vœux que je fais *pour sa bonne conduite*. J'ai dans l'idée qu'elle se couvrira de gloire. Je ne vous dis plus rien de moi, Monsieur l'amiral. C'est l'éternelle monotonie qui me conduira à ma dernière heure. Mes malheurs sont amers et sans remède; mais nulle part dans l'univers je ne pourrais trouver les deux palliatifs que m'a fournis ce pays, et surtout son maître; j'en jouis avec reconnaissance, sans me permettre de spéculer sur l'avenir, qui ne peut plus changer pour moi. Vous avez cru devoir fuir la terre paternelle, mais votre femme et vos enfants vous accompagnent; moi, j'ai été chassé de ma patrie, et jamais je ne reverrai ce que vous possédez. Ah! c'est épouvantable. — Je vous embrasse de tout mon cœur, Monsieur l'Amiral, en vous répétant, je ne sais pas trop pourquoi, car rien n'est moins nécessaire, que je suis pour la vie,

Votre très humble serviteur et bon ami.

LXXVI

A Mme Tchitchagof.

Saint-Pétersbourg, 1er (13) septembre 1810.

Madame,

Lorsque je vous priais, dans ma dernière lettre, de ne point appuyer votre pauvre petite poitrine sur une table, pour me procurer le plaisir de lire une de vos lettres, la vôtre, du 24 juillet, était déjà arrivée, mais je ne le savais pas. Recevez donc mes remerciements, Madame, puisque vous avez bien voulu prendre une peine si agréable pour moi. Ne dites pas de mal, je vous en prie, de votre *anglais-français*. Je voudrais bien, je vous l'assure, pouvoir me parer d'un *Français-anglais* aussi parfait. Ecrivez d'ailleurs, Madame, aussi mal que vous écrivez bien; le style le plus barbare me paraîtra toujours fort agréable, lorsqu'il m'apportera l'assurance d'un souvenir et d'un attachement si précieux pour moi. Hélas ! Non : je ne puis plus *dormir ni m'éveiller* chez vous, mais c'est quelque chose, et même c'est beaucoup que d'avoir l'honneur d'être désiré, et j'y compte, puisque vous avez la bonté de m'en assurer en termes si aimables. Jugez, Madame, si vous êtes payée de retour. Souvent je m'amuse à rêver

que la barrière de fer qui nous sépare tombe tout à coup, et que j'arrive incognito à la porte de votre numéro XIX. Un rêve est un rêve; cependant c'est quelque chose de plus que rien. — Je ne sais pourquoi, Madame, il vous plaît de *vous* accuser seule (en soulignant) d'avoir dérangé le beau projet de la Suisse, ni pourquoi vous consentez à être étranglée seule, pour un crime où vous avez nécessairement un complice. S'il fallait absolument punir quelqu'un, ma main tomberait plutôt sur ce mauvais sujet d'Amiral; cependant, Madame, je ne vous déclarerais pas innocente, mais je vous ferais grâce. J'espère que vous trouverez, dans ce jugement, de la conscience et de la galanterie. C'est de quoi se pique tout homme comme il faut, qui a appris le français il y a plus de vingt ans. Quant aux modernes, je n'en réponds plus. — Mes idées antiques vous répondent de la pleine approbation que j'ai donnée à votre système sur la *Bible*. Vous faites à merveille de l'étudier chez vous, et puisque vous vous êtes fait une idée quelconque des patriarches de l'ancienne loi, d'après ce que nous en a raconté Moïse, il vaut cent fois mieux pour vous, garder ces idées, que les réformer d'après les vers de M. Legouvé et compagnie. Cela ferait dans votre tête une confusion à n'en pas finir. Si j'étais à Paris, Madame, soyez bien sûre que je vous tiendrais compagnie pour tout ce qui concerne la Terre Sainte.

Il me serait impossible de vous exprimer combien j'ai été flatté de la pleine approbation que votre seigneur et maître a bien voulu donner à la logique que

j'ai déployée pour lui rendre raison de ma conduite. L'homme qui dit : *Vous avez raison*, fait toujours preuve d'un bon esprit et d'un caractère élevé ; il y a cependant un tour de force encore plus merveilleux, c'est celui de dire : *Vous avez raison*, à celui qui contredit notre conduite et nos propres systèmes. Quelques phrases que m'a adressées votre *Lord* sur la *Patrie* et le *Pays*, m'ont engagé à lui offrir l'occasion de s'élever encore à mes yeux, en prononçant ces trois grands mots, *vous avez raison*, contre lui-même. Puisqu'il me fait la grâce de ne pas mépriser ma logique, je puis l'assurer (et ce n'est pas vous au moins qui me démentirez) que j'en ai mis autant que j'ai pu dans la petite dissertation ci-jointe, que je vous prie de lui remettre avec *votre main blanche* (Mylady Warren ne m'entend pas). Il y reconnaîtra au moins le langage le moins équivoque de l'amitié, de manière que ma logique se tient sûre d'être approuvée d'une manière ou d'une autre.

Mon frère est arrivé à Tiflis en vingt-deux jours, et tout de suite il est reparti pour le camp de *Larm*, qui est planté à cinquante verstes au delà de cette capitale de la Géorgie. Je n'ai pas manqué de lui faire savoir l'intérêt que vous voulez bien lui accorder, et certainement il y sera très sensible. Je ne vous dis plus rien sur son compte, ayant épuisé ce sujet dans ma précédente lettre. J'espère, Madame, que vous appuierez ma dissertation auprès de monsieur l'Amiral, et que vous voudrez bien, pour rendre l'accent de la raison plus pénétrant, y joindre celui de la tendresse. Regar-

dez bien le monde, et vous verrez que l'obstination sur ce point pourrait bientôt faire couler des larmes intarissables et inutiles. Je suis d'autant plus fort sur mes principes, que je ne crois point du tout aux prétextes qui paraissent motiver une résolution aussi étrange. Un Saint, peut-être, pourrait quitter sa patrie, à cause des vices qu'il y remarquerait; mais *le Saint* resterait par pénitence. Souvent nous appelons *force*, *élévation*, *grandeur d'âme*, ce qui dans le fond n'est que faiblesse ; car toute passion contentée est une faiblesse. Un honnête homme n'a que deux passions, l'orgueil et l'amour. Chez vous, Madame, et grâce à vous, *le petit drôle* ne fait pas un de ses brigandages ordinaires. Il est sage, il est modeste, il lit la *Bible* et les XXXIX articles, il se lève et il se couche aux heures convenables, il soupe chez lui, jamais on ne le rencontre chez le restaurateur : enfin on pourrait le canoniser. Reste l'orgueil; c'est lui qui fabrique tous ces fantômes, toutes ces illusions qui pourront à la fin devenir si fatales. *L'homme sage doit travailler toute sa vie à se rendre plus fort que lui-même.* Si vous approuvez cette maxime (je dis *vous* au pluriel), je vous dirai de quel livre je l'ai tirée. En attendant, je soutiens que Voltaire n'aurait pu dire mieux, et que toute la sagesse est dans cette phrase. Me pardonnerez-vous de m'aviser ainsi de vous envoyer des sermons? Obtenez-moi seulement le pardon de votre ami : j'ai besoin d'entremise pour une si forte impertinence; quant au vôtre, Madame, je vous le demande directement, car je suis plein de confiance que vous ne me le refuserez pas.

Votre bon frère est ici depuis quelques jours. Je l'ai vu deux fois, et Dieu sait si nous avons parlé amoureusement de vous ! Son imagination n'est pas couleur de rose — non plus que la mienne. Il vous dira tout ce que nous avons dit. Ainsi, je ne répète rien. Je lui remettrai à son départ une triste lentille bien concave, dont monsieur l'Amiral voudra bien se servir pour aider les yeux de son ami aveugle (je ne dis pas : *aveugle ami ;* prenez bien garde). — Mais voilà peut-être l'orgueil ! Ah ! le coquin : il se fourre partout. Heureusement il y a une bonne manière d'en faire justice ; c'est de le faire juger par celui d'un autre. — Mais c'est assez radoter ; il faut finir, non pas certes par lassitude, mais comme disait Madame de Sévigné, *parce qu'il faut que tout finisse.* Vous avez grand tort, Madame, d'invoquer les tours de force de ma mémoire, pour que je me ressouvienne de vous. Elle laisserait plutôt échapper deux ou trois langues et vingt auteurs classiques qu'un souvenir qui lui est si cher. Elle a pour vous toute la fraîcheur de son *antique jeunesse*, et je lui ai entendu dire, qu'elle se ressouvient de vous précisément comme de ses livres, *parce qu'elle vous a étudiée.* Sur cela, Madame, j'imagine que je suis chez vous, qu'il est minuit et qu'il faut chercher mon chapeau (que je perds toujours). Agréez, Madame, l'assurance la plus sincère du tendre et respectueux attachement avec lequel je suis pour la vie,

Votre très humble serviteur et dévoué ami.

LXXVII

A M. l'Amiral Tchitchagof.

DISSERTATION SUR LE MOT : *PATRIE.*

Un même objet pouvant être considéré sous différents rapports, il est tout simple qu'il ait plusieurs noms, et c'est ce qui a lieu dans toutes les langues. — Lorsqu'on considère, par exemple, un certain lieu de l'univers, par rapport seulement à sa position géographique et à sa nature physique, on l'appelle *pays*. On dit : c'est un beau *pays*, c'est un triste *pays*, il a parcouru beaucoup de *pays*, etc., etc. Mais lorsqu'on vient à considérer cette même région dans son rapport avec l'homme qui la possède et qui a droit d'y habiter, et encore dans les rapports, d'un côté, de puissance et de protection, et de l'autre, d'obéissance et de services qui unissent le sujet et le souverain quelconque, alors elle s'appelle *Patrie*. Mais c'est toujours la même chose, et il est impossible d'avoir un *Pays* sans une *Patrie*, ni une *Patrie* sans un *Pays*. — Lorsque Rousseau a dit : *Dieu garde de mal ceux qui croient avoir une patrie et qui n'ont qu'un pays*, il a dit une de ces sottises qui lui sont extrêmement familières, où la fausseté des paroles est couverte par une vaine perfection de style dont un homme attentif ne sera jamais

la dupe. Mais que Monsieur l'Amiral me permette de répéter ce que j'ai dit il y a longtemps : *Les fausses maximes ressemblent à la fausse monnaie, qui d'abord est frappée par un coquin, et qui est dépensée ensuite par les honnêtes gens qui ne la connaissent pas.* Lors donc que « l'aimable ami » me parle de *l'universalité de cette distinction*, et des conséquences qu'on en tire, je n'ai rien à répondre sinon que j'en appelle à mon creuset, et que chacun a le droit d'en faire autant. — Il a plu à l'Auteur de toutes choses de diviser les hommes en familles qu'on appelle *Nations*. Le caractère, les opinions, et surtout les langues, constituent l'unité des nations dans l'ordre moral; et, dans l'ordre physique même, elles sont dessinées par des caractères éminemment distinctifs. On voit au premier coup d'œil que tous les nez tartares doivent habiter ensemble, et que l'œil d'une chinoise n'est pas fait pour s'ouvrir à côté de celui d'une italienne. — Si les nations sont ainsi divisées et distinguées, leurs habitations le sont aussi. Les mers, les lacs, les montagnes, les fleuves, etc., forment de véritables *appartements*, destinés à des familles plus ou moins nombreuses. — Voyez sur la carte l'Espagne, la France..., etc. Personne ne peut douter que ces grands plateaux n'aient été dessinés et circonscrits exprès pour contenir de grandes nations, et c'est en effet ce qu'on a toujours vu. — Il est encore bien essentiel d'observer, qu'outre l'élément d'attraction qui forme l'unité nationale et qui résulte de la communauté de langue, de caractère, etc., cette unité est encore prodigieusement ren-

forcée par l'élément de répulsion qui sépare les diverses nations. En effet, c'est une vérité désagréable ; mais enfin, c'est une vérité : *Les nations ne s'aiment pas.* — Mais que dis-je, *les nations !* Ce sont les *hommes* qui ne s'aiment pas. N'entend-t-on pas dire tous les jours : — « Je suis las des vices et des ridicules des hommes ; je m'éloigne du monde autant que je puis, je me renferme dans ma famille. » — Que voulez-vous dire, Monsieur ? Est-ce que vous n'êtes pas un *homme* par hasard ? Est-ce que votre famille n'est pas composée d'*hommes* ? Le fait est que vous venez chercher chez vous des défauts qui sont les vôtres, ou, du moins, auxquels vous êtes accoutumé, et votre voisin qui fait tout comme vous, vous fuit comme vous le fuyez. — Transportez cette triste observation aux nations considérées comme unités morales, vous retrouverez la même vérité cruelle : *les nations ne s'aiment pas.* — Observez une chose singulière. Le nom de toute nation est une injure chez une autre. L'Anglais dit : *French-dog ;* le Turc plus généralement : *Chien de chrétien ;* le Français : *Plat rosbif*, *Lourdeau d'Allemand*, *Traître d'Italien*, etc., etc., et Dieu sait si on le lui rend ! — Il suit de cette observation, non seulement vraie mais *trop vraie*, que le plus imprudent des hommes est celui qui abandonne sa patrie, où il a des droits et jouit de l'*attraction* commune, pour s'en aller chez une nation étrangère s'exposer à la *répulsion*, sans aucun droit pour y résister. — A cette considération, qui est décisive, se joint celle de la morale, qui l'est encore davantage, s'il est possible. — Tout gouverne-

ment jure à tout enfant qui naît sous ses ordres : protection, défense et justice ; et réciproquement l'enfant promet : obéissance, secours et fidélité jusqu'à la mort. — Anéantissez ce principe, il n'y a plus de société. — Une des intentions les plus visibles de la création, c'est que tous les pays soient habités ; il y a donc un charme général attaché à ce mot de Patrie, et ce charme est plus vif, peut-être, sous la hutte du Groënlandais et du Hottentot, que sous les lambris de l'Ermitage ou des Tuileries. — Et ce sentiment étant nécessaire, naturel et sacré, la conscience de tous les hommes l'a sanctionné puissamment, en réprouvant tout homme qui abdique sa patrie. — Il dira ce qu'il voudra, il s'excusera comme il l'entendra ; jamais il n'effacera cet anathème, et toujours on pensera mal de lui. — Qu'y avait-il de plus excusable, de plus louable même, au moins en apparence, que l'émigration des protestants français à la révocation de l'Edit de Nantes ? Et cependant, dans les pays mêmes où ils ont été accueillis, ils font toujours une certaine caste séparée du reste de la nation, et je vois toujours un *R* majuscule sur leurs fronts. L'étranger ne doit jamais être que voyageur ; du moment où il se fixe, sa position devient fausse et désagréable. Cela est si vrai, que ce mot d'*étranger* a été pris pour synonyme de *déplacé*, et l'on dit à un homme : « *Vous êtes étranger ici* », pour lui dire : « *Vous ne devriez pas y être* ». — Une exception incontestable à la règle générale est le cas de révolution ; en effet, lorsque la souveraineté à laquelle j'ai prêté serment est détruite, je suis libre d'en

chercher une autre. C'est exactement le cas d'un mariage dissous par la mort de l'un des conjoints ; l'autre a sans doute le droit de se remarier, et cependant il faut bien y songer, même dans ce cas avoué par la conscience, avant de quitter sa patrie, et nous avons vu de beaux exemples des fautes qu'on peut commettre dans ce genre. — Mais, hors de cette supposition, rien ne peut excuser l'abandon de la Patrie. Les défauts du gouvernement seraient le plus mauvais des motifs, car chacun est obligé de servir et de défendre celui qui est établi chez lui, tel qu'il est. — Otez ce principe, l'univers sera plein de promeneurs qui voyageront pour chercher un gouvernement qui leur convienne. Exposer une pareille idée c'est la réfuter. Il y a partout du bien et du mal, et partout où l'on est sage, on peut vivre tranquillement.

For forms of government let fools contest!
Whatever is best administred, is best.

On me dira : « Vous tenez ce discours sous Alexandre ; l'auriez-vous tenu sous un autre ? » — En premier lieu, je réponds *oui*, sans balancer, — mais j'ajoute : la même forme de gouvernement n'a-t-elle pas produit Fabius, Scipion, les Gracques et les Triumvirs ? Montrez-moi un pays où il n'y ait pas eu d'horribles abus. — La nécessité d'aimer sa patrie et de la servir est si évidente, que l'étranger même, qui devrait être indifférent, ne pardonne pas à l'homme qui parle mal de la sienne. — C'est autre chose en-

core dans le pays critiqué. — Que l'orgueil national irrité s'élève avec force contre l'homme qui déchire sa patrie, l'amitié qui entend, qu'a-t-elle à répondre ? Si elle disait : *Il a raison*, elle ferait beaucoup de tort à elle et nul bien à l'autre. Elle doit répondre : « *C'est un homme d'esprit et de mérite qui a tort comme vous, Monsieur et Madame, qui avez aussi de l'esprit et du mérite, et qui, une fois le jour. vous trompez sûrement sur quelque chose.* » — Or, qu'est-ce qu'un sentiment sur lequel l'amitié, même courageuse, doit passer condamnation ? — Donc, après qu'un homme distingué de toutes manières a suffisamment changé d'air, qu'il a mangé assez de pêches et de raisins, et que sa femme a fait un garçon, *il doit revenir dans sa patrie. Ce qu'il fallait démontrer.*

LXXVIII

A Mlle Constance de Maistre.

Saint-Péterbourg, 18 décembre 1816.

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta lettre du 4 novembre dernier, jointe à celle de ta mère. Je ne sais cependant si je m'exprime bien exactement, car au lieu d'un extrême plaisir, je devrais dire *douloureux* plaisir. J'ai été attendri jusqu'aux

larmes par la fin de ta lettre, qui a touché la fibre la plus sensible de mon cœur. Je crois, en effet, qu'il ne me serait pas impossible de te faire venir ici toute seule, malgré les embarras de l'accompagnement indispensable; mais, enfin, supposant que je parvienne à surmonter cette difficulté, tu serais ici pour toujours; car tu comprends bien que ces deux ans dont tu parles sont un rêve. Et comment ferais-tu goûter cette préférence à tes deux compagnes et même au public? La raison que tu dis serait excellente si nous étions à soixante lieues l'un de l'autre: à huit cents lieues, elle ne vaut plus rien, et j'en sèche. Parmi toutes les idées qui me déchirent, celle de ne pas te connaître, celle de ne te connaître peut-être jamais, est la plus cruelle. Je t'ai grondée quelquefois, mais tu n'es pas moins l'objet continuel de mes pensées. Mille fois j'ai parlé à ta mère du plaisir que j'aurais de former ton esprit, de t'occuper pour ton profit et pour le mien; car tu pourrais m'être fort utile, *col senno e colla mano*. Je n'ai pas de rêve plus charmant; et quoique je ne sépare point ta sœur de toi dans les châteaux en Espagne que je bâtis sans cesse, cependant il y a toujours quelque chose de particulier pour toi, par la raison que tu dis: parce que je ne te connais pas. Tu crois peut-être, chère enfant, que je prends mon parti sur cette abominable séparation! Jamais, jamais, et jamais! Chaque jour, en rentrant chez moi, je trouve ma maison aussi désolée que si vous m'aviez quitté hier; dans le monde, la même idée me suit et ne m'abandonne presque

pas. Je ne puis surtout entendre un clavecin sans me sentir attristé : je le dis, lorsqu'il y a là quelqu'un pour m'entendre, ce qui n'arrive pas souvent, surtout dans les compagnies nombreuses. Je traite rarement ce triste sujet avec vous ; mais ne t'y trompe pas, ma chère Constance, non plus que tes compagnes, c'est la suite d'un système que je me suis fait sur ce sujet. A quoi bon vous attrister sans raison et sans profit ? Mais je n'ai cessé de parler ailleurs, plus peut-être qu'il n'aurait fallu. La plus grande faute que puisse faire un homme, c'est de broncher à la fin de sa carrière, ou même de revenir sur ses pas. Je te le répète, mon cher enfant, quoique je ne parle pas toujours de cette triste séparation, j'y pense toujours. Tu peux bien te fier sur ma tendresse; et je puis aussi t'assurer que l'idée de partir de ce monde sans te connaître, est une des plus épouvantables qui puissent se présenter à mon imagination. Je ne te connais pas; mais je t'aime comme si je te connaissais. Il y a même, je t'assure, je ne sais quel charme secret qui naît de cette dure destinée qui m'a toujours séparé de toi : c'est la tendresse multipliée par la compassion. Tout en te querellant, j'ai cependant toujours tenu ton parti, et toujours bien pensé de toi. Je ne te gronde point dans cette lettre sur ta *gloriomanie :* c'est une maladie comme la fièvre jaune ou la pleurésie ; il faut attendre ce que pourront la nature et les remèdes. D'ailleurs, je ne veux point te faire de chagrin en répondant à une lettre qui m'a fait tant de plaisir. Quoiqu'il y ait un peu, et même plus qu'un peu de

ta folie ordinaire, il y a cependant un amendement considérable. Elle est d'ailleurs beaucoup mieux écrite, dans les deux sens du mot. Je suis bien aise que tu deviennes grammairienne. N'oublie pas les étymologies, et souviens-toi surtout que Babylone vient de *babil*. Je suis bien aise que tu aies découvert une des plus grandes peines du mariage, celle de dire aux enfants : *Taisez-vous*. Mais si toutes les demoiselles s'étaient arrêtées devant ces difficultés, combien de demoiselles ne parleraient pas ! Au reste, mon enfant, comme il y a peu de choses qui écartent les hommes autant que la science, tu prends le bon chemin pour n'être jamais obligée d'imposer silence à personne. Le latin n'est pas des choses qui me choqueraient le plus, mais c'est une longue entreprise.

Hier, on a célébré chez la Comtesse... la fête de sainte Barbe, fort à la mode ici, et qui est la patronne de la dame. Il y a eu bal, souper et spectacle. Ton frère, seul acteur de son sexe, a eu tous les honneurs, car il était, comme Molière, auteur et acteur. C'était une nouvelle édition de sa *Cléopâtre*. Il s'est tué en chantant un vaudeville; puis, au grand contentement de tout le monde, il s'est relevé pour chanter à la Comtesse les couplets ci-joints, qui ont été applaudis à tout rompre. Je n'ai pas répondu à la moitié de ta lettre; mais « *plus de quatre pages je ne puis écrire ce soir* ». Je t'embrasse tendrement, ma très chère Constance; je te serre sur mon cœur, où tu occupes une des premières places. Le reste, à l'ordinaire prochain.

LXXIX

Au Chevalier de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 7 (19) décembre 1810.

. . . .
. . . .
. . . . Je viens, mon cher ami, de voir mon fils passer alternativement de deux nuits l'une au quartier pendant vingt jours. Son exactitude obstinée, et d'autres raisons encore tirées de la sagacité du jeune homme, ont touché le cœur du Grand-Duc, qui l'a remarqué. L'autre jour, à l'exercice, il le montra aux généraux qui l'environnaient, en leur disant : *Que dites-vous de notre petit Italien?* Puis il lui dit à lui-même : *Comment avez-vous si bien appris le russe? — Monseigneur, il n'y a rien d'étonnant, puisque je sers la Russie depuis quatre ans.* Le Grand-Duc continua à le montrer à ses officiers. Peu de jours après, il en parla à table sur un tel ton, que le Prince Serge Dolgorouki, qui dînait là, lui dit : *Monseigneur, voulez-vous permettre que je répète au père du jeune homme, qui est de mes amis, ce que V. A. I. vient de dire? — Volontiers*, dit le Grand-Duc. — Le Prince Dolgorouki m'a donc rendu ce discours. Je pourrais tirer

grand parti de cette belle inclination, mais il faut aller doucement. Je me rappelle un vers fameux sur le théâtre français : *Honorez-moi*, *Monsieur*, *de votre indifférence.* J'ai dit au Prince que je le priais de témoigner à S. A. I. ma profonde reconnaissance, et de l'assurer que, dans d'autres circonstances, je lui aurais demandé la permission d'aller le remercier moi-même. — *Basta cosi.* — Au milieu des privations les plus fatigantes, je trouve une grande consolation dans le chemin que tient Rodolphe; des dames tout à fait collet monté l'admettent même dans la société de leurs filles : il vient de faire grande figure dans une fête de famille chez la comtesse..., qui s'appelle Barbe (nom fort à la mode ici). Comme il fallait un spectacle sans amour, Rodolphe a traduit en vers français, et totalement purifié une inconcevable farce du théâtre allemand de Kotzebue, intitulée *Antoine et Cléopâtre.* A la fin, il a chanté à la Comtesse des couplets assez bien tournés, qui étaient uniquement des jeux de mots sur ce mot de *Barbe.* Lorsqu'il a dit en finissant : *Sans approfondir*, — *chacun doit choisir* — *une Barbe sans barbe*, — le salon a retenti d'applaudissements. Si j'étais plus près de toi et de meilleure humeur, je te conterais d'autres succès de société; mais le moyen de remplir ainsi des pages dans les circonstances actuelles ? Ce que je puis te dire en général (car ce n'est point à moi qu'il appartient de tout dire), c'est qu'il n'y a peut-être rien de plus extraordinaire que ma situation, et *ma situation*, la figure que je fais, et la *figure que je fais.* Voici le second hiver que je passe

sans pelisse; c'est précisément comme de n'avoir point de chemise à Cagliari : au sortir de la Cour ou de chez le Chancelier de l'Empire, au milieu de toute la pompe asiatique, un fort vilain laquais me jette sur les épaules un manteau de boutique. Le service d'un seul laquais étant réputé impossible ici, à raison du climat et de la fatigue, pour en avoir un second j'ai pris un voleur qui allait tomber dans les mains de la justice : je lui ai proposé de devenir honnête homme, à l'ombre de mon privilège de Ministre; depuis quelques mois cela va. Le traiteur qui me nourrissait ou qui m'empoisonnait ayant changé d'habitation, je ne puis l'atteindre; j'ai pris le parti de partager la soupe de mon valet de chambre. Le défaut de domestiques, dans ce pays et dans ma position, est un des plus singuliers supplices qu'il soit possible d'imaginer, et dont tu ne peux te former l'idée à la place où tu es. Cependant, mon cher ami, je ne vois point que je sois méprisé, au contraire; mais ce qui m'amuse excessivement, c'est quand on vient se recommander à moi, ce qui arrive assez souvent.

Une dame excessivement marquante dans ce pays est la Comtesse Potocka, qui a quatre-vingt mille paysans et deux cent mille sequins de revenus : elle avoue trente-neuf ans, comme un assassin convient d'une rixe; cependant elle est encore très séduisante. La tête du Comte de Saint-Julien, Ministre d'Autriche, n'a pas tenu contre cette sirène; elle part (j'entends la tête), quoiqu'elle ne soit guère plus jeune que la mienne. Je suis fort bien dans cette Cour, et j'y

parle assez haut. La Comtesse veut faire bâtir une ville en Crimée, sur un terrain charmant qui lui appartient. Le Duc de Richelieu est grand promoteur de cette entreprise. Le programme est imprimé, et la mode est de s'inscrire pour bâtir à *Sophiopolis* (la Comtesse s'appelle Sophie). L'autre jour, elle me demanda: à table, devant beaucoup de monde, si je ne voulais pas aussi une maison à *Sophiopolis.* Je lui répondis , — Oui, Madame; mais je veux qu'elle soit sur quatre roues, comme celles de certaines nations nomades. — Et pourquoi donc? — Comment, pourquoi? La chose saute aux yeux : si je vais à Sophiopolis, c'est pour vos beaux yeux, c'est parce que vous êtes charmante; mais vous n'aurez pas demeuré là huit jours, que vous en partirez pour aller vous faire adorer ailleurs ; et ceux qui auront bâti à chaux et à sable seront dupes, au lieu que moi je vous suivrai sur mes quatre roues. — Elle riait à gorge déployée. Ensuite on demanda si les habitants s'appelleraient *Sophiens*, ou *Sophéens ;* moi, je dis *Sophistes.* — Nouveaux éclats de rire. — Le Comte de Saint-Julien et le Prince Gagarin ont imaginé un anneau que tout associé devra porter en signe d'association : la bague doit porter extérieurement une devise grecque, parce que la ville est grecque et la dame grecque (elle est née à Constantinople), et une devise française dans l'intérieur. Le Comte de Saint-Julien est venu chez moi pour ces deux devises; je lui ai donné pour la première Σεσοφισμένον κοινόν (*Sesophisménon koinon*), mot à mot, *Association des Sophistisés;* mais comme *Sophie*, en grec, signifie *sagesse*,

Sesophisménos, au passif, signifie également *pénétré par la sagesse*, *instruit par la sagesse*, ou *possédé par Sophie*, comme qui dirait *Ensophié*, dans le sens d'ensorcelé. Ce double sens m'a paru piquant. Quant à la devise intérieure, qui doit *toucher la chair*, j'ai donné : *Dans sa cité, tout cœur noble est esclave*. Le Comte de Saint-Julien a été fort content; et pendant que je t'écris, des artistes anglais gravent ces anneaux. Pendant que la terre tremble sous nos pieds et que la foudre gronde sur la tête, voilà ce que l'on fait ici.

Le Comte de Saint-Julien avait d'abord assez mal réussi ici : on trouvait qu'il parlait trop; mais, en y regardant de près, on a trouvé que c'était de la franchise militaire; en effet, il paraît être un loyal personnage. D'ailleurs l'Empereur, qui a besoin de l'Autriche ou qui la craint, ayant caressé son ministre, il est devenu sur-le-champ à la mode d'en faire autant : il est fort bien vu. L'Empereur lui a laissé le droit d'aller à l'Ermitage, ce qui a fort choqué les autres Ministres, qui en vont faire des relations très sérieuses à leurs Cours; il a même été question de remontrances formelles. Saint-Julien a un aide de camp, jeune Flamand, nommé le Baron de Maréchal, qui est aussi admis à l'Ermitage. L'autre jour, le Comte me dit : *Je vais prendre Maréchal pour le mener à l'Ermitage.* — *Y va-t-il?* lui dis-je, comme si je n'en savais rien. — *Oui, il y va comme*.... et il balança un moment pour trouver le mot. Pendant qu'il délibérait, je lui répondis vite : *Oui, comme un bouton de votre habit.* Nous sommes toujours fort bons amis, je le mène partout;

souvent il vient le soir me chercher pour aller avec moi dans le monde. Ses brillants laquais montent mon escalier en tâtonnant, et nous descendons précédés d'un paysan qui porte *luminare minus ut præesset nocti*. Je suis persuadé qu'ils font sur moi des chansons en patois autrichien. Pauvres gens! Je suis bien aise qu'ils s'amusent.

M. de Saint-Julien, qui a sa dose de l'humilité nationale, est assez vivement fâché de n'être pas Ambassadeur : il a pour se consoler vingt mille sequins d'appointements, mais jamais l'Autriche ne peut avoir d'Ambassadeur où la France en a un. Au reste, c'est l'Autriche qui dit *jamais*, ce n'est pas moi. Il y a près de trois cents ans que l'un des fondateurs de la langue dont je me sers ici se moquait des politiques rêveurs,

De qui le cerveau s'alambique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

A ce mot d'*éternelle*, je réponds de tout mon cœur *Amen*, suivant la coutume de mon Eglise; mais, quoi qu'il en soit de la *fleur de lis*, la suprématie de la France est éternelle autant que les choses humaines peuvent l'être. Toute idée d'égalité est un rêve, du moins pour des siècles; et toute idée de supériorité me paraît plus qu'un rêve. Nous sommes fondés à croire que cette inévitable suprématie produira une fois plus de bien qu'elle n'a causé de mal, et c'est beaucoup dire.

LXXX

A M. le Vicomte de Bonald, à Paris.

Saint-Pétersbourg, 20 avril (2 mai) 1814.

Monsieur,

Quand on écrit comme vous, il faut s'attendre à quelques lettres indiscrètes. Je ne sais si celle-ci vous paraîtra telle ; mais j'aime mieux courir le hasard de vous en écrire une de ce genre que de me refuser le plaisir de vous remercier de la mention honorable que vous avez bien voulu faire de moi dans votre excellent livre de la *Législation primitive* (t. I, Disc. prélim., p. 123). C'est un peu tard, sans doute, mais c'est aussi tôt que je l'ai pu ; car votre livre ne m'est point parvenu, et, du reste, je me doutais peu que celui que vous avez la bonté d'appeler *célèbre* fût seulement connu à Paris. Je l'avais parfaitement oublié ; mais vous me l'avez rappelé, et, sur votre parole, je suis capable de le relire. J'ai fait connaissance avec vous, Monsieur, dans les journaux ; rien n'empêche même que je ne vous cite la phrase qui commença *ad invaghirmi* de votre personne et de votre manière. C'est un charmant coup de sangle donné en passant à Montesquieu (*comme l'a dit plaisamment*, *dans l'Esprit*

des lois, l'auteur des Lettres persanes). Je n'ai rien lu de plus exquis, et certainement cette phrase ne peut être oubliée que par un sot. J'ai lu depuis, votre *Divorce* et votre *Législation*, qui m'ont donné la plus haute idée de vos talents et de votre caractère. Je m'arrête, Monsieur, ne voulant point vous enfumer d'un encens inconnu, ni me permettre de jaser dans une première lettre. Que ne puis-je, Monsieur, vous consulter sur une entreprise considérable, dont quelques parcelles seulement, arrachées de la masse par les circonstances, vous sont parvenues sous le titre de *Considérations sur la France !* Que j'aimerais vous entendre sur de singuliers chapitres ! Malheureusement je ne dois, suivant les apparences, jamais vous connaître. Agréez au moins que je ne vous laisse point ignorer l'impression que vos écrits ont faite sur moi. Si vous avez la bonté de trouver le plus léger plaisir à écrire mon nom dans vos tablettes, parmi ceux des personnes qui vous honorent le plus, je serai, de mon côté, extrêmement flatté si vous me donnez un jour la permission de croire que j'ai pu vous intéresser.

Je suis, avec la plus haute considération, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Le Comte de Maistre,

Envoyé extraordinaire,
Ministre plénipotentiaire de S. M. le Roi de Sardaigne,
près S. M. l'Empereur de toutes les Russies.

LXXXI

Au Comte Rodolphe.

Polock, 7 juin 1812.

Non, non, je n'ai rien reçu de Vilna. Je vous avais écrit très expressément, mon cher enfant, de m'écrire ici, sous l'adr esse du R. P. Angiolini, si vous doutiez enrore de mon arrivée : jugez combien j'ai été fâché de ne rien trouver de vous en arrivant! Le 29 seulement, votre lettre du 16 avril, d'Oruga, m'est arrivée par Pétersbourg, et celle d'Opsa, du 22 mai, arrrive aujourd'hui. Entre ces deux époques, du 16 avril et du 22 mai, je vois que vous m'avez écrit deux fois : ce sont ces deux lettres que je n'ai point reçues encore ; je les regrette beaucoup. M. Kalitcheff, porteur de votre billet et de cette réponse, m'a fait venir l'eau à la bouche en me disant qu'il était venu acheter ici de l'avoine : il me semble que vous avez peu de crédit auprès de votre chef si vous ne pouvez pas vous faire commander aussi pour acheter quelque chose, ne fût-ce qu'un manche de fouet. Pourquoi ne me dites-vous pas au moins que vous êtes fâché de n'être pas à la place de cet officier? Vous l'avez oublié ; dites-le moi par une autre occasion. Vous dites que

vous devenez mélancolique; je vous assure qu'il ne tient qu'à moi de l'être. Je ne me rappelle aucune époque de ma vie où j'aie été plus seul, plus isolé, plus séparé de tout être vivant et de tout *réconfort*. Je passe des journées entières dans mon fauteuil, et je le quitte pour me mettre au lit. Les Jésuites ont fait pour moi l'impossible, il n'y a pas de politesse imaginable qu'ils ne m'aient faite; sans eux, je n'aurais pu demeurer ici. Ils m'ont meublé complètement; leur bibliothèque et leur société me sont d'un grand secours; mais je n'abuse pas de la seconde; ce ne sont pas des *perdeurs de temps*. Je suis charmé que votre latin vous ait servi si à propos à Oruga, et je ne doute pas que le R. P. n'ait écrit dans ses annales : *Aujourd'hui, j'ai confessé en latin un Chevalier-Garde.*

Toujours point de nouvelles de votre mère : je n'y conçois rien, ou pour mieux dire je conçois bien que les dames ne sachent guère comment il faut se retourner dans certaines occasions. J'ai bien compassion de ces pauvres femmes, lorsqu'elles lisent les bulletins français ; je ne leur écris que deux mots : *Un tel jour, on se portait bien.* Je ne m'accoutume point à cette vie. J'ai vu l'instant de la réunion, mais ce n'était qu'un éclair qui a rendu la nuit plus épaisse. Je me console en pensant à l'étoile de ma famille, qui la mène sans lui permettre jamais de s'en mêler. *Je n'ai jamais eu ce que je voulais;* voilà qui devrait désespérer, si je n'étais forcé d'ajouter avec reconnaissance, *mais toujours j'ai eu ce qu'il me fallait.* Cependant,

væ soli! Adieu, mon cher enfant; continuez à marcher *dans les voies de la justice et du courage.* Pour vous seul je me passe de vous, je ne dis pas sans peine, mais sans plainte. Je ne cesse de m'occuper de vous : si vous quittez ce monde, je pars aussi, je ne veux plus baguenauder. Adieu encore; venez acheter de l'avoine, nous dirons le reste.

LXXXII

Au Même.

Saint-Pétersbourg, 5 (17) juillet 1812.

Le 26 juin, mon cher enfant, en partant de Polock, je vous écrivis une courte et triste épître, qui aurait dû être marquée n° 9; mais je n'avais guère la tête aux numéros. J'ai fait un très heureux voyage, sans me coucher, et vivant je ne sais de quoi. En arrivant ici, j'ai trouvé la solitude affreuse dans une grande maison, et jamais n'ai mieux senti le *væ soli!* Le jour même de mon départ de Polock, V... s'est fait congédier sur-le-champ et sans retour. Ce valet de chambre, du moins dans ce moment, m'a causé des embarras inouïs; mais je les ai surmontés. Il me parla devant deux étrangers d'un ton qui n'était pas tolérable; j'étais de mauvaise humeur, je le chassai sur-le-

champ, après l'avoir libéralement récompensé. Voilà qui est fini. Je voudrais bien me passer d'un domestique de ce genre, mais il n'y a pas, je crois, moyen : mon ménage est établi. Venez donc quand vous voudrez et sans invitation. Sûrement mon départ subit vous aura étonné, et sans doute fâché. A présent vous pouvez *diviser la motion*, et n'être qu'étonné.

Je suis parti avec l'assurance que les dames ne viendront pas. Qui sait cependant encore ce qui arrivera ? Le diable, qui se mêle sans relâche des affaires des honnêtes gens, pourrait bien faire une des siennes, et me les envoyer à Vienne après le départ de la Légation russe ; *quod Deus avertat!* Depuis le 17 mai, je n'ai rien reçu d'elles, mais toutes mes lettres sont à Polock.

J'imagine que vous n'avez pas envie que je vous parle de la guerre. Je crois que le *grand diable* a manqué complètement son premier coup, et qu'il dispose aujourd'hui toutes ses pièces pour en frapper un second à sa manière. *En ce temps-là, malheur aux pères!* Cependant, mon cher ami, ou *avec cela* ou *sur cela*, Dieu me préserve de vous donner des conseils lâches ! Je n'ai pas sur le cœur le poids que j'y sentais lorsque vous tiriez sur les Suédois; aujourd'hui, vous faites une guerre juste et presque sainte. Vous combattez pour tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on peut dire même pour la société civile. Allez donc, mon cher ami, et revenez ou emmenez-moi avec vous.

Hier, j'allai à Camini-Ostrof, chez la Grande Ma-

réchale. On apporta un paquet à la Princesse Lubomirska, et elle y trouva quoi? *La ci-jointe*, que je vous avais envoyée, il y a un siècle, de Polock, sous l'adresse de votre général, et qui revient ici je ne sais comment. Je vous l'envoie uniquement pour mon honneur, et pour vous prouver que j'ai toujours fait mon *devoir* envers vous. Faites le vôtre aussi, comme vous pourrez, laconiquement, comme la Dame de Sparte.

Dans ce moment (sept heures du soir), je pars pour G....., où je n'ai point encore été. Envoyez-moi toucours toutes les lettres que vous voudrez; je me ferai un véritable plaisir de vous être utile.

Je suis mal dans cette grande maison, faute de gens pour l'habiter; au pied de la lettre, il n'y a pas sûreté. Je m'échauffe la tête pour un homme de confiance, et je ne sais pas trop si je réussirai. On vous dit mille choses tendres de chez le Duc. Cette lettre dont vous me parlâtes une fois à Polock, y arriva longtemps après votre départ, sous mon couvert; je l'expédiai moi-même avec une lettre d'accompagnement, et, lorsque le Duc N... prenait la plume pour vous écrire, j'entrai. Bonjour, mon très cher enfant: je vous serre sur mon cœur. Si je vous voyais, je vous dirais peut-être quelques mots de plus. *Macte animo.*

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles?

Adieu, adieu.

LXXXIII

Au Même.

Saint-Pétersbourg, 23 juillet (4 août) 1813.

Hier, mon cher Rodolphe, est arrivé votre n° 5 du 1er juillet, avec les portraits. Le travail du vôtre est admirable, et la ressemblance assez frappante ; je ne sais cependant si mon frère s'est parfaitement tiré de votre auguste nez : dans la silhouette au crayon noir, la ressemblance me paraît encore plus frappante ; mais, sur ce point, il y a beaucoup d'arbitraire. En général, c'est un ouvrage superbe, que j'ai tout de suite encadré et placé au-dessus de mon portrait dessiné par Vogel, que vous voyez à côté de la fenêtre. Là, vous aurez soin de moi. Votre nouveau portrait n'est accompagné que d'une simple date, mais le premier porte un vers d'Homère :

Καὶ ποτέ τις εἴπῃσι· Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων (1)

(Il., VI 479.)

N'est-ce pas qu'il est bien trouvé? J'espère que personne n'aura jamais rien à dire.

(1) *Et olim quis dicat : Patre vero hic multo fortior!*

(HEYNE, trad. litt.)

Votre oncle vous dira la jolie vie que j'ai menée cette semaine avec sa femme. Ce qui m'a fait véritablement plaisir, c'est qu'il m'a paru que cette attention de ma part lui était agréable : je m'attache tous les jours à cette femme, qui est pleine de raison et de bons sentiments. Elle m'a lu votre conversation avec le Pannonien, qui m'a extrêmement amusé. Il ne peut, au reste, être plus honnête homme que ceux qui l'envoient. Du moment où j'ai vu cette puissance en jeu, j'ai dit et écrit ce que vous me dites : *qu'elle profiterait de l'occasion pour reprendre la prépondérance*, *et que c'était là tout ce qu'elle voulait*. Cependant *on* paraît content d'elle, et je ne sais pas trop comprendre comment on pourra éviter une nouvelle guerre, malgré la prolongation de l'armistice. J'ai vu votre ancien chef, qui est toujours le même : il voit tout en noir, comme vous savez; quand j'ai parlé quelque temps avec lui, je sens que mon imagination se noircit. J'espère cependant qu'il s'exagère certaines choses à lui-même; mais ce qui m'effraie particulièrement, c'est qu'il a toujours deviné! Mandez-moi (et n'oubliez pas ceci) combien de temps doit durer encore votre position épuivoque, et si le défaut de titre décidé ne vous nuira point. Comment faut-il vous écrire? On ne peut dire *aide de camp*, et encore moins, ce me semble, *attaché*.

Je vous sais bon gré, mon très cher enfant, de ne pas savoir vous amuser pleinement sans moi, et de me le dire en latin de Cicéron, qu'il ne faut point oublier. Je compte que votre séjour en Allemagne vous

rendra fort sur les *déclinaisons*, voir même sur les conjugaisons, au point de pouvoir vous entretenir couramment avec tous les maîtres de poste de Germanie. Soyez fort exact et fort attentif auprès de madame de W..., et ne négligez rien aussi pour contenter le Général d'Auvray. J'ai trouvé extrêmement plaisant qu'après avoir desservi l'oncle, il emploie le neveu. Au reste, mon frère venant d'être fait général, il me semble que tout est dit.

Nous avons, en effet, perdu notre procès (de quatre voix) en Angleterre; mais quand je dis *perdu*, ce mot doit être expliqué. Le bill n'a point été *négativé*, seulement la question est renvoyée. Mais les catholiques ne lâcheront point prise. Je voudrais que vous pussiez suivre les papiers. Vous y verriez leurs espérances et le nom de leurs persécuteurs. Plus tôt ou plus tard, nous verrons le bill tant désiré, et ce sera *une Ère*.

Les nouvelles d'Espagne sont extravagantes. Avant-hier, à Tsarskoe-Selo, il passait pour certain que les Français avaient été obligés de brûler leurs propres magasins à Bayonne. On ne parle pas moins, dans ce moment, que d'une promenade à Bordeaux.

Je suis bien aise que mon frère ait jugé comme moi Madame de Sévigné. Nous ne parlons pas du talent, qui est *invariable*, mais du caractère. Si j'avais à choisir entre la mère et la fille, j'épouserais la fille, et puis je partirais pour recevoir les lettres de l'autre. Je sais bien que c'est une mode de condamner Madame de Grignan : mais par le recueil seulement des lettres de la mère, lues comme on doit lire, la supériorité de

la fille sur la mère (dans tout ce qu'il y a de plus essentiel) me paraît prouvée à l'évidence.

Je ne vois pas de difficulté que vous lisiez *Emile*, si vous en avez la fantaisie. C'est un ouvrage de collège, qui a beaucoup plus de volume que de masse, et qui ne renferme presque rien de véritablement utile. Vous verrez de quels ouvrages on s'infatuait dans le siècle extravagant qui vient de finir (à ce qu'on dit du moins, car pour moi je n'en crois rien). Le morceau le plus remarquable de cet ouvrage qui a fait tant de bruit, est la *Profession de foi du vicaire savoyard*; ce qu'elle renferme de bon et de mauvais se trouve partout, mais non pas en si beau style. Après cette lecture, il serait bon de lire les lettres sur le déisme (*le Déisme réfuté par lui-même*). C'est par ce livre que l'excellent abbé Bergier commença sa noble carrière; et j'ai ouï dire que Rousseau lui-même fut frappé de la force des raisonnements autant que du ton constant de modération qui règne dans cet ouvrage. En effet, il n'y a jamais répondu, et même, que je sache, n'a jamais nommé Bergier.

Il y a une phrase sur moi, dans je ne sais plus quelle de vos lettres, qui m'a fait trembler. C'est celle où vous dites *absence et présence*. Cette idée s'est déjà présentée à moi comme une très fâcheuse possibilité. Qu'on me laisse tranquille : je ne veux plus que végéter.

Je ferai votre commission à Mademoiselle Valouieff, qui est à Tsarskoe-Selo. Si vous sentez dans votre plume quelque jolie phrase pour Madame S..., lais-

sez-la tomber. Bonjour, cher enfant. Portez-vous bien, et allez votre train sur cette planète.

Je vous envoie l'estampille de vos livres pour savoir si vous en êtes content, et une lettre pour votre chef, que je dois remercier, etc.

Adieu donc, l'enfant!

LXXXIV

Au Même.

Saint-Pétersbourg, 7 novembre 1813.

Je suis désolé, mon cher enfant, je jette la plume de désespoir, je ne sais plus à qui m'adresser. Depuis votre lettre de Waldenbourg, du 27 juillet, pas un mot de vous. Peut-on supporter cela? — Et depuis la bataille de Leipzick, pas un mot encore. C'est le dernier supplice. J'accuse les circonstances autant qu'il est possible, mais je commence à craindre que vous n'ayez un peu tort. Si vous avez passé plus de deux jours sans m'écrire après la bataille du 18, certainement je vous punirai grièvement, et je le connaîtrai à la date de vos lettres : ce que je ne crains point de vous dire ici; car si vous étiez capable d'antidater une lettre, je ne vous croirais plus légitime, et j'en écrirais à Madame votre mère. — Mais jamais je ne vous croirai capable de cela, même pour éviter la plus forte gronderie.

Le Prince Lubomirski a écrit ici à sa femme qu'il devait passer la nuit du 22 dans le même logement avec vous et M. Gourief; voilà comment je sais *directement* que vous vivez. Je ne vous aime pas assez mal pour ne pas désirer que vous ayez assisté à cette immortelle journée; je n'ai pas manqué de faire savoir aussitôt à votre mère que vous étiez bien portant le 19 octobre. Le jeune militaire qui a vu les deux campagnes de 1812 et 1813 n'a plus rien à voir. Mettez bien ces grands spectacles dans votre tête. Devenez surtout *géographe militaire.* La connaissance du théâtre de la guerre est le point capital dans votre métier. Faites-vous à vous-même de certaines notes, au moyen desquelles vous puissiez écrire sans danger tel fait ou tel discours sur lesquels vous ne voudriez pas vous fier à votre mémoire; mais, au milieu du tourbillon où vous êtes, peu ou point d'écritures claires.

L'astre dont vous êtes devenu le satellite me paraît pâlir assez sensiblement : n'importe, il faut aller votre train, et vous confier dans cette grande loi du pays qui veut que tout homme ait des phases comme la lune. On dit à la comédie : *Le cygne d'un logis est coq d'Inde dans l'autre :* je voudrais parodier ainsi ce vers, pour en faire la devise de l'Empire : *Le cygne d'aujourd'hui est coq d'Inde demain.* Non seulement cette hausse et cette baisse n'est pas un mal, mais c'est un grand bien, et une véritable loi constitutionnelle sans laquelle les affaires ne pourraient marcher : c'est ce que j'ai découvert un jour, après une longue méditation. Le feu Maréchal, qui sentait cette loi et qui vou-

lait dérouter ses ennemis, a pris le parti de mourir au moment de son apothéose : c'est ce qu'on pourrait appeler faire une malice à la malice, ce qui peut se faire sans malice.

Je crois vous avoir dit que j'ai passé trois jours avec l'Amiral. Dieu sait si nous avons disputé ! Mais puisque je suis en train de parodies aujourd'hui, il faut que je vous dise celle que je lui ai faite de ce vers si connu :

> O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Voici ma parodie :

> O ciel, que de talents vous rendez inutiles !

Personne n'écoute la vérité mieux que lui, mais ensuite il ne fait qu'à sa tête. Il rend, au surplus, bonne et pleine justice au Gossoudar; mais il ne veut pas se laisser persuader que *Monsieur de Russie* en a agi à son égard en véritable homme d'Etat : c'est cependant ce qui est vrai comme deux et deux font quatre. Rappelez-vous cette liste qu'on avait faite un soir, à Pétersbourg, de tous les grands personnages qui aimaient l'Empereur. Il y avait je ne sais combien d'Excellences, et le rédacteur terminait par *S. E. le Ministre de Sardaigne et le cocher Eliah*. Aujourd'hui je triompherais quand même je n'aurais pas Eliah pour moi, car il me semble qu'Alexandre a la tête dans les nues. Vous verrez qu'il reviendra beaucoup plus Souverain. Ah ! c'est une belle année, et qui lui était bien due pour compenser l'autre. Quand je pense à tout ce qu'il a dû souffrir l'année dernière...

Mais n'en parlons plus : ce n'est plus qu'un rêve affreux.

Bonjour, l'enfant de mon cœur. Je ne sais pas bien si je vous aime réellement. — Je crois que oui.— Mais tout le monde peut se tromper.

LXXXV

A Mlle Constance de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 20 avril 1814.

Je ne sais, ma chère Constance, par quelle voie ta lettre m'est venue : partie le 13 février, elle est arrivée le 5 avril ; c'est beaucoup par le temps qui court. Mais quelle bizarrerie dans les circonstances ! Au moment où je lisais vos transports de joie sur l'heureuse santé de Rodolphe, moi j'étais sur les charbons ardents, croyant, par certains signes mal interprétés, que je l'avais perdu et qu'on me le cachait encore. J'étais enfermé chez moi, sans vouloir recevoir personne ni aller dans le monde. Enfin, on me déclare qu'il a été légèrement blessé ; mais bientôt après, je reçois de lui une lettre de quatre pages, postérieure à la date de cette affaire, et dans laquelle il n'est pas question de blessure. Jusqu'à présent tout va à merveille ; mais le plus battu de tous dans cette guerre,

c'est moi, ma chère amie ; je suis abîmé, écrasé, abêti par cette affreuse solitude à laquelle je suis condamné. Pendant les jours où j'ai pu craindre, représente-toi ma situation, n'ayant pour témoins de mes angoisses que des valets, qui peut-être supputaient ce qu'ils gagneraient à ma mort. Toujours vous m'êtes nécessaires, toujours je pense à vous ; mais dans ces moments, et surtout lorsque je me couchais, lorsqu'on éteignait les bougies et que je me disais : « en voilà jusqu'au jour », avec la pensée de mon pauvre Rodolphe, avec la certitude de ne pouvoir fermer l'œil, et sans avoir un être à qui parler ; alors je vous désirais avec une telle force, qu'il me semblait quelquefois que vous alliez m'apparaître. Heureusement ces terribles heures n'ont pas duré ; mais je n'ose pas me croire aussi près que tu l'imagines de cette bienheureuse réunion vers laquelle mes regards sont fixés depuis si longtemps. . . . .

. . . .

Au reste, mon cher cœur, quand même tout ira comme nous le désirons, il y aura encore bien des épines à arracher; mais il me semble, pourvu que vous soyez avec moi, que nous saurons nous en tirer ; *adhuc modicum* (n'est-ce pas que tu sais le latin ?), *adhuc modicum*, et nous y verrons à peu près clair. J'aime à penser que cette lettre sera surannée lorsqu'elle t'arrivera ; tu diras : Fi ! Qu'est-ce que ce vieux radoteur nous dit là ? C'est la guerre de Troie, ou peu s'en faut.

Si par hasard tu rencontres dans le monde Madame

de Le Nôtre (1), tu lui diras de ma part que je la trouve une petite folle parfaite, dans ce qu'elle me dit au sujet d'une certaine somme qu'elle prétend être à moi ; car c'est, au contraire, tout ce qui est ici qui est à elle. Je lui ai dit pourquoi ces fonds seraient mieux ici. Du reste, je suis totalement *exproprié*. J'attends Rodolphe pour lui céder le grand maniement des affaires, moyennant une pension alimentaire et un vêtement honnête, ce qui me paraît juste. Venez, venez, tous vos emplois sont fixés : Françoise est Ministre de l'intérieur et trésorier général ; Rodolphe, Ministre au département des affaires étrangères et payeur en chef ; Adèle, secrétaire en chef pour la politique ; et toi pour la philosophie et la littérature ; avec des appointements égaux, et communauté de fonctions pour le besoin. Moi, je serai le Souverain, avec l'obligation de ne rien faire et la permission de radoter. Si ces conditions sont de votre goût, écrivez : *Accordé ;* dans le cas contraire, allez vous promener.

Ce que tu me dis des mariages m'a fort amusé. Pour ce qui te concerne en particulier, ma chère enfant, les figuiers sont faits pour porter des figues ; cependant, j'accepte avec beaucoup de plaisir toutes les choses aimables que tu me dis sur notre *inséparabilité!* Je suis transporté de l'idée de te voir, de te connaître, et de jouir de tes soins tant que je me promènerai sur cette petite *boule*. Cependant, je ne

(1) Madame de Maistre.

suis point égoïste; et si quelque honnête homme, tourné comme je l'imagine, vient te demander à moi en parlant bien poliment, je suis prêt à te céder, à condition que tu viendras de temps en temps cultiver ta nouvelle connaissance : ce qui, je pense, ne souffrira pas de difficulté.

Adieu, ma très chère Constance; je te serre sur mon vieux cœur autant que je puis sans t'étouffer. Rien n'égale la joyeuse tendresse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Mademoiselle,

Votre très humble et très obéissant serviteur.

LXXXVI

A Mme de Constantin, sa sœur.

Saint-Pétersbourg, 25 avril (7 mai) 1814.

Sans doute, ma très chère amie, ta lettre m'est parvenue, comme elles parviendront toutes, sans difficulté, depuis l'heureuse époque qui a ramené sur la terre tout le bonheur qui peut appartenir à la terre. Les angoisses maternelles et conjugales que tu me décris dans cette lettre du 2 mars (arrivée le 3 mai, n. s.) m'ont fait frémir; mais toute cette terreur se tournait subitement en joie délicieuse, lorsque je pen-

sais qu'au moment où je lisais les justes lamentations de ma chère Thérésine, elle avait lu elle-même depuis longtemps la proclamation du Comte de Budna donnée à Chambéry le 4 avril, et un certain décret du sénat de France qui a bien son prix. Qui l'aurait dit, ma chère enfant? Dieu s'est joué des conseils humains, et je suis tout à fait de l'avis d'une dame qui disait l'autre jour *qu'elle était tout à fait contente de Lui*. Pour moi, je l'avoue, je n'ai jamais cru un instant à la durée du *monstre*, ni surtout à celle de sa famille qu'il appelait *dynastie;* mais je ne croyais pas du tout sa chute aussi prochaine. Il a eu au reste le plaisir de s'égorger lui-même; ainsi, le patient est précisément aussi noble que le bourreau.

J'espère, ma chère amie, que tu n'auras pas perdu un moment pour me faire parvenir des nouvelles de ton fils, si Dieu te l'a conservé comme je l'espère. J'ai vu une lettre de notre ami *Savoie* à Rodolphe, où il lui dit : *Tu as quatre cousins germains en face de toi.* Cela ne fait-il pas trembler? Sûrement ils se sont battus en Champagne. Mille et mille profondes actions de grâces à la Providence, qui a mis fin à cette *guerre civile du genre humain*. Ce Rodolphe, dont je te parlais tout à l'heure, aura sûrement donné de ses nouvelles depuis la proclamation de la paix universelle. La garde impériale, dont il fait partie, est cantonnée à Paris; mais je vois par quelques passages de ses lettres qu'il méditait une course vers le *Mont-Blanc*, pour voir sa mère et ses sœurs. J'approuve beaucoup le désir et le projet; cependant je n'ai pas envie que ce

voyage se prolonge, car sa présence à Paris est essentielle : c'est ce que je te charge de lui faire savoir si tu lui parles avant moi. N'ai-je pas été bien heureux, ma chère amie, de conserver ce cher enfant à travers tant de dangers? Je suis bien plus heureux que tant d'autres qui pleurent. Tu es surprise de ne m'avoir pas vu rapproché des contrées que tu habites; et qui donc m'autorisait à changer de place? Je n'en avais ni le droit ni le désir; maintenant je désirerais sans doute vous revoir tous, mais ce serait pour revenir ensuite à la place où je suis. Il ne peut plus être question pour moi d'un nouvel établissement dans ma patrie : *Zaïre, il n'est plus temps!* — Tout est changé. Je me suis attaché à la Russie, et surtout à son Souverain. Tu vois dans les *gazettes* ce qu'il est pour moi : je le savais auparavant. Il m'a accueilli et protégé dans mon désastre, il a pris mon fils à son service; Rodolphe est un véritable Russe; il sait la langue du pays; ses habitudes, ses amitiés, ses espérances sont ici; sauf le bon plaisir du Roi, je n'ai point envie de changer de place; dans peu de temps, je saurai à quoi m'en tenir sur mon sort.

Mon frère n'a point été de toutes ces fêtes de Paris. Après le siège de Dantzig, où il a assisté, il a été cantonné dans un village de Pologne qu'on appelle *Kalvari*, près de la petite ville de Kowno, sur le Niémen; sa femme est allée l'y rejoindre, et c'est là où ils sont, heureux comme deux amoureux de vingt ans (je veux dire âgés de vingt ans), en attendant qu'on sache ce que l'Empereur ordonnera d'une brigade que notre

frère commande. Je lui fais passer sans délai la lettre que tu m'as adressée pour lui. Le 3 (15) septembre 1813, j'ai écrit une lettre en commun à toi et à M. de Buttet; cette lettre était mise sous le couvert de ma femme, mais je ne sais si elle vous est parvenue; d'après ce que tu me dis, je croirais que non, et, par le temps qui courait alors, je n'en serais pas surpris.

Tu me dis, mon cher cœur, qu'en décembre dernier *tout le monde* se portait bien chez moi, excepté *la pauvre femme*. Tu me caches la maladie d'Eulalie et certains étouffements qui ont beaucoup fait souffrir Jenni. Oh! mon Dieu, qu'est devenue la petite république *une et indivisible*, et la bibliothèque, et la chambre voisine, et les arbres de la Porte de la Reine. Hélas! nous ne demandions que de vivre, de penser et de mourir ensemble, — et nous voilà divisés et jetés sur la surface du globe comme une poignée de sable. — Adieu mille fois, ma très chère Thérésine, je ne veux pas suivre ce triste chapitre. Je vous porterai tous sans cesse dans mon cœur; distribue à la famille mes tendres embrassements, et commence par ton ami Constant. Je ne crois pas que le jeune Buttet doive, dans ce moment, tourner les yeux sur ce pays. Le changement qui vient de s'opérer dans le monde amène d'autres combinaisons : adieu encore, bonne et chère sœur.

LXXXVII

A M. le Vicomte de Bonald.

Saint-Pétersbourg, 1er (13) juillet 1814

Monsieur,

J'ai fort bien reçu dans le temps la lettre aimable que vous eûtes la bonté de m'adresser en réponse à celle que l'estime et l'admiration m'avaient dictée pour vous. Maintenant que les chemins sont ouverts, par un miracle qui vaut le passage de la mer Rouge, ne voulez-vous pas permettre, Monsieur, que je me rappelle à votre souvenir et que je vous demande de vos nouvelles? Quand prétendez-vous donc nous faire lire quelque chose de vous? J'entends quelque chose de nouveau, car il ne me suffit pas de lire ce que vous avez écrit jusqu'à présent. Pour vous donner l'exemple, Monsieur, je prends la liberté de vous adresser un opuscule que je viens de dédier au siècle des Constitutions. Le sujet ne laisse pas que d'être vaste, et vous verrez que j'ai trouvé sous ma plume des questions assez importantes. Je souhaite bien vivement, je vous l'assure, que dans ma manière d'envisager *certaines choses*, — *certaines choses* vous paraissent neuves. Croyez-vous, Monsieur, que ce petit

ouvrage valût la peine d'être réimprimé à Paris. Comme vous m'avez fait l'honneur jadis d'être mon éditeur, je serais bien flatté si, dans des temps plus heureux, vous m'accordiez le même honneur ; mais je voudrais que la chose en valût la peine. Dans l'opuscule ci-joint, un seul point pourrait déplaire : c'est ce que je dis sur la Déclaration du Clergé de France, de 1682. Car les Français, sans trop savoir comment, se sont coiffés de cette guenille anticatholique, antilogique et antipolitique. En tous cas, on arrangerait tout avec une note où l'on rejetterait le blasphème sur l'ignorance d'un étranger.

Que pensez-vous, je vous prie, de la *veuve indienne?* La croyez-vous toujours *brûlée avec son époux*, ou seulement *flambée* et un peu noircie ? Je disais en 1796 : « Elle ne peut souffrir qu'une éclipse. Aujourd'hui « elle doit courber la tête et se résigner : un jour, elle « doit embrasser de bonne grâce *des enfants qu'en son* « *sein elle n'a point portés.* » N'est-ce pas cela ? Je vous prie en grâce, Monsieur, ne n'avoir point peur de moi ; l'estime, et, vous me permettrez de le dire, l'attachement qui naît de la reconnaissance, me font désirer de recevoir de temps en temps quelques signes de vie de votre part ; mais je ne suis point *écriveur*, et vous ne courez pas le moindre risque d'être assommé de ma main.

Je suis, avec la plus haute considération, Monsieur..

P.-S. — J'ai un grand ouvrage par les mains, Monsieur : il s'agirait, *entre autres petites choses*, d'ôter

le sceptre de la philosophie rationnelle aux Anglais et de le rendre à notre langue. Mais que peut un Allobroge isolé? Il y a précisément dans cet ouvrage un morceau qui me semble piquant sur *l'influence des nations dans la fortune des livres.* Si j'étais à côté de vous, j'irais volontiers demander à M. Firmin Didot s'il voudrait m'aider. — Antoine Pluchart ne peut rien. Je tiens cependant mes voiles prêtes, afin que s'il m'arrive jamais d'entendre quelque bruit favorable dans les airs, je puisse sur-le-champ *dare lintea ventis.*

Vous verrez, en parcourant ma brochure, la seule et douce correction qu'ait exigée de moi une censure demi-protestante. Si cependant l'opuscule était réimprimé, il faudrait rétablir la leçon primitive.

Je voudrais bien qu'on me chicanât chez vous sur la hideuse secte. *Plenus sum sermonibus,* comme Job; il me semble que je passerais une charrue toute neuve sur la fameuse place.

LXXXVIII

A Mme Nicolas de Maistre.

Saint-Pétersbourg, 3 (15) octobre 1814.

Au moment où je t'écris, ma très chère sœur-cousine, je suis le plus heureux et le plus grand seigneur d'Europe : ma famille est sur le point de tomber dans

mes bras, et mon Souverain est ressuscité. Il est bien vrai que je puis sans miracle mourir de faim incessamment, mais c'est un très petit inconvénient ; et cela s'appellera toujours *mourir au lit d'honneur*. L'établissement de ma maison m'a jeté dans de telles dépenses, que la tête m'en tourne. *Ah ! ma pauvre, ça fait frémir !* Si tu me voyais acheter des draps, des serviettes, des rideaux, etc., tu aurais certainement bien compassion de moi, ou bien tu n'as plus ce cousin de cœur que je t'ai vu autrefois. Dieu sait quelles bénédictions tu auras données à ma femme et à mes enfants, à leur passage dans la ville natale. Comment as-tu trouvé mes enfants ? N'est-ce pas que mon Rodolphe est un brigand très passable ? Hélas ! il a plu à Sa Majesté la Providence de séparer les inséparables; mais elle n'ordonne pas qu'ils s'oublient. Oh ! aimable *Catafourre*, quand je t'oublierai, je m'oublierai moi-même. — Il y a un peu de poésie ici ; mais c'est que l'enthousiasme me prend toutes les fois que je pense à ce que j'aimerai toujours et que je ne reverrai plus. — Mon cœur se serre en même temps; mais il est inutile de penser à toutes ces choses, ou du moins de trop se fixer sur ces idées. Chacun a son sort, tel est le nôtre : il me suffit de n'avoir pas gâté les affaires de la famille; mais tandis qu'il restera sur ce pauvre globe deux descendants de ces trois excellentes dames qui nous attendent, comment pourraient-ils cesser de s'aimer et de se désirer ? Comme je t'aime, ma chère sœur, comme je te désire du fond de mon cœur ! Souvent je te fais visite, mais je ne sais pas me tirer

de ton logement. Je me suis gâté tout à fait; les Allées de Chambéry me font peur. Je tremble de trouver au milieu de ces formidables détroits des voleurs ou des spectres; lorsque enfin j'ai pris mon parti, nouvel embarras, je ne sais plus à quelle porte frapper; es-tu dans cet appartement où j'ai si souvent vu le *Kinkin Perrin*, et qui a cette belle vue sur la rivière? Ou bien es-tu de l'autre côté, sur la grande rue? Explique-moi tout cela, je t'en prie; dis-moi où tu reçois, où tu boudes, où tu dors, afin que je ne tâtonne plus. *Marthe! Marthe! tu as choisi la meilleure part*, celle de vivre tranquille à côté de *ton homme*. Pour ton vieux cousin, c'est un *couratier*, n'en parlons plus. Qu'est-ce que tout ceci deviendra? Je veux être un chien si j'en sais un mot. Adieu, ma très chère cousine pour le moins. Je t'embrasse, comme dans les temps anciens, avec un cœur de dix-huit ans. Salue de ma part Nicolas, si tu le vois quelque part, et l'excellente Fanchette, et *Tutti quanti*. Un mot en particulier aux bons La Chavanne et à tout ce que j'aime (tu ne saurais te tromper, c'est ce que tu aimes aussi).

Tout à toi.

LXXXIX

A Son Excellence M. le Comte Jean Potocki.

A Chmielnick, gouvernement de Podolie.

Saint-Pétersbourg 16 (28) octobre 1814.

Je commence, mon très cher et excellent ami, à vous remercier de votre nouvel ouvrage, ou, pour mieux dire, de la continuation de votre ouvrage sur la chronologie. Rien de plus sage, en vérité, de mieux raisonné et de mieux ordonné. Je suis persuadé que je goûterais davantage encore votre méthode si je connaissais mieux les autres chronographes; mais, comme je vous l'ai dit souvent, je ne suis pas fort sur leur *science, du moins sur les difficultés ;* car, de savoir, par exemple, que le siège de Troie et celui de Saragosse ne forment pas un synchronisme parfait, c'est, je crois, ce qui ne fait pas un grand honneur à un lettré. Au surplus, mon cher Comte, la science est un grand pique-nique où chacun fournit son plat. Que tout plat soit bon, c'est un devoir *pro viribus* ; mais que tout plat puisse être fourni par tout convive, pas du tout : celui qui a des œufs fait une omelette. Je me suis plus d'une fois amusé à penser que la nature nous avait placés, vous et moi, à cette grande table, assez loin l'un de l'autre, mais que cependant nous ne nous entendions pas mal. Je prends un très grand

plaisir à vos succès dans la science des temps, et je vois que, de votre côté, vous vous accoutumez à ma métaphysique. Votre approbation m'a fait un plaisir proportionné au cas que je fais de vous. Cependant, mon cher Comte, je vous renvoie à ce que j'ai dit de l'amitié dans la préface de l'Opuscule. En lui attribuant toute la probité imaginable, toujours elle est suspecte ; et plus elle est vieille plus elle radote, ce qui est dans l'ordre. Après cela, vous pensez bien que la vôtre n'est pas, à beaucoup près, au-dessus du soupçon ; ainsi, *il touche à moi*, comme on dit en Italie, de faire toutes les défalcations nécessaires. Fiez-vous-en à la vanité humaine, pour que le résidu demeure un peu plus qu'imperceptible.

Entendons-nous, Monsieur le Comte, sur le mot de *Théosophie*. Si, par ce mot, vous entendez purement et simplement *religion* ou *christianisme*, nous sommes d'accord ; et, si je n'ai le malheur de me tromper beaucoup, c'est dans ce sens que vous le prenez. En partant de cette supposition, je ne saurais trop vous féliciter, cher ami, du mouvement que vous faites vers moi ; et si je puis y contribuer un peu, *sublimi feriam sidera vertice*. On se plaît à jeter le doute sur ce grand sujet, parce que les passions y trouvent leur compte ; mais, croyez-moi, mon cher ami, entre Dieu et l'homme il n'y a que l'orgueil. Abaissez courageusement cette cataracte maudite, et la lumière, entrant tout à coup, suivant sa nature, dira : *C'était votre faute*.

Quant à la *Théosophie* prise dans le sens moderne

et vulgaire, c'est encore une production bâtarde de l'orgueil, un révolté du second ordre, qui voudrait transiger avec la conscience, et croire, non pas à l'autorité, mais à lui-même : en cela, il est plus coupable que s'il n'y voyait goutte. Malebranche a dit: « *Toute société divine suppose nécessairement l'infaillibilité* »; et c'est un des grands mots qui aient été dits dans le monde : *intelligenti pauca.*

A l'égard de la *mythologie*, entendons-nous encore. Sans doute, toute religion *pousse*, comme je l'ai dit, une mythologie ; mais n'oubliez pas, très cher Comte, ce que j'ajoute immédiatement, que *celle de la religion chrétienne est toujours chaste*, *toujours utile*, *et souvent sublime*, sans que, par un privilège particulier, il soit jamais possible de la confondre avec la religion même (p. 49). Le manuscrit de mon Opuscule contenait deux exemples de cette mythologie, que j'ai supprimés par un sage conseil du goût, de peur que la note perdît sa proportion avec l'ouvrage. Ecoutez, que je vous cite un de ces exemples ; il est tiré de je ne sais quel livre ascétique dont le nom m'a échappé.

« Un saint, dont le nom m'échappe de même, eut une vision pendant laquelle il vit Satan debout devant le trône de Dieu ; et, ayant prêté l'oreille, il entendit l'esprit malin qui disait : « *Pourquoi m'as-tu « damné, moi qui ne t'ai offensé qu'une fois*, *tandis « que tu sauves des milliers d'hommes qui t'ont of- « fensé tant de fois?* » Dieu lui répondit : « M'as-tu « demandé pardon UNE FOIS ? »

Voilà la mythologie chrétienne! C'est la vérité dramatique, qui a sa valeur et son effet indépendamment de la vérité littérale, et qui n'y gagnerait même rien. Que le saint *ait* ou *n'ait pas* entendu le mot sublime que je viens de vous citer, qu'importe? Le grand point est de savoir que *le pardon n'est refusé qu'à celui qui ne l'a pas demandé.* Saint Augustin a dit, d'une manière non moins sublime : « Dieu te fait-il peur? Cache-toi dans ses bras. (*Vis fugere a Deo? Fuge ad Deum.*) » Pour vous, mon cher Comte, c'est *peut-être* aussi bien ; mais, pour la foule, il s'en faut de beaucoup. Je dis *peut-être*, car, soit dit entre nous, tout le monde est peuple sur ce point, et je ne connais personne que l'instruction dramatique ne frappe plus que les belles maximes de morale et de métaphysique.

Voilà, cher ami, ma pensée sur la mythologie, et Dieu me préserve de croire ou de dire qu'il puisse y avoir entre nous des *conciliations*, si par malheur vous entendiez ce mot dans un autre sens! Dans le christianisme, toute l'histoire est dogmatique, et tout dogme est historique. Il n'y a rien de vague : tout est fixe, arrêté, circonscrit, invariable, mis en rapport évident avec la nature humaine et l'histoire de l'univers.

Que *si vous ne pensez pas de tout point comme moi* sur tous les autres points, c'est un avertissement pour moi de me tenir en garde contre mes opinions, puisqu'il en est qui sont désapprouvées par un homme de votre mérite. Sur un point seul, c'est tant pis pour

vous ; car il ne s'agit plus de moi, mais de la vérité même, qui m'est arrivée par le seul canal possible et imaginable, celui de l'autorité, nul homme n'ayant droit de commander à la croyance d'un autre, et toute croyance commune étant absurde, contradictoire, et métaphysiquement impossible, si elle ne repose sur une autorité visible et infaillible.

Feu mon ami Platon dit que *le beau est ce qui plaît au patricien honnête homme ;* c'est un mot superbe, et qui suppose les plus profondes réflexions. Cherchez ailleurs une meilleure définition du beau, vous ne la trouverez pas. Suivant cette définition, un bon livre est celui qui intéresse la bonne compagnie. En vous prenant, mon cher Comte, pour son représentant, si vous êtes content je le suis, sans examiner si, sur tel ou tel point de détail, nous ne sommes pas bien parfaitement d'accord, ce qui ne signifie rien.

Je voudrais bien que vous relussiez dans ce moment mes *Considérations sur la France*, où, par un insigne bonheur, tout s'est trouvé prophétique, jusqu'au nom des deux villes qui ont les premières reconnu le Roi, Lyon et Bordeaux ; malheureusement je ne puis plus offrir ce livre : pendant qu'on le réimprime en France et qu'on le lit de tout côté, moi-même je ne l'ai plus. Cet ouvrage, au reste, et celui que vous venez de lire, ne sont que des pièces détachées d'un autre ouvrage très considérable, qui s'agrandit tous les jours, sans que malheureusement je puisse voir ou entrevoir la possibilité de le publier. *Videant posteri.* Vous ririez, mon cher Comte, si vous pouviez voir les fluctuations

de mon esprit sur ce sujet. Tantôt il me semble que l'ouvrage serait infiniment utile à *cette classe d'esprits* dont vous me parlez à la fin de votre lettre, tantôt je dis: *Domine*, *non sum dignus*, et toute confiance m'abandonne. Le bras déjà levé sur des idoles vénérées, je m'arrête tout à coup pour discuter avec moi sur les illusions de l'orgueil, et sur la ligne qui sépare le courage de la témérité; en sorte qu'au bout d'un assez long temps je me trouve plus fatigué que Moïse, sans avoir frappé Amalec. Voilà, cher ami, une peinture *synoptique* de mon âme, si mieux vous n'aimez *miniature*, qui est plus commode. Adieu mille fois. *Je vous ordonne*, à la romaine, *de vous bien porter*, et de ne jamais m'oublier, même pour cause de *chronologie* (prenez bien garde à ceci); ensuite, *quand tout sera fini*, *venez nous voir*.

Vale, meque admodum diligentem vicissim diligas.

XC

A M. le Vicomte de Bonald, à Paris.

Saint-Pétersbourg 1er (13) décembre 1814.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre n° 1 avec une extrême satisfaction; je suis fâché seulement que le plaisir qu'elle m'a procuré se trouve si fort gâté par le tableau plus

que triste que vous m'y faites de l'état de choses en France. J'ai beaucoup médité sur ce tableau, qui ébranle fort l'espérance, mais sans pouvoir l'éteindre. J'ai sur ce point des idées toutes semblables aux vôtres ; je vois le mal comme vous le voyez; mon œil plonge avec terreur dans ce profond cloaque. Cependant, un instinct invincible me dit que nous verrons sortir de là quelque chose de merveilleux, comme un superbe œillet s'élance du fumier qui couvrait son germe. Ce qui fait qu'on se trompe souvent sur les changements qu'on désire, sans les croire possibles, c'est qu'on ignore la théorie des forces morales. Le monde physique n'est qu'une image, ou, si vous voulez, une répétition du monde spirituel : et l'on peut étudier l'un dans l'autre alternativement. De l'eau, autant qu'il en pourrait entrer dans le dé d'une petite fille, si elle est réduite en vapeur, fait crever une bombe. Le même phénomène arrive dans l'ordre spirituel : une pensée, une opinion, un assentiment simple de l'esprit, ne sont que ce qu'ils sont ; mais si un degré de chaleur suffisant les fait passer à l'état de vapeur, alors ces principes tranquilles deviennent enthousiasme, fanatisme, passion en un mot (bonne ou mauvaise), et, sous cette nouvelle forme, ils peuvent soulever les montagnes. Ne vous laissez pas décourager par la froideur que vous voyez autour de vous ; il n'y a rien de si tranquille qu'un magasin à poudre une demi-seconde avant qu'il saute. Il ne faut que du feu (*ferte citi flammas*), et c'est nous qui l'avons. Sur ce point comme sur tant d'autres, Monsieur, je suis complè-

tement de votre avis : *Hors de l'Eglise, point de salut !* Cet axiome, transporté dans la politique, est d'une haute vérité. La France était la France, *parce que les Evêques l'avaient faite,* comme l'a dit le *christianissime* Gibbon. La postérité mettra dans la balance le xe et le xviiie siècle, et je crois que le premier l'emportera pour le bon sens, pour le caractère, et même, dans un certains sens, pour la science ; car c'est une déplorable erreur de croire que les sciences naturelles sont tout. Que m'importe qu'on sache l'algèbre et la chimie ? Si l'on ignore tout en morale, en politique, en religion, toujours je pourrai dire : *Imminutæ sunt veritates a filiis hominum.* Pour juger un siècle, il ne suffit pas de connaître ce qu'il sait ; il faut encore tenir compte de ce qu'il ignore. Le nôtre, dès qu'il sort d'$a+b$, ne sait plus ce qu'il dit. La puissance de la France paraît cependant dans ce qu'elle fait de mal, autant que dans ce qu'elle avait fait de bien ; mais toute l'histoire atteste que les nations meurent comme les individus. Les Grecs et les Romains n'existent pas plus que Socrate et Scipion. Jusqu'à présent les nations ont été *tuées* par la conquête, c'est-à-dire par voie de *pénétration ;* mais il se présente ici une grande question. — *Une nation peut-elle mourir sur son propre sol, sans transplantation ni pénétration, uniquement par voie de putréfaction, en laissant parvenir la corruption jusqu'au point central, et jusqu'aux principes originaux et constitutifs qui la font ce qu'elle est ?* C'est un grand et redoutable problème. Si vous en êtes là, il n'y a plus de Français, même en France ;

Rome n'est plus dans Rome, et tout est perdu. Mais je ne puis me résoudre à faire cette supposition. Je vois parfaitement ce qui vous choque et vous afflige; mais j'appelle à mon secours une de mes maximes favorites qui est d'un grand usage dans la pratique : *L'œil ne voit pas ce qui le touche.* Qui sait si vous n'êtes pas dans ce cas, et si l'état déplorable qui vous arrache des larmes est cependant autre chose que l'inévitable nuance qui doit séparer l'état actuel de celui que nous attendons ? Nous verrons; ou bien nous ne verrons pas, car j'ai soixante ans ainsi que vous, et si le remède est *chronique* comme la maladie, nous pourrons bien ne pas voir l'effet. En tout cas, nous dirons en mourant : *Spem bonam certamque domum reporto.* Je n'y renoncerai jamais.

Je ne vous dis rien de la politique, elle ressemble à tout le reste : les noms seuls ont changé, les principes sont les mêmes. Il faut prier, écrire, et prendre patience. Je suis enchanté que mon dernier opuscule ne vous ait pas déplu; et vous avez encore ajouté à ma satisfaction en m'apprenant que j'avais obtenu de plus l'approbation de Mgr l'évêque d'Alais et de M. de Fontanes. Je vous prie expressément, Monsieur, de vouloir bien me présenter à eux dans les formes. Ah ! que je voudrais leur parler *en main propre*, comme dit Jeannot! Mais je vois qu'il faut renoncer à ce plaisir comme à tant d'autres. J'ai vu un instant la possibilité de voir Paris; maintenant, il n'en est plus question : *A visiter Paris je ne dois plus prétendre.* Cependant, il y aurait de bonnes choses à faire dans cette capitale.

Criez de toutes vos forces : *Ubi sapiens? ubi scriba? ubi conquisitor hujus sæculi?* — Vingt hommes suffiraient, s'ils étaient bien d'accord; mais parmi ce qu'il y a de meilleur chez vous, et même parmi le *sel de la terre*, il y a bien des erreurs. L'Eglise gallicane, si respectable d'ailleurs, en était venue néanmoins insensiblement, par des causes qui datent de loin et qui vaudraient bien la peine d'être analysées, à se croire non pas *catholique*, mais l'*Eglise catholique*. Il était devenu bien difficile de faire entrer dans la meilleure tête française, même mitrée, que l'Eglise gallicane n'était qu'une province de la monarchie catholique; et qu'une assemblée provinciale du Dauphiné ou du Languedoc, statuant sur la prérogative du roi de France, ne représenterait que faiblement l'absurdité d'un Synode italien ou français statuant sur celle du Pape. Gibbon a dit quelque part : *L'Eglise gallicane, placée à une égale distance des protestants et des catholiques, reçoit les coups des deux partis*. Vous me faites bien l'honneur sans doute de croire que je sais faire justice de l'exagération qui se trouve dans ce passage; il ne contient pas moins une grande leçon pour des gens qui allaient beaucoup trop loin parmi vous. Le tort que vos écrivains (j'entends même les bons) ont fait à l'esprit d'unité est incalculable. Voyez Fleury, le plus dangereux des hommes qui ont tenu la plume dans les matières ecclésiastiques (car il n'y a rien de si dangereux que les *bons mauvais* livres, c'est-à-dire les mauvais livres faits par d'excellents hommes aveuglés), avec son historiette ecclésiastique, faite comme on fait

les châssis, en collant des feuilles de papier bout à bout, il s'est emparé de toutes les têtes; et tout bachelier sevré d'avant-hier, qui a glissé sur cette superficie, croit en savoir autant que le cardinal Orsi.

Je relis maintenant à mes enfants l'excellente *Histoire de Fénelon*, composée par votre illustre ami; c'est un ouvrage dicté par le talent le plus pur, par la plus sévère impartialité, par la plus haute sagesse (1). Fleury, cependant, est loué dans le premier volume *effusis laudibus*, sans la moindre restriction, tant le préjugé national est terrible! D'Alembert disait toujours, *le sage Fleury;* Voltaire disait : *Il est presque philosophe*; il a obtenu le triste honneur d'être traduit, approuvé et commenté par les protestants, qui ont dit *ore rotundo : Il est des nôtres*. Par quelle magie arrive-t-il qu'un écrivain ecclésiastique soit approuvé par les athées, par les protestants, et par les évêques de France? Il faut qu'il soit bien *parfait*.

Le Concordat est venu encore ajouter un nouveau mal à l'ancien. C'était encore une jolie idée que celle de vouloir enfermer l'Eglise catholique et la France dans un salon, et dans un pays encore où les appartements sont notoirement étroits! — C'est de ce côté que je crains infiniment, je vous l'avoue. Il est aisé

(1) J. de Maistre n'avait pas encore lu l'*Histoire de Bossuet*, qui parut plus tard, et qu'il attendait avec impatience, comme il le témoigne en plusieurs endroits de ses lettres, mais qui a dû tromper son attente.

Un pieux et savant sulpicien, M. Gosselin, vient de donner une édition de l'*Histoire de Fénelon* avec des remarques et des additions qui en font un ouvrage tout neuf, et que J. de Maistre eût loué avec plus de plaisir encore et plus d'estime.

de disserter sur l'obéissance, mais la pratiquer ne l'est pas autant; il est aisé de s'écrier : *Puisse ma langue s'attacher à mon palais, si jamais je t'oublie, ô sainte Eglise romaine!* Mais si l'on veut ensuite forcer la main du Pape pour écraser un rival, si le Souverain Pontife refuse d'aller aussi vite que la passion, on lui écrira fort bien : *Sa Majesté saura ce qu'Elle aura à faire.* — Charmant post-scriptum au sermon sur l'unité!

Quand les choses sont établies, elles vont bien ou mal; mais lorsqu'il s'agit de rétablir, tout est glacé, et l'on ne fera rien, si l'on refuse d'employer toute la vigueur du principe constituant; car tout principe constituant est créateur, et notre principe à nous, c'est l'unité. Qu'aucune Eglise particulière ne s'avise donc de dire, *Nous tenons que*, etc., etc.; car toute la grande famille lui répondra : *Qu'est-ce donc que vous dites? Nous* est un solécisme; dites, si vous voulez : *Je*, *je*, *je*, etc. Mais *nous vous avertissons* que cette quantité, élevée à telle puissance que vous voudrez, n'égalera jamais *Nous*.

Tout ceci, Monsieur, est dit sans préjudice des hautes prérogatives de l'Eglise gallicane, que personne ne connaît et ne révère plus que moi : reste à savoir si elle est morte, et dans ce cas (sur lequel je ne décide rien) si elle peut renaître. — Il y a encore une terrible question préliminaire, celle dont je vous parlais tout à l'heure : — *La France est-elle morte?* — Dans quel gouffre nous sommes tombés! et quelle force nous en retirera?

Cui dabit partes scelus expiandi
Jehovah! Tandem venias, precamur,
Nube candentes humeros amictus,
Christe Redemptor!

Sans vanité, Monsieur, ces vers sont aussi bons que ceux d'Horace. Je m'en tiens, au reste, à cette prière jaculatoire, ne voyant, comme vous, nulle espérance hors du point central. Vous êtes effrayé avec raison des efforts que le mauvais principe fait de son côté contre le bon; mais celui-ci se défend d'une manière tout à fait consolante, et je serais tenté de croire que vous ne connaissez pas ses conquêtes. Le protestantisme en masse est évidemment ébranlé; il cesse d'être *enragé*, et par conséquent d'*être*; car le protestantisme n'est qu'une rage de l'orgueil qui *proteste* par nature.

D'un autre côté, les grandes prophéties s'accomplissent. *Japhet prend évidemment possession des tentes de Sem*. Nous verrons, nous verrons. — Mais, pour que la France joue, dans les mémorables révolutions qui se préparent, le rôle qui lui appartient, il faut qu'elle s'examine et qu'elle s'épure ; autrement *elle ne sera pas du Congrès*. Laissez-moi vous dire une bêtise qui n'est pas tout à fait bête : je crains les scélérats en France moins que les honnêtes gens. — Il faut que ceux-ci permettent aux chimistes étrangers d'analyser sous leurs yeux la terre gallicane, d'y montrer un élément protestant (aussi petit qu'on voudra, mais il y est), car le monstre est né chez vous, et toute grande révolution laisse quelque chose après elle ; — un élément janséniste mêlé avec l'autre par voie d'affi-

nité ; — un élément parlementaire rendu très mauvais par la sublimation ; enfin un élément philosophique, qui n'a pas besoin, je crois, d'être décrit. — Voyez par quel *départ* préliminaire vous pouvez obtenir la *terre vierge !* — Au reste, Monsieur, je ne demande rien de surhumain, et je sais bien que l'or à 23 carats plus $\frac{31}{32}$ s'appelle partout *or pur* ; mais je vous répète que, tandis qu'un homme tel que vous, par exemple, regardera la Déclaration de 1682, je ne dis pas comme une loi fondamentale, mais seulement comme une chose médiocrement mauvaise, il n'y a plus d'espérance de salut, car nous ne pouvons nous sauver que par l'ensemble et l'unité dans l'universalité. — Mais en voilà assez et même trop sur ce sujet ; toutes ces pensées étaient dans le tuyau de ma plume, elles sont tombées en vertu de la seule loi de gravité.

Je suis ravi que mon opuscule ne vous ait pas déplu. C'était, à mon avis, une bien bonne idée que celle de l'imprimer à la suite des *Considérations*, supposé qu'on leur fasse l'honneur de les réimprimer. Je vous répète, avec la plus grande sincérité, que j'avais à peu près perdu ce livre de vue, et que votre première lettre seule m'apprit qu'on avait bien voulu y faire attention en France.

J'ai sauté de joie en lisant ce que vous me dites sur l'opuscule de Leibnitz. Il y a plus de vingt ans qu'une dame suisse de mes amies, qui vient de mourir catholique à Vienne, me dit en propres termes : « *Si les gardes de la bibliothèque publique du Hanovre sont d'honnêtes gens, ils peuvent montrer la preuve que*

Leibnitz croyait à la présence réelle. » Cette phrase n'était jamais sortie de ma tête. Je tâchai, il y a trois ou quatre ans, de profiter du despotisme français pour tirer le manuscrit précieux de l'ombre, mais je ne pus réussir. Aujourd'hui vous m'apprenez que vous en êtes le maître, — qu'on le traduit, — qu'on l'imprime ; — vous me faites tout le plaisir possible. Quels superbes arguments pour nous, Monsieur, que Grotius et Leibnitz mourant catholiques, et Haller désespéré ! — Je brûle d'envie d'avoir cet ouvrage (1). Je voudrais aussi avoir la *Vie de Bossuet*, dès qu'elle fera son entrée dans le monde ; je voudrais cet ouvrage sur l'Angleterre dont vous me faites un si bel éloge ; je voudrais même avoir quelques exemplaires de mon *Essai* et de mes *Considérations*, si on les réimprime. Permettez. Monsieur, que je joigne ici une lettre de créance de quelques louis pour me faire cette pacotille. Usez-en, en tout ou en partie, suivant les circonstances ; entre nous autres, gens *battus de l'oiseau*, point de compliments. J'ai soixante ans, et je suis ruiné ; voilà deux conformités importantes avec vous. — Grâce à Dieu, il en est d'autres encore. Je ne saurais vous dire tout le plaisir que j'éprouvais, en vous lisant, de me trouver d'accord avec vous sur tant de points. Il en est, comme celui de l'Angleterre par exemple, sur lesquels nous serions bientôt d'accord. Je serai enchanté de voir le grand ouvrage philosophique que vous m'annoncez (2) ;

(1) Le manuscrit de Leibnitz, *Systema theologicum*, a été publié en 1846, en latin et en français, par M. l'abbé Lacroix. Il en existe également une traduction faite par M. Albert de Broglie.

(2) Les *Recherches philosophiques*.

sûrement il sera digne de son auteur. Le mien touche à sa fin ; mais je ne vois pas jour à la publication. Ici, d'abord, impossible ; mon rang me défend la souscription, et la fortune l'impression à mes frais. Un ouvrage sérieux ne peut compter ici, n'eût-il que cent pages, que sur cent cinquante acheteurs, y compris dix lecteurs et deux *intellecteurs* ; partant, point d'impressions aux frais des libraires. D'ailleurs, mon ouvrage, qui est tout dirigé à l'honneur de la France, ne peut se faire jour s'il n'est soutenu par la France, et dans ce moment elle a bien d'autres choses à faire. L'influence des nations sur la fortune des livres serait le sujet d'un bel ouvrage. Je crois avoir eu l'honneur de vous le dire, je voudrais rendre à notre langue le sceptre de la philosophie rationnelle ; mais le *commencement de la sagesse* en philosophie, c'est le mépris des idées anglaises : et comment renverser des faux dieux défendus par sept cents vaisseaux, si l'on n'est pas soutenu par l'*impegno* et le prosélytisme français ? — Je suspends donc mon attaque ; mais je me tiens prêt. Je verrai ce que j'aurai à faire, quand je verrai ce que vous ferez.

Présentez, je vous prie, mes hommages à MM. de Bausset et de Fontanes ; je suis tout à fait glorieux de ne leur être ni tout à fait inconnu ni tout à fait indifférent. Dites au premier, je vous prie encore, que, si j'allais à Paris, un de mes premiers soins serait d'aller lui demander sa bénédiction, dût-il me gronder un peu sur *le Fleury*. Quand donc nous donnera-t-il enfin son Bossuet ? Je pâmai de rire un jour, seul

dans mon cabinet, en lisant je ne sais quel article, dans je ne sais quel journal, où l'on démontrait à Mgr l'ancien évêque d'Alais qu'il ne pouvait composer cette vie de Bossuet. Cela ressemble un peu à la *Réponse au silence de M. de la Motte.*

Je voudrais encore, Monsieur, vous demander deux choses, malgré la honte que j'ai de commencer la neuvième page. Quel mauvais génie supprima, dans le temps, une préface de votre main qui devait précéder la *Vie de Jésus-Christ* par le P. de Ligny, et qui était annoncée dans les journaux ? Fut-elle peut-être trouvée indécente par le gouvernement corse (1) ?

J'ai lu dernièrement, dans le *Journal des Débats* (4 octobre), un morceau intitulé : *Ce que nous étions au mois de Mars*, *et ce que nous sommes au mois d'Octobre*, où j'ai cru vous reconnaître à l'endroit où *l'homme d'Elbe* est peint *emportant sa vie et ses millions ;* à l'endroit encore où il est question de ces hommes *qui ont tout sauvé, fors l'honneur* (2). Il m'a semblé que ces phrases s'appelaient *Bonald :* votre

(1) Ce n'est point par le gouvernement corse que cette préface fut trouvée *indécente*, mais par l'auteur de la Vie de Fénelon et de celle de Bossuet, qui blâma un chapitre dans lequel M. de Bonald établissait la nécessité du médiateur. La doctrine de M. de Bonald était inattaquable : elle n'était autre que la doctrine de saint Thomas ; mais la prévention gallicane embarrassait l'esprit de M. de Bausset. Cette critique, sans faire changer d'opinion M. de Bonald, l'empêcha cependant de donner la préface qui devait être à la tête de la belle édition de la *Vie de Jésus-Christ*, donnée par l'abbé de Sambucy. Ce discours a été publié après la mort de M. de Bonald, chez Le Clère. Malheureusement, on l'a corrigé d'après les observations de M. de Bausset.

(2) Cet article n'est point de M. de Bonald.

dernière lettre m'en a fait douter ; qu'en est-il ? Je souhaite m'être trompé, car il y a honneur et bonheur, pour votre patrie, à posséder plus d'un homme dont le style puisse être pris pour le vôtre.

Ne cessez jamais de croire à la profonde estime et au respectueux attachement avec lesquels je suis pour la vie, Monsieur le Vicomte, etc.

XCI

A M. le Comte de Bray, à Dorpat.

Saint-Pétersbourg, 7 (19) décembre 1814.

Vous avez beau jeu, mon très cher Comte, en me présentant l'apologie d'un homme qui n'en a nul besoin auprès de moi. Jamais je n'ai eu le moindre ressentiment contre M. Sontag, et mon indifférence sur la critique contenue dans la feuille de Riga était telle, qu'en écrivant au marquis Paulucci pour avoir la précédente, il ne me vint pas seulement en tête de demander le nom de l'auteur. Je ne l'appris que par la réponse du Marquis ; et comme je crus voir dans sa lettre un mécontentement assez fort, je repliquai à sa lettre pour le prier de saisir la première occasion d'obliger M. Sontag et de lui dire que je le lui avais recommandé. J'ai écrit à M. Sontag dans le même sens ; tout est dit, je pense. Mais lorsque vous lirez

l'opuscule en question, mon cher et aimable collègue, j'ose croire que vous serez persuadé de deux choses : d'abord que ce n'est point une de ces œuvres légères qu'on puisse juger ni même examiner sur le revers d'une feuille volante; et, de plus, que M. Sontag *a chanté faux*, au pied de la lettre, en répondant sur ce ton, à quelques pages écrites avec une politesse recherchée, et même *avec amour* (c'est une de mes expressions). Je suis bien loin cependant de lui en vouloir pour ce défaut de tact : dans tout le reste, il en aurait autant et peut-être plus que moi; mais sur ce point seul, il faut qu'il paie l'inévitable tribut. L'erreur n'est jamais calme : à la vérité seule est donnée la *chaleur sans aigreur*, grand phénomène pas assez remarqué. Voilà pourquoi j'ai écrit à M. Sontag que, *pour de fort bonnes raisons à moi connues, je voudrais qu'il eût pris un ton encore plus différent du mien.*

Au reste, Monsieur le Comte, dans l'état de choses, et au milieu des flots de lumière répandus sur l'Europe, il n'y a plus que deux systèmes religieux possibles : le catholicisme et le déisme; entre ces deux extrêmes, il n'y a plus de place tenable. Un protestant, s'il existait, serait un être risible. Mais il n'y a plus de protestant dans le sens primitif du mot, et sous ce point de vue, M. Sontag ne l'est pas plus que moi. Lorsqu'une chose mobile et changeante de sa nature a reçu un nom, ce nom subsiste pendant que la chose change, et longtemps après on conclut, sans réflexion, du nom à la chose. Un pro-

testant de nos jours est un homme qui dit, comme La Fontaine « : J'ai lu votre Nouveau Testament, c'est un assez bon livre. » Il lui reste cette idée vague, qu'*il y a dans le christianisme quelque chose de divin ;* mais lorsqu'on en vient au détail, personne n'est d'accord, excepté *sur les grandes bases,* comme ils disent, c'est-à-dire *je crois en Dieu et en son fils quelconque* ; et c'est ce que je disais tout à l'heure. Vous me parlez de zèle, mon cher Comte ; il n'y a, il n'y aura, il n'y *a eu,* il ne peut y avoir de *zèle* hors de la vérité. Dans toutes les communions séparées, on prend la haine contre nous pour le *zèle* qui est tout amour, au point qu'il cesserait d'être s'il pouvait haïr : c'est la haine masquée en amour.

Il peut se faire que je n'aie pas bien compris M. Sontag, mais ce n'est pas ma faute ; je me suis battu dix fois avec sa syntaxe, sans pouvoir en venir à bout. Trois docteurs allemands, après avoir balancé (notez bien ceci), se fixèrent enfin au sens que j'ai cru le vrai. Je suis bien mortifié de ne pouvoir ni comprendre ni même lire parfaitement la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser en réponse. Je regrette fort de ne lui avoir pas écrit en latin, il m'aurait répondu de même, et nous nous serions entendus au moyen de la langue *universelle.* Assurez-le, je vous en prie, de ma parfaite estime, et de la vérité de tous les sentiments que je lui ai exprimés dans ma lettre. Si j'avais le bonheur d'être connu de lui, il verrait que, parmi les hommes convaincus, il serait difficile d'en trouver un plus libre de préjugés que moi. J'ai

beaucoup d'amis parmi les protestants; et maintenant que leur système croule, ils me deviennent plus chers. Il ne me faut pas d'autre attestation que la vôtre pour me convaincre que, si j'avais l'avantage de connaître M. Sontag, il augmenterait infailliblement le nombre de ses amis. Je viens d'obliger Platon (qui l'eût jamais cru ?) à déposer, de la manière la plus évidente, contre le protestantisme ; bientôt nous allons voir un phénomène bien autrement frappant. Le plus grand des protestants, et peut-être, dans un certain sens, le plus grand des hommes, va sortir de son tombeau, et confesser à la face de l'univers, par un témoignage autographe, qu'il est mort catholique. Voilà bien de quoi faire rêver les dissidents. Au surplus, Monsieur le Comte, *Spiritus ubit vult spirat.*

J'attends avec beaucoup d'empressement le moment de vous revoir. Je pense comme vous sur l'amalgame qu'on prépare; mais il serait inutile de raisonner ici sur ce point; nous en parlerons à l'aise, ainsi que de beaucoup d'autres choses.

A propos, ne me grondez pas de ce que je ne vous envoie pas l'opuscule qui m'a valu une lettre de vous. On l'a tiré à peu d'exemplaires, et j'ai donné tous ceux que j'avais ; mais il vient d'être réimprimé à Paris : j'espère que bientôt nous l'aurons. Suivant les apparences, je n'imprimerai plus ici. Pluchard m'a appris, à mon grand étonnement, qu'un imprimeur de cette capitale qui publie un ouvrage philosophique, même court, ne peut compter que sur cent cinquante acheteurs environ. J'entends bien que

les ouvrages se prêtent; cependant, c'est peu pour une aussi grande ville. Le Russe n'a point encore tourné sa pénétration du côté de notre vieille philosophie européenne : il ne s'en soucie pas et n'y comprend rien (sauf toujours les exceptions). Mais l'on ne peut rien savoir encore sur ce peuple dans l'ordre des sciences, l'esprit russe n'ayant point jusqu'ici pris de parti décidé. *Videant posteri!* Dans ce moment, il paraît s'occuper chaudement et sagement de sa langue et de sa littérature.

Mille hommages respectueux, je vous prie, à madame la Comtesse ; j'embrasse de tout mon cœur monsieur son époux, en le priant d'agréer l'assurance la plus sincère de la haute considération et de l'invariable attachement que je lui ai voués.

XCII

A Mme la Princesse de Galitzin.

Saint-Pétersbourg, 14 décembre 1814.

J'aimerais autant, Madame la Princesse, tirer une hirondelle au vol (même sans lunettes), que vous suivre dans tous les tours et détours de votre infatigable esprit, tant vous êtes habile à choquer, à caresser, à gâter, à corriger, à projeter, à oublier, à plaire, à impatienter, etc., etc. Enfin, Madame la Princesse,

c'est à faire tourner la tête. Faites-moi savoir officiellement, je vous en prie, si c'est votre bon plaisir qu'on vous aime purement et simplement, ou si vous préférez qu'on tourne autour de vous, en vous examinant comme une rareté. Il est très vrai, Madame, que votre valet de chambre est venu chez moi, comme chez d'autres qui vous célèbrent déjà dignement; mais qu'il soit venu de son chef, c'est ce que je ne croirai pas trop, à moins d'un ordre bien précis de votre part; car, de ma vie, je n'ai rien su refuser à une dame, même l'impossible. Il faut que vous sachiez, Madame la Princesse, que, jeudi dernier, lorsque je vous demandai, en vous quittant, si vous seriez chez vous le dimanche suivant, je m'aperçus très bien que vous étiez déjà parfaitement résolue à ne pas me recevoir; car vous délibérâtes formellement avec vous-même plus d'une mortelle seconde, sans exagération, avant de me répondre : *Sans doute*. Ainsi, Madame la Princesse, votre domestique n'a rien à se reprocher, et n'a fait, avec votre permission, qu'exécuter samedi l'ordre donné dans votre conseil deux jours auparavant. Je vous dis tout ceci uniquement pour n'avoir pas l'air d'un nigaud, et sans me fâcher *comme plusieurs autres*, qui sont bien les maîtres de se fâcher que vous ne soyez triste que pour eux. Pour moi, Madame la Princesse, j'ai pris l'inébranlable résolution de ne me fâcher avec vous pour rien au monde, dussiez-vous m'inviter pour une soirée solennelle à Kiev, et vous trouver à point nommé, le même jour, à Rome.

Résolu de plus, Madame la Princesse, à vous aimer, même malgré vous, je serai cependant enchanté de savoir (toujours officiellement) si vous y consentez; car ce sera un grand plaisir de plus.

Vous voyez, Madame la Princesse, que si demain je n'ai pas l'honneur de vous faire ma cour, ce ne sera par aucune raison profonde, mais uniquement parce que ma famille me retiendra, ou par quelque autre motif de ce genre.

Daignez, Madame la Princesse, agréer l'assurance la plus sincère de mon respectueux attachement.

XCIII

A M. l'Amiral Tchitchagof, à Londres.

Saint-Pétersbourg, 14 (26) décembre 1814.

Qu'est-ce donc que vous faites, mon très cher Amiral? Qu'est-ce que vous devenez? Et que projetez-vous? Tout ce qui vous aime ici, ou tout ce qui vous connaît (j'emploie volontiers les synonymes), attendait de vous quelque signe de vie; mais ceci passe mesure. Je romps le silence, et je suis convenu avec Mme de Swetchine, la meilleure des amies, que je vous gronderai pour elle et pour moi. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que votre excellent frère, soit ignorance réelle ou discrétion, prétend n'en savoir pas plus que

nous sur votre compte, et ne peut rien nous apprendre sur tout ce qui nous intéressait à votre sujet. Etes-vous anglais? Je n'en crois rien, malgré l'attrait de la famille. Je conçois bien qu'elle vous retient, et je conçois encore que ce lien se fortifie chaque jour, à mesure que vos aimables filles acquièrent des idées et des grâces nouvelles : cependant j'ai peine à croire que nous vous ayons perdu pour toujours. Il n'y a rien que je conçoive mieux que le *charme du désespoir*. C'est ce qui vous retient en Angletetre ; mille souvenirs tendres et déchirants vous attachent à cette terre, où votre bonheur naquit pour durer si peu.

Moi qui ne suis qu'un ami, je suis cependant visité souvent par l'ombre de votre chère Elisabeth. Elle m'apparaît toujours entre vous et moi; je crois la voir, l'entendre, et lui tenir quelques-uns de ces discours dont elle avait la bonté d'écrire de temps en temps quelques mots dans ce journal que vous feuilletez le jour, et qui vous garde la nuit. Combien ce même souvenir doit être horriblement doux pour l'époux qui l'a perdue, qui se promène sur cette même terre où son cœur rencontra le sien, où il entendit pour la première fois ce *oui* sérieux, dont le suivant n'est qu'une répétition légalisée, et que l'homme le plus heureux n'entend qu'une fois dans sa vie ! Je voudrais que les objets qui vous environnent, et qui ne vous parlent que de votre perte, vous apprissent à pleurer : vous auriez fait un grand pas vers la consolation, je veux dire vers la douleur sage. Dieu vous a frappé, mon cher ami, très justement comme juge, et très amoureuse-

ment comme père ; il vous a dit : *C'est moi !* Répondez-lui : *Je vous connais*, et venez pleurer avec nous, quand vous aurez assez pleuré ailleurs. Depuis le 11 (23) octobre, je suis réuni à ma femme et à mes enfants, et je loge dans la dernière maison que vous avez habitée. Je passe une partie de ma vie dans ce cabinet où nous avons si souvent parlé raison. Le bureau de ma femme occupe la place de votre chaise longue. J'ai beaucoup embelli cet appartement, mais je n'ai pu trouver encore un moyen de l'agrandir, et cette malheureuse impuissance m'oblige de le quitter. Venez, Monsieur l'Amiral, venez nous voir : je n'aurai point honte d'être heureux devant vous, bien persuadé que vous n'aurez pas vous-même besoin de me pardonner. Au reste, si vous veniez contempler mon ménage, il serait bientôt pour vous une nouvelle preuve que *la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.* Tant de bonheur ne pouvait m'être donné *gratis*. Cette résurrection générale, qui a relevé tant de monde, m'enfonce plus profondément dans l'abîme. Ma malheureuse patrie est dépecée et perdue (1). Je demeure au milieu du monde sans biens, et même, dans un certain sens, sans Souverain. Etranger à la France, étranger à la Savoie, étranger au Piémont, j'ignore mon sort futur. Je n'ai demandé qu'à ne pas changer de place, malgré les épines déchirantes sur lesquelles on m'a couché ; j'ignore ce qui arrivera, mais Celui qui a fait mes affaires jusqu'à présent voudra bien, j'espère, s'en charger

(1) Ceci se rapporte au traité de 1814, par lequel la Savoie avait été cédée à la France.

encore jusqu'à la fin. Malgré mon envie de ne pas quitter ce pays, je ne sais quel instinct terrible me menace, dans le fond de mon être, de changer encore de place. Je dis *terrible,* car je me défie de moi à l'excès, et je ne puis souffrir l'idée d'entreprendre quelque chose de nouveau et de changer de théâtre. J'aime la Russie, *parce qu'il n'y a point d'abus*, comme nous en sommes convenus souvent; de plus, parce que j'y ai d'excellents amis, et qu'enfin l'habitude a rivé tous les clous qui m'y attachent. J'espère que vous m'approuverez ; dans le cas contraire, venez me dire que j'ai tort. En attendant, donnez-moi de vos nouvelles et de celles de votre aimable famille. Votre charmante fille cadette parle-t-elle anglais, aujourd'hui, avec cette même élégance qui m'enchantait dans son français enfantin? Enfin parlez-moi beaucoup de vous et de tout ce qui vous intéresse; mais ne m'envoyez point de vinaigre : je veux une lettre toute à l'huile d'olive.

Adieu mille fois, bon et malheureux ami. Votre petit ami Rodolphe vous salue tendrement, et moi je vous serre dans mes bras, Monsieur l'Amiral, en vous assurant, très inutilement à ce que j'espère, de mon tendre et éternel attachement.

XCIV

A Mme la Comtesse de Laval.

Saint-Pétersbourg, 19 avril (1er mai) 1815.

Voilà qui est fini, Madame la Comtesse ; je ne vous laisserai plus aller à Paris, dès que vous souffrez de tels scandales, je ne dis pas à *votre barbe*, cela ne serait pas exact, mais au moins sous vos yeux. Je conçois la tristesse qui a dû vous percer et vous transpercer à cette funeste époque. La mienne est beaucoup moindre, Madame; car je suis bien persuadé que l'arrivée de Bonaparte en France sera, en définitive, très avantageuse à l'ensemble des choses. Il y aura (peut être, même) de grands maux individuels et préliminaires; l'immense corruption que vous me peignez si vivement exige encore, suivant les apparences, quelques remèdes violents; mais à la fin tout s'arrangera, au grand étonnement de ces hommes d'Etat

> De qui le cerveau s'alambique
> A chercher l'an climatérique
> De l'éternelle fleur de lis.

On *s'alambiquait* du temps de Malherbe tout comme à présent, et avec autant de raison. Les protestants avaient divisé le royaume en départements, tout comme

il l'est aujuourd'hui. Ils avaient des places de sûreté, La Rochelle surtout, d'où ils communiquaient en pleine liberté avec les *frères* d'Angleterre, etc. Tout alla comme vous savez, Madame. Assurément, je ne veux pas comparer les époques en tout : cependant tout finira de même, quoique nous ayons le cardinal de Bayaune au lieu de Richelieu.

Je suis aussi beaucoup plus indulgent à l'égard de la nation et de l'armée ; aucune nation de l'univers n'a subi une épreuve de corruption égale ni comparable à celle que la France a essuyée. Partez de la Régence ; reposez-vous sur l'enseignement philosophique d'un demi-siècle ; arrivez à l'aimable révolution de vingt-cinq ou trente ans, et demandez-vous, Madame la Comtesse, ce que serait toute autre nation placée dans la même circonstance. Je m'étonne qu'il y ait une fibre saine dans tous ces cœurs français. On l'a jugée trop tôt, d'ailleurs, sous le rapport de la non-résistance. On se représente une nation comme *une personne*, qui s'assied, qui se lève, qui se bat, etc. Ce n'est pas cela, Madame ; il faut donner à vingt-cinq millions de volontés le temps de se reconnaître, de se décider, de s'unir, etc. Qui sait ce qu'elles feront ? Quant à l'armée, je vous ferai la question que j'adresse ici à beaucoup de monde : Croyez-vous, Madame, que, si un homme s'attachait jusqu'à la mort à une coureuse, on s'avisât de le traiter de volage ? Il me semble, au contraire, qu'il n'y aurait qu'une voix pour dire : *Voilà de la constance bien mal placée*. C'est tout à fait la même chose, Madame : l'armée française est fidèle

par essence. Elle ne sait ce que c'est que ces Bourbons qui nous sont si chers, et si justement chers.

> Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance.
> Vivre sous *Bonaparte* est ma seule espérance :
> Le reste est un vain songe.

Elle suit l'homme qui la fait vaincre. Ce sentiment est inné dans l'esprit du soldat : toutes les pages de l'histoire en font foi. Au lieu de nous étonner de cette fidélité, il faudrait nous frapper la poitrine pour l'avoir créée en grande partie. Ce sont nos basses adorations qui ont produit en partie le prestige qui environne le faux dieu. Ajoutez, Madame la Comtesse, que le Traité de Paris accoupla malheureusement, dans la tête de tout soldat français, l'idée de ses revers à celle des Bourbons, comme celle de ses triomphes à celle de Bonaparte. Le Traité sera la justice même, tant qu'il vous plaira : ce n'est pas de quoi il s'agit. Maintenant, il s'agit de légitimer cette fausse fidélité; c'est mon libertin de tout à l'heure qu'il faut marier à une honnête femme. — Dieu préserve qu'il change de caractère! Il suffit qu'il change de mœurs. — Je crois toujours, Madame, que tout ira bien *à la fin;* mais de savoir ce qui arrivera avant le retour du Roi, c'est ce qu'il n'est pas possible de prévoir. — Les Français pourraient fort bien dispenser les Alliés d'un nouvel effort : c'est ce qu'ils feront s'ils ont le sens commun. Quant à moi, il se pourrait fort bien que cette nouvelle secousse rendît ma situation encore plus dure. Je crains d'être frappé de nouveau, mais

non d'être défiguré, car la fortune ne peut plus frapper que sur une cicatrice.

Vous êtes attendue, Madame, par toute ma famille, à bras ouverts. Je leur ai parlé de vous et de tout ce qui vous appartient, comme vous pouvez l'imaginer. Venez vite, Madame la Comtesse : à quelque chose malheur est bon. Je vous croyais capable *de tout*, en fait de voyage. Mais l'excellent Corse est arrivé : crac ! vous voilà à Chrestowsky. Mille amitiés des plus tendres à monsieur le Comte, et mettez-moi, je vous prie, aux genoux de cette grave Catache, notre maîtresse à tous sur le participe passif. Quant à Madame sa mère, il me semble bien que je l'aime un peu.

XCV

A Mme la Princesse Michel Galitzin.

Saint-Pétersbourg, jeudi, 3 juin 1815.

Je veux être pendu, Madame la Princesse, et même condamné à ne jamais entendre votre chanson, si je me rappelle vous avoir demandé de la chair de mouton. Mais c'est égal, elle n'est pas moins sans prix pour moi, puisqu'elle me prouve que vous avez la bonté de penser à moi. La *menace* de votre *déjeuner* est charmante, mais je vous en prie, Madame la Princesse,

faites-nous signe, non pour les compliments (j'en jure par tout ce qu'il y a de plus sacré), mais parce que nous sommes des *citoyens actifs*, debout de grand matin, ponctuels dans tous nos actes, et très capables de chanter les *grâces* au moment où vous arriveriez pour dire *Benedicite*. Il y aurait de quoi se poignarder. Du reste je vous promets une *fortune de pot faite exprès*, ce qui est mille fois plus délicieux que la *fortune du pot ordinaire*.

Quel dommage, Madame la Princesse, que vous ne puissiez apporter votre tête ce soir. J'espérais toujours qu'en la portant bien doucement, il ne lui serait pas mésarivé ; mais enfin, il faut se soumettre, et quand on manque votre tête, celle que vous avez faite est la meilleure consolation.

Est-il possible, Madame la Princesse, que vous ayez assez peu de morale pour m'accuser d'être distrait ? Bientôt vous direz que j'ai la vue basse. *O temps ! O mœurs !* Enfin, patience : je ne veux pas me fâcher davantage de peur d'impatienter monsieur votre laquais, dont la maîtresse est peut-être la seule personne aussi aimable que vous, Madame la Princesse.

XCVI

A Mme de Swetchine, à Strelna.

Saint-Pétersbourg, 1815.

Fotre Excellence, ch'ai tit un pon mot (1). Les esprits ont un grand inconvénient : il n'y a pas moyen de les saisir. Pendant votre séjour ici, vous fûtes vue (ou entrevue) par quelqu'un de ma famille; mais comme vous étiez dans le plâtre et dans les affaires, je pensai que vous pourriez sans miracle avoir envie de ne voir personne, et que si vous aviez une demi-douzaine de quarts d'heure à perdre, vous me l'auriez probablement fait savoir : c'est ce qui m'empêcha de vous chercher chez vous. J'ai su, depuis, que vous aviez beaucoup vécu avec l'aimable sœur à qui j'ai eu l'honneur de faire ma cour avant-hier dans l'île. Elle m'a dit qu'elle se disposait à vous rendre votre visite ; c'est fort bien fait à elle. Je vous suis des yeux dans votre solitude, Madame ; je vous accompagne dans vos longues promenades. J'espère qu'à votre retour vous nous ferez présent d'un petit traité sur la solitude, dont vous avez examiné le fort et le faible tout

(1) *Votre Excellence, j'ai dit un bon mot.* Badinage sur la prononciation allemande d'un maître de langues, qui avait fait précéder de cette phrase le récit d'une platitude.

à votre aise. *Quand j'étais dans mon jeune âge*, on m'a fait étudier : « *Jamais moins seul que lorsque j'étais seul* », ce que dit Cicéron d'un très grand homme; mais voilà Fénelon qui me dit d'un autre côté : *On n'est jamais moins seul que lorsqu'on est avec soi ;* — et c'est pour me dire qu'il faut se défier d'une aussi mauvaise compagnie. On ne sait auquel entendre. Il pourrait se faire qu'ils eussent raison tous deux. *Fotre Excellence*, *métidez ce suchet au milieu de fos pouleaux ;* et vous nous direz deux mots.

J'ai tâché de mener les affaires de France aussi bien qu'il m'a été possible ; cependant, j'ai bien peur de n'avoir pas réussi parfaitement, et de vous laisser plusieurs choses à désirer. Je recommande surtout ceci à vos réflexions : *ils* déclarent tous solennellement qu'ils ne font la guerre qu'à *lui* ; puis, lorsqu'ils sont arrivés à la porte de la capitale, ils traitent sans dire un mot de *lui*. *Expliquera*, *ma foi*, *les Princes qui pourra !* N'allez pas croire, Madame, je vous en prie, qu'on puisse mettre *prince* partout où il y a *femme*, sans rien déranger ; l'à-propos est ici sans conséquence. Il ne paraît pas douteux, au reste, que les puissances aient pris des résolutions préliminaires sur le grand homme ; ainsi il faut attendre le résultat. Mais quand on l'étranglerait, lui et les siens, aurions-nous fini ? Bah ! le pauvre Roi de France a de terribles affaires sur les bras, dont malheureusement la bonté ne peut se tirer. Il y aurait maintenant une belle chose à faire, mais qui ne pourrait guère entrer dans un billet.

Hier, Madame, si les oreilles vous ont tinté vers les neuf heures du soir, c'est que je disais du mal de vous chez l'ambassadeur de France, qui est aussi venu chercher la solitude sur les bords de votre belle Néva, vis-à-vis Kaminiostroff, dans une maison de bois assez bien arrangée pour qu'on puisse y marcher sans enfoncer. Nous avons traité plusieurs sujets moins agréables que vous, Madame.

Je me recommande à votre souvenir; quant au mien, il vous est tout à fait dévoué : vingt-deux verstes l'embarrassent bien moins qu'elles ne m'embarrassent moi-même; ainsi, lorsqu'il se présente, je vous prie de ne pas faire dire : *Nie prinimaiet* (1).

Agréez, Madame, les hommages tout à fait distingués, etc., etc.

XCVII

A. M. le Marquis Clermont Mont-St-Jean,

A Hermé-Château, près de Paris.

Septembre 1815.

Il est temps, mon cher Marquis, de répondre à votre lettre du 30 janvier. Elle arriva précisément au moment de l'affreuse catastrophe, comme vous l'aurez aisément deviné. Il me fut donc impossible de vous

(1) Madame ne reçoit pas.

répondre, mais votre commission fut exécutée sur-le-champ, et probablement le séjour de Sa Majesté impériale en France vous aura fourni les moyens de vous en assurer directement. Depuis la seconde Restauration (que Dieu veuille protéger!), j'ai balancé quelque temps avant de vous écrire; mais, enfin, je cède à mon inclination, et, sous la protection de l'ambassade de France, je lance ma feuille.

Comment pourrai-je vous exprimer une très légère partie du plaisir que me fit votre lettre si aimable et inattendue? Je me crus de nouveau transporté au *Verney*, dans cette maison que vous eûtes à peine le temps de meubler avant l'épouvantable inondation. Sans doute, Monsieur le Marquis, *j'ai toujours partagé vos principes et vos sentiments.* En vous lisant, il m'a semblé que je vous rencontrais à l'auberge et que je vous sautais au cou. N'est-ce pas aux Rues Basses de Genève, l'an de grâce 1794, que j'ai eu l'honneur de vous voir pour la dernière fois? Quatre ou cinq ans après, si je ne me trompe, une de vos lettres est encore venue me chercher à Venise; dès lors, pas le moindre signe de vie réciproque. Le tourbillon révolutionnaire nous a fait pirouetter chacun de notre côté, et maintenant nous voilà posés, l'un à Paris, l'autre à Pétersbourg; heureusement nous savons écrire, et je ne saurais trop vous remercier de m'en avoir donné une preuve si agréable pour moi.

Vous me demandez de mes nouvelles, Monsieur le Marquis; je suis tenté de vous répondre comme Zaïre:

Hélas! sais-je ce que suis? Certainement mon sort a de fort beaux côtés. Je jouis ici d'une bienveillance qui est pour moi le plus grand des biens. La protection du Maître et les égards des sujets m'ont si bien naturalisé, que je n'ai plus d'autre crainte que celle de changer de place. Je n'ai plus de patrie là où je ne trouverais plus que des biens confisqués et des amis enterrés. D'ailleurs, vous avez trop de tact, trop de connaissance des hommes et des choses, pour ne pas sentir l'effet du Traité de Paris par rapport à moi. Je me défends de jeter les yeux sur le midi de l'Europe, où je n'ai plus rien à faire. Je trouve ici bonne mine de tout côté, grande et excellente compagnie, Cour magnifique, livres, loisir, liberté parfaite, et plus de considération que je n'en mérite. — En voilà assez pour redouter un changement de route. — Mais, pour en revenir à Zaïre, vous saurez, Monsieur le Marquis, que les embarras immenses du gouvernement influent sur bien des choses, et que, malgré la forme très légitime de mes commissions, je suis constamment tenté de m'écrier : *Hélas! sais-je ce que je suis?* Nous sommes devenus de beaucoup plus grands seigneurs sur la carte; mais cette grandeur ne sera réalisée que dans cinquante ou soixante ans, époque où j'ai bien peur (vous le croirez si vous voulez) de n'avoir plus besoin de rien. En attendant, nos amis nous dévorent, et j'en souffre cruellement.

Je vous remercie bien sincèrement, Monsieur le Marquis, des nouvelles que vous me donnez de votre famille. Il me semble voir encore ces trois marmots au

coin de votre feu. A présent, vous me parlez de leurs grades et de leurs enfants. Ah ! comme nous sommes poussés ! mais c'est la règle. — *Ainsi, sur la plaine liquide, les flots sont poussés par les flots.*

Vous me demandez mon histoire, Monsieur le Marquis; la voici en deux mots : *J'ai constamment obtenu ce que je ne demandais pas.* Je fus fait Régent en Sardaigne en 1799, non seulement sans l'avoir demandé, mais sans y penser. Trois ans après, autre accident d'apoplexie : — *Partez, Monsieur, pour Saint-Pétersbourg.* — Comme il vous plaira, Sire. — Voilà, Monsieur le Marquis, comment j'ai passé treize ans *sans boire ni manger*. La restauration de mon cher Maître étant arrivée au bout de ce temps, j'ai fait venir ma femme et mes deux filles, écoutant un peu plus en cela la tendresse que la prudence glaciale. Notre séparation m'avait coûté plus que le sacrifice de ma fortune; il n'y avait plus moyen d'y tenir. Quant à mon fils unique, je n'ai pu le laisser en Piémont : il allait être en prise à la conscription. Je l'appelai à moi, et Sa Majesté Impériale voulut bien le faire officier d'emblée dans son magnifique régiment de *Chevaliers-gardes*, que vous aurez pu voir à Paris. Il a été de toutes les fêtes, depuis Borodino jusqu'à Montmartre, en passant par Leipsick, et il ne m'en a coûté que la tête d'un cheval, qui, à la vérité, est mort. Dans ce moment, le jeune homme attend d'instant à autre son brevet de capitaine, ce qui lui donnera le rang de lieutenant-colonel. Il a vingt-cinq ans; c'est passable. Mon frère, que vous avez pu voir encore officier au régi-

ment de la Marine, a épousé ici mademoiselle Zagriajski, demoiselle d'honneur de LL. MM. les Impératrices, aimable et excellente personne appartenant à une famille de premier ordre, et qui le rend extrêmement heureux. La fortune est passable dans ce moment, et doit être très bonne un jour. De toutes les manières, il me semble que je prends racine dans le pays.

Voilà, Monsieur le Marquis, l'histoire que vous m'avez demandée. Je vous remercie de m'avoir raconté la vôtre. Vous m'avez rendu bonne justice en croyant qu'elle m'intéresserait beaucoup.

Ma plume tremble en s'approchant d'un sujet que je n'ai point encore touché : l'*état actuel de la France.* Il faudrait être Jérémie, pour pleurer et prophétiser sur elle. Dites à M. l'abbé Roman, Monsieur le Marquis, en le remerciant de son souvenir, que les nations meurent comme les individus, et qu'il n'y a point de preuves que la vôtre ne soit pas morte; mais que si la *palingénésie* est possible (ce que je crois ou espère encore), elle ne l'est que par l'Eglise. La Révolution française est satanique; si la contre-révolution n'est pas divine, elle est nulle. — Mais où sont les éléments de cette contre-révolution? Bonaparte est à Sainte-Hélène; c'est dommage que son catéchisme soit dans tous les conseils. Ne croyez pas d'ailleurs, Monsieur le Marquis, que l'ordre vénérable ait pu respirer pendant quinze ans une atmosphère empestée sans en être le plus légèrement incommodé. Sur les échafauds, il était sublime et invincible; le danger s'est trouvé

dans les antichambres de *Julien.* — D'ailleurs, comment recruter... ? etc. — J'ai reçu comme une pure cajolerie de votre part, ce que vous me faisiez l'honneur de me dire *de la part de vos collègues.* Comment pourrais-je être connu d'eux et les intéresser? Je n'attache point cette importance à mes petites pensées; mais je garderai la collection que vous avez bien voulu m'adresser, comme un monument précieux de votre amitié. J'avais préparé (vaille que vaille) une œuvre toute nouvelle, et qui aurait fait un peu plus de bruit que l'autre; mais l'unique théâtre où je pouvais parler est fermé. Où les Prussiens représentent, je n'ai rien à dire. *Domine, salvum fac regem!* Conservez-moi votre amitié, Monsieur le Marquis. Que n'avais-je point encore à vous dire sur une foule de sujets importants, dont quelques-uns même m'intéressent personnellement! Mais le temps me manque avec le papier. Croyez, je vous prie, Monsieur le Marquis, à l'affectueux dévouement, à la haute considération, etc.

XCVIII

A M. le Comte de Noailles.

Saint-Pétersbourg, 6 novembre (n. s.) 1815.

Je n'ai cessé, Monsieur le Comte, depuis le 9 août dernier, d'avoir très mauvaise idée de vous. J'avais

même quelque envie de vous déclarer suspect, et tout ce qui s'est passé depuis votre départ n'affaiblissait pas cette mauvaise opinion : cependant, vous me paraissez, dans votre aimable lettre du 18 octobre, très sérieusement décidé à ne pas nous trahir. Tout de suite, j'en ai fait le rapport *à l'aimable*, *à la spirituelle, à l'excellente voisine*, et nous n'avons pas balancé un moment à vous effacer du rôle des suspects; mais c'est à condition que vous tiendrez incessamment votre parole, et que vous ne laisserez aux chevaux de l'Empereur qu'un délai honnête pour reprendre des forces à chaque station, avant de les atteler à votre voiture. Après nous avoir accoutumés à vous, il y a de la malice — j'écris mal, il faut dire *il y aurait* de la malice, — et beaucoup de malice à nous planter là.

Votre lettre est courte, Monsieur l'Ambassadeur; la mienne le sera aussi. Quand je vous aurai dit, sans pouvoir l'exprimer à mon gré, combien j'ai été sensible à votre souvenir, j'aurai tout dit. Le moyen de commencer aucun chapitre intéressant? Que dire quand tout est dit? Venez donc, Monsieur le Comte, venez, et nous reprendrons au coin du feu nos conversations philosophiques. Soit que vous gémissiez ou que vous espériez, toujours je vous comprendrai. J'ai beaucoup pensé et beaucoup griffonné depuis votre départ, mais toujours incognito, *fors pour la voisine*, qui me récompense amplement des efforts que j'ai faits pour rendre les hauts lieux de la philosophie accessibles même à des pieds habillés de soie.

Vous ne sauriez croire, Monsieur le Comte, combien je prends de plaisir à contempler la rectitude et la pénétration de cet esprit femme. S'il y en avait seulement deux ou trois cents comme elle (je dis bien peu) à Saint-Pétersbourg, toutes les autres capitales devraient lui céder. Je ne sais comment je me suis trouvé conduit à lutter mortellement avec le feu Chancelier Bacon. Nous avons *boxé* comme deux *forts* de Fleet-Street ; et s'il m'a arraché quelques cheveux, je pense bien aussi que sa perruque n'est plus à sa place. Absolument, Madame de Swetchine a voulu assister au combat et juger les coups ; je ne puis me lasser d'admirer sa patience et sa pénétration. — Au reste, Monsieur l'Ambassadeur, je n'écris plus que pour le portefeuille, et je ne pense plus que pour quelques amis. — La tribune où je pouvais prendre la parole est fermée ou renversée. — St !

Madame de Swetchine est extrêmement sensible à votre souvenir ; souvent elle me parle de vous avec le plus grand intérêt. C'est parler devant un écho animé. Quoique nous disions précisément les mêmes choses, vous distinguerez cependant les voix, si vous prêtez l'oreille, les timbres étant différents.

Madame de Maistre est bien sensible aussi à votre souvenir, Monsieur l'Ambassadeur, et me charge de mille compliments pour vous. Je n'ai point encore le droit de me présenter à madame la Comtesse de Noailles, mais j'espère qu'un jour, qui n'est pas loin, j'aurai le bonheur de lui être présenté par vous-

même; et comme il est très possible qu'elle ait quelque partialité pour vous, j'en profiterai, comme tout ambitieux, pour lui devenir *acceptable.*

Quoi qu'il arrive de nous, Monsieur le Comte, je vous prie de m'écrire et de me tenir toujours écrit, dans votre *album*, au nombre des hommes qui prennent le plus d'intérêt à vous, et qui désirent le plus de n'en être pas oubliés. Agréez, je vous en prie, l'assurance la plus sincère de l'affectueux dévouement et de la très haute considération, etc., etc.

XCIX

A M. le Comte de Blacas, à Naples.

St-Pétersbourg, 27 janvier (8 février) 1816.

Non, sans doute, mon très cher Comte, je ne puis vous oublier; mais vous bouder un peu, pourquoi pas? L'amitié est soupçonneuse, et ce *défaut* lui fait honneur. Depuis que vous étiez sur votre piédestal, je croyais voir en vous un certain changement. Je savais assez à quoi vous obligeait votre position, et je ne vous demandais pas des pages; mais le mouvement de la musique n'a rien de commun avec la longueur des pièces. Un *allegro*, un *largo*, un *prestissimo*, peuvent avoir dix mesures ou mille sans cesser d'être chacun ce qu'ils sont; je sentais je ne sais quoi

de gêné qui me peinait. Lorsque vous arrivâtes en France, ce fut une fête dans le milieu de mon cœur; il me semble même que ma première lettre était tout à fait sur le ton triomphal. Ensuite je me mis en tête, je ne sais comment, que d'une manière ou d'une autre il dépendait de vous de m'amener à Paris. Il me semblait qu'un coup d'œil quelconque, arrivé du côté où vous étiez, n'excédait pas les espérances légitimes d'un cœur élevé sans être présomptueux. Mais chaque homme étant naturellement disposé à s'estimer trop, je ne refuse pas de me faire la leçon sur ce point; ce qui m'étonna, et ce qui m'étonne encore, c'est la réponse à un mot que je vous adressai. Deux lignes entortillées, à la manière de la feue prêtresse de Delphes, et depuis, silence profond. . . . . .
. . . .
Maintenant, je suis bien aise que votre lettre de Naples soit venue donner un coup d'épingle à ce cœur. Cela fait *Psssst*, et puis tout est dit. Au reste, Monsieur le Comte, sans préjudice de la petite bouderie, je n'ai pas cessé un moment de m'occuper de vous et de rompre des lances pour vous; car le déchaînement d'ici ressemblait à celui de France. La correspondance de M. de C... me fit mal au cœur, et je vous sais gré de n'y avoir pas répoudu. Une chose que j'ai vue depuis, et qui m'a fait grand plaisir, c'est la correspondance de M. de F..., dont malheureusement je n'ai lu que la première partie. Elle fait honneur à lui et à vous, Monsieur le Comte. Quant à votre *sainte Charte*, je trouve qu'elle fait aussi beaucoup

d'honneur au Roi, mais point du tout à la nation. Toutes ces têtes folles étant grosses de Chartes et d'idées libérales, le Roi a fait ce qu'il a pu. Il a tiré fort bon parti de la constitution anglaise, et il l'a ajustée à votre taille, comme les confesseurs donnent l'absolution, *in quantum possum et tu indiges*. En vérité, je ne vois pas qu'il eût été possible de mieux faire. Quant aux Français qui tendent la main aux Anglais, et vont *gueuser* une constitution chez eux, comme on demande une soupe lorsqu'il n'y a point de pain à la maison, ce sont de pauvres gens. Je n'en combattrais pas moins jusqu'à la mort pour la Charte, si j'avais l'honneur de siéger dans l'une ou dans l'autre de vos deux Chambres, quoique je sois très certain qu'elle ne peut durer, parce qu'une chose peut être très bonne aujourd'hui, quoiqu'elle ne doive plus l'être dans cinquante ans ou demain, et parce qu'il n'y a dans ce moment d'autre loi, d'autre salut, d'autre constitution que de marcher avec le Roi, dût-il même se tromper en quelque chose. Si cette doctrine n'est pas la vôtre, Monsieur le Comte, j'espère au moins que vous ne me ferez pas brûler pour la mienne. Vous m'apprenez de Naples, le 14 décembre, qu'on a imprimé quelque chose de moi à Paris. Bien obligé ; car, pour moi, je n'en sais rien. J'ai donné l'ouvrage à quelqu'un, qui l'a donné à quelqu'un, qui l'a donné à un troisième, qui l'a donné à un imprimeur. Dieu sait ce qui arrivera à mon pauvre opuscule à travers toutes ces cascades ! C'est l'ouvrage de Plutarque, intitulé : *Sur les délais de la justice divine dans la punition des cou-*

pables. C'est le chef-d'œuvre de la morale et de la philosophie antiques. Vous serez ravi des belles choses que vous y trouverez. Le tout est devenu un joli petit livre, par la manière dont j'ai arrangé tout cela. Je pense que vous commencez à comprendre, cher Comte, pourquoi je ne vous l'ai pas envoyé. Si par hasard il paraît, achetez-en vite un exemplaire, et recevez-le de ma part, je vous en prie. Je n'en sais pas davantage.

A moins que vous n'en jugiez tout à fait autrement, Monsieur le Comte, je vous aime mieux à Vienne, au moins pour quelque temps encore. L'eau n'est pas assez claire pour un poisson de votre espèce. Tant que la devise latine des monnaies n'est pas rétablie, tant que la potence n'a pas repris sa place, au préjudice de la guillotine, et tandis que cet *honnête homme* que vous ne pouviez supporter à vos côtés ne sera ni jugé, ni honni, ni chassé, vous êtes toujours en révolution.

Après vous avoir longtemps parlé de vous, Monsieur le Comte, parce que vous êtes véritablement le sujet de la lettre, je suis fâché de n'avoir pas de fort bonnes choses à vous dire de moi. Vous savez que, pendant que j'étais votre voisin, *je ne cessais de mourir de faim ;* ce petit malheur s'est très peu adouci. J'ai été, comme d'autres fidèles, complètement *pipé* par les événements, et je ne sais, en vérité, ce qui arrivera de moi ; l'âge avance, et je ne vois devant moi qu'un assez sombre avenir. Parlons d'autres choses. Dites-moi, je vous prie, par quel hasard, par quelle fortune, par quel zig zag de circonstances je puis avoir le bonheur

d'être connu de madame la comtesse de Blacas. A-t-elle été en Écosse (car ceci a l'air d'une seconde vue)? Quoi qu'il en soit, mettez-moi à ses pieds, je vous en prie, Monsieur le Comte, et témoignez-lui le grand désir que j'ai d'être connu d'elle d'une manière moins surnaturelle.

Je ne vous dis rien de la France :

. . . . Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.

Éternelle, c'est-à-dire comme moi; car, à la fin, il faudra bien que quelque *nouveau miracle* la tire de là. C'est encore un point sur lequel je voudrais bien vous parler. On voit à présent ce qu'on ne voulait pas voir, et comment les badauds sont les victimes. Mais je ne veux pas me lancer, mon très cher Comte; ne m'oubliez pas, je vous en prie; aimez-moi toujours, faites-moi savoir où vous êtes. Votre dernière lettre m'a fait vomir un peu de fiel sucré que j'avais sur le cœur; vous ne sauriez croire combien je m'en porte mieux. Mais ne m'en faites plus faire; ne m'envoyez plus de phrases ministérielles; a quoi cela peut-il servir? Adieu, Monsieur le Comte; ne doutez jamais ni de ma tendresse, ni du besoin que j'ai de la vôtre.

C

A M. le Marquis Henri de Costa.

Saint-Pétersbourg, 2 (14) avril 1816.

Comment vous peindre, mon très cher et excellent ami, le plaisir que m'a fait votre délicieuse épître du 26 février dernier, apportée en trente-cinq jours par le Comte de Venanson? Ce plaisir eût été parfait, si vous ne m'annonciez pas le projet de *vous en aller planter vos arbres à Beauregard*. Est-il possible, mon cher ami? Quand j'aurais, comme disent les poètes, *une langue de fer*, je ne pourrais vous exprimer à quel point ce projet me *désappointe*. J'ai eu deux amis dans ma vie (c'est un nombre prodigieux), le bon Salteur, et vous. Quoiqu'il ne vous égalât ni en élévation de tête ni en chaleur d'entrailles, c'était cependant un excellent homme que je ne cesserai de regretter; mais vous me restiez, et je m'étais arrangé pour radoter auprès de vous, voire même avec vous, si nous étions condamnés à cette triste conformité. Depuis que mon retour est au rang des choses probables, je n'ai cessé de vous contempler comme un point fixe devant mes yeux, de penser à ce que je vous dirais, à ce que vous me diriez, au plaisir inexprimable de renouer une liaison jadis si douce et intime, aux réflexions sans fin

que nous ferions sur tout ce qui s'est passé dans le monde depuis notre séparation à Châtillon ? — Le croiriez-vous ? J'ai pensé plus d'une fois à m'enfermer avec vous, sous clef, pour vous faire encore, de ma propre main ministérielle, du café aussi bon que celui dont sans doute il vous souvient, et que nous prenions dans mon galetas, près de la *Madone des Anges*, l'an de grâce 1798. Mais vous avez cassé ma cruche, et me voilà plus capot que Perrette. Vous vous en allez à *Beauregard !* Quel nerf vous avez pincé dans mon cœur, cher et digne ami, avec ce mot de *Beauregard !* Vous m'avez fait rebrousser de trente ans vers l'âge des jouissances et des enchantements. C'est là que j'ai passé quelques jours de ma vie, si pleins, si heureux ; c'est là que je composai, en 1784, ce discours *sénatorial* dont je possède encore une copie écrite de la main de l'infortuné Lavini, et suivie de vos animadversions, très soigneusement reliées à la fin de l'ouvrage. Savez-vous bien, mon cher ami, que si je m'avisais de passer huit jours à Beauregard, à moins d'être bien entouré, bien soutenu, bien choyé, j'étoufferais infailliblement. Quelles personnes, bon Dieu ! Quelles soirées ! Quelles conversations ! Et vous, cher ami, comment ferez-vous ? Croyez-moi, n'y allez pas, à moins que vous ne soyez aussi bien défendu. Il faut surtout avoir des femmes, à présent qu'il en est entré de si aimables chez vous, qui puissent vous *papoter* et roucouler tout le long du jour autour de vos oreilles. J'aurais lu avec un profond chagrin ce que vous me dites sur votre accident, si

votre lettre ne vous réfutait pas d'une manière si aimable. Pour moi, j'ai joui jusqu'à présent d'une santé insolente ; mais ce sont précisement ces tempéraments qui sont le plus sujets à s'abîmer brusquement. Ils ressemblent à ces terres riveraines, minées en dessous par l'*onde fugitive*, couvertes d'herbes et de fleurs ; rien ne les distingue des autres : puis, tout à coup, *plouf !*

Pas n'est besoin, je pense, de vous dire à quel point j'ai applaudi à votre noble entreprise littéraire. J'attends beaucoup de vous dans ce genre. C'est mon affaire de me procurer le livre dès qu'il paraîtra : la vôtre est de remettre à mademoiselle d'Oncieu un petit carré de beau papier, enfermé dans une enveloppe à mon adresse, sur lequel vous écrirez deux lignes témoignant que le livre vient de vous, et que je puisse coller sur le revers de la couverture. J'espère que vous ne ferez aucune *sotte* difficulté, la chose, à la distance où nous sommes, ne pouvant pas aller autrement. Au reste, Monsieur le Marquis, il pourrait bien se faire que j'allasse moi-même chercher votre livre ; car, suivant toutes les apparences, je suis sur le point de me *rapatrier ;* du moins j'en ai fait la demande expresse, et j'insisterai. Mon projet, comme vous l'avez vu sans doute, était de terminer ici ma carrière ; mais les choses ont changé, et, par mille raisons longues à raconter, la place n'est plus tenable. Je ne vois pas trop même comment je me relèverai du coup que j'ai reçu dans les tristes lambeaux de ma fortune !... Mais parlons d'autre chose. Je vous remercie d'avoir constamment

pensé à moi; ne perdez jamais cette habitude, je vous en prie. — Mon frère, qui est maintenant à Abo, en Finlande, sera bien joyeux de votre souvenir. Je suis charmé que vous ayez goûté son *Lépreux*, dont je suis grand partisan. Je vais sur-le-champ écrire à ce bon Xavier pour lui faire connaître votre souvenir et votre approbation. Ma femme, mon fils, mes filles se lèvent en masse pour vous saluer tendrement. Le second est capitaine en pied dans le premier régiment de l'Empire (les Chevaliers-Gardes); mais, comme je vous disais, l'édifice que je bâtissais est renversé, et il faut recommencer par la première pierre.

Sans mes deux filles, je prierais ma femme de se faire religieuse pour me laisser la liberté de me faire moine. Vous me recommandez de prier Dieu pour vous. La règle serait de vous répondre : *C'est bien à vous de prier pour moi ;* mais il me semble que les compliments ne sont pas de mise en si grave sujet. J'aime donc mieux vous répondre que je ferai, quoique indigne, tout ce qui dépendra de moi, en vous priant, en style diplomatique *de m'accorder la réciproque, et même plus s'il y échoit.* Témoignez mon souvenir à vos chers enfants : je les porte tous dans mon cœur, J'ai pris une part infinie à leurs succès, et sur l'heureux *Crescite et multiplicamini* prononcé au milieu de votre famille par la divine Providence. Il lui a plu d'envoyer une partie de ma famille à Gênes. *Ce sont là de ses coups !* Qui sait ce qu'elle fera encore de moi? Mon fils est lieutenant-colonel : je veux me proposer comme tambour dans le régiment où il se trouvera

J'ai de l'oreille, et les bras encore très dispos; c'est le seul emploi pour lequel je me sente des dispositions décidées. Adieu mille fois, cher et digne ami, le compagnon, le consolateur de ma jeunesse, l'*animateur* de mes efforts, et l'objet constant de ma tendresse. J'espère vous voir encore, et vous *rabâcher* mille choses peu connues. Voyez-vous le Marquis de Barol, l'abbé de Caluso? S'ils sont de votre connaissance, rappelez-moi à eux, je vous en prie. Dites à ce dernier que je me suis senti constamment pauvre depuis qu'il ne m'a plus été possible de le piller.

Tout à vous, excellent ami; je vous serre dans mes bras.

CI

A Mme Anastasie de Bonar.

Saint-Pétersbourg, 23 avril (5 mai) 1816.

Madame et respectable Amie,

En voyant la date de cette lettre, vous allez vous écrier : Ah! le monstre! Est-il permis de répondre le 5 mai à une lettre du 20 décembre (reçue le 21 janvier). A cela, Madame, point de réponse et point d'excuse, et cependant, je veux que vous me pardonniez, même la prétention de ne pas vous expliquer pourquoi

j'ai interrompu cette aimable correspondance, et je demande l'absolution sans me confesser. Vous trouverez cette prétention contraire à la foi catholique que je professe ; mais, dans ce maudit siècle, il n'y a plus de religion.

Que votre seigneur et maître a bien fait, Madame, de vous promener un peu avec lui sur le continent, pour dissiper des images aussi funèbres que celles qui vous assiégeaient sans interruption auprès de vos pénates. Je n'avais certainement pas commis l'extrême indiscrétion de vous demander le détail d'un malheur affreux; c'est tout autre chose que je vous avais demandé. Je voulais savoir de vous, en confidence, si c'était en effet, comme on l'avait dit, le démon du fanatisme qui avait enfanté ce forfait, et si vous l'aviez caché par quelques égards dont j'ignorais la cause. Voilà, Madame, ce que j'avais demandé, et comme je m'étais exprimé à mots couverts, vous n'entendîtes pas ma lettre, et j'ai dû à ce malentendu une narration que je n'aurais pas osé demander, et qui m'a intéressé au delà de toute expression. Mais tirons le rideau sur ces affreux tableaux, et ne parlons plus que de la charmante amie qui veut bien encore se souvenir de moi. Il n'y a rien de si aimable que cette narration que vous me faites de votre voyage : quelle singulière enfilade de circonstances inattendues, qui vous mènent tout doucement de Hanovre à Naples, sans jamais savoir aujourd'hui ce que vous ferez demain. Je vous félicite de tout mon cœur, bonne et aimable amie, d'avoir vu tant de belles choses, tant de spectacles

magnifiques de la nature et de l'art. Votre cœur et votre esprit sont faits pour sentir ces beautés. Un plaisir inexprimable eût été pour moi de les contempler avec vous; mais tout est dit : jamais je ne vous reverrai, Madame, et jamais je ne vous oublierai. Il y a des souvenirs étouffants, et ce n'est pas sans peine que je tiens la plume. Vous avez vu le Duc de Serra-Capriola bien vieilli, bien défait, bien changé; peut-être que vous ne me reconnaîtriez pas moi-même, si je vous apparaissais subitement. Voyez-moi toujours tel que j'étais lorsque j'entrais chez vous, et que j'avais le bonheur de vous consoler de l'injustice, et quelquefois de l'atrocité humaine; — et moi je vous verrai toujours comme vous étiez lorsque mon frère dessinait votre profil chez la Princesse Kourakin, et que tout le monde disait: Ah!! — Croyez, Madame, que vous serez toujours au rang de mes plus doux souvenirs. Si quelquefois l'intérêt de l'amitié a pu rendre moins amères pour vous certaines cruautés du sort, si le cas que j'ai toujours fait de votre personne a pu n'être pas absolument indifférent à votre excellent époux, je m'en féliciterai sans cesse. Je voudrais bien embrasser ces quatre jolis chérubins dont vous me parlez. — *Ah! Que d'égratignures!* — Mais je ne sais pas comment cette antique folie est tombée de ma plume. Voilà comment je suis. Au milieu des pensées graves et mélancoliques, quelques éclairs de ma gaieté naturelle viennent encore sillonner la nue, et j'espère que vous sourirez aussi. J'ai peu de choses à vous dire sur moi. Depuis le mois d'octobre 1814, je pos-

sède ma famille; ma femme, mon fils, mes deux filles sont à côté de moi. Mon fils a miraculeusement échappé aux boulets et aux balles depuis Borodino jusqu'à Montmartre. J'ai *vu* cet enfant si désiré que je ne connaissais pas. — J'ai revu cette Adèle chérie dont vous avez vu le portrait, qui n'est déjà plus le sien quoiqu'elle soit jeune encore, mais son âme est bien la même, comme la mienne, comme la vôtre, Madame, je me garde bien d'en douter. Heureusement, il y a dans nous quelque chose qui ne vieillit point.

Avez-vous toujours mon livre? Gardez-le bien. Les Français l'ont réimprimé deux ou trois fois de suite, sans qu'il m'ait été possible d'en posséder un exemplaire. — D'autres choses encore sont tombées de ma plume, mais je ne puis vous aborder. Il vous serait bien plus facile qu'à moi de faire demander à Paris l'*Essai sur le principe générateur des institutions humaines*, où ces étourdis de Francais ont affiché mon nom sans permission de ma part. J'aurais bien voulu voir Paris avec vous, et j'aurais désiré encore plus vivement entrer avec vous à Saint-Pierre de Rome. Je vous aurais serré la main, et qui sait si nous ne serions pas tombés à genoux ensemble. — Ah! Maudit XVI[e] siècle! Mais je ne le hais plus autant depuis que j'ai été obligé de lui retirer une partie de haine pour en faire présent à son fils le XVIII[e].

Je n'ai point cherché encore madame Pitt, car depuis que je me suis marié, je suis devenu beaucoup plus casanier, et depuis quelques mois, je suis devenu encore plus sauvage. Cependant je crois qu'à la fin je

ferai un effort, et que je lui demanderai, *en mémoire de vous*, de faire connaissance avec elle, puisqu'elle vous intéresse si fort. Je ne sais trop, Madame, si je demeurerai encore longtemps ici. Depuis votre départ bien des choses ont changé : je suis sur le point de perdre une quantité de maisons amies qui s'en vont courir le monde ; j'en ai quitté d'autres par amour de la solitude, et par dégoût des choses. Mille amitiés, je vous en prie, à monsieur votre époux. Je vous recommande vivement l'un à l'autre en vous assurant du plaisir que vous me ferez si vous exécutez soigneusement cette commission.

Dites de ma part à votre charmante petite fille que je ne lui sais pas le moindre gré d'être si jolie. La belle difficulté ! — Mais je crois, en vérité, que je m'acheminais à être galant. Quel scandale, à mon âge !

Belle dame, ne soyez pas rancuneuse, je vous en prie. N'allez point me priver de vos lettres, parce que moi-même je vous ai fait attendre la mienne. Au contraire, supposez noblement que je n'ai pas tort, et traitez-moi en conséquence. De quelque côté que je tourne mes pas, le couvert de *M. le baron Rall, banquier de la Cour*, me transmettra toujours vos lettres. Je conserve toujours dans mes papiers une dissertation anglaise, enfantée par un évêque, et copiée de votre main. — Adieu mille fois, excellente Anastasie : pour l'amour de Dieu, ne m'oubliez pas.

P.-S. — Vous dites donc, Madame, qu'en pirouettant au travers de l'Europe, vous avez rencontré plu-

sieurs personnes qui ne m'ont pas oublié. Dès que je saurai leurs noms, je ne manquerai pas de leur écrire pour les remercier; en attendant, je leur dis comme le vieux cantique de l'Enfant prodigue,

> Vous avez en vérité
> Beaucoup de la bonté.

CII

A M. le marquis Henri de Costa.

Saint-Pétersbourg, 3 (15) juillet 1816.

Vous avez cacheté votre dernière lettre, mon cher et digne ami, avant de pouvoir me dire votre avis sur mon dernier ouvrage, que vous teniez; et moi, je suis obligé de cacheter celle-ci sans avoir pu, malgré mes plus grands efforts, aller au delà de votre premier volume : heureusement, il me suffit pour juger de l'ouvrage. Juste mesure, simplicité élégante, liberté honnête, choix heureux et sage disposition des matériaux, c'est ce que j'admirerais dans votre œuvre, quand même elle serait partie d'une main indifférente. Vous avez fait un vrai présent à vos compatriotes, qui disent, comme tous leurs contemporains : *Les longs ouvrages nous font peur*. . . . .

. . . .

Enfin, mon cher ami, je vous rends grâces de tout

mon cœur, *et je sais ce que je vous dois*, au pied de la lettre. Vous aurez dû plaire infiniment à mon docte cousin le comte Napion, que j'ai vu jadis fort courroucé de l'insolente proposition qu'*on ne pouvait faire lire une histoire de Piémont*. Je ne doute pas qu'après avoir lu vos deux derniers volumes, je n'aie de nouveaux éloges à vous adresser. J'ai pâmé de rire de ce que vous me dites des *magnats*. Quant à Son Altesse sérénissime monsieur le public, je suis bien aise qu'il en use bien avec vous, et qu'il vous donne des preuves de son approbation. Il est impossible, au reste, que cet ouvrage ne plaise pas. J'ai particulièrement remarqué, distingué et approuvé l'art avec lequel vous avez su, sans la moindre affectation, encadrer çà et là les meilleurs noms du pays. Au reste, il n'y a que justice. Vous m'avez rappelé, par le contraste, les platitudes du bon Grillet.

Je n'ai pas trouvé dans l'épître dédicatoire votre perfection et votre élégance ordinaires. Je remarque aussi que vous permettez, çà et là, au marquis Costa, l'usage de l'adjectif accolé au pronom, de cette manière : *celles résultant*, au lieu de *celles qui résultent ;* ce qui est contraire au dogme français. Je ne dis pas que ce soit tout à fait une hérésie, mais c'est un schisme. Je vous dis ceci uniquement pour vous donner, par mes critiques, une pleine confiance à mes éloges, et comme je ne doute pas d'une seconde édition, je me réserve de vous envoyer une liste de mes animadversions, si j'en trouve le sujet en avançant.

A votre tour, mon digne ami, je vous somme de

m'envoyer une dissertation *hypercritipue* sur *les Délais de la justice divine.* Je ne me rappelle pas avoir jamais rien travaillé avec autant de soin : j'ai écrit trois fois ce beau traité de ma propre main; il a été lu ligne par ligne, sur le grec, par un habile helléniste, qui ne m'a fait qu'une observation dont vous pouvez juger sans savoir la langue. Il s'agit de savoir si la mère carthaginoise, obligée de voir brûler son fils, était exposée à perdre tout à la fois, *et ce fils et le prix de ce fils,* ou bien à perdre *et son fils et l'honneur,* en supposant seulement que le même mot grec τιμή (timé) signifie *prix* et *honneur.* Vous êtes en état de dire votre avis.

Je n'ai point encore vu mon ouvrage. Dieu sait comment on aura imprimé, à huit cents lieues de moi, le grec et le latin! Le bourreau de libraire a mis encore mon nom, contre ma défense la plus expresse. Les *Considérations sur la France* m'ayant mis à la mode dans ce pays, mon nom peut aider au débit; la bonne foi, la parole d'honneur, ne signifient rien. — *L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.* — Mes portefeuilles recèlent dans ce moment des ouvrages considérables, ce qu'on appelle *des ouvrages;* mais qu'est-ce que cela vaut? Et comment pourront-ils paraître? C'est ce que j'ignore : la chose dépend en grande partie du sort qui m'attend.

Il vous souvient, mon cher ami, de ma devise si philosophique : *Inimicis juvantibus.* Pour cette fois, je vous l'avoue, je crains que les aquilons ne l'emportent; la balance aujourd'hui penche tout à fait du

côté de Bissy, mais peut-être qu'il en sera tout autrement. . . . .

. . . .

Adieu mille fois, cher et excellent ami ; ma femme et mes enfants vous disent mille tendresses. — Voilà une lettre pour cette aimable Clémentine, que je chérirai toute ma vie. Pauvre mère ! Ah ! que de chagrins ! Je les partage de tout mon cœur : dites-le-lui, je vous en prie. Ce coup est bien perçant après tant d'autres. — Henri, je vous remercie encore de votre livre, et je vous serre dans mes bras.

CIII

A Mme de Buttet, sa sœur.

Il ne sera pas dit, ma très chère Jenni, que M. Marie-Antoine Thevenet, que j'ai eu le bonheur de tirer d'un très vilain séjour, s'en retourne dans la bonne ville de Bonneville, sans que je lui donne quelques lignes pour toi. Je le charge de plus, expressément, de te montrer son passeport, afin que tu aies toutes sortes de preuves de mon existence au mois d'août 1816. Je ne crois pas avoir jamais écrit dans le *ci-devant*, et ensuite dans le *ci-après* duché de Savoie sans avoir envoyé de tendres amitiés à ma chère Jenni. Il est impossible d'écrire à tous; il faut bien

que quelqu'un se charge de distribuer les compliments; mais aujourd'hui l'occasion est si belle, que je veux absolument t'écrire en *main propre*. Ah! ma chère amie, qu'est devenue notre petite république, que nous avons crue si longtemps *une et indivisible;* comme la voilà éparpillée! Imagine-toi que j'ai appris il y a deux mois, *par une lettre de Sardaigne*, ce qui s'était passé à Bordeaux à l'égard du Doyen, lorqu'il y prêchait! Voilà où j'en suis. Une autre grande bizarrerie, c'est celle qui a réuni la maison de mon frère et celle de Saint-Réal, à Gênes. Je commence à entrevoir de mon côté la possibilité de se revoir, et même bientôt; mais sera-ce pour l'avantage de ma famille? Dieu le sait! Je me suis beaucoup informé de ton fils, qui est, à ce que tout le monde me dit, un excellent enfant, doué de plus de beaucoup de talent. Avec quel plaisir j'embrasserai tout ce monde qui est né depuis moi! Tous ces jeunes gens me prendront, avec mes cheveux blancs, pour le prophète Elie qui revient à la fin du monde.

Le climat de ce pays a fort convenu à mes trois femmes. Constance se trouve même beaucoup mieux qu'à Turin, ce qui m'a fort surpris. Quant à moi, je suis tout à fait acclimaté, et je n'aurais jamais songé à changer de place, si d'autres considérations ne me rappelaient du côté des Alpes. Et toi, ma chère paresseuse, que deviens-tu après cette longue et épou vantable secousse? Es-tu toujours plantée au pied des glaciers? Viens-tu quelquefois habiter Bissy? Nicolas me l'a offert de la manière la plus aimable; mais je

ne sais si je serai dans le cas de profiter de cette offre, mon sort est encore trop en l'air; il faudra bien cependant que tout s'éclaircisse. Je ne tiens plus à cette machine ronde que pour mes enfants. Je vais donc examinant ce qui pourrait leur être plus ou moins utile : quant à moi, je n'ai plus envie de rien, que d'un repos honorable. J'ai assez écrit mon nom et celui des autres. M. Thevenet te contera comment on se trouve dans ce pays lorsque, par quelque circonstance malencontreuse, on est en butte à certains soupçons. Griffonne-moi quelques mots, je t'en prie, sur toute la famille cisalpine. Où est ce scélérat de Doyen qui n'écrit jamais? Où est Marthe? Que fait-elle et comment se porte-t-elle? Si par hasard elle était à côté de toi dans Villebonne, je lui enjoins d'écrire une ligne de sa main afin qu'elle me fasse aussi *conster* de son existence. Une de mes grandes curiosités est de savoir si nous nous reconnaîtrons lorsque nous nous verrons. Je compte écrire mon nom sur ma poitrine, afin que tu ne te trompes pas. Et toi, mon cher cœur, comment me prouveras-tu que tu es *la belle Jenni?* Pour moi, je m'en moque, car je n'ai jamais été le *beau Joson*. Nous ne serons au reste étonnés qu'un petit moment, et, dès que nous nous serons donné les preuves convenables que nous sommes *Nous*, j'espère que tout ira comme si nous avions vécu et vieilli ensemble. Je te peindrais difficilement, ma toute chère amie, les palpitations qui s'élèvent dans mon cœur à cette grande époque. Changer d'état est une terrible affaire à tout âge; au mien, elle est pire

que terrible. Au reste, je ne suis point encore sur mon départ, et je ne puis te dire le moment, même par à peu près. Comme je vais trouver tout trop petit! J'en ai peur d'avance. Tu ne saurais croire comme on se gâte dans ces pays où tout est immense. Les portes et les pensions me paraîtront extrêmement petites. L'unique chose qui me console, c'est la certitude de trouver des œufs frais aussi gros que ceux de Russie. Quel singulier rêve nous avons fait! Mon sort est un tel assemblage de discordances et de contradictions, qu'en repassant sur tout ce qui m'est arrivé il me semble lire l'*Oiseau bleu* ou le *Petit Poucet*. Une seule chose n'a jamais varié, c'est l'esprit de famille et le souvenir de nos jeunes années; mon cœur, sur ce point est d'une fraîcheur qui demande ton approbation. Qui sait si nous devons encore trouver une image de cette antique vie patriarcale? Il en sera tout ce qui plaira à Dieu; mais de près ou de loin, ma bonne Jenni, je serai toujours ce même frère que tu as aimé, et qui ne t'a jamais *désaimé* un instant. Mon fils et mes femmes te disent mille choses tendres, et moi je serre ta grosse personne (à ce qu'on me dit) dans mes vieux bras, et je te serre sur mon cœur qui est tout à toi. J'embrasse ton *serrurier* Eloi, tout comme si le connaissais.

CIV

A Mme Swetchine.

Saint-Pétersbourg, 4 (16) août 1816.

Voilà deux lettres, excellente Sophie, qui m'ont été remises par le Consul d'Angleterre de la part de lord Walpole. A ces deux lettres étaient joints un certain livre sur les prophéties, que vous aviez bien voulu demander pour moi, comme il vous en souvient probablement, et deux pamphlets assez volumineux comme tels. Ce sont des poèmes de lord Byron sur les batailles de Calavera et de Trafalgar. Ceci, Madame, vous appartient particulièrement, ainsi qu'un numéro de je ne sais quel papier public, où l'on dit des vérités assez dures à ce poète-lord ; mais comment faire? Vous courez le monde, et chaque jour vous éloigne de nous : il n'y a pas moyen de vous faire parvenir cela.

Quant au livre sur les prophéties, je n'ai pu encore qu'y jeter un coup d'œil très rapide, et j'ai pu voir seulement : 1° qu'il adopte le système des millénaires, que je n'explique point à une personne aussi instruite que vous ; 2° qu'il adopte un autre système, purement anglais, et que vous avez admiré déjà dans le livre de M. Buchanan sur les missions asiatiques : savoir, que le pur christianisme a été déshonoré par

deux apostasies : celle de Mahomet en Orient, et celle du pape en Occident. *The full duration of popery being of 1290 years, and that of mahometan power about 1240.* Or, comme (d'après l'auteur) ces deux apostasies ont commencé ensemble ou à peu près vers le VIe siècle, vous voyez, Madame, que le commencement du règne de mille ans ne saurait être fort éloigné.

L'auteur de ce dernier livre est M. James Hastley Frere ; mais on voit, par son livre, que cette opinion est à la mode à Londres parmi les *grands* théologiens. Là-dessus, Madame, il faut dire comme le cordonnier de Paris : *Voilà cependant l'état où je serai dimanche !* — Nous avons tous notre dimanche, mais celui de ces Messieurs est terrible.

Depuis votre départ, Madame, nous avons eu deux fois de vos nouvelles par madame la Princesse Alexis Galitzin ; nous savons que vous étiez en bonne santé, et c'est beaucoup. Lorsque vous serez assise dans quelque bonne ville, vous nous donnerez d'autres détails. Si madame la Princesse ne brûlait pas impitoyablement toutes ses lettres, je la prierais d'en poser une sur un fauteuil vide, dans toutes nos réunions ; car, après vous, il n'y a rien de plus *vous* que votre pensée. Cependant, ce serait encore *viande creuse.* Votre absence, Madame, laisse un grand vide dans notre société. Il m'en coûtera bien moins de disparaître à mon tour, en songeant que vous n'y êtes plus. Ce grand moment, au reste, n'est point fixé. Voilà l'Empereur qui part pour trois ou quatre mois; pen-

dant ce temps, je ne pourrais donner mes lettres de récréance, quand même elles seraient sur ma table. Je suis bien loin d'ailleurs d'être encore d'accord avec certaines personnes sur certains articles, de sorte que, *quoique le principe soit décrété*, la rédaction ne l'est pas. Le croiriez-vous, Madame ? Je ne me tiens point encore sûr de ce qui arrivera, tant je connais mon étoile, qui m'a constamment fait atteindre ce que je ne désirais pas, en m'écartant de ce que je demandais ; mais je dois dire, *à sa décharge*, qu'elle a toujours agi pour mon bien. En 1803, par exemple, je puis vous assurer sur mon honneur que je n'avais pas la moindre envie de vous connaître (ceci est grossier); et cependant l'*étoile* avait résolu alors de me faire présent d'une amitié faite pour donner à la fois orgueil et bonheur. Conservez-la-moi bien, bonne et respectable amie : savoir tout ce qu'elle vaut, n'est-ce pas un peu la mériter?

Je griffonne maintenant, et même j'ai fort avancé le second livre de cet ouvrage dont le premier vous a été lu ; il me semble que *cela vient*, mais un départ rompra tout.

J'ai fait l'effort d'aller à la fête de Peterhoff, pour la faire voir aux dames, qui en ont été frappées. Elles ont été traitées supérieurement par les *deux grandes dames du logis*, ce qui a été fort remarqué. *C'était*, à qu'il m'a paru, *un équilibre arrangé d'avance par une habile main.* La fête a fini bien tristement. Un coup de vent furieux a fait chavirer plusieurs barques qui revenaient à Saint-Pétersbourg chargées de monde.

On varie sur l'étendue du mal, comme vous le sentez bien ; mais il est grand. La police dit *pas cinquante*, et le public dit *quatre cents*. Je ne crois ni la police ni le public ; mais en passant au milieu, c'est encore un terrible événement.

La fille cadette de la Princesse Lubomirska est morte il y a deux jours, après vingt-huit heures de convulsions produites par la dentition ; la maman est enceinte, et le grand-papa fort malade ; le bon Empereur fait merveille dans cette maison. Bon Dieu, le vilain monde ! Je ne suis pas étonné qu'on ait envie du règne de mille ans.

Toute ma famille, Madame, du moins la partie coiffée, vous envoie mille tendresses ; Rodolphe vous fait sa profonde révérence. — Et moi, Madame, que vous dirai-je donc à la fin d'une lettre ? *Que j'ai l'honneur d'être*, etc. — Ma foi, non !

CV

A la Même.

Saint-Pétersbourg, 17 (29) août 1816.

Je suis chargé, Madame, par votre bonne amie, madame la Comtesse Razoumofski, d'une triste commission auprès de vous ; celle de vous faire part de la mort de sa bonne maman, la pauvre baronne de Maltzen, que nous avons accompagnée aujourd'hui à la *demeure éternelle*. Elle est morte lundi 14 (26), vers

les cinq heures du matin, entre les bras de sa fille et de sa fidèle Carisé. Madame Viollier, qui occupe dans ce moment une petite maison de campagne sur la route de Catherinehof, tout près de la porte de Peterhof, a très à propos enlevé cette pauvre Comtesse, et l'a emmenée avec elle. Je vais la voir. La Princesse Stcherbatof fait merveille de son côté. Enfin, nous faisons ce que nous pouvons; mais combien vous nous manquez, et combien vous avez été regrettée dans cette triste occasion par la malheureuse *veuve*, car c'est son titre.

Madame de Maltzen a pris des remèdes qui la brûlaient. En les prenant elle disait : « *Vous me tuez*. » Après sa mort, le médecin a décidé *qu'elle avait des abcès dans la poitrine et qu'il n'en savait rien*. Là-dessus, la pauvre Comtesse s'arrache les cheveux et prétend qu'elle est coupable de n'avoir pas empêché l'usage de ces remèdes. Jugez comment elle pouvait se battre avec Stoffrein. O médecine! Nous allons revoir incessamment un autre de ses chefs-d'œuvre. Le Grand Maréchal part aujourd'hui ou demain dans un état déplorable. Il ne s'agit pas moins que d'une dissolution d'entrailles. Dévoré par une affreuse diarrhée, il part accompagné de sa fille *enceinte*, de son fils et d'un médecin; il doit mourir dans quelque auberge prochaine. Vous êtes peut-être assez simple, Madame, pour dire niaisement : Eh! pourquoi part-il? Ah! vous n'y comprenez rien. *Il a reçu 100,000 roubles de l'Empereur pour son voyage, il doit partir :* ce qui est évident.

Pour en revenir à votre triste amie, elle aurait grande envie de revenir incessamment en ville, *et de se loger près de l'église.*

Hier, avant de nous séparer, son dernier mot fut : *N'est-ce pas que vous lui écrirez ?* Vous êtes bien persuadée, Madame, que ma parole ne se fit pas presser. Dès que votre amie aura repris un peu de force et de sang-froid, vous verrez arriver une grande lettre d'elle.

Je n'ai rien du tout à vous apprendre sur moi, Madame, excepté que, suivant toutes les apparences, je passerai encore l'hiver chez vous.

Le sort qui m'attend sous un autre ciel serait plutôt le sujet d'une conversation que d'une lettre. D'une manière ou d'une autre, j'espère me trouver encore une fois sur votre route, et en attendant, je ne cesserai de vous regretter.

Le Comte de Wintzingerode est sur le point de partir, son successeur est arrivé : c'est le Comte de Beroldingen. Le Chevalier de Lebzeltern est arrivé avec de grands appointements et de grands préparatifs de représentation. Le Général de Steingentesch est parti, et M. Provart monte en voiture; voilà toutes les phases du Corps diplomatique.

Vous devriez bien, Madame, demander la place du Prince Korlowski à Turin. Vous pesez moins que lui, mais vous avez bien autant de poids, et quoique votre esprit soit *faible* et *inconséquent*, nos esprits s'accommoderont fort bien du vôtre. Croyez-moi, bonne Sophie, mettez-vous en avant.

On m'a dit que vous ne vouliez plus vous tremper dans l'eau, et que vous arriviez toute sèche à Paris. C'est fort bien fait à vous, Madame; j'espère que l'air, la terre et le feu vous traiteront assez bien à Paris, pour que vous n'ayez plus besoin des *eaux*. Quant à l'eau, c'est autre chose. Je n'ai pas assez d'autorité pour vous l'interdire, quoique je vous aie souvent chicané sur le trop.

On m'a dit aussi que vous aviez rencontré une certaine dame de votre connaissance intime (1), publiquement logée avec un aimable homme, et que vous deviez faire tous les trois, pendant quelques jours, un délicieux ménage. Je vous en félicite de tout mon cœur, et je vous prie de faire arriver mes hommages à cet excellent couple, à quelque distance qu'il se trouve de vous quand cette lettre vous parviendra.

Vous ne sauriez croire, Madame, combien j'ai d'obligation à cette bonne Princesse (2) qui ne m'a jamais laissé manquer de vos nouvelles. Chaque mercredi et chaque samedi, je suis aux enquêtes. Je ne sais si vous êtes déjà brûlée (3) lorsque j'arrive, mais quand elle m'a dit : *Vous êtes nommé, Monsieur le Comte*, tout est dit. Heureusement c'est beaucoup.

Je baise respectueusement les deux mains de Sophie, et me recommande à son souvenir dans les siècles des siècles.

(1) Madame la Princesse Gagarin, sœur de Madame Swetchine. .; elle venait de rejoindre son mari.

(2) Madame la Princesse Alexis Galitzin.

(3) Badinage fondé sur le tic de madame la Princesse de brûler toutes les lettres qu'elle recevait, immédiatement après les avoir lues.

CVI

A M. le Chevalier de Saint-Réal, son beau-frère, à Gênes.

SUR LES JÉSUITES.

Saint-Pétersbourg, septembre 1816.

Tu me parles dans presque toutes tes lettres des Jésuites, mon cher ami, et toujours assez ridiculement; je veux, une fois pour toutes, te dire ma pensée sur ce point.

Sans doute j'aime les Jésuites, que j'ai toujours regardés comme une des plus puissantes institutions religieuses, un des plus admirables instruments d'instruction et de civilisation qui aient existé dans l'univers. Parle à un ennemi des Jésuites, au premier que tu trouveras sous ta main; demande-lui s'il a fréquenté ces Messieurs, s'il avait parmi eux des amis, des directeurs, des conseillers, etc.; il te répondra : *Non*, et peut-être : *Dieu m'en préserve!* Et si tu lui cites leurs amis, il ne manquera pas de te dire qu'ils sont amis, et qu'il ne faut pas les croire parce qu'ils sont suspects ; *en sorte que les Jésuites ne sont véritablement connus que par ceux qui ne les connaissent pas.* C'est un magnifique théorème qui mérite d'être encadré.

Il n'y a rien de si niais, mon très spirituel ami, que ce que tu dis après tant d'autres, que, *puisque les Jésuites étaient détruits, il ne fallait pas les rétablir :* c'est-à-dire, par la même raison, que : *puisque le Roi était tombé de son trône, il ne fallait pas l'y replacer.* Par quelle raison, par quelle loi, par quelle convenance, une excellente chose, une fois abattue, ne doit-elle plus être relevée? Tu me diras : *C'est une question de savoir si la chose est excellente.* Fort bien, mon cher ami; et dès qu'il sera prouvé que les Jésuites ne valent rien, il sera prouvé aussi qu'il ne fallait pas les rétablir. Nous attendrons donc la démonstration.

Je te donnerai une règle sûre et facile pour juger les *hommes* ainsi que les *corps*. Cette règle est infaillible : tu n'as qu'à voir par qui ils sont aimés, et par qui ils sont haïs. Du côté des Jésuites, je te nommerai tout ce que le monde a produit de plus excellent dans l'ordre de la sainteté, de la science et de la politique. — Et quels sont leurs ennemis? tous les ennemis de Dieu, tous les ennemis de l'Eglise, tous les ennemis de l'Etat. — Tu me diras : Est-ce qu'il n'y a pas de fort honnêtes gens parmi leurs ennemis? Hélas! oui, mon cher ami; mais ces honnêtes gens se trouvent sur ce point en très mauvaise compagnie, ce qui n'arrive pas aux amis de cette société. Cependant, malgré la très juste affection que je leur porte, si j'étais Ministre, je n'irais point trop vite. J'aurais toujours devant les yeux deux axiomes. Le premier est de Cicéron : *N'entreprends jamais dans l'Etat plus que tu ne peux persuader.* L'autre est de moi, indigne : *Quand tu bai-*

gnes un fou, ne t'embarrasse pas de ses cris. Il faut prêter l'oreille à ces deux maximes, et les balancer l'une par l'autre. Je crois bien que Gênes se plaint! J'ignore cette *manière* dont tu me parles, mais je gagerais qu'il s'agit de quelque fabrique de boutons ou de lacets, supprimée peut-être pour y substituer d'*inutiles moines!!* Tel est la siècle ! Un corps enseignant, prêchant, catéchisant, civilisant, instituant, etc., ne vaut pas pour lui une échope de quincaillerie; il donnerait la régénération d'une âme humaine pour une aune de taffetas. Qu'un Souverain vienne à jeter quelques gouttes d'eau rose sur cette boue, elle ne manque pas de crier : *Vous me salissez!* Il faut la laisser dire et verser double dose, à moins qu'il n'y ait un très grand danger.

Enfin, mon cher ami, je n'aime rien tant que les esprits de famille : mon grand-père aimait les Jésuites, mon père les aimait, ma sublime mère les aimait, je les aime, mon fils les aime, son fils les aimera, si le Roi lui permet d'en avoir un.

CVII

Au Marquis Henri Costa de Beauregard.

Saint-Pétersbourg, 12 (24) octobre 1816.

Je dégage ma parole, mon très cher et excellent ami, en vous envoyant un *Errata* très soigné pour vos *Mémoires historiques*, dont une nouvelle édition

me paraît certaine. Les deux derniers volumes ne m'ont pas paru mériter moins d'éloges que le premier. Je vous répète que vous avez fait à vos compatriotes un véritable présent qui doit vous mériter leur reconnaissance. Pour mon compte, je vous suis infiniment obligé, car de ma vie je n'ai pu m'asseoir pour *étudier* ni même pour *lire* l'histoire de mon pays. Grâce à vous, cher ami, j'ai fait connaissance avec ces Charles, ces Amédée, ces Philippe, etc., que je connaisais mille fois moins que les grands capitaines de Rome et d'Athènes. Vous avez été bien maltraité par les imprimeurs et les correcteurs. Vous le verrez par l'*Errata*. Je vous ai fait aussi, chemin faisant, quelques petites querelles de puriste. Vous en ferez ce que vous voudrez ! ! ! — Malheur à l'écrivain français qui est imprimé à Turin, à moins qu'il n'ait un correcteur vétilleux. L'accord des participes, par exemple n'entre jamais dans la tête de ces Messieurs. Je me rappelle vous avoir entendu plaisanter jadis sur vos péchés contre l'orthographe, mais j'imagine que vous avez livré à l'imprimeur une copie parfaitement corrigée.

Voici encore une observation de pure ordonnance, mais qui me semble d'un certain poids. En vertu de l'ordre que vous avez choisi, l'ouvrage aurait du être intitulé : *Tablettes chronologiques de l'Histoire de Savoie, suivies de mémoires historiques*, etc.... Mais comme vous intitulez *Mémoires historiques*, etc., il me semble évident que les Mémoires devraient se montrer les premiers, avec les notes, pour en venir

ensuite aux *Tablettes chronologiques*, qui auraient rappelé et fixé dans l'esprit du lecteur tout ce qu'il vient de lire. Voilà, mon très cher et digne ami, la part de la critique *suivant moi* : après quoi il n'y a qu'à louer. Du reste, j'ai beauucoup admiré la franchise mesurée avec laquelle vous avez su parler de beaucoup de choses qui en auraient embarassé d'autres que vous. Le noble caractère d'homme sage est celui qui se montre le plus visiblement dans votre livre, qui vous ressemble tout à fait. J'ai grande envie de le voir extrêmement répandu et réimprimé élégamment : il est déjà ici dans la bibliothèque de l'Etat-Général.

Croiriez-vous, mon cher ami, qu'au moment où je vous écris, je n'ai point encore lu mon dernier ouvrage? La philosophie occupe peu les esprits ici. Le livre est cependant arrivé depuis longtemps, mais non à moi. Il a été imprimé, comme je vous l'ai mandé, contre mes intentions expresses. En conséquence, l'imprimeur met l'argent dans sa poche et s'inquiète peu de l'auteur : il a raison. Et vous, très cher ami, qu'en dites-vous? D'un jour à l'autre j'attendais vos observations qui n'arrivent point. Elles ressemblent un peu à ma personne qui n'arrive pas, comme vous voyez. C'est une apocalypse où je ne vois pas plus clair que vous. Je crois bien que je vous embrasserai en 1817; mais dans quel mois? Je n'en sais rien. Ah! quelle conversation! — En attendant, je travaille beaucoup, en dépit du monde qui m'entraîne, mais moins qu'un autre. Quand je songe aux manuscrits que je dois transporter, je tremble de tous mes

membres : il s'agit de six volumes in-folio, deux mortels in-4° de mille pages, etc. Je ne sais comment j'ai pu griffonner tout cela. Le temps me presse, je n'ai plus que celui de vous embrasser tendrement.

Toute ma famille vous dit mille tendresses. Tout à vous et pour toujours, mon bon et consolant ami. — Ecrivez-moi un *petit brin*.

CVIII

A Mme la Princesse de Beloselski.

Saint-Pétersbourg, 2 (14) mai 1817.

Je pars, Madame la Princesse, je pars presque subitement, quoique d'une manière fort agréable. Je laisse à la plume de M. de Laval le soin de vous faire cette narration ; car, pour moi, je trouve à peine le temps de vous griffonner quelques lignes à la hâte. Je ne pourrai plus recevoir votre réponse ici. Quelle douloureuse idée, Madame la Princesse, que celle de ne plus vous revoir ! Vous m'y aviez préparé par votre établissement à Moscou ; mais, je ne sais comment, vous m'étiez toujours présente tant que je pouvais voir Madame votre sœur, et passer devant votre porte. D'ailleurs vous nous auriez toujours fait quelques visites : maintenant tout est dit. Bonne Princesse, bâtissez-moi un mausolée chez vous, je serai une de

vos ombres les plus chéries. La réalité sera bien loin de vous, mais vous serez toujours au rang de mes plus chers souvenirs. En quittant la Russie, je vous remercie de toutes les douceurs que vous m'y avez fait goûter; je ne cesserai de m'honorer du titre de votre ami, et j'espère aussi que vous ne me laisserez jamais glisser hors de votre mémoire. J'embrasse tendrement votre cher Hesper, je lui recommande sa maman. Puisse-t-il, par ses vertus et ses talents, payer pleinement vos soins et votre tendresse; je lui donne de tout mon cœur ma vieille bénédiction.

Ma femme et mes fils me chargent de mille compliments pour vous, Madame la Princesse; je laisse ici Rodolphe : s'il peut vous voir, j'en serai bien jaloux. Le comte de Laval vous dira le reste.

Adieu, Madame la Princesse, adieu ! Ne voyez-vous pas comment je vous fais signe en m'éloignant, mais je diminue à vos yeux et déjà vous ne me voyez plus.

Je suis pour la vie, Madame la Princesse, avec tous les sentiments que vous connaissez, etc.

CIX

A Mlle Constance de Maistre.

Turin, 6 Septembre 1817.

A la bonne heure ! — Quand ta lettre est dans la poche d'un ami, on peut bien passer à la tendresse d'une fille quelques bouffées de ressentiment contre

les *petits-maîtres ;* mais, par la voie ordinaire, je te renouvelle toutes mes défenses, et plus sévèrement encore que jamais. J'ai donc reçu hier la lettre que tu as remise au bon Marquis, et je te réponds, quoique je n'aie pas le temps de te répondre. C'est pire qu'à Paris ; la tête me tourne. Hier matin, neuf lettres, bien comptées, tombèrent sur ma table, et toutes lettres à prétention, qu'il n'est pas permis de négliger. Les visites, les devoirs de tout genre vont leur train. Je me tuerais, si je ne craignais de te fâcher.

Il n'y a rien de si beau, ma chère Constance, il n'y a rien de si tendre ni de mieux exprimé que tout ce que tu me dis ; mais, hélas ! tout cela est inutile : le dégoût, la défiance, le découragement sont rentrés dans mon cœur. Une voix intérieure me dit une foule de choses que je ne veux pas écrire. Cependant je ne dis pas que je me refuse à rien de ce qui se présentera naturellement ; mais je suis sans passion, sans désir, sans inspiration, sans espérance. Je ne vois d'ailleurs, depuis que je suis ici, aucune éclaircie dans le lointain, aucun signe de faveur quelconque ; enfin rien de ce qui peut encourager un grand cœur à se jeter dans le torrent des affaires. Je n'ai pas encore fait une seule demande ; et, si j'en fais, elles seront d'un genre qui ne gênera personne. En réfléchissant sur mon inconcevable étoile, je crois toujours qu'il m'arrivera tout ce que je n'attends pas.

Tu ne me dis pas moins d'excellentes choses, toutes étrangères à cette étoile et à mon caractère. Le *capital* et l'établissement dont tu me parles sont des rêves de

ton cœur ; je les vénère, à cause du pays dont ils partent : néanmoins, ils sont ce qu'ils sont.

Je te répète ce que je t'ai dit si souvent sur ce grand chapitre : Je n'ai ni ne puis avoir aucune idée qui ne se rapporte exclusivement à vous, mes pauvres enfants !

Que m'importe à moi, qui ne suis plus qu'un *minutiste* (comme dit Homère) ? Et quand je verrais un siècle devant moi, que m'importerait encore ? Je n'aime pas *moi*, je ne crois pas *moi*, je me moque de *moi*. Il n'y a de vie, de jouissance, d'espérance que dans *toi*. Il y a longtemps que j'ai écrit dans mon livre de maximes : *L'unique antidote contre l'égoïsme, c'est le tuïsme.* — C'est toi surtout, ma chère Constance, qui me verses cet antidote à rasades ; j'en boirai donc de ta main et de celles d'un petit nombre d'autres *tois*, jusqu'à ce que je m'endorme sans avoir jamais pleinement vécu. Avec de certaines dispositions, un certain élan trompeur vers la renommée, et tout ce qui peut l'obtenir légitimement, un bras de fer invisible a toujours été sur moi, comme un effroyable cauchemar qui m'empêche de courir et même de respirer. Regarde bien la masse qui est sur ma poitrine, et tu cesseras d'espérer. Je ne te cache pas cependant que nombre de personnes pensent bien autrement : nous verrons. En attendant, je m'en tiens à mon éternelle maxime, de supposer toujours le mal, et de me laisser toujours étonner par le bien.

Adieu, petite follette; jamais je ne t'aurai assez dit combien je t'aime !

CX

A la Même.

Turin, 16 septembre 1817.

Tiens, follette, voilà une lettre de Saint-Pétersbourg, que je crois de ton oncle. J'ai reçu la tienne du 10. Continue toujours à m'envoyer tes admonitions tendres et éloquentes : elles m'amusent infiniment, pas davantage, ma chère enfant, mais c'est beaucoup. J'aime ton esprit, lors même qu'il ne me persuade pas du tout. Je serais un grand sot, si, à mon âge, je ne me connaissais pas parfaitement. Or, l'unique chose qui me distingue d'un sot, c'est de savoir en quoi je suis sot. Je sais bien servir les hommes, mais je ne sais pas m'en servir : l'action me manque. La troisième personne de la trinité humaine que je n'ai pas tant mal déchiffrée, ce me semble, est blessée dans moi. *Je voudrais vouloir*, mais je finis toujours par penser, et je m'en tiens là. Tout ce que tu pourras dire, ma bonne Constance, est parfaitement inutile, tu ne me feras pas remuer ! Comment pourrais-je agir sans vouloir ? C'est cependant l'état où je suis, car je suis fort éloigné d'avoir une volonté déterminée ! Un certain mouvement me rappelle encore où tu es ;

je m'y figure un état fantastique et patriarcal qui aurait ses douceurs : bientôt je me moque de moi-même, et . . . .
. . . .

CXI

A M. le Chevalier d'Olry.

Turin, 5 septembre 1818.

Combien l'homme est malheureux ! Examinez bien. — Dans l'enfance, dans l'adolescence, on a devant soi l'avenir et les illusions; mais, à mon âge, que reste-t-il ? On se demande : qu'ai-je vu ? Des folies et des crimes. On se demande encore : et que verrai-je ? Même réponse plus douloureuse. C'est à cette époque surtout que tout espoir nous est défendu. Nés fort mal à propos, trop tôt ou trop tard, nous avons essuyé toutes les horreurs de la tempête sans pouvoir jouir de ce soleil qui ne se lèvera que sur nos tombes. Sûrement Dieu n'a pas remué tant de choses pour ne rien faire; mais, franchement, méritons-nous de voir de plus beaux jours, nous que rien n'a pu convertir, je ne dis pas à la religion, mais au bon sens, et qui ne sommes pas meilleurs que si nous n'avions vu aucun miracle? Plusieurs personnes m'ont fait l'honneur de m'adresser la même question que je lis dans votre

lettre : « Pourquoi n'écrivez-vous pas sur l'état actuel de la France ? » Je fais toujours la même réponse : Du temps de la canaillocratie, je pouvais, à mes périls et risques, dire la vérité à ces inconcevables *souverains ;* mais aujourd'hui ceux qui se trompent sont de trop bonnes maisons pour qu'on puisse se permettre de leur dire la vérité ! La révolution est bien plus terrible que du temps de Robespierre ; en s'élevant, elle s'est raffinée. La différence est du mercure au sublimé corrosif. Je ne vous dis rien de l'horrible corruption des esprits, vous en touchez vous-même les principaux symptômes. Le mal est tel, qu'il annonce évidemment une explosion divine ; mais quand ? comment ? Ah ! ce n'est pas à nous à en connaître les temps. Le problème peut cependant être résolu d'une manière indéterminée. Quand verrons-nous la fin du mal ? Quand les hommes pleureront le mal, au lieu de dire en ricanant : Diable, ces gens-là sont fous ! A propos de diable, vous avez bien raison sur Son Excellence monsieur Satan. Sans doute il est heureux comme un roi, et comment ne le serait-il pas, puisque tout se fait par lui, pour lui, suivant lui, et d'après lui. Ajoutons que ses délégués agissent comme lui, ainsi rien n'y manque. La révolution étant complètement satanique, comme je l'ai dit dans le livre que vous avez eu la bonté de relire, elle ne peut être véritablement tuée que par le principe contraire. La contre-révolution sera angélique ou il n'y en aura point, mais ceci ne me paraît pas possible. L'Europe est dans un état extraordinaire et violent qui annonce un changement inévitable. La folie

biblique dont vous me parlez est quelque chose de surnaturel et qui mérite grande attention : les apôtres surtout de cette nouvelle mission sont parfaits. Laissez-les faire. Il serait plus qu'inutile de vous parler du Congrès. Il suffit de dire une chose : si ces messieurs mettent la main à la religion, ce qui ne serait pas du tout impossible, ce sera, d'une manière ou d'une autre, une grande époque du christianisme. Après tout, mon très cher Chevalier, n'oublions jamais l'emblême de la vérité : un soleil offusqué par des nuages, et, pour devise : *Nubila vincet.* Toujours il y aura des nuages, et toujours le soleil s'en moquera. Burk, ou je ne sais quel autre, disait que jamais il n'y avait de grands bals en Europe si la France et l'Angleterre ne payaient les violons. La chose est vraie dans tous les sens, et se vérifiera de nouveau d'une manière éclatante dans la grande révolution morale qui se prépare. Contre toutes les apparences imaginables, le mouvement commencera par la France, et l'étonnant prosélytisme de ce peuple fera pardonner tout le mal qu'il a fait.

CXII

A Mlle Constance de Maistre.

Turin, 21 février 1820.

Mon très cher enfant, je n'ai qu'à signer tout ce que tu me dis dans ton inestimable lettre du 19. Il n'y a rien de plus vrai, rien de plus éloquent; j'en ai été enchanté, je t'assure. Mais sais-tu ce que c'est que ce crime affreux? Je viens de l'écrire à ton oncle : *c'est l'épouvantable assurance de la restauration française.* Tout ce que tu dis sur le Roi est vrai; cependant il y a encore dans le fond de ce cœur je ne sais quels atomes qui viennent de saint Louis. Il a dit à quelqu'un en confidence : « Vous êtes surpris des concessions que je fais aux libéraux ; il y en a quatre qu'ils n'obtiendront jamais de moi : les Frères de la Docrine chrétienne, les Jésuites et les Suisses. » (J'oublie l'autre.) Au reste tout me porte à croire que les affaires de la France se lient à des événements généraux et immenses qui se préparent, et dont les éléments sont visibles à qui regarde bien ; mais ce majesteux abîme fait tourner la tête : j'aime mieux regarder *ma poupée*, qui me fait du bien au cœur et point de mal à la tête. Viens donc, ma chère enfant, viens te réunir à moi; nous reprendrons notre ménage comme nous pour-

rons. Je t'ai dit une des grandes raisons qui s'opposent à mon voyage en Savoie : si je ne puis les surmonter, je te verrai quatre jours plus tard.

Le grand crime du 13 éclipse le *Pape*, déjà repoussé dans l'ombre par le gouvernement. Tu as dû observer que tous les journaux se sont tus, même ceux qui avaient promis de parler; j'entends bien qu'en mettant la main sur l'issue d'une fontaine, on ne réussit qu'à la faire jaillir plus loin un instant après; mais, en attendant, elle cesse de couler. Rusand m'écrit par ce courrier qu'après un mouvement assez vif, l'écoulement s'est tout de suite arrêté, et que la vente va très lentement. Qui pourrait penser à mon livre après ce qui s'est passé? Dans vingt ans peut-être il en sera question. Au reste, je pense comme toi sur mon caractère, et je passe volontiers condamnation sur le côté faible. *Dieu le fit pour penser, et non pas pour vouloir*. Je ne sais pas agir, je passe mon temps à contempler. *Ipse fecit nos, et non ipsi nos.*

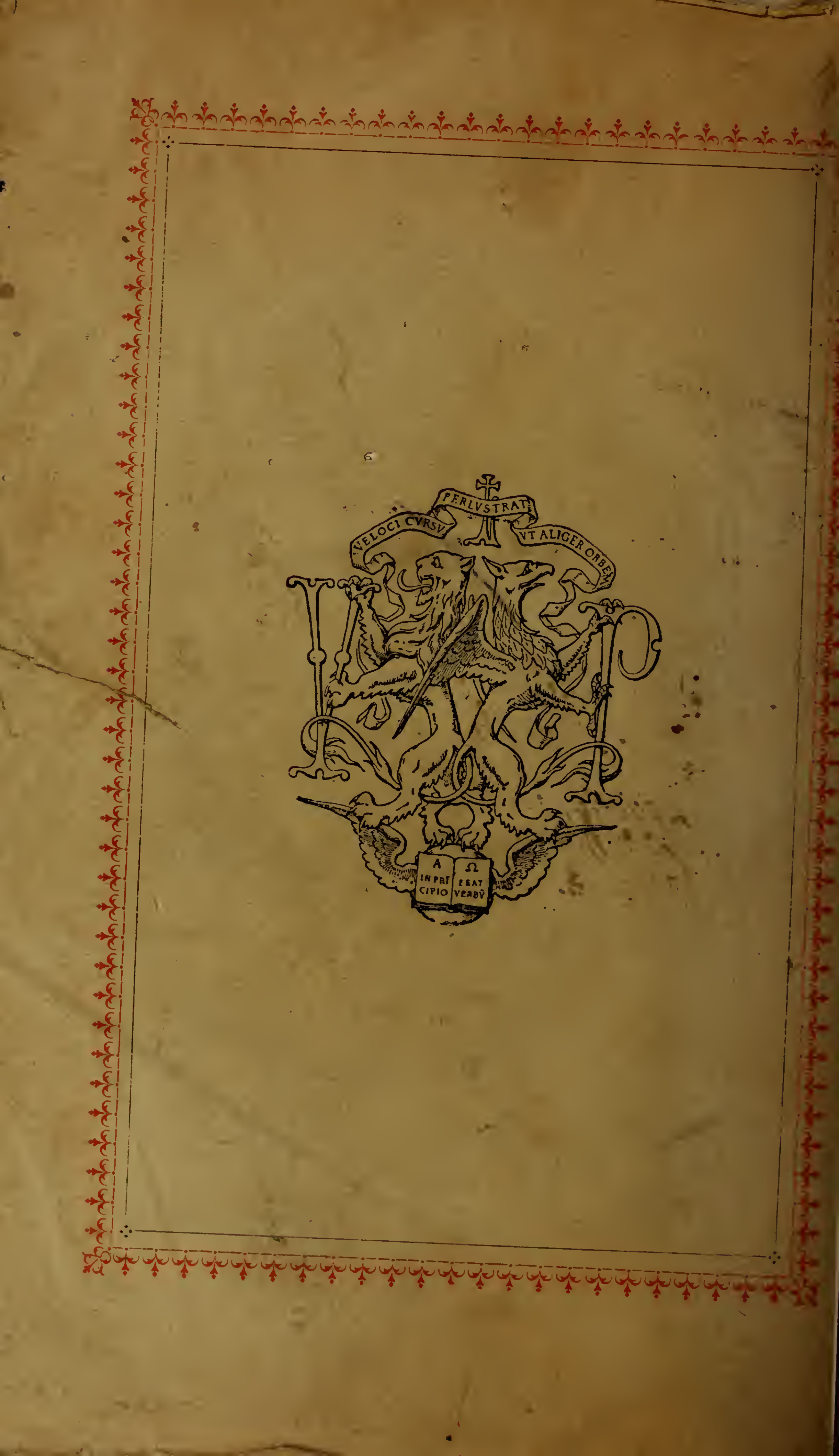
Adieu, ma chère Constance, ma poupée, ma follentine, *aut si quid est dulcius.*



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

LYON. — IMP. VITTE ET PERRUSSEL, RUE CONDÉ, 30.


VELOCI CVRSV
PERLVSTRAT
VT ALIGER ORBEM
A
Ω
IN PRĪ
CIPIO
ERAT
VERBV̄